



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





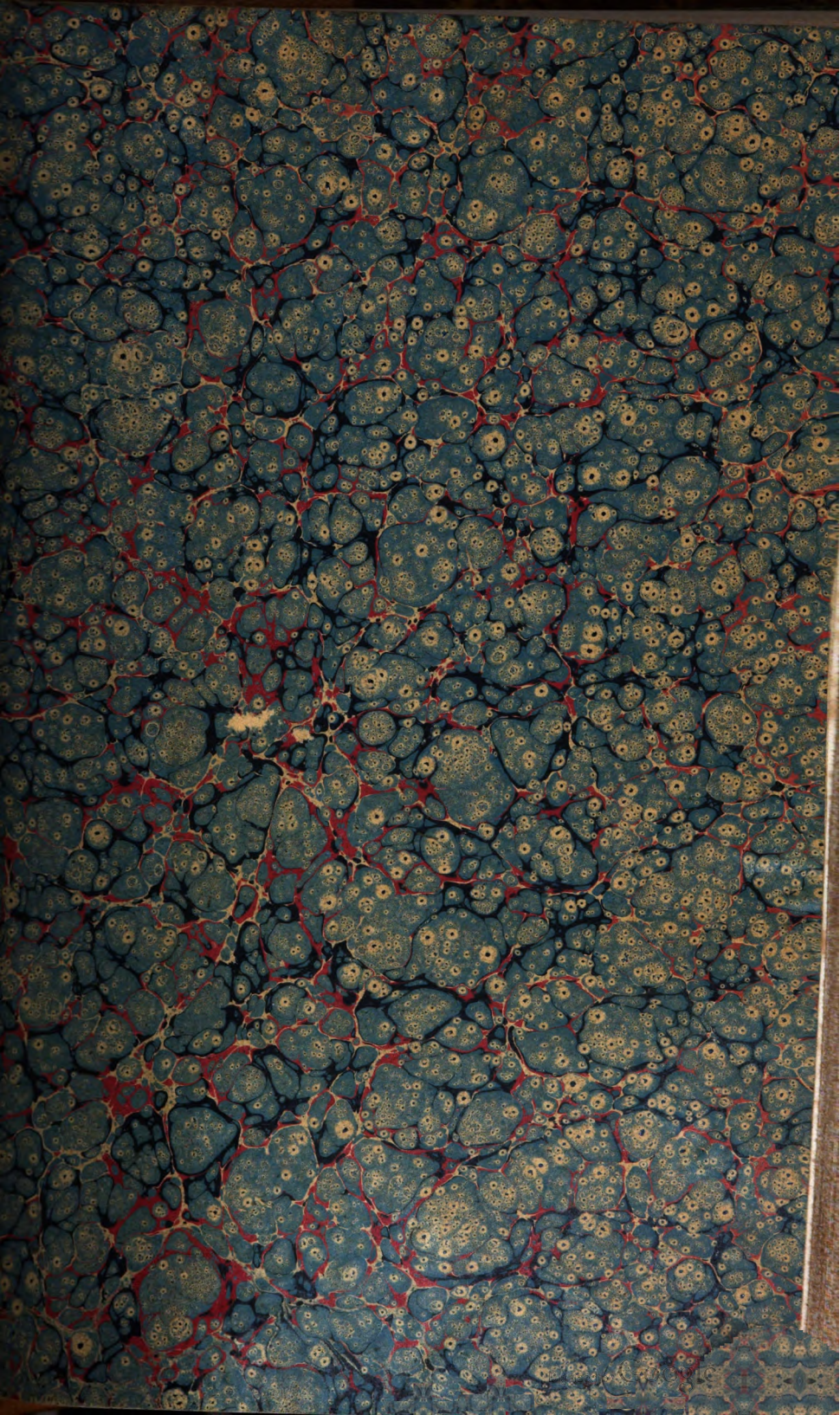
BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHIEN

BIBLIOTHEQUE  
Les Flandrines  
60 - CHAMPELLE



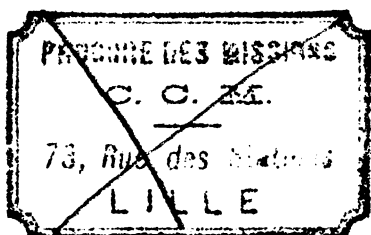








S 29/180







# HOMÉLIÉS

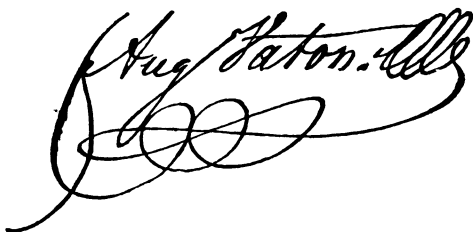


SUR LES

## PARABOLES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

II

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma signature sera  
réputé contrefait et poursuivi conformément à la loi.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'R. P. Ventura', with elaborate flourishes and loops.

#### AUTRES OUVRAGES DU R. P. VENTURA.

**CONFÉRENCES, SERMONS ET HOMÉLIES** sur divers sujets. 1 vol in-8,  
broché. . . . . 5 »  
**LES FEMMES DE L'ÉVANGILE**, Homélie prêchée à Paris, à Saint-Louis-  
d'Antin, 3<sup>e</sup> édit. augmentée de *Nouvelles Homélie*. 2 vol. in-8 br. 10 »  
**APOSTOLAT DE LA FEMME CATHOLIQUE**, faisant suite aux *Homélie sur*  
*les femmes de l'Évangile*. 2<sup>e</sup> édit., revue et augmentée. 2 vol. in-8. 10 »  
**ESSAI SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET SUR LE FONDAMENT DE LA**  
**CERTITUDE**, 1 vol. in-8, broché. . . . . 4 »  
**LA VRAÏE ET LA FAUSSE PHILOSOPHIE**. In-8, broché. . . . 1 50

# HOMÉLIES SUR LES PARABOLES

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

PRÊCHÉES AU VATICAN

PAR LE

**R. P. VENTURA DE RAULICA**

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES THÉATINS

traduites de l'italien

PAR M. L'ABBÉ FALCIMAGNE

DEUXIÈME ÉDITION

II



PARIS

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

**DE A. VATON, ÉDITEUR**

50, RUE DU BAC, 50

1866

Réserve de tous droits.

•





# HOMÉLIES

SUR LES

## PARABOLES DE N. S. JÉSUS-CHRIST

---

### DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

---

#### LES LOUPS RAVISSEURS SOUS DES PEAUX DE BREBIS.

OU LES PROFESSEURS DE FAUSSES DOCTRINES

*Principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes prædam ad effundendum sanguinem et ad perdendas animas (Ezech. xxxii).*

Les princes sont au milieu d'eux comme des loups ravisseurs pour répandre le sang et perdre les âmes.

L'HOMME créé de Dieu et pour Dieu conserve, malgré ses propensions au mal, une propension naturelle, nécessaire, indestructible, à chercher Dieu, à s'unir à Dieu, à posséder Dieu pour être heureux en Dieu et avec Dieu.

Or comme Dieu, et en lui-même et dans ses rapports avec la créature intelligente, est l'infinie vérité, est le bien infini, de même aussi l'homme a une inclination naturelle, nécessaire, indestructible pour le bien et pour la vérité.

Le plus souvent cette créature, si noble tout à la fois et si chétive, s'égare et se trompe dans la recherche de cet objet, de cette fin proposée à son intelligence et à son cœur. Au lieu de la vérité qui l'illumine, elle admet l'erreur qui l'a-

veugle ; au lieu du bien qui la vivifie et la rend heureuse, elle s'attache au mal qui la corrompt, la dégrade, l'afflige, la désespère, la perd ; mais en se trompant dans le choix des moyens, elle ne perd cependant jamais de vue la noblesse de la fin pour laquelle elle a été créée ; si elle adhère à l'erreur, elle n'y donne son assentiment qu'en la réputant une vérité : *Sub ratione veri* ; et si elle embrasse le mal, elle ne s'y attache qu'en la réputant un bien : *Sub ratione boni*.

C'est pour cela qu'en tout temps, en tout lieu, les professeurs de doctrines perverses pour entraîner les hommes dans l'erreur et dans le vice, présentent l'un et l'autre sous de fausses apparences, sous des couleurs trompeuses de vérité et de bien, de raison et de vertu. Sous ces faux vêtements de brebis, ils ne sont pourtant autre chose que des loups cruels que le prophète Ézéchiël a vus et décrits, et qui ne cessent de tourner au milieu des âmes faibles, simples et sans artifice, pour les tromper, pour les ravir, pour en faire curée et les donner en pâture à leur infernale voracité : *Ad effundendum sanguinem et ad perdendas animas*.

Or c'est contre ces hommes de péché qui, non contents de se perdre eux-mêmes, s'évertuent avec un zèle infernal à entraîner encore les autres dans leur ruine, que Jésus-Christ a voulu nous prémunir par la belle parabole des loups ravis-seurs recouverts de la robe des brebis ; et il nous donne des signes pour les reconnaître (1).

PREMIER POINT. Ainsi que nous le lisons dans le septième chapitre de saint Matthieu, le Sauveur du monde, après avoir discoursu sur les difficultés et les obstacles à notre salut éternel que nous trouvons en nous-mêmes par suite de notre propre corruption, passa ensuite aux obstacles qui peuvent

---

(1) Voyez ci-dessous, page 23, un autre exorde pour la même homélie.

nous être suscités au dehors de la part des hommes en raison de leur malice et de leur hypocrisie. Tenez-vous bien sur vos gardes, continue-t-il, et défiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous recouverts de la robe et avec toute la ressemblance d'innocentes et douces brebis; tandis qu'au dedans de leur cœur ne sont que des loups sanguinaires et pleins de rage (1).

Ces paroles du divin maître sont toutes simples; mais que de profondes réflexions y sont contenues!

Premièrement en disant : « Gardez-vous des faux prophètes, » le Seigneur a clairement fait connaître que dans son Église il y aurait toujours de vrais prophètes. Non pas, dit un interprète, qu'il dût y avoir à l'avenir des prophètes concernant le Christ, puisque toutes les prophéties relatives à Jésus-Christ se sont accomplies pour toujours en lui et avec lui; car il avait déclaré lui-même que la loi et les prophéties ont toutes pris fin en Jean-Baptiste, le dernier des prophètes du Christ, qui eut mission de le faire connaître présent, tandis que les autres prophètes ne l'avaient vu et prophétisé que dans l'avenir (2). Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y aura toujours des prophètes, parce que selon les Écritures, prophète ne signifie pas seulement celui qui prévoit l'avenir et découvre les choses cachées dans le présent, mais encore qui explique et interprète les choses passées. Ainsi la dignité prophétique est la même que la dignité doctorale; et Jésus-Christ a voulu faire entendre que jamais dans l'Église ne manqueront des hommes qui remplis de l'esprit et de la science de Dieu, sauront interpréter dans leur véritable sens les prophéties de Notre-Seigneur contenues dans

(1) *Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in indumentis ovium; intrinsecus autem sunt lupi rapaces (Matth. vii).*

(2) *Lex et prophetæ usque ad Joannem (Luc xvi).*



les saintes Écritures. Ces hommes, selon la pensée de Jésus-Christ, devaient être les pasteurs, les docteurs, les prédicateurs de la véritable Église; et delà pour les vrais fidèles l'obligation de les écouter avec docilité, de leur obéir avec empressement, d'avoir pour eux déférence et respect (1).

Aussi prévoyant bien qu'il y aurait de faux docteurs, des maîtres de doctrines erronées, qui remplis de l'esprit de Satan sauraient par de malicieuses interprétations obscurcir les plus importantes vérités touchant Jésus-Christ, contenues dans les écrits des prophètes et des apôtres, le Seigneur nous a pour cela même avertis de nous donner de garde des faux prophètes (2). En sorte, dit saint Jérôme, que, dans ce passage de l'Évangile, le Sauveur a voulu d'une manière spéciale parler des hérétiques (3).

Et voyez comme leur est parfaitement applicable ce que le Seigneur continue de dire sur eux : « Ils se présentent à vous couverts de la robe des brebis, pendant qu'ils ne sont que des loups ravisseurs (4). »

Les brebis dans l'Évangile signifient les vrais chrétiens. La robe des brebis, ce sont les livrées distinctives du vrai chrétien (5). Donc se couvrir des dépouilles des brebis, c'est affecter le zèle pour la vérité, la pratique des vertus chrétiennes. Or tels ont toujours été les hérétiques, disait en gémissant Origène; ils préconisent la doctrine des Apôtres, et

(1) *Fuerunt et sunt non qui prophetant de Christo, sed qui interpretantur quæ de Christo fuerunt prophetata, id est doctores Ecclesiarum. Quare prophetæ de quibus hic loquitur Christus doctores sunt (Auct. op. imp. in Matth.).*

(2) *Sciens Dominus futuros esse falsos doctores diversarum hæresum qui scripturas propheticas et apostolicas falsa interpretatione confunderent, ideo admonet; attendite a falsis prophetis (Id.).*

(3) *Specialiter hoc de hæreticis intelligendum est (S. Hieron.).*

(4) *Veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces (Evang.).*

(5) *Oves Christiani dicuntur, vestimentum ovile species christianitatis.*

ils la contredisent et ils l'attaquent par les nouvelles et fausses doctrines qu'ils enseignent (1). Ils exaltent le courage des anciens martyrs, et ils en font eux-mêmes de nouveaux, en persécutant les pauvres catholiques partout où ils les trouvent (2). Recouverts du masque d'une religion menteuse, tout en prétendant honorer Dieu en paroles, ils le blasphèment par leur vie et par leurs mœurs (3). Voyez également les modernes hérétiques, véritables loups sous des robes de brebis : à les entendre, ils ne sont que des hommes évangéliques, réformateurs, orthodoxes, qui ne prétendent suivre en tout et partout que l'Évangile, venger la vérité, ramener le christianisme à son institution primitive, réformer les mœurs des chrétiens, détruire les superstitions, supprimer les abus, faire la guerre aux erreurs, corriger les injustices. On les prendrait donc pour des âmes innocentes et pures, qui brûlent de zèle pour la gloire de Dieu, pour la propagation de l'Évangile, pour la prospérité de l'Église, pour l'utilité des fidèles. On les prendrait pour des brebis douces et pleines de bonne volonté, désireuses de nourrir les peuples du lait de la doctrine pure et de les revêtir de leur laine par les exemples des plus solides vertus : *veniunt ad vos in vestimentis ovium*. Mais vus de près, considérés attentivement dans leurs intentions, que vous présenteront-ils? Vous verrez ces réformateurs orgueilleux du christianisme, acharnés à le détruire, ces zélateurs de la morale pure la corrompre sans retour, ces prédicateurs de la parole de Dieu l'altérer, la vicier, la dénaturer complètement, pour y substituer les absurdes blasphèmes de quelque honteux hérésiarque.

---

(1) Apostolos prædicant et contraria annuntiant (*Orig.*).

(2) Magnificat martyres et martyrum persecutores probantur (*Ib.*).

(3) Deum si non verbis, moribus blasphemant figuram religiositatis nuntiantes (*Ib.*).

Ces panégyristes de la vérité ouvrent la porte à toutes les erreurs; ces prédicateurs de la sainteté donnent libre carrière à tous les vices; en réalité, ce ne sont que des loups ravisseurs, *intrinsicus autem sunt lupi rapaces*, des loups qui ne se répandent parmi les fidèles que pour faire curée des âmes; ce sont les meurtriers des consciences, les pourvoyeurs de l'enfer : *ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas*.

Le ciel me garde d'envelopper dans cette commune incrimination tous les chrétiens absolument que l'hérésie a séparés de nous. Il y a parmi eux des âmes pures et droites, dignes de figurer parmi les enfants de la vraie Église, comme aussi, parmi les enfants de la vraie Église, il y en a qui ont tout l'esprit des hérétiques, leurs adversaires. Mais ces exceptions se trouvent principalement parmi les séculiers et dans les rangs du peuple. Pour ce qui est des maîtres de l'hérésie et de ceux qui l'inventent et la fabriquent à leur guise, l'histoire de leur vie démontre assez qu'il n'en est pas un seul qui mérite le titre d'honnête homme. La feinte et la mauvaise foi forment le fond de leur caractère; le mensonge, le système et l'imposture sont leurs armes ordinaires; leur zèle n'est qu'un sentiment de haine aveugle et furieuse, contre la vérité catholique et contre l'Église, qu'ils ne cessent jamais de persécuter et d'opprimer. C'est pour cela, dit Origène, que le Seigneur, avec beaucoup de raison, les appelle loups ravisseurs (1). En réalité, que nous dit l'histoire de toutes les hérésies? Que voyons-nous constamment arriver de nos jours, dans ce siècle qui fait sonner si haut tolérance, liberté d'opinions, humanité, civilisation? Que font les maîtres de l'hérésie, partout où ils sont les plus forts et peuvent disposer

---

(1) *Lupi rapaces nominantur hæretici quia Ecclesiam persequuntur et opprimunt (Orig.).*

de tous les appuis de la loi, de toute la faveur des préjugés populaires, de tous les artifices de la politique, de toutes les forces du pouvoir? Hélas! mettant bas la robe d'agneau, ils manifestent dans toute leur férocité leurs instincts de loups. Je n'entrerais pas dans des détails inutiles d'une part et horribles de l'autre. Qui ne sait comment sont traités les pauvres catholiques nos frères, qu'une politique imprévoyante, injuste et cruelle a cru devoir assujettir à des gouvernements protestants et schismatiques? Qui ne sait qu'auprès de ces gouvernements, opprobre du monde civilisé, fléau et déshonneur du genre humain, la tolérance tant vantée se résout en exils, en emprisonnements, en spoliations, en tourments, en ordres de faire mourir d'une mort d'autant plus affreuse qu'elle est plus lente, des hommes, des femmes, des enfants dont tout le crime est d'être fidèles à l'unité de l'Église? Ils ne s'étudient qu'à nier effrontément les cruels supplices infligés à la foi et à la vertu, à cacher, à comprimer les plaintes, afin que les cris de tant de victimes ne parviennent pas à soulever un cri d'horreur dans toute l'humanité. Toute leur politique consiste à greffer sur la cruauté de Dioclétien la vile astuce de Julien l'Apostat et à faire passer les chrétiens les plus fidèles à l'Église pour des sujets rebelles à l'État; ainsi à la cruauté avec laquelle ils leur ôtent la vie, ils ajoutent le crime d'attenter à leur réputation; non contents de les abreuver de douleur et de verser leur sang, ils essayent encore de les combler d'opprobre; et tout en les martyrisant, ils leur envient la consolation et la gloire du martyr. O loups ravisseurs et sans pitié, qui, ne pouvant faire votre proie de l'âme des vrais catholiques, vous acharnez sur leurs corps; ne pouvant les entraîner dans l'erreur, les noyez dans le sang et leur enlevez la vie du corps, furieux que vous êtes de ne pouvoir leur enlever la foi! *Lupi rapientes ad prædam!*

Mais ce passage de l'Évangile ne doit pas, selon saint Jérôme, s'entendre seulement des hérétiques; il doit s'appliquer aussi à tous les catholiques qui, par l'extérieur et par le discours, disent et professent une chose et font entendre tout autre chose par leur conduite (1). Hélas! de nos jours particulièrement, dans cette cité même, fondement et centre du christianisme, combien n'y a-t-il pas de faux catholiques, plus scandaleux et plus funestes que les hérétiques mêmes, et qui, sous une robe de brebis, cachent une rage et une férocité de loups (2).

Tels sont ces étrangers, ces voyageurs qui visitent notre Italie, qui se fixent plus volontiers à Rome, qui s'introduisent dans les familles, sympathisent avec le peuple, font parade de moralité et de désintéressement, pratiquent la justice, la charité, prodiguent les secours et les aumônes, procurent du travail aux artisans, des soulagements aux pauvres, des aliments aux veuves, des protections à l'opprimé; on les prendrait vraiment pour des brebis fidèles à la doctrine, à la vérité de l'Évangile : *Veniunt ad vos in indumentis ovium*. Mais, hélas! aux Bibles sophistiquées qu'ils offrent, aux petits traités qu'ils distribuent, et dans lesquels l'hommage de l'intelligence par la soumission de la foi est représenté comme une tyrannie, et d'autre part le principe d'indépendance de la raison vis-à-vis de toute autorité, est représenté comme un droit divin; aux discours qu'ils tiennent, et dans lesquels tout le système divin de la véritable Église est représenté comme odieux et ridicule, il est facile de comprendre que dans ceux-là le loup se cache sous la robe empruntée de la brebis : *intrinsicus autem*

---

(1) De omnibus intelligi potest qui aliud habitu et sermone promittunt, aliud opere demonstrant (S. Hieron.).

(2) In multis vestitu ovium rabies lupina contegitur (Id.).

*sunt lupi rapaces.* Oui, l'on comprend que dans l'intérêt qu'ils prennent au soulagement des corps, ils ont en vue de faire curée des âmes; que dans le zèle qu'ils montrent à émanciper la raison, ils se proposent de ravir la foi; que par leur générosité affectée ils veulent acheter l'apostasie des simples, les faire sortir du bercail de Jésus-Christ, de la vraie Église; les entraîner dans les champs déserts de l'erreur, où, les trouvant sans défense et sans moyens d'évasion, ils espèrent les immoler au démon, père de tous les schismes et de toutes les erreurs : *ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas!*

Tels sont nos prétendus incrédules, qui ont abandonné la religion sans la connaître, se sont jetés dans l'impiété sans comprendre où elle mène, très-ignorants d'esprit et bien plus corrompus de cœur, mais qui par crainte de l'inquisition, pour ne pas perdre un emploi, pour ne pas tomber en discrédit auprès des supérieurs et ne pas devenir odieux au peuple, ont soin de cacher leur incrédulité. A les entendre, ils aiment la religion, la piété, le christianisme, la foi, voilà la robe, voilà les apparences de la brebis : *Veniunt ad vos in vestimentis ovium.* Ils ajoutent pourtant qu'ils aiment la religion, mais exempte de superstition; la piété, mais sans hypocrisie; le christianisme, mais tel que Jésus-Christ l'a institué; la foi, mais non les absurdités; la vérité, mais non les impostures. Ils sont gens qui ne vont pas prêter l'oreille à des *blagues* (1), qui ne se laissent pas éblouir par le faux, qui n'ont garde de céder aux préjugés populaires, qui savent penser et voir au fond des

---

(1) Le mot *blague* fut un jour très-heureusement prononcé par le P. Ventura dans une des célèbres conférences qu'il donnait à Paris, en langue française, sur *la Raison philosophique et la Raison catholique*. Nous ne croyons pas pouvoir mieux ici traduire le mot italien : CIANCE. (*Note du Traducteur.*)



choses. Or à l'aide de ces déclarations ils tournent en ridicule la piété, en dérision la pudeur; ils discréditent indifféremment tous les ministres de la religion. Quand l'occasion s'en offrira, ils sauront représenter la confession comme un joug insupportable et suranné; la prière et la fréquentation des sacrements comme des pratiques superstitieuses; la messe et les indulgences comme le petit négoce du prêtre; le célibat ecclésiastique comme une loi contre nature, la vie claustrale comme une horrible tyrannie; les pénitences corporelles comme des cruautés insensées; l'enfer comme un vain épouvantail; ils prononcent, avec de grands airs de docteurs, que toute religion est bonne pour se sauver, que toutes les croyances sont indifférentes, que Dieu est trop grand pour s'offenser des faiblesses de l'homme et trop bon pour le condamner à un supplice éternel. A ces traits on peut découvrir ce qu'ils sont dans leur intérieur : âmes sans aucun sentiment de Dieu, sans aucun principe, sans aucun sens religieux; qui ne tendent qu'à tromper les simples, surprendre les ignorants, et démolir un à un dans l'esprit des jeunes gens et des femmes tous les dogmes du christianisme, pour y éteindre à leur aise tout principe de piété, tout sentiment de pudeur. Les voilà, ces loups ravisseurs qui enlèvent à l'innocence, à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Église des âmes sans nombre, pour les immoler au monstre des impures passions et de l'impiété : *Ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.*

Tels sont enfin ces hommes sans conscience et sans honneur, qui se produisent dans les cercles, s'insinuent dans les familles, et s'y font rechercher par l'amabilité de leurs manières, par l'expression de leur sensibilité, par leur gratitude affectueuse, par leurs discours pleins d'aménité, par leurs bons mots, par leurs manières de bon ton et d'esprits cultivés. Ils savent rendre des services, accorder leur protection,

s'employer à procurer des affaires lucratives, à obtenir des emplois, à solliciter des secours, à ménager les moyens de soutirer des pensions; ils s'offriront à accompagner la mère à l'église ou au spectacle, à donner des répétitions au jeune fils, à enseigner à la jeune demoiselle les arts d'agrément, la langue française, l'histoire, et tout cela gratuitement, par un sentiment, disent-ils, de pure amitié pour le chef de la famille qui est si bon, d'estime pour la dame qui est si aimable, d'intérêt affectueux pour une honnête famille si nombreuse et si maltraitée par la fortune, en un mot, par pure sympathie, compatissance et charité. De là assiduité de visites, zèle attentif, éloges démesurés, profusion de cadeaux, démonstrations d'attachement. De là aussi sentiments de religiosité, d'honneur, de *galantomisme*, discours pieux et empressement à s'associer à la famille pour des neuvaines et pour la récitation du rosaire : voilà bien la robe, l'apparence de la brebis : *In vestimentis ovium*.

Mais, hélas ! combien sont différents les desseins qui occupent l'esprit, les sentiments qui couvent dans le cœur ! Avec ces artifices raffinés ils visent à captiver la confiance d'un époux par trop niais, d'une mère par trop crédule, d'un maître par trop confiant ; ils visent à endormir la vigilance du berger pour pouvoir plus facilement faire boucherie du troupeau. Ils visent à triompher de la pudeur de l'honnête femme, à détourner la famille des habitudes religieuses, à inspirer une passion violente à la jeune personne, à récompenser l'hospitalité confiante d'une honorable famille en y introduisant la discorde, le crime, le déshonneur, c'est-à-dire qu'au fond ce sont des loups ravisseurs ne respirant que carnage, n'ayant soif que de sang : *Ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas !*

Le Seigneur continuant à parler de tous ces professeurs d'erreur et de corruption, ajoutait : Il n'est pas difficile de

les reconnaître ; voyez ce qu'ils font et vous comprendrez ce qu'ils sont en réalité. De même qu'à la qualité du fruit on connaît la qualité de l'arbre, ainsi du scandale de leur conduite vous pourrez conclure la perversité de leur cœur (1). En effet, tenez pour certain que comme on ne peut cueillir le raisin sur les ronces ni les figes sur les buissons, de même le bon arbre donne de bons fruits, et le mauvais arbre de mauvais (2). Le bon arbre ne saurait donner de mauvais fruits, et le mauvais arbre ne saurait en produire de bons (3).

Or cet oracle divin, dit saint Chrysostome, qui semblerait regarder les personnes, regarde principalement les doctrines, parce que ce sont les doctrines qui forment l'homme. Le Seigneur donc en disant : Le bon arbre donne de bons fruits, a voulu dire que la doctrine vraie et divine produit de saintes et vertueuses actions. En disant que le mauvais arbre donne de mauvais fruits, il a voulu dire que toute doctrine fausse, erronée, purement humaine, produit des actions peccamineuses et mauvaises. En disant qu'il est impossible qu'un bon arbre produise de mauvais fruits, il a voulu dire qu'une doctrine qui vient vraiment de Dieu dans son principe, ne saurait dans sa fin ne pas conduire à la sainteté et à Dieu. En disant qu'il est impossible qu'un mauvais arbre produise de bons fruits, il a voulu dire qu'une doctrine erronée, diabolique, née du désordre et des passions ne saurait faire autrement que de conduire aux passions et aux désordres ; et que comme la sainteté et la vertu sont le fruit propre de la vérité, ainsi l'on voit éclore de l'erreur comme

---

(1) A fructibus eorum cognoscetis eos (*Matth.* VII).

(2) Omnis arbor bona bonos fructus facit, mala autem arbor malos fructus facit (*Ib.*).

(3) Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere (*Ib.*).

d'une plante vénéneuse tout vice et toute passion. Ainsi donc le Seigneur nous a donné le véritable signe, le véritable critérium auquel nous pourrions distinguer l'ivraie du bon grain; les mercenaires et les larrons d'avec les vrais pasteurs; les brebis d'avec les loups; l'erreur d'avec la vérité; les vaines opinions de l'homme d'avec les vérités divines; la véritable église de Jésus-Christ d'avec les sectes et les conciliabules du diable; les vrais ministres de l'Évangile d'avec les imposteurs, apôtres du vice et des passions.

Combien donc sont terribles et humiliantes pour les hérétiques ces paroles du Seigneur! Entendez-le donc, ô vous qui avez le malheur de professer les doctrines de l'hérésie, vous êtes des arbres ou stériles ou dégénérés, lesquels ou ne peuvent rien produire, ou ne peuvent donner que des fruits rabougris, âpres et vénéneux, qui ne sauraient être du goût du maître souverain et qui n'ont aucun mérite pour la vie éternelle. Ainsi tout ce que vous faites de bien, tout ce que vous pratiquez de vertu, à l'exception de la prière pour votre conversion, qui seule peut produire son effet, tout le reste n'est que soin superflu, effort inutile pour l'éternité; de la racine de l'erreur sur laquelle vous êtes établis vous ne sauriez tirer aucun fruit de salut; sans la véritable foi, rien ne saurait vous rendre agréables à Dieu (1). Vous avez de la probité! Mais qu'est-ce que cela prouve? dit un interprète. Le singe a des membres à peu près semblables à ceux de l'homme, et imite l'homme en toutes choses. Direz-vous pour cela que c'est un homme (2)? Ainsi, malheureux que vous êtes, tout ce que vous faites de bon, vous l'avez retenu

(1) *Sine fide impossibile est placere Deo (Hebr. xi).*

(2) *Sinistra hominis habet membra et per omnia hominem imitatur; numquid propterea dicenda est homo? (Auct. op. imperf. in Matth.)*

du vrai christianisme, de la vraie Église; mais la vraie Église ne saurait reconnaître pour cela que vous lui appartenez (1).

Combien aussi est consolant pour nous ce caractère distinctif! Lorsque nous voyons que depuis Luther, Calvin, Henri VIII, jusqu'à ces deux misérables prêtres apostats, Ronge et Cherski, qui de nos jours se sont faits prédicateurs et apôtres de nouvelles doctrines; lorsque nous voyons que fouler aux pieds les serments les plus sacrés, violer les vœux les plus solennels, pour se jeter dans la fange de l'adultère, de l'inceste; encourager l'orgueil en proclamant comme un droit la révolte contre les pasteurs de l'Église; fomenter la luxure à l'ombre de mariages sacrilèges, de concubinages éhontés, tels furent toujours les fruits des doctrines prêchées en dehors de l'Église catholique; lorsque nous voyons que tous ces fruits véneneux et délétères sont toujours le produit naturel de pareilles doctrines, ah! nous en avons assez, il ne nous en faut pas davantage pour nous persuader qu'elles ne sont pas saintes, qu'elles ne sont pas divines. « Tout mauvais arbre porte de mauvais fruits. »

Lorsque nous voyons que l'hérésie satisfaite d'avoir ses *honnêtes gens*, n'a jamais produit et n'ose se flatter de produire des saints, qu'elle a perdu jusqu'au nom et jusqu'à l'idée de la vraie sainteté; lorsque nous voyons que la sainteté véritable, le véritable ascétisme, la véritable piété, fruits précieux de la croix, ne se trouvent que dans l'Église catholique; et que c'est uniquement à l'ombre de la chaire de saint Pierre, uniquement sur le sol catholique, grâce à la culture des pasteurs, des ministres, des prédicateurs catholiques, qu'il est donné de voir ces plantes évangéliques germer et se multiplier dans toute leur abondance, dans

---

(1) Sic hæretici omnia Ecclesiæ habent, sed non sunt Ecclesia (*Auct. op. imperf. in Matth.*).

toute leur beauté, dans toute leur douceur ; lorsque nous voyons que seule la doctrine catholique forme les saints ; prêche et persuade la virginité la plus immaculée, l'humilité la plus sincère, le désintéressement, le détachement le plus absolu, la probité la plus austère, la charité la plus généreuse, la foi, la piété la plus parfaite ; lorsque nous voyons que tous les préceptes, tous les conseils, toutes les vertus les plus sublimes de l'Évangile ne trouvent que dans l'Église catholique des Apôtres qui les enseignent, des docteurs qui les persuadent, des sectateurs qui les pratiquent, des martyrs qui les confirment au prix de leur vie et de leur sang, nous ne voulons pas autre chose pour connaître, pour croire que l'arbre qui produit de tels fruits est bon, que la doctrine catholique est vraie, sainte et divine : « Le bon arbre porte de bons fruits. »

Il est vrai que tous les catholiques ne sont pas des saints, comme aussi tous les hérétiques ne sont pas des scélérats. Mais le caractère des doctrines ne doit pas s'apprécier d'après leurs effets partiels, accidentels, exceptionnels, extraordinaires, passagers ; mais d'après leurs effets nécessaires, naturels, constants, uniformes. Or il est de toute évidence qu'un catholique qui pratiquera la doctrine de l'Évangile telle que l'Église catholique l'enseigne, qui usera des moyens qu'elle indique, qui mettra en exercice les pratiques qu'elle inculque, deviendra nécessairement un parfait chrétien, un saint, un ange. Il est au contraire de la dernière évidence qu'un disciple de Luther et de Calvin, qui prendra à la lettre la doctrine de ces maîtres sur le défaut de libre arbitre dans l'homme ; sur l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut ; sur l'impossibilité pour un chrétien de se damner, quelque excès qu'il commette ; sur le droit qu'a le mari de vivre indifféremment avec son épouse ou sa servante ; sur l'essence du christianisme consistant à croire ce qu'il plait à chacun

de croire, et de vivre comme il croit ; il est, dis-je, de la dernière évidence, qu'un chrétien qui conforme sa vie à de telles doctrines, finira par perdre toute foi, toute religion, tout sentiment moral et vertueux, et deviendra un parfait scélérat, un monstre, un démon. Il est de la dernière évidence que comme le catholique n'est mauvais qu'autant qu'il se met en opposition avec la foi qu'il professe, ainsi l'hérétique n'est bon qu'autant qu'il se met en contradiction avec les opinions qui forment son symbole. Donc quoi qu'il en soit des exceptions qui se retrouvent toujours et partout, il est certain que, comme la doctrine catholique pratiquée par elle-même produit toujours et nécessairement la sainteté, ainsi la doctrine hérétique, pratiquée aussi dans toute l'étendue de la lettre, produit l'immoralité, par conséquent seule la doctrine catholique est le bon arbre planté par la main du Père céleste ; et la doctrine hérétique est le mauvais arbre planté par le démon, le père du mensonge. Oui, nous en avons la pleine certitude, lorsque nous voyons les pures et saintes vertus qui naissent du premier de ces arbres, et les vices de toute sorte qui avec le sensualisme le plus abject, sont l'efflorescence du second.

Aussi le Seigneur, non content de nous avoir dépeint les professeurs de l'erreur et de la corruption, et de nous avoir donné les véritables signes pour les distinguer, nous a encore avertis de la nécessité pour nous de les éviter, en nous adressant ces paroles mystérieuses : « Cueille-t-on le raisin sur les ronces, la figue sur les buissons épineux (1) ? »

Sous le symbole des ronces et des buissons épineux, le Seigneur, dit Origène, nous a avec beaucoup de raison, signalé les hommes sans religion, sans foi, sans conscience, les prédicateurs d'incrédulité, d'hérésie, d'indifférentisme,

---

(1) Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus ? (*Matth. vii.*)



de libertinage, parce que tous ils peuvent faire moralement de dangereuses piqûres, blesser, déchirer, tuer les âmes par leur malignité et leur impiété (1). Et au contraire, dit un autre interprète, le raisin fait allusion au mystère de Jésus-Christ, la figue au mystère de l'Église (2). Car comme la grappe se compose de beaucoup de grains suspendus à un même pédoncule, ainsi Jésus-Christ retient la multitude des fidèles attachée au bois de la croix (3). Et comme la figue réunit beaucoup de grains de diverses couleurs dans sa pulpe douce comme le miel, et les tient renfermés dans une même enveloppe, de même l'Église tient renfermés dans la même unité, les fidèles du monde entier unis ensemble dans le doux embrassement de la charité chrétienne (4).

Donc en nous avertissant que ni les ronces ne produisent des raisins, ni les buissons épineux des figues, le Seigneur a entendu nous avertir que les vrais disciples de Jésus-Christ, les vrais enfants de l'Église, de même qu'ils ne peuvent pas se former à l'école des impies, des hérétiques, des débauchés, doivent aussi en éviter soigneusement la compagnie et la fréquentation. Parce que, dit aussi Origène, de même que les épines accrochent et déchirent tout ce qui approche d'elles, de même tous ces hommes attirent à eux les âmes simples et faibles qui se trouvent sur leurs pas, les

(1) Merito Dominus omnes infideles et hæreticos et male viventes spinas et tribulos appellavit in asperitate, in stimulis, in amaritudine, in malignitate, in impietate (*Orig.*).

(2) Uva mysterium habet Christi, ficus Ecclesiæ (*Auct. Op. imperf. in Matth.*).

(3) Sicut botrus multa in se grana ligno mediante suspendit, ita Christus multos fideles sustinet adjunctos per lignum crucis (*Ib.*).

(4) Sicut ficus multa grana sub uno tegmine tenet inclusa; sic multos fideles dulci charitatis amplexu tenet Ecclesia (*Ib.*).

fixent dans leur société, pour les dépouiller de leur foi et de leur vertu et pour les perdre (1).

Ne vous faites pas illusion en disant : Je suis assez enraciné dans la foi ; je suis assez affermi dans la résolution de vivre en chrétien. Hélas ! dit Origène, est-il possible d'approcher la main des épines sans qu'elle soit déchirée et ensanglantée (2) ? Or, il n'est pas moins impossible qu'un chrétien fréquente les impies, les hommes sans mœurs, et qu'à la longue il n'en résulte pas pour lui obscurcissement de l'intelligence et empoisonnement du cœur. Saint Pierre, comme le fait observer saint Ambroise, avait confessé Jésus-Christ Fils de Dieu, lorsqu'il était au milieu des disciples ; il le renia lâchement, lorsqu'il s'exposa témérairement à converser avec les ennemis de Dieu dans le prétoire (3).

Les animaux inoffensifs se reposent à l'ombre des grands arbres ; il n'y a que les serpents qui aillent se cacher sous les ronces et les épines (4). Or, les hommes profanes sans religion et sans mœurs, ou de religion erronée et de mœurs suspectes, sont de vrais buissons épineux où ne se trouvent que des piquants qui déchirent et des serpents pleins de venin qui donnent la mort. De même que du visage, des yeux, de la bouche, et de toute la personne des hommes purs, religieux et saints, transpire une émanation céleste qui s'insinue doucement dans le cœur et l'attire vers Dieu ; ainsi du visage, des yeux, de toute la personne des pécheurs et des impies, s'échappe une exhalaison infernale qui insen-

(1) Sicut tribuli et spinæ omnia quæcumque capere possunt detinent et conseriunt ; ita isti quidquid apprehendere possunt attrahunt et diripiunt (*Orig.*).

(2) Quis ad spinas mittens manum non dilaceratur ? (*Ib.*)

(3) In prætorio negavit quem inter discipulos confessus est (*S. Ambros.*).

(4) Sub arbore bona omnia animalia requiescunt, sub spinis, non nisi serpentes (*S. Joan. Chrys.*).

siblement aveugle l'esprit, corrompt le cœur, et éloigne de Dieu. Comme dans la fréquentation des Saints, il y a toujours à gagner, de même on ne peut que perdre dans la fréquentation des méchants; de celle-ci on revient toujours moins homme, de celle-là toujours plus chrétien. Donnez-moi un homme qui soit le plus impie, le plus scélérat possible, et faites qu'il converse quelque temps dans la familiarité et l'intimité de personnes vraiment religieuses et saintes, et il sera impossible qu'à la longue il ne devienne pas meilleur. Au contraire, donnez-moi l'homme le plus pur, le plus religieux qu'il y ait au monde, et mettez-le dans le cas de lier intimité avec des hommes irréligieux et impudiques, et il sera bien difficile qu'à la longue il ne sente s'éteindre en lui-même l'amour de Dieu, le goût des bonnes œuvres, la délicatesse de la foi, l'esprit de piété, de réserve, de candeur, et qu'il ne finisse pas par être lui-même un homme sans religion et sans mœurs. Il n'y a donc pas d'autre moyen, d'autre remède pour se conserver religieux et saint, honnête et pudique, si ce n'est de fuir la conversation, la société, l'amitié des faux prophètes, des professeurs de doctrines erronées, libres et libertines. On les prendrait d'abord pour des arbres utiles, et ce ne sont que plantes vénéneuses, buissons pleins de piquants et arbustes nuisibles. On les prendrait pour d'innocents agneaux et de douces brebis, et ce ne sont que des loups ravisseurs. Ils ont l'air d'être animés des intentions les plus bienveillantes, et ils n'ont qu'un but, celui d'immoler vos âmes à leurs convoitises criminelles : *Ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas.*

Mais il n'est pas toujours possible de se débarrasser de ces hommes pernicioeux et funestes. Les convenances sociales, l'intérêt, la charité aussi imposent des devoirs. Je répondrai à ce prétexte dans le deuxième point.

DEUXIÈME POINT. Il y en a donc qui s'aperçoivent bien que cet étranger, ce protecteur, cet ami de la maison a des maximes ou erronées ou suspectes, des mœurs un peu libres, et qu'en vérité il n'a ni religion, ni pudeur. Mais comment faire pour le chasser de la maison ? Il n'est pas nécessaire, après tout, d'être inconvenant et impoli. Non, j'en conviens, il n'est nullement nécessaire d'être inconvenant ou impoli. Mais si quelqu'un, sans trop mauvaise intention, manque de respect, je ne dis pas à votre personne directement, mais à votre maison, à votre nom, à votre livrée, si quelqu'un a le malheur, par une parole, par une plaisanterie souvent innocente, de vous molester, de vous déplaire, ne devient-il pas à vos yeux un ennemi ? Et en dépit des convenances et de la courtoisie, ne trouvez-vous pas le moyen de lui faire comprendre que votre maison, votre société ne sont plus pour lui ? Pourquoi donc, ô malheureux chrétiens, oser invoquer les convenances pour éviter de vous défaire d'une personne qui met en danger la foi, la piété, la pudeur de votre compagnie, de vos enfants, de vos domestiques, lorsque vous êtes ensuite si prompts à passer par-dessus toute convenance, à fouler aux pieds toute politesse, dès qu'il s'agit de satisfaire votre vanité, votre orgueil, vos bizarreries, vos susceptibilités, vos caprices ? Comment vous risquez-vous à offenser Dieu, pour ne pas déplaire à un homme ?

Mais la charité chrétienne, direz-vous encore, ne nous oblige-t-elle pas à l'indulgence, à la compassion pour cette âme, ou égarée par l'erreur, ou dégradée par le vice ? Ah ! oui, la charité nous oblige à faire du bien à autrui, mais sans nous nuire à nous-même ; et c'est folie, présomption, sottise, parce qu'on se flatte de gagner l'âme d'autrui, de s'exposer ouvertement à perdre la sienne. Saint Jean l'Évangéliste était le plus tendre, le plus compatissant, le plus indulgent des hommes ; il fut l'apôtre et l'évangéliste de la

charité; pourtant il nous a ordonné de couper court à toute relation, à tout commerce, de refuser même toute salutation, quand il s'agit des maîtres, des docteurs d'hérésie et de péché (1); et joignant au précepte l'exemple, un jour qu'il était entré dans un bain public, ayant appris qu'il y avait là l'hérétique Cérinthe, ennemi de la divinité de Jésus-Christ, il se retira sur-le-champ, disant qu'il ne voulait pas se trouver un seul instant sous le même toit avec un aussi méchant homme.

Mais l'intérêt de la famille? Comment! j'indisposerais cet homme qui m'assiste, ce protecteur qui me défend, ce juge qui doit décider de l'issue de mon procès, cet ami qui me rend de si grands services, qui prodigue continuellement et les cadeaux et les prévenances? — Et pourtant il n'y a point d'autre remède : il faut faire ce sacrifice pour se sauver, parce que le Seigneur a prédit malheur et calamité à quiconque ne s'éloigne pas de tout ce qui est pour lui occasion de scandale (2). Il nous a expressément ordonné de nous arracher l'œil, de nous couper la main ou le pied, c'est-à-dire de nous séparer d'avec un ami, d'avec un parent dangereux pour le salut de notre âme, nous fût-il aussi nécessaire que l'œil pour voir, que la main pour agir, que le pied pour marcher; parce qu'il nous vaut mieux, ajoute-t-il, perdre les membres les plus nécessaires, c'est-à-dire amis et parents qui nous sont utiles pour les intérêts du corps, et entrer au séjour de l'éternelle vie, que de conserver ces membres et nous voir, corps et âme, précipités dans le feu éternel (3). D'ailleurs, ô hommes de peu de foi, est-ce que si

(1) *Nec ave ei dixeritis* (II Jo. v).

(2) *Væ mundo a scandalis* (*Matth.* xviii).

(3) *Bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel claudum, quam duas manus habentem mitti in ignem æternum* (*Matth.* v).

l'homme nous manque, il n'y a pas Dieu pour nous? Ce Dieu ne pourra-t-il, ni ne voudra-t-il compenser au centuple par d'autres voies tous les misérables avantages que vous sacrifiez, dans le but de lui être fidèles, de ne pas lui désobéir et de ne pas l'offenser? Et d'ailleurs est-il d'un chrétien, est-il d'un homme, d'acheter au prix de son âme les avantages du corps? de procurer les intérêts et l'augmentation des revenus de la famille en y laissant s'éteindre la religion et la pudeur? Et enfin Dieu ne devra-t-il pas à sa justice insultée, à sa Providence outragée de laisser les événements dérouter et confondre tous ces calculs sacrilèges qui visent à faire fortune par le péché et à chercher appui et protection auprès des pécheurs et des impies?

Hélas! quelle spéculation insensée n'est pas la vôtre que de chercher les avantages du temps au prix des grands intérêts de l'éternité! C'est le péché des Juifs; et il attirera sur vous le même châtiment. Comme eux, vous aussi, par la crainte de perdre quelque misérable avantage temporel, vous ne comptez pour rien de risquer la possession de la grâce de Dieu, la religion, la vie éternelle. Or en vous aussi s'accomplira ce que saint Augustin nous dit s'être accompli dans les Juifs, c'est-à-dire que vous perdrez tout à la fois et les biens du présent et ceux de l'avenir (1).

Prenons donc une résolution ferme et arrêtée : renonçons à toute amitié, à toute liaison avec les impies; faisons-leur comprendre que notre maison n'est pas pour eux : *Attende a falsis prophetis*. Soyons assurés que si nous sympathisons avec eux, Dieu certainement ne saurait nous aimer : que ce sont là de véritables pestes pour vos familles; qu'en se mêlant à vos conversations, à vos affaires, à vos négoes,

---

(1) Temporalia amittere timuerunt et vitam æternam non cogitaverunt; et sic utrumque amiserunt (S. Aug.).

ils ne sauraient vous apporter autre chose que les malédictions de Dieu entassées sur leurs têtes, et qu'ils compromettront tous vos intérêts même temporels ; même ce décorum, ces convenances extérieures, cette paix de la famille que vous aurez voulu sauver ; et ils n'auront réussi qu'à faire leur proie des âmes, à les corrompre, à leur donner la mort, à les perdre pour jamais : *Principes ejus in medio illius quasi rapientes prædam ad effundendum sanguinem, ad perdendas animas*. Puisse la grâce de Dieu écarter loin de vous de tels maux et vous tenir toujours sous la garde et la surveillance du véritable pasteur et gardien de vos âmes. Ainsi soit-il.

---

## AUTRE EXORDE

### POUR LA DIX-HUITIÈME HOMÉLIE

C'est une vérité de foi, dont le Saint-Esprit nous a fait la révélation par l'organe de l'apôtre saint Paul, que le Rédempteur du monde, par sa passion et par sa mort sur la croix, triompha en lui-même, non-seulement du péché, mais aussi du démon, premier auteur et introducteur du péché dans le monde ; et qu'il le dépouilla du droit funeste qu'il avait conquis sur Adam, droit en vertu duquel il prétendait traiter tous les hommes comme ses vils esclaves (1).

Mais, dit saint Léon, le démon, pour avoir perdu le droit de tyranniser le genre humain, n'a pas pour cela déposé sa

---

(1) *Expollans principatus et potestates, palam triumphans illos in semet ipso (Colos. II).*

haine et l'odieuse intention de nous faire toute sorte de mal; il n'a fait que changer de système pour nous nuire, il n'a pas changé de naturel (1). Même aujourd'hui, après la victoire de Jésus-Christ, les princes des ténèbres sont encore, après tant de siècles, tels que le prophète Ézéchiël les avait décrits, c'est-à-dire qu'ils sont des loups cruels qui circulent autour de nous et au milieu de nous pour faire curée de nos âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu et les immoler à leur infernale voracité : *Principes ejus in medio illius quasi lupi rapientes prædam, ad effundendum sanguinem, ad verendas animas.*

Seulement, comme le démon ne suffirait pas seul pour nous surprendre, nous tromper et nous perdre, il sait, dit saint Jean Chrysostome, se choisir, parmi les hommes eux-mêmes, des ministres, des satellites, qui secondent ses vues, exécutent ses plans et accomplissent son œuvre; aussi ces hommes, tout aussi bien que le démon qui les inspire, les anime et les lance au milieu de nous, sont-ils des loups ravisseurs qui ne visent qu'à la perversion des consciences et à la ruine des âmes : *Principes ejus*, etc.

Or c'est contre ces satellites du démon que le Seigneur nous exhorte à nous tenir en garde, lorsqu'il nous raconte la parabole des loups ravisseurs recouverts de la robe des agneaux; il nous donne des signalements pour les reconnaître, et il nous insinue combien il nous importe de les éviter. Aussi ne devons-nous perdre aucune de ces précieuses instructions du Sauveur; et j'entre immédiatement en matière.

---

(1) Non deposuit odium, sed vertit ingenium (S. Leo.).



---

## DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE

---

### LE SERVITEUR PRUDENT ET FIDÈLE

OU LES GRANDEURS DE SAINT JOSEPH

*Quid, putas, est fidelis servus et prudens quem constituit dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore. Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus invenerit sic facientem! Amen dico vobis quia super omnia bona sua constituet eum (Matth. xxiv).*

Qui pensez-vous qu'est le serviteur fidèle, que son maître a préposé au gouvernement de toute sa famille pour distribuer à tous la nourriture en temps opportun? Heureux ce serviteur si son maître, lorsqu'il viendra, le trouve agissant de la sorte! En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens.

**T**out est grand, extraordinaire, sublime, dans les trois personnages qui composent sur la terre la sainte famille du Sauveur du monde. Après la Trinité céleste, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, rien n'est plus mystérieux, plus auguste que la Trinité terrestre : Jésus-Christ, Marie et Joseph. Jésus-Christ est homme, sans cesser d'être Dieu; Marie est mère, sans cesser d'être vierge; Joseph est époux, sans cesser d'être continent.

Jésus-Christ est fils, sans avoir eu jamais de père sur la terre; Marie est mère, sans avoir eu jamais de mari; Joseph est père, sans avoir eu jamais de fils. Et pourtant Jésus-Christ, sans avoir eu un homme pour père, est véritablement fils de l'homme. Marie, sans avoir jamais connu d'homme, est devenue féconde; Joseph, sans qu'il y ait eu de génération charnelle, a un fils qui est Dieu.

Divinité et humanité en Jésus-Christ, quel mystère ! Maternité et virginité en Marie, quel prodige ! Continence et paternité en Joseph, quel arcane !

Toutefois, ne peut-il pas sembler que la part de dignité et de grandeur, dans cet auguste et ineffable ternaire, est, en ce qui touche Joseph, assez mince et presque imperceptible ? Car s'il est de foi que Jésus-Christ est vrai fils de Marie, et Marie véritablement mère de Jésus-Christ, il est de foi pareillement que Joseph n'a eu aucune part à cette maternité, à cette filiation. Donc tandis que Jésus-Christ vrai homme est aussi vrai fils de Dieu, et que Marie, quoique femme, est vraiment mère de Dieu, Joseph étranger à cette parenté divine (1), n'est tout au plus qu'un simple serviteur de Dieu.

Oui, mais Joseph est un serviteur de Dieu qui s'est montré prudent et fidèle dans la plus grande, la plus capitale de toutes les œuvres de Dieu : voilà son mérite, *Fidelis servus, et prudens* ! Joseph est un serviteur de Dieu, mais que Dieu même a constitué le chef et le nourricier de la sainte famille : voilà sa grandeur : *Quem constituit Dominus*. Enfin Joseph est un serviteur de Dieu, mais serviteur heureux entre tous ; parce que, trouvé saint et parfait aux yeux de Dieu, il a été mis en possession de tous les trésors de Dieu : *Super omnia sua* ; voilà sa récompense.

(1) Il ne faudrait pas donner une extension trop grande à cette affirmation que Joseph est *étranger à cette parenté divine*. Cela n'est vrai que de la parenté charnelle. Car on peut dire que si Joseph n'a pas eu le titre de la paternité, en tant qu'il est attaché à la génération naturelle, il a été très-réellement revêtu de l'autorité et du titre de la paternité, en tout ce qui est essentiel à la constitution de la famille ; il en a eu tous les droits et les augustes privilèges. C'est ce que Marie avait très-bien compris et qu'elle proclamait en ces termes : « VOTRE PÈRE et moi tout désolés nous vous cherchions. » (Luc II.). Voy. ci-dessous, pages 37 et 39. (*Note du Traducteur.*)

Cette parabole du serviteur fidèle de l'Évangile, s'est donc accomplie à la lettre dans la personne du grand et bien-aimé patriarche saint Joseph. Nous allons donc essayer de lui faire l'application de cette parabole ; car si nous y voyons l'exacte peinture du mérite, de la grandeur et de la récompense de saint Joseph, nous y trouverons les motifs les plus capables de nous inspirer une grande affection, une grande confiance, une grande dévotion envers saint Joseph.

PREMIER POINT. Dieu l'avait déjà ainsi statué dans ses décrets ; les patriarches l'avaient par avance figuré dans les événements de leur vie ; la loi l'avait exprimé et symbolisé dans ses rites ; les prophètes l'avaient annoncé dans leurs prédictions : le Rédempteur du monde devait naître d'une vierge et l'enfantement futur de la Vierge était une des croyances universelles du monde.

Il devait naître ici-bas sans père, celui qui dans le ciel était né sans mère ; et ainsi, selon saint Jérôme, devait se vérifier ce qu'a dit Isaïe de sa génération éternelle : elle est unique, singulière, ineffable, incompréhensible ! *Generationem ejus quis enarrabit* (1) ?

Mais si cette vierge fût devenue mère, hors du mariage, elle aurait eu beau, dit saint Ambroise, affirmer qu'elle avait conçu miraculeusement ; les Juifs charnels n'auraient pas manqué de supposer qu'elle voulait ainsi couvrir une faute par un mensonge ; ils auraient condamné la mère et méprisé le fils. Donc afin que la vertu de Marie fût à l'abri du soupçon et la naissance de Jésus-Christ exempte de tache, l'honneur de la mère et la dignité du fils exigeaient que la vierge qui devait lui donner le jour eût un époux (2).

(1) *Is. LII.*

(2) *Ut de desponsata nasceretur* (S. Ambroise). Ainsi, continue ce saint docteur, les paroles de Marie deviennent dignes de toute créance, et le men-

Mais il fallait à la mère du Messie un époux qui, consentant à s'unir à elle par un saint et légitime mariage, fût aussi tout disposé à vivre dans la continence; un époux qui ne fût que le gardien et le témoin de la virginité immaculée de son épouse. Dieu avait besoin d'un serviteur fidèle, mais d'une fidélité scrupuleuse, délicate, héroïque, sublime, parfaite : *Fidelis servus* ! Et où le trouver ce serviteur fidèle; je ne dis pas dans le monde idolâtre si corrompu et si corrupteur, mais même au sein de la nation juive, où chacun aspirait à l'honneur d'être le père du Messie, et où les pères sans postérité étaient regardés comme maudits de Dieu ? Or cet époux rare et unique, cet homme surhumain, cet homme doué d'une vertu jusqu'alors inconnue dans le monde, cet homme prodige de vertu, cet homme, coopérateur fidèle sur la terre du grand dessein de l'incarnation arrêté de toute éternité dans le ciel, Dieu, dit saint Bernard, l'a trouvé dans Joseph (1).

La fidélité de Joseph se montre d'abord dans la facile obéissance avec laquelle, sur l'inspiration divine, il embrasse le saint propos de la virginité : *Fidelis servus*. Marie, dès qu'elle entend l'ange lui annoncer qu'elle concevra et enfantera un fils (2), répond sans hésiter : Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais, ni ne puis connaître un homme (3) ? Mais Marie était déjà unie à Joseph par les liens du mariage. L'ange fut envoyé à une vierge qui appartenait

songe demeure sans motif. Ayant un époux, elle n'a plus intérêt à mentir, puisque la fécondité de la femme est la bénédiction et la gloire du mariage : *Fides Mariæ verbis asseritur, et mendacii causa removetur. Causam mentiendi desponsata non habuit, cum gratia nuptiarum partus sit feminarum.*

(1) *Solum in terris magni consilii coadjutorem fidissimum (S. Bern.).*

(2) *Ecce concipies et paries filium (Luc 1).*

(3) *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? (Ibid.)*

à un époux du nom de Joseph (1). Or, d'après saint Paul, l'épouse n'a plus le libre domaine de son corps, elle l'a cédé à son époux (2). Donc si Marie a pu dire avec tant de sécurité : « Je ne puis avoir de fils, » elle a donné clairement à entendre, dit saint Jérôme, que non-seulement elle avait conscience de son propre vœu de virginité perpétuelle, mais qu'elle avait aussi la certitude d'un pareil vœu pour Joseph. Ainsi Marie demandée en mariage par Joseph, dut, selon les saints Pères et les interprètes, lui déclarer qu'elle avait consacré à Dieu sa virginité ; Joseph lui déclara qu'il en avait fait autant de sa part ; et devenant ainsi l'un pour l'autre l'objet d'une mutuelle édification et admiration, inspirés du Saint-Esprit, ils célébrèrent leur mariage avec la confiance et la certitude que le sacré dépôt serait conservé intact, et qu'avec un mutuel respect ils demeureraient purs, chastes et fidèles à leur sainte promesse. Marie et Joseph, dit saint Augustin, eurent donc un commun désir de vie pure, un commun attrait pour la continence, une commune volonté de professer la virginité (3).

C'est ainsi qu'en des temps de si grande corruption le Saint-Esprit fait entendre au cœur du fidèle serviteur Joseph, de la fidèle servante Marie, la grande et ineffable parole de la virginité, avant que Jésus-Christ l'ait fait retentir aux oreilles ; et tous deux dociles se dévouent aussitôt et se consacrent à cette sublime vertu avant que le monde en ait connu le prix ; ils en arborent le glorieux drapeau, ils en ouvrent la voie, avant que la récompense en soit proposée.

Aussi n'est-ce pas la puissance de l'inclination, mais la sympathie de la vertu qui rapproche ces deux âmes géné-

(1) *Ad Virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph (Luc 1).*

(2) *Mulier potestatem sui corporis non habet, sed vir (II Cor. vii).*

(3) *Habuit Joseph cum Maria communem virginitatem (S. Aug.).*

reuses ; ce n'est pas la nature qui les unit ensemble, mais la grâce ; ce n'est pas la passion, mais bien la religion qui forme cette union céleste et divine, qui la consacre et la perfectionne. La virginité forme la base et le fondement de leurs saintes *épousailles* (1).

Dans les autres mariages la virginité est formellement exclue, dans celui-ci elle est formellement stipulée, elle est observée fidèlement. Si Marie n'avait pas résolu de demeurer vierge, elle n'aurait pas été proclamée mère de Dieu, qui ne pouvait avoir qu'une vierge pour mère. Pareillement, si Joseph n'avait formé le même propos, et n'y eût été également fidèle, il n'aurait pu être l'époux de Marie, qui ne devait avoir qu'un époux vierge.

Dans les autres mariages, des deux corps il ne se forme qu'un seul corps ; de deux chairs une seule chair. Dans celui-ci les vertus s'entrelacent avec les vertus, les grâces avec les grâces, et de deux esprits plus qu'angéliques, se forme, dit saint Augustin, un seul esprit (2). Ainsi cette union fut plutôt l'union des cœurs, que le rapprochement des corps (3). Et, selon la gracieuse et délicate pensée de Gerson, l'on vit pour la première fois sur la terre la virginité épouser la virginité (4). Ce furent donc comme deux pierres précieuses qui s'unirent sans perdre de leur prix ; deux rayons

(1) Dans les autres mariages, il y a entre les époux parfaite communauté de biens ; dans celui-ci, comme dans l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, il y a transmission de grâces et de vertus. Joseph console Marie par son assistance ; Marie l'ennoblit et l'enrichit de sa grâce ; Joseph nourrit Marie de son travail, à la sueur de son front ; Marie le sanctifie par la splendeur de ses vertus. La soumission de Marie est humble, l'autorité de Joseph est respectueuse. Marie honore Joseph comme chef de la famille ; Joseph la vénère comme dépositaire du mystère céleste.

(2) *In eo conjugio unus spiritus erat in eis, sicut in aliis una caro (S. Aug.).*

(3) *Conjuges fuerunt mente, non carne (Ib.).*

(4) *In eo conjugio virginitas nupsit (Gerson).*

qui se rencontrèrent sans rien perdre de leur clarté, deux lis qui s'entrelacèrent ensemble sans rien perdre de leur candeur; et de là sortit la fleur de Nazareth qui ne peut vivre que parmi les lis, puisque Jésus-Christ est né de la virginité de Marie, et qu'il est né sous l'abri de la virginité de Joseph.

Joseph donc serviteur fidèle, pour avoir, d'après l'inspiration divine, porté la virginité dans le mariage, ne fut pas moins fidèle à l'y conserver. Il aime Marie non point pour les appas de ses traits enchanteurs, mais pour le prodige de ses vertus; non pas parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle est pure; et s'il l'aime tendrement parce qu'elle est son épouse, il l'aime bien plus parce qu'elle est vierge. Une seule preuve nous suffira pour nous convaincre de la fidélité et des égards avec lesquels Joseph sut respecter la virginité de son épouse.

Lorsque l'ange vient saluer Marie, cette innocente vierge se trouble, rougit, s'effraye et tremble à son aspect (1). Combien donc devait être profonde, immuable, parfaite, la confiance de Marie dans la fidélité de Joseph à respecter sa pudeur, puisqu'on la voit elle si timide, si délicate, si alarmée pour sa pureté, s'effrayer à la présence d'un ange, et cependant vivre constamment en compagnie de cet homme, être toujours auprès de lui, habiter sous le même toit, s'asseoir à la même table, dormir dans la même habitation, voyager, vivre ensemble dans la plus grande familiarité, sans la plus légère appréhension, la moindre sollicitude, la moindre crainte pour sa virginité, se constituant sans réserve sous sa dépendance, avec la plus grande tranquillité, un parfait abandon, une sécurité parfaite? Marie ne devait-elle pas penser, ne devait-elle pas croire que son Joseph était plus qu'un ange de pureté? Ainsi s'est accompli le grand pro-

---

(1) *Turbata est* (Luc 1).

dige prophétisé par Isaïe : Le jeune époux habitera avec l'épouse vierge, et ils vivront ensemble dans les délices de la pudeur, de la grâce, de la vertu, sans que l'un soit pour l'autre un écueil ou un péril : *Et habitabit juvenis cum virgine ; et gaudebit sponsus super sponsam* (1). Il n'est pas douteux, dit Nicolas de Lyre, que ce jeune homme et cette vierge ne soient Joseph et Marie (2).

Avec une telle fidélité à sauvegarder la virginité de son épouse, Joseph, dit saint Augustin, était auprès de Marie, comme s'il n'était plus du nombre des vivants (3). Par cette sorte de mort spirituelle à laquelle s'était voué son époux, Marie était laissée libre de s'unir d'une manière mystérieuse et invisible à son époux divin, au Saint-Esprit ; et dès lors la vertu du Très-Haut pouvait librement descendre sur elle, former dans son sein virginal, de son sang le plus pur, le corps de Jésus-Christ et y consommer le grand mystère, espérance de tous les siècles.

Tandis que l'Esprit-Saint, par sa vertu divine, mais invisible, suppléant au défaut d'une stérilité méritoire, rend invisiblement féconde l'épouse vierge, Joseph, sous le voile des plus saintes *épousailles*, comme époux visible, met à couvert l'honneur du fils et la réputation de la mère ; tandis que le Saint-Esprit élève Marie devant Dieu, Joseph la défend et sauvegarde son honneur aux yeux des hommes. Le prodige d'une vierge qui conçoit sans perdre sa virginité était au-dessus des lois de la nature, et il fallait un Dieu pour l'opérer ; mais précisément parce qu'il dépasse toute croyance humaine, il fallait un homme fidèle pour le tenir caché ; l'Esprit-Saint est l'auteur du mystère qui s'accomplit ;

(1) *Is.* LXII.

(2) *Juvenis eum virgine*, idest, *Joseph cum Maria* (*Lyranus*).

(4) *Propter virginitatem Joseph pro mortuo reputabatur* (*S. Aug.*).



Joseph est le gardien qui le recouvre d'un voile ; il est l'ange placé à la porte du véritable paradis terrestre, pour en garder l'entrée avec une sainte jalousie ; il est comme le nuage sacré abaissé devant le sanctuaire, comme le rideau du temple, qui dérobe à tout regard profane la vue de la véritable arche d'alliance, du véritable tabernacle de Dieu parmi les hommes.

Oh ! qui ne voit ici le serviteur fidèle, en celui qui par sa pudicité sans tache, par sa sévérité jalouse à sauvegarder la virginité de l'épouse de l'Esprit-Saint, est devenu le coopérateur visible, le ministre affidé du plus grand des mystères de Dieu (1) !

Or Joseph si scrupuleusement fidèle se montre encore d'une prudence héroïque dans la circonstance la plus délicate : *Fidelis servus et prudens* ! Marie est devenue mère sans cesser d'être vierge ; mais Joseph ignore comment s'est opéré en elle ce grand et prodigieux mystère. Quelle n'est donc pas sa surprise, sa stupeur et sa consternation ? Quelle n'est pas sa cruelle perplexité, lorsqu'il vient à s'apercevoir que sa sainte compagne porte dans son sein fécondé un fruit qu'il ne peut croire appartenir à la terre et qu'il ne sait pas être l'œuvre du ciel ? Que de pensées, que de jugements se heurtent dans son esprit ! Quel embarras ! Quelles angoisses ! A quelle pensée, à quelle résolution, à quel parti s'arrêter ? Il voit, dit saint Pierre Chrysologue, Marie portant dans son sein le signe de la fécondité, et sur son visage le rayon céleste de la virginité ; il la voit devenue mère, sans avoir rien perdu de sa virginale pudeur ; il la voit attentive à respecter le fruit de sa conception, mais tranquille et se-reine, dans la conscience de son intégrité (2).

(1) Solus in terris magni consilii cooperator fidiissimus (S. Bern.).

(2) Sponsa prægñans sed virgo ; plena pignore, sed non vacua pudore ; de conceptu sollicita, et de integritate secunda (S. Petr. Chrys.).

Il se rappelle ce dont il a été constamment témoin ; la pureté sans tache de ses pensées ; la sainteté de ses affections, la modestie de son regard, la sévère circonspection de son langage, la pudeur de ses manières, la gravité de son maintien ; sa jalouse vigilance à veiller sur elle-même, son amour de la retraite ; la constance de son recueillement ; son esprit d'oraison ; la ferveur de sa piété. Il ne s'arrête pas pour cela aux apparences ; il ne s'abandonne pas aux jugements précipités, aux injurieux soupçons, aux inquiétudes insultantes ; il n'éclate pas en reproches, en aveugles transports d'un amour qui se croit trahi ; mais, dit saint Jean Chrysostome, il crut bien plus à l'idée de sainteté que Marie avait d'elle-même inspirée à son cœur, qu'aux idées sinistres que naturellement semblait lui suggérer le témoignage de ses yeux. Il aima mieux présumer dans Marie un miracle de la grâce, que de soupçonner une fragilité naturelle ; il supposa plus facilement qu'une vierge avait pu devenir mère sans le concours de l'homme, qu'il n'admit que la vertueuse Marie se fût rendue coupable (1).

Bien loin de là, selon Remi d'Auxerre, Joseph qui était l'homme le plus versé dans la connaissance des saintes Écritures, sachant que le Messie, d'après les oracles des prophètes, devait naître d'une vierge et que le temps de sa venue était arrivé, frappé du témoignage que ses yeux lui rendaient de la sainteté et de la pureté de Marie, crut que, si le Messie devait naître d'une vierge, Marie seule pouvait être sa mère (2).

Dans cette persuasion, à Dieu ne plaise qu'il ose deman-

(1) Credidit plus castitati, quam utero, plus gratiæ, quam naturæ. Conceptionem manifeste videbat, fornicationem suspicari non poterat. Possibilius credebat mulierem sine viro posse concipere, quam Mariam posse peccare (*S. Jo. Chrys.*).

(2) Videbat gravidam quam noverat castam ; non diffidebat prophetiam in ea esse impletam : Ecce virgo concipiet (*Remig.*).

der à Marie elle-même l'explication d'un secret qu'il ne peut ni dénier, ni comprendre ; parce que une seule demande pouvait ressembler à un soupçon ; et un soupçon bien qu'éloigné sur une matière aussi délicate, aurait fait rougir la plus pure des vierges et l'aurait pénétrée de douleur. A Dieu ne plaise qu'il consulte qui que ce soit sur un sujet aussi délicat, et qu'il s'expose à mettre en doute auprès de quelqu'un la fidélité de son épouse, ou à laisser la décision au jugement de la synagogue, avec le danger de faire condamner celle qu'il croit innocente et plus pure que lui-même ; homme juste au plus haut degré, il n'envisage qu'avec horreur l'idée d'exposer Marie à devenir victime d'une injustice (1). Mais s'il ne croit pas pouvoir dénoncer Marie sans injustice, il ne croit pas non plus, dit saint Jean Chrysostome, pouvoir habiter avec elle sans manquer d'humilité : Qui suis-je, disait-il donc en lui-même, pour oser retenir auprès de moi, comme épouse, pour oser traiter avec la familiarité d'un époux, la mère auguste de mon Dieu ? Ah ! je ne suis certainement pas assez pur, assez juste et saint pour habiter sous le même toit avec une aussi sainte, une aussi sublime créature (2). Que fait-il donc, à quoi se résout-il ? Il prend la résolution de partir, de s'éloigner, de laisser aux mains de Dieu sa compagne révéérée ; mais il tient cette résolution cachée, sans en faire part à qui que ce soit (3). O homme, dit saint Jérôme, en qui est aussi grande la prudence de l'esprit caractéristique de la sainteté, qu'est héroïque la fidélité du cœur : *Fidelis servus et prudens*. La réserve avec laquelle Joseph sûr de la chasteté de son épouse, la met à l'abri de

(1) Cum esset justus et nollet eam traducere (*Matth. 1*).

(2) Major est ejus dignitas ; superexcellit ejus sanctitas nec mens congruit indignitati (*S. Jo. Chrys.*).

(3) Voluit occulte dimittere eam (*Matth. 1*).

tout déshonneur, et sans cesser d'admirer le prodige, passe sous silence le mystère, est le plus beau témoignage de la virginité de Marie (1). Joseph ne veut donc pas, dit Origène, répudier Marie comme coupable, il veut s'en séparer par respect; sa résolution n'est pas un acte de jalousie vindicative et la punition d'une infidélité présumée, mais un acte de profonde humilité envers un si grand et incompréhensible mystère, sous l'impression de cette profonde humilité, il se crut indigne de la société de Marie, en qui il voyait s'être accompli l'auguste mystère de l'incarnation du Verbe (2).

Aussi combien sont douces les paroles par lesquelles l'ange dissipe la crainte révérentielle qu'a éveillée dans le cœur de Joseph son excessive humilité! « O Joseph, fils de David, n'ayez aucune appréhension de retenir auprès de vous Marie qui vous est unie comme épouse (3). » Ce fut comme s'il lui avait dit : Joseph, il est vrai que Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit; mais ce même Esprit divin en versant ses richesses dans un trésor qui vous appartient, n'a pas entendu vous priver de l'avantage de le posséder; en faisant de Marie la mère du Sauveur, il ne veut pas qu'elle cesse d'être votre épouse. Il vous la donna lui-même pour épouse et il en confirme le don; elle fut à vous et ne cessera pas de vous appartenir. Le Dieu qui vous l'a donnée pour épouse, non-seulement la laisse, mais il la confie à votre piété; c'est par religion que vous l'avez prise; et au nom de la religion, loin d'exiger de vous que vous vous en sépariez, il vous fait une obligation de la retenir au-

(1) Hoc testimonium Mariæ est quod Joseph sciens illius castitatem et admirans quod evenerat, celat silentio cujus mysterium nesciebat (*S. Hieron.*).

(2) Ideo dimittere volebat quoniam magnum sacramentum in ea esse cognoscebat, cui approximare se indignum existimabat (*Orig.*).

(3) Joseph, filii David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam (*Matth. 1*).

près de vous (1). C'est maintenant que Marie devenue mère aura besoin d'un époux pour mettre à couvert son honneur et nourrir son fils.

Or ces paroles, l'ange les prononça au nom du Dieu qui l'envoie; et en même temps qu'elles sont une révélation qui calme les alarmes de l'humble Joseph, elles sont la manifestation d'un privilège qui anoblit sa personne. Elles sont la solennelle investiture que Dieu donne à Joseph, comme chef et supérieur de Jésus et de Marie, de la véritable et auguste famille de Dieu sur la terre. Ainsi Joseph n'est pas seulement le vrai serviteur prudent et fidèle, en quoi consiste son mérite; mais il est encore le serviteur fortuné, que le Seigneur lui-même a préposé à sa divine famille pour qu'il la nourrisse et la gouverne, en quoi consiste sa grandeur : *Quem constituit Dominus super familiam suam.*

Quelle dignité plus illustre, quelle grandeur plus sublime pourrait-on imaginer que celle à laquelle est élevé Joseph, quand il est choisi pour nourrir la sainte famille de Dieu, Marie et Jésus? *Ut det illis cibum in tempore.*

Comme le véritable époux de Marie, qui l'a rendue mère du Verbe, fut l'Esprit-Saint, époux invisible, Marie sans Joseph eût donc été visiblement comme veuve; et comme le véritable père de Jésus-Christ est le Père éternel, père invisible, qui l'a engendré de sa substance, Jésus-Christ sans Joseph eût été visiblement orphelin. Joseph fut donc appelé à tenir la place et le rang d'époux visible à l'égard de Marie et de père visible à l'égard de Jésus. C'est donc à lui que furent adressées les paroles de la prophétie : A vous a été confié le soin du pauvre, c'est-à-dire de Jésus; c'est vous qui serez le protecteur et l'appui de l'orphelin (2).

---

(1) Ne timeas accipere tuæ religiositati creditam (Orig.).

(2) Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor (Ps. x.)

A tous les chrétiens il a été ordonné de nourrir et de sustenter Jésus-Christ, dans la personne des pauvres ; à Joseph seul a été confiée la charge de le nourrir et de le sustenter dans la personne de sa mère et dans sa propre personne. Oh ! ministère sublime et plus qu'angélique, d'être comme la Providence visible de Dieu, à l'égard de la mère même de Dieu, à l'égard du Fils même de Dieu devenu pour l'amour de l'homme pauvre et orphelin !

Les anges veillent autour de cette sainte famille pour honorer invisiblement Marie comme leur reine, et adorer invisiblement Jésus-Christ comme leur Dieu. L'Esprit-Saint comble secrètement de ses grâces et de ses dons l'âme de Marie. Le Père éternel prodigue ses secrètes tendresses à son Fils bien-aimé. Mais à Joseph est confié le soin de secourir, de sustenter, d'entourer au dehors de toute sorte d'attentions, de toutes les sollicitudes d'une tendre affection la vie corporelle du fils et de la mère de Dieu : *Ut det illis cibum in tempore.*

Après avoir été le véritable Obededom en conservant la véritable arche de l'alliance, la vierge Marie, il a été aussi le véritable Joseph qui a tenu en réserve la véritable ressource contre la disette, le véritable froment des élus, destiné à rassasier l'univers entier dans la famine universelle. Il a été le véritable Abraham, qui a nourri le véritable Isaac, la véritable victime pour le temps où elle devait être immolée.

Oh ! le sublime ministère ! oh ! la fonction plus qu'angélique que d'être ainsi comme la Providence visible de Dieu envers la mère et le Fils même de Dieu !

Remarquez bien cette expression : « *constitué sur sa famille,* » qui exprime non-seulement les soins purement ministériels d'un serviteur, mais l'autorité et le commandement de chef et de maître donnés à Joseph sur la famille de Nazareth.

Dépositaire de l'amour et de la Providence invisible de l'Esprit-Saint à l'égard de Marie, et du Père céleste à l'égard de Jésus, il fut le représentant de leur autorité, à l'égard de la Vierge devenue mère du Verbe incarné (1).

Plus heureux que l'ancien, ce nouveau Joseph ne fut pas seulement établi par le roi de l'univers seul premier ministre et serviteur, mais prince et maître suprême et chef de l'auguste famille que le roi des cieux s'était formée sur la terre; et cela, non pas seulement pour la nourrir par son pénible travail, l'entourer de ses sollicitudes, la consoler par sa tendre affection, mais encore pour la diriger par sa prudence, la gouverner avec une autorité véritable, puisque c'est de Joseph qu'il faut entendre à la lettre ce qui est écrit dans la prophétie : Il l'a établi le maître de sa maison, le maître suprême de toutes ses possessions (2).

Jésus-Christ devait naître d'une mère vierge; mais aussi d'une vierge épouse; il fallait que sa mère unît en elle ce double titre, pour qu'il naquît d'une manière convenable à sa dignité et à sa grandeur. C'est la virginité de Joseph qui garantit à Marie sa qualité de vierge. Les deux époux coopérèrent par la virginité de leur mariage à cette naissance ineffable. L'un et l'autre furent rendus féconds par la même vertu qui semblait devoir les rendre stériles. L'homme-Dieu, la fleur de Nazareth est né de la commune virginité de Marie et de Joseph; il est né de ces deux lis comme les autres hommes naissent de la commune concupiscence. Si Jésus-Christ n'est pas né du sang de Joseph, il est né de sa virginité et de son amour, et Joseph a été son père ainsi que le disait Marie : « Votre père et moi nous vous cherchions (3). » En

---

(1) Dedit ei sollicitudinem et auctoritatem patris.

(2) Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ (Ps. civ).

(3) Pater tuus et ego (Luc. ii)

effet, moins Joseph concourut à la formation du corps adorable de Jésus, plus il coopéra au miracle de sa vie. Il eut à sa naissance la part que pouvait y avoir une vertu singulière, une pureté angélique, une héroïque fidélité à conserver intact le dépôt qui lui avait été confié de Dieu; et comme il n'y eut pas de plus noble époux, grâce à sa virginité, il n'y eut pas non plus, disait saint Augustin, de père plus parfait grâce à sa pureté, et sa paternité fut aussi noble que singulière (1). Aussi est-ce le même archange qui avait été envoyé à Marie, qui vint révéler à Joseph la miraculeuse conception opérée par le Saint-Esprit. A Joseph le premier, et après lui seulement et comme par lui, a été révélé à l'humanité entière le grand secret, le grand dessein de Dieu, le mystère de l'incarnation (2). A Joseph encore, dans le même message, est délégué le pouvoir de conférer par une solennelle investiture au Fils de Dieu le titre de Sauveur du monde : « Vous lui donnerez le nom de Jésus; car il délivrera son peuple de leurs péchés (3). Enfin c'est à Joseph que le messenger céleste découvre les divins conseils, les divins oracles, soit qu'il s'agisse de l'honneur de la mère ou de la sécurité du fils; il est averti du ciel quand il doit aller à Bethléem, s'enfuir en Égypte, retourner à Nazareth. Il est vrai que dans ces circonstances il ne lui est pas dit : Prends ton épouse et ton fils; mais bien : « Prends l'enfant et sa mère (4); parce que l'ange et l'Évangéliste ne laissent jamais échapper l'occasion de rappeler en termes clairs et précis que Jésus-Christ n'est pas fils de Joseph selon la chair, mais seulement de Marie. Du reste en lui disant « Prends l'enfant et sa mère, » l'ange,

(1) Tanto firmitus pater, quanto castius (*S. Aug.*).

(2) Quod in ea natum est de Spiritu sancto est (*Matth. 1*).

(3) Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum (*Ib.*).

(4) Accipe puerum et matrem ejus (*Ib.*).



tout en faisant voir que Joseph était établi arbitre, économe, nourricier, gardien de Jésus et de Marie, et qu'il devait en prendre soin comme si Jésus était réellement son fils, l'ange manifestait clairement que ce fils et sa mère devaient dépendre des directions de Joseph, devraient exécuter ses ordres, comme si Joseph eût été réellement père de Jésus, aussi bien qu'il est vraiment époux de Marie. Origène, sur la foi de la tradition, atteste que Jésus appelait Joseph, « mon père, » aussi bien qu'il appelait Marie, « ma mère (1). » O dignité ! ô grandeur ! ô gloire de Joseph ! s'écrie saint Basile. Aucun homme, quelque saint et parfait qu'il fût, aucun ange n'avait reçu un honneur si grand. Seul Joseph a eu le bonheur de s'entendre appeler père, par celui dont le véritable père est dans les cieux (2).

Ainsi donc comme Marie dans Joseph son époux visible reconnaît la personne de l'Esprit-Saint son invisible époux, de même Jésus dans ce patriarche, son père par vertu et par grâce, reconnaît la personne du Père éternel, son invisible père par nature. Jésus donc, comme Marie, dépend de Joseph, lui obéit avec la soumission la plus parfaite, et passe trente années dans cet état de sujétion, de servitude, de dépendance ; car l'expression de l'Évangile n'indique point seulement une soumission révérentielle, respectueuse, de simple convenance et de cérémonie, mais une véritable sujétion de sentiment, de devoir, de perfection, de réelle obéissance pratiquée comme envers Dieu même (3). O profond abaissement d'une part ! et d'autre part infinie condescendance d'un Dieu, qui consent ainsi à

(1) Vocabulo patris honoravit eum (*Orig.*).

(2) Hoc vocabulo neque angelus, neque sanctus, sed solus Joseph meruit nuncupari (*Id.*).

(3) Et erat subditus illis (*Luc.* 11).

dépendre des volontés et des prescriptions d'un homme (1)! Mais par cette raison même, quelle n'est pas, s'écrie Pierre Damien, la dignité et la grandeur de Joseph! Dans les desseins du Dieu rédempteur, c'est l'honneur de sa paternité que de servir à l'accomplissement des plus sublimes mystères. O sujétion! ô obéissance! ô fidélité, qui selon le même saint docteur, en même temps qu'elle nous révèle l'incompréhensible excès de l'humilité de Jésus, nous révèle aussi l'incompréhensible et unique dignité de Joseph! car de même que Marie partage avec Dieu seul l'avantage d'avoir engendré Jésus de sa propre substance, ainsi Joseph partage également avec Dieu seul la gloire de commander à Jésus comme à son fils (2).

O gloire, ô grandeur de Joseph qui eut l'honneur de se voir obéi comme père, par l'auguste personne qui fut l'objet de la foi des patriarches, de l'espérance des prophètes, de la charité des justes, des désirs et des hommages du monde entier, par celui qui fut le Messie, le Rédempteur, le Fils de Dieu même, par celui duquel tous les saints se seraient estimés indignes de dénouer le cordon des souliers, de baiser la terre foulée de ses pas, en un mot d'être comptés parmi ses plus humbles serviteurs! O grandeur! ô gloire de Joseph qui eut l'honneur de se voir obéi comme maître par celui qui avait pris la forme de l'esclave, par celui auquel obéissent dociles la mer, les vents, la santé et la maladie, la vie et la mort, les anges et les démons, les justes et les pécheurs! Elle est grande la gloire du saint nom de Jésus, en présence duquel fléchit tout genou, se courbe toute tête, dans le ciel,

(1) *Obediente Deo voci hominis (Jos. x).*

(2) *Hæc subjectio sicut inestimabilem nobis humilitatem in Christo, ita incomparabilem dignitatem designat in Joseph (B. Pet. Dam.).*

sur la terre, dans le paradis et dans l'enfer (1). Mais plus grande encore et plus incompréhensible est la gloire de Joseph, au moindre signe duquel baisse humblement la tête ce même Jésus qui voit devant son nom s'abaisser l'univers entier. Se réglant sur les exemples de Jésus, l'humble Marie lui est encore plus parfaitement soumise et obéissante. Ces deux augustes personnages sont comme suspendus aux lèvres de Joseph; et tous les deux, épouse et fils demeurent sous la dépendance de son arbitre et de sa volonté. C'est lui qui au gré de ses volontés et de son libre arbitre, règle et gouverne cette précieuse famille; c'est lui qui la transporte d'un lieu à un autre; qui fixe l'heure du départ, dirige la route, détermine les marches et règle les stations et lieux de séjour. Ah! le premier Joseph avait vu seulement en songe, en signe et en figure, le soleil et la lune concentrer leurs rayons et venir des hautes régions du ciel s'abaisser devant lui et l'adorer sur la terre (2); et voici que tout cela s'accomplit en plein jour et en toute réalité à l'égard du nouveau Joseph. Il voit, lui, le véritable astre de la nuit, il voit Marie avec tous ses attraits; il voit le véritable soleil de justice, Jésus, se tenir attentif à ses moindres signes, prévenir ses désirs, accomplir ses volontés, comme si c'étaient les signes, les désirs, les volontés de Dieu même; l'écouter avec révérence, lui déférer avec humilité, lui obéir avec fidélité, le respecter, le vénérer, lui rendre hommage, l'adorer en quelque sorte comme Dieu même : *Vidi solem et lunam adorare me.*

O noblesse, ô grandeur de l'humble maison de Nazareth! Quel lieu dans l'univers abrita jamais de plus augustes personnages, et fut le témoin et le théâtre de plus grands pro-

---

(1) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum (*Philipp. II*).

(2) Vidi solem et lunam adorare me (*Gen. xxxvii*).

diges et de plus sublimes mystères? Le temple de Jérusalem est aux yeux des hommes plus magnifique et plus majestueux. La maison de Nazareth est aux yeux de Dieu et plus sainte et plus auguste; elle est sur la terre son véritable temple. Là, comme dans nos temples, la divinité habitait corporellement en Jésus-Christ qui y était nourri; là encore naissait la grande famille de Jésus-Christ, l'Eglise, qui devait ensuite s'étendre dans le monde entier. Là était tracé le plan d'une nouvelle création qui devait reconstituer l'homme selon Dieu dans la justice et la vérité; là commençaient à se réaliser dans le temps les desseins que Dieu avait arrêtés en lui-même, de toute éternité. Là se formaient les premiers modèles du culte, les premiers disciples de l'Evangile; là se produisaient les premiers fruits de la rédemption, les premiers miracles de la grâce, les premiers candidats de la gloire céleste.

Heureux donc, ajoute le Seigneur, dans la parabole du Serviteur fidèle, heureux le serviteur fidèle que Dieu trouve toujours docile à écouter ses ordres, fidèle et zélé à les accomplir! Pour sa récompense il le mettra en possession de tous ses biens : *Super omnia bona sua constituet eum*. Or cette prédiction s'est aussi littéralement vérifiée dans la personne de Joseph, quant à la récompense qu'il a obtenue.

Bien que Dieu soit le maître et le dispensateur des biens de la nature autant que des biens de la grâce, toutefois comme d'ordinaire il donne préférablement les biens de la nature, plutôt à ses ennemis, plutôt aux pécheurs qu'aux justes, on peut dire que les vrais biens de Dieu, les vrais biens qu'il estime, dans lesquels il se complait, et qu'il désire voir estimer par ses amis au-dessus de tous les autres biens, les biens qui doivent par excellence être appelés ses biens à lui, *Bona sua*, ce sont les biens de la grâce, les biens de la gloire. Or c'est justement de ces

biens qu'il a enrichi avec la plus grande libéralité son serviteur Joseph, en récompense de sa prudence et de sa fidélité : *Super omnia bona sua constituit eum*. D'abord il lui conféra les biens dans l'ordre de la grâce. Qui pourrait jamais mesurer l'excessive abondance de mérites, de vertus, de grâces, de faveurs divines, dont Joseph fut comblé soit comme époux de Marie, soit comme père putatif de Jésus ? Nous ne comptons pour rien les grâces, les dons, les privilèges, dont Dieu le prévint et l'enrichit, pour le rendre capable d'une si grande charge, d'un si grand ministère. Nous ne rappellerons pas qu'il fut, selon saint Thomas, sanctifié dès le sein de sa mère avant sa naissance, qu'il fut délivré du foyer de la concupiscence, de manière à être par la pureté de son âme un ange véritable dans un corps humain. Nous ne redirons pas qu'il réunit en lui-même l'innocence d'Abel, la fidélité d'Abraham, la docilité d'Isaac, la piété de Jacob, le zèle de Moïse, la mansuétude de David ; qu'il fut au delà de toute idée comblé de toutes les grâces et de toutes les vertus, et qu'il réunit en lui seul tous les dons de l'esprit qui anima tous les saints et tous les justes avant lui (1). Nous nous contenterons de nous arrêter un instant à l'augmentation de grâces et de mérites qu'il obtint par le seul exercice de son ministère.

Premièrement que ne dut-il pas obtenir comme époux de Marie ? Le mariage le plus saint, selon la remarque de saint Paul, partage d'ordinaire le cœur des époux les plus saints, entre le désir de plaire en même temps au créateur et à la créature, et ne leur permet guère d'être tout à Dieu et en Dieu (2).

---

(1) Vir iste spiritu sanctorum omnium plenus fuit (*S. Thom.*).

(2) Qui cum uxore est divisus est (*I. Cor. vii*).

Mais pour Joseph la présence de son épouse, loin d'être un obstacle, était un stimulant continu à s'élever vers Dieu de toute la force de son cœur, de toute l'impétuosité de ses affections. De même que l'arche d'alliance était revêtue d'or intérieurement et extérieurement, Marie était et à l'intérieur et à l'extérieur remplie de la divine charité. Cette flamme divine de son cœur débordait dans toutes les parties de son corps, étincelait sur son visage, dans ses manières, dans ses paroles, et formait autour d'elle comme une atmosphère très-pure du plus saint amour. Joseph placé auprès d'elle est donc continuellement enveloppé de cette atmosphère, et la respire sans cesse. Du cœur de Marie les ardeurs de l'amour divin passent dans le cœur de Joseph, pour l'embraser d'un amour plus ardent et plus parfait. Il aime tendrement Marie comme épouse, mais tout en l'aimant comme épouse, il l'aime comme mère de son Dieu, il l'aime selon Dieu, il l'aime comme remplie de Dieu, comme le temple véritable de la divinité. Tout en elle lui parle de Dieu, l'élève au-dessus de lui-même, le conduit à Dieu, et lui fait goûter dans le mariage les avantages de la virginité, qui sont de ne penser qu'à Dieu, de se sanctifier corps et âme, de se consacrer à Dieu, d'aimer toujours Dieu de plus en plus : « Celui qui n'a pas d'épouse, est libre de ne penser qu'aux choses de Dieu (1). »

Ajoutons que Joseph recevait sans cesse un accroissement de mérite et de grâce comme père et gardien de Jésus.

Jésus-Christ, dans l'Évangile, a placé au-dessus de tout autre mérite celui de la charité. Il a déclaré qu'il recevrait et récompenserait comme fait à lui-même tout le bien qu'en son nom nous pourrions faire au plus misérable, au dernier

---

(1) Qui sine uxore est, cogitat quæ Domini sunt (1 Cor. vii).

des hommes. Or si tel est le mérite de ceux qui ont pratiqué seulement au nom de Jésus-Christ la miséricorde, quel n'aura pas été le mérite de Joseph, qui l'a pratiquée envers Jésus-Christ lui-même ?

Le Fils même de Dieu, revêtu de notre nature, exposé à toutes les misères de l'homme, a été confié à Joseph pour le nourrir, en prendre soin, veiller sur lui. Joseph le porte enfant, revêt sa nudité, apaise sa faim, étanche sa soif, le sustente au prix de ses sueurs, lui donne asile dans sa maison, le reçoit dans son sein, montre sa vigilance à le cacher, son courage à le défendre. Qui pourrait, non pas redire, mais seulement exprimer quels furent parmi ces soins assidus de tous les instants, les immenses trésors de bénédiction et de grâce, dont ce Dieu de bonté ne cessait de combler Joseph en récompense de cette sollicitude, de cette tendre compatissance et de tout cet amour ? D'autant plus que cet amour de Joseph pour Jésus avec toute l'énergie de l'amour d'un père, n'en connaît pourtant ni les faiblesses, ni les imperfections ordinaires à la tendresse des pères pour leurs enfants, tendresse qui trop souvent exclut le pur et parfait amour de Dieu.

Comme Jésus-Christ est fils de Joseph d'une manière toute spirituelle et partant plus noble et plus parfaite, et que pour cela même il est plus fils de Joseph que les fils selon la chair ne le sont de leur père, pour cela aussi Joseph l'aime immensément davantage. Mais comme cet amour ne doit rien à la nature et à la chair, par conséquent aussi il ne préjudicie en rien aux opérations de l'esprit et de la grâce. Comme Jésus-Christ est fils de la virginité de Joseph, par conséquent aussi ce père d'un nouveau genre, ce père parfait, l'aime non par sympathie du sang, mais par sentiment de religion. Comme Jésus-Christ vrai homme est fils de Dieu, et que la même personne une

et indivisible est en même temps vrai Dieu et vrai homme, par conséquent aussi toute la charité que Joseph exerce envers Jésus-Christ homme qu'il voit, il l'exerce directement envers le Dieu qu'il ne voit pas; et dans son fils Joseph aime son Créateur, son Rédempteur, son Dieu, Aussi est-il humilié, confus, tout ému et attendri à la vue de ce Dieu qui se soumet à ses ordres, comme le dernier des hommes. Les services qu'il lui rend sont des actes de latrie, sont des hommages de piété. Les fatigues auxquelles il se dévoue pour le sustenter, le soulager, le mettre à l'abri de tout péril, sont des sacrifices très-purs qui ont l'amour de Dieu pour principe, l'honneur et l'amour de Dieu pour objet. Les demandes qu'il lui adresse sont de ferventes prières; les entretiens qu'il a avec lui sont de ferventes méditations; les caresses qu'il lui prodigue sont des transports de charité séraphique; la joie intérieure qu'il goûte à le presser contre son sein, à le voir croître sous ses yeux, sont des extases, des ravissements de contemplation sublime. En un mot, pendant que Jésus-Christ lui obéit comme à un père, Joseph l'adore comme son Dieu; et tout l'exercice de sa supériorité est un enchaînement merveilleux, une succession admirable d'actes très-purs de religion et de piété qui l'élèvent à Dieu en l'unissant à lui de plus en plus.

D'un autre côté, aussi, comme Joseph est attentif et zélé à rendre à Jésus-Christ, dans son fils, le culte véritable et parfait qu'il lui doit comme Dieu; Jésus-Christ, de son côté, est attentif à récompenser dans son serviteur un père, et pendant que, comme homme, il lui obéit extérieurement, il agit comme Dieu pour le combler intérieurement de toute sorte de grâces. Les œillades qu'il dirige vers lui sont autant de dards de divine charité; les réponses qu'il lui fait sont autant d'inspirations divines; les paroles qu'il lui adresse sont des paroles de grâce et de vie, qui, pendant qu'elles



résonnent doucement à l'oreille de Joseph, se répètent en échos mystérieux dans son cœur, et de plus en plus le purifiant, le sanctifient, le perfectionnent, l'enflamment, le divinisent. Or, imaginez trente années d'une pareille vie plus semblable à celle des élus dans le ciel, qu'à celle des hommes encore dans la voie, trente années de cette divine intimité avec le Fils même de Dieu, trente années, si j'ose ainsi parler, de cette ineffable rivalité entre Joseph jaloux d'honorer son Dieu dans son fils, et Jésus jaloux de récompenser dans son serviteur un père; puis calculez, si vous pouvez, l'immense trésor de vertu, de mérite, de sainteté, de grâce, dont Joseph fut comblé. Une parole dira tout, une parole que nous avons déjà plusieurs fois répétée : Joseph est le serviteur vraiment heureux, parce que Dieu le trouvant constamment docile, obéissant et fidèle, l'a enrichi à plaisir de tous les biens qui sont les biens propres de Dieu : biens de vertu, de mérite, de grâce, nous l'avons déjà vu; nous ajouterons biens de la gloire dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT. Jésus-Christ a déclaré dans l'Évangile que le mérite des hommes de miséricorde est si grand à ses yeux, qu'il leur donne droit à une bénédiction particulière du Père céleste, à une place distinguée dans son royaume : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde (1). »

Or, si telle est la récompense de ceux qui ont pratiqué la charité envers les pauvres, quelle aura été la récompense de Joseph qui l'a pratiquée envers Jésus-Christ, en nourrissant sa sainte humanité au prix de ses fatigues, de ses sueurs? Si telle est la récompense de qui fait le bien seulement au nom de Dieu, quelle n'aura pas été la récompense de celui

---

(1) Venite benedicti Patris mei; percipite regnum paratum vobis a constitutione mundi (*Matth. xxv*).

qui l'a fait à Dieu même en personne? Oui, élevé en gloire au-dessus de tout autre saint, comme il fut aussi plus élevé en mérite, appartenant à l'union hypostatique dans le ciel, comme sur la terre il appartenait à la sainte famille, seulement inférieur à la Vierge dont il fut l'époux, et à Jésus-Christ dont il fut père, quand il demande quelque chose à cette épouse et à ce fils, il l'obtient, dit Pierre Damien, non pas comme quelqu'un qui obtient à force de prière, mais comme quelqu'un qui est obéi par autorité de commandement. De même que Dieu le combla sur la terre de tous de la grâce, ainsi il l'a établi dans le ciel arbitre de tout son pouvoir et dispensateur de tous ses biens.

Le grand monarque de l'Égypte, qui en récompense de ce que l'ancien Joseph avait par sa prévoyance assuré à son peuple l'abondance du blé au temps de la famine, assujettit à son autorité tout son royaume, ordonnant à son peuple d'avoir en tout recours à Joseph (1), fut une belle figure, une véritable prophétie de la conduite du Dieu éternel qui, en récompense de ce que le nouveau Joseph avec tant de sollicitude et de tendresse a nourri Jésus, le vrai froment des élus pour le salut du monde, a conféré à ce grand patriarche l'autorité et l'empire sur tout le peuple chrétien, prescrivant à tous de recourir à Joseph pour obtenir n'importe quelle grâce et quel secours : *ite ad Joseph!*

Remarquez, en outre, que Joseph est l'unique saint qui ait pratiqué les vertus propres de tout état et de toute condition; et c'est pour cela qu'il a obtenu la prérogative d'être l'unique saint qui puisse intercéder pour les personnes de toute condition et de tout état. En ce sens, on peut dire que Dieu lui a donné le droit de bénir toutes les nations(2). Joseph

---

(1) *Ite ad Joseph (Genes. xli).*

(2) *Benedictionem omnium gentium dedit illi (Eccl. xlii).*

appartenait à la race royale de David, mais il fut toutefois obligé de vivre du travail de ses mains. C'est donc à lui que doivent recourir en même temps et les riches et les pauvres, et les nobles et les plébéiens. Il fut engagé dans les liens d'un légitime mariage; mais dans le mariage il conserva la virginité la plus pure et la plus parfaite. C'est donc à lui que doivent recourir toutes les personnes qui ont fait vœu de virginité et toutes celles aussi qui vivent dans l'état du mariage. Il appartenait à l'ordre des laïques, mais ayant eu l'honneur de porter entre ses mains et d'offrir à Dieu, avec les plus purs sentiments de religion, le corps très-saint de Jésus-Christ, il exerça le plus noble et le plus auguste sacerdoce (1). C'est donc à lui que doivent recourir laïques et prêtres, ecclésiastiques et séculiers. Oui, Dieu lui a donné le pouvoir de bénir toutes les tribus de la terre : *Benedictionem omnium gentium dedit illi*. Et, en effet, il n'y a pas de royaume qui ne l'ait pour protecteur, de famille qui ne l'ait

---

(1) Jésus-Christ dans un état d'humiliation et de faiblesse, Jésus-Christ encore enfant, faisait office de médiateur : sa sujétion expiait nos désobéissances; son humilité guérissait notre orgueil, son infirmité guérissait nos plaies; il s'offrait comme prêtre, il intercédait comme avocat, il satisfaisait comme rédempteur.

Or comme Joseph qui souvent prenait Jésus enfant entre ses mains pures, l'offrait au Père céleste pour la rédemption du monde et unissait à ce grand acte ses prières, sa charité; comme c'était Joseph qui recevait et offrait à Dieu les hommages du fils de Dieu humilié et en état de dépendance; il exerçait, lui aussi, une espèce de sacerdoce.

Comme c'était par l'intermédiaire de Joseph que du trône de Dieu descendaient vers la maison de Nazareth les volontés du Père céleste, c'est aussi par son intermédiaire que de la maison de Nazareth les actes de soumission de la part de la mère et les actes d'obéissance de la part du fils s'élevaient jusqu'au trône de Dieu. Les anges sont chargés de présenter à Dieu les prières et les mérites des saints; à Joseph était confié le sublime ministère d'offrir, de présenter à Dieu les mérites et les prières du saint des saints lui-même, et d'être ainsi le premier prêtre de Jésus-Christ qui offrit au Très-Haut ses satisfactions infinies, le prix de notre salut éternel.

pour gardien, de chrétien qui ne l'ait pour avocat; et son nom uni à celui de Jésus et de Marie est la confiance, la consolation, le *confort*, le miel, la douceur de toutes les lèvres chrétiennes : *Benedictionem omnium gentium dedit illi.*

Observez cependant en particulier, que si la vie de Joseph fut la plus heureuse, sa mort fut en un sens la plus étrange, car la mort, qui unit les saints à Jésus-Christ, fut précisément ce qui sépara Joseph d'avec Jésus-Christ, en la société duquel il avait le bonheur de vivre. Donc, si Étienne souffrit avec joie une mort cruelle avec la douce perspective d'aller bientôt rejoindre Jésus-Christ qui l'attendait glorieux dans les cieux ouverts à ses regards (1); si Paul ne désira rien aussi ardemment que de voir se rompre les liens du corps qui l'empêchaient de s'unir à Jésus-Christ (2); Joseph, au contraire, ne redoutait rien autant que la mort, qui devait, pour un temps dont il ignorait la durée, le priver de la vue et de la société de Jésus et de Marie. Les saints en mourant vont s'unir avec Jésus et Marie et goûter les délices de leur société; Joseph en mourant en est séparé. La chère présence, l'assistance affectueuse de Jésus et de Marie, qui pour les autres est une consolation au moment de la mort, fut son plus grand tourment. Les autres saints passent en mourant des limbes obscurs de cette vie à la lumière du paradis; Joseph, du paradis qu'il trouvait sur la terre en la compagnie de Jésus, passe dans le séjour des limbes, et comme dans un enfer. Avec le progrès de l'agonie, s'accroissait sa peine. L'amour de Dieu, qui pousse l'âme des autres saints à sortir de leur corps, voudrait retenir l'âme de Joseph dans son corps. Tandis que la mort des autres saints

---

(1) Video cœlos apertos et Filium hominis stantem a dextris Dei (*Act.* vii).

(2) Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo (*Philipp.* i).

est un transport, un élan d'amour, qui précipite l'âme dans le sein de Dieu, la mort de Joseph est un acte de sublime résignation à se séparer de Dieu. Tandis que les saints échangent l'exil pour la patrie, la terre pour le ciel, Joseph en mourant échange la patrie pour l'exil, le paradis pour les limbes, la société de Jésus et de Marie contre celle des âmes gémissantes de tous les patriarches, la béatitude du ciel contre une espèce de cruel enfer.

Or, de même que pour avoir été durant sa vie le modèle de toutes les vertus, il a obtenu en récompense la prérogative d'être aussi le protecteur de tous les genres de vertus; ainsi pour avoir été celui d'entre tous les saints à qui la mort a été moins désirable que la vie, il a obtenu en particulier la prérogative d'être pour nous tous un protecteur à la mort. Et voilà pourquoi l'Église l'invoque comme le consolateur, le soulagement, l'espérance de tous les moribonds, comme le saint de la dernière heure. O moment, qui doit arriver pour tous et d'où dépend la bienheureuse ou la très-malheureuse éternité! *Momentum a quo pendet æternitas!* Faisons dès maintenant qu'il soit pour nous un moment propice. Oui, dès à présent assurons-nous, pour cette heure terrible, par notre dévotion, par nos hommages, par notre confiance, la protection d'un si grand saint, qui rendra notre mort aussi heureuse que la sienne fut pénible, et nous verrons que son nom sera pour nous un bouclier de défense, un gage de consolation; et comme il est pour ainsi dire identifié avec Jésus et Marie, mourir à l'ombre de son patronage, c'est passer doucement et avec sécurité dans les bras de Jésus et de Marie. Ainsi soit-il.



---

## VINGTIÈME HOMÉLIE

---

### LE DÉBITEUR INSOLVABLE

OU LES AMES DU PURGATOIRE

*Esto consentiens adversario tuo dum es in via cum eo ; ne forte tradat te adversarius judici, et judex tradat te ministro et in carcerem mittaris. Amen dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem (Matth. v).*

Accordez-vous avec votre adversaire, pendant que vous êtes en voyage avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au juge, que le juge ne vous livre à l'exécuteur, et que vous ne soyez jeté en prison. En vérité, je vous le dis, vous ne sortirez point de là que vous n'ayez rendu jusqu'à la dernière obole.

Qui n'admirerait le langage des livres saints ! avec quelques brèves et saintes paroles ces livres nous révèlent les plus profonds mystères ; ils nous donnent de grandes et importantes leçons de religion et de conduite. Et tel est tout particulièrement le passage de l'Évangile que je viens de citer. En effet, cet adversaire, avec lequel Jésus-Christ nous avertit qu'il nous importe de nous bien entendre pendant que nous sommes encore dans la voie, c'est Dieu lui-même dont les préceptes sont en opposition avec nos désirs charnels, avec nos intérêts profanes, et avec qui il faut prendre nos arrangements et bien régler nos comptes, pendant que nous sommes encore voyageurs sur la terre.

Ce juge devant lequel notre adversaire nous citera pour être jugés, c'est Jésus-Christ auquel, comme il l'a dit lui-même, Dieu le Père a donné le pouvoir de nous juger tous.

Cette dette que nous devons payer jusqu'à la dernière obole, ce sont les peines, les satisfactions, que nous devons à Dieu, pour nos manquements et pour nos péchés, dette qui, si elle n'est acquittée en cette vie par la pénitence, devra en l'autre vie être inexorablement soldée par une captivité expiatoire.

Enfin, la prison dans laquelle nous serons enfermés par sentence de Jésus-Christ et par le ministère de ses anges, et dont nous serons libérés, après l'acquit de notre dette (1), bien certainement n'est pas l'enfer, puisque une fois tombé dans l'enfer, on ne peut plus en sortir. Là, point de satisfaction en acquittement de la dette; là, point de rançon pour être libéré (2). Il est donc de toute évidence qu'il s'agit ici du purgatoire.

Ainsi nous est clairement révélée, dans ces paroles de Jésus-Christ, la belle théologie, le dogme catholique du purgatoire, nié par l'hérétique, ridiculisé par l'incrédule. Et ce débiteur insolvable, qui une fois sorti de cette vie ne peut plus par lui-même, ni payer, ni se racheter, et se trouve réduit à subir une dure captivité, c'est la multitude infortunée des âmes bénites, des saintes âmes du purgatoire, qui dans l'état de misère, d'abandon et de souffrance où elles gémissent, attendent de nous le rafraîchissement, avec bien plus d'anxiété que les multitudes dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, n'attendaient de Jésus-Christ le pain miraculeux. Faisons donc en sorte d'étudier, dans la parabole du débiteur emprisonné pour dettes, les vicissitudes, l'état et la condition de ces âmes, afin d'intéresser à leur sort notre charité et de payer pour elles par nos suffrages, puisqu'elles ne peuvent payer pour elles-mêmes; et ainsi nous-

---

(1) Non exies inde donec reddas novissimumi quadrantem (*Matth. v.*)

(2) In inferno nulla est redemptio (*Offic. def.*).



mêmes à notre tour nous pourrions mériter de trouver, après notre mort, des cœurs sensibles qui voudront bien payer pour nous.

PREMIER POINT. Comment peut-on bien concevoir que ce juge de l'Évangile qui se montre tellement inexorable, tellement sourd à toute prière, et insensible à tous les pleurs, soit Jésus-Christ même, ce Dieu de miséricorde, de clémence et de bonté? Comment est-il possible qu'il condamne à la prison, non pas les âmes des pécheurs, mais les âmes justes, les âmes ses amies, ses filles, ses épouses, jusqu'à ce qu'elles aient intégralement satisfait envers la justice divine, pour leurs imperfections et leurs péchés? Ne peut-il pas, dans sa miséricorde infinie, faire en sorte que ces âmes sorties de ce monde en état de grâce, ne souffrent plus aucun tourment? Est-ce que le mérite infini de la satisfaction surabondante de Jésus-Christ ne peut les soustraire à toute peine, de même qu'il a effacé en eux toute faute?

Ah! ce sont là les sophismes par lesquels l'hérésie s'efforce de justifier l'orgueil diabolique avec lequel elle a osé nier la croyance du purgatoire, et opposer le délire d'un jour à la croyance universelle et constante du genre humain. Mais puisque, non-seulement les chrétiens toujours et partout, en tout temps, en tout lieu, mais encore toutes les religions, tous les peuples de l'univers ont cru que les âmes des morts sont soulagées par les prières des vivants, nous ne nous laisserons pas séduire par ces sophismes. La miséricorde de Dieu est infinie, il est vrai, mais infinie est aussi sa sainteté et sa pureté; en sorte que, comme l'a dit saint Jean, Dieu ne peut ni ne doit admettre en sa divine présence aucune créature, même légèrement défigurée par quelque faute : « Rien de souillé n'entrera dans la cité céleste (1). »

---

(1) *Nihil coinquinatum intrabit in eam (Apoc. XXI).*

Il ne peut, dit le prophète, vouloir admettre sur sa montagne sainte, dans l'auguste tabernacle des cieux, autre chose que l'âme purifiée des plus légères taches de péché, et ornée de la justice la plus parfaite (1).

En conséquence ces fautes légères, ces restes, ces vestiges, ces ombres de péchés, qui aux yeux des hommes ne sont même pas des péchés ; ces imperfections dans lesquelles tombe chaque jour, à toute heure, toute âme si fervente, si parfaite soit-elle (car le juste est sujet à des chutes multiples) (2), ce levain de concupiscence dont demeure infectée une âme dans sa longue société avec le corps, tout cela, sans être précisément opposé à l'amitié, à la grâce de Dieu, peut être toutefois un obstacle à la claire vue de Dieu, aux jouissances de sa possession, parce que l'âme, à moins qu'elle ne soit transformée en un miroir sans tache (3), ne peut reproduire en elle-même la ressemblance des saintes perfections de Dieu, ni participer à son pur amour

Les martyrs, les saints, les âmes hors ligne et vraiment héroïques, par la générosité de leurs sacrifices, par le fréquent usage des sacrements, par l'austérité de la pénitence, par la sublime pureté de leurs intentions, par un zèle sévère à sauvegarder leur innocence, par le continuel exercice de la prière, de la présence et de l'amour de Dieu, parviennent à se purifier entièrement elles-mêmes, à détruire dans ses plus intimes replis la concupiscence, à spiritualiser, pour ainsi dire, leur corps, à diviniser leur cœur, et voilà pourquoi, comme le dit saint Paul, au sortir de leur corps, elles s'envolent du premier bond vers les cieux, pour y recevoir

(1) Domine quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo ? Qui ingreditur sine macula (*Ps. xiv*).

(2) Septies enim cadet justus (*Prov. xxiv*).

(3) Speculum sine macula (*Sap. vi*).

la récompense de leurs travaux spirituels, et sont immédiatement admises à la vision de Dieu (1). Mais ceux qui n'ont pas pratiqué toutes ces expiations, et ne se sont point suffisamment purifiés en cette vie, ont besoin de se purifier après la mort; et il est de foi que cette purification s'accomplit par le feu, puisque saint Paul, dans le passage cité, passage que tous les saints Pères anciens, tous les conciles, toute la tradition ont toujours entendu du purgatoire, ajoute : ceux dont la vie offre matière au feu, auront à souffrir; ils parviendront un jour eux-mêmes au salut; mais après avoir subi l'épreuve du feu (2).

Donc, les âmes sorties de ce monde en état de grâce avec Dieu, mais encore souillées et imparfaites en quelque chose, ne peuvent éviter le purgatoire, parce qu'elles ne sont pas encore pures; et elles doivent y demeurer tant que ne sera pas détruite jusqu'à la dernière trace la corruption charnelle, et qu'elles ne seront pas devenues dignes de comparaître devant le trône de Dieu, dignes d'être admises en sa sainte société. Or, tel est le langage de l'Écriture; car les prophètes ont dit : Dieu purifiera ses fils, comme le forgeron frappe l'acier à grands coups de marteau, pour lui donner plus de brillant, de même que l'orfèvre soumet l'or dans le creuset à l'action du feu pour le rendre plus pur (3).

En second lieu, si la miséricorde du divin Juge est infinie, non moins infinie est sa justice. Et, par conséquent, lorsque Dieu pardonne, il doit pardonner en Dieu. En tant que Dieu infiniment miséricordieux, il sauve le pécheur;

(1) Si cujus opus manserit, quod superædificavit, mercedem accipiet (1 Cor. III).

(2) Si cujus opus arserit detrimentum patietur; ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem (Ib.).

(3) Sedebit conflans et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum et argentum (Malach. III).

mais en tant que Dieu infiniment juste, il ne peut laisser impunie la moindre faute. Il doit vouloir que l'homme pécheur expie, paye de sa personne, satisfasse pour son propre péché. Certes, une miséricorde qui pardonnant le péché dispenserait de toute pratique de pénitence le pécheur, qui ne laisserait même au plus grand libertin aucune dette à payer, aucune peine à craindre, aucune satisfaction à donner, serait une miséricorde capable de détruire parmi les hommes toute idée de justice, toute crainte des jugements de Dieu, puis que l'on en serait quitte à si peu de frais. Ce serait une miséricorde capable de dépouiller le péché de toute l'horreur et de toutes les répugnances qu'il inspire de lui-même; ce serait une miséricorde capable de détruire l'essence de la morale chrétienne, qui consiste dans la haine, dans l'éloignement des fautes les plus légères, puisque les fautes légères ne compteraient plus pour rien. Voilà pourquoi, comme l'enseigne l'Écriture, la tradition et l'Église, comme l'établit par des preuves convaincantes la raison elle-même, comme le persuade la conduite des plus grands pénitents, même après qu'on a eu la certitude, telle que l'eurent un David, un saint Pierre, une certaine Madeleine, d'avoir obtenu le pardon de la faute, il est encore nécessaire de gémir, de faire pénitence, et d'escompter la peine; car en pardonnant Dieu n'épargne pas toute peine, même à un cœur repentant et humilié, même après qu'il a pardonné toute faute.

Mais combien est petit le nombre de ceux qui, selon l'avertissement de Jésus-Christ, se réconcilient avec leur rigide adversaire, pendant qu'ils sont encore dans la voie! C'est-à-dire, combien sont rares les pécheurs convertis qui, pendant leur vie, mortifient leur corps pour le purifier, à proportion de ce qu'ils le flattèrent en ne lui refusant aucun plaisir! Combien rares ceux qui cherchent à se réconcilier

avec leur adversaire, c'est-à-dire avec la divine justice, à proportion de ce qu'ils l'offensèrent jadis. La plupart des pénitents partent de ce monde sans avoir réglé leurs comptes avec le divin adversaire; ils portent au tribunal de Dieu des péchés pleurés, mais non expiés; leur contrition fut sincère, mais leur pénitence ne fut pas assez rigoureuse; ils ne sont pas ennemis de Dieu, puisqu'ils se sont repentis de leurs fautes; ils sont des débiteurs de Dieu, parce qu'ils n'ont pas satisfait; leurs âmes seront donc livrées au ministre de la justice divine, pour être enfermées dans la prison du purgatoire, d'où, comme nous l'assure avec serment Notre-Seigneur, elles ne sortiront point qu'elles n'aient payé à la justice divine jusqu'à la dernière obole.

Ne croyez pas, toutefois, que ce divin juge, pour vouloir exercer, dans toute sa rigueur, la justice, ait oublié sa miséricorde, puisqu'il est écrit : « Lorsque vous laisserez éclater votre colère, vous vous souviendrez encore de votre miséricorde (1). » Ces âmes, dans ce séjour d'expiation et de satisfaction, étant en état de grâce, même dans l'exil appartiennent à Dieu, même dans la prison sont ses épouses, même dans le feu ont droit à son royaume; et tandis qu'il les purifie, il les aime; tandis qu'il se dérobe à elles, il désire se découvrir à elles; pendant qu'il les traite avec rigueur, il veut leur faire éprouver ses tendresses; il les aime et les tourmente, a dit Tertullien (2). Qu'a-t-il donc fait dans sa sagesse, pour concilier des sentiments aussi opposés? Inexorable pour l'acquit de la dette, il est indulgent, quant à la manière de l'acquitter. Si ce débiteur malheureux est insolvable par lui-même, le juge se borne et consent à ce que d'autres payent pour lui; c'est-à-dire qu'il a établi l'écono-

---

(1) Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis (*Habac. III*).

(2) Amat et cruciat (*Tertull.*).

mie du suffrage, afin que l'Église militante puisse venir en aide à l'Église souffrante. Il a voulu que le sacrifice de la croix, bien plus efficace que ceux de la loi ancienne, offerts par ordre de Judas Machabée pour les âmes de ses soldats, morts en combattant, il a voulu, dis-je, que le sacrifice de la croix, qui se renouvelle à tout instant sur les autels; pénétrât, par ses effets, jusqu'au purgatoire, et que nous, de notre part, unissant à ce sacrifice nos prières, nos aumônes, nos pénitences, nous puissions faire circuler dans ce séjour embrasé l'or pur du sang de l'alliance, et payer ainsi la rançon de ces nobles prisonniers, et les introduire aussitôt dans la béatitude céleste après laquelle nous soupirons. Ainsi l'avait prédit le prophète Zacharie : « Vous aussi, par la vertu du sang de l'alliance, vous avez fait sortir vos captifs du lieu de désolation où l'on ne peut se désaltérer (1). »

C'est ainsi que dans son infinie sagesse, Dieu a trouvé, non-seulement le moyen de procurer à ces âmes affligées l'avantage du soulagement et à nous le mérite de la charité, mais encore le moyen de concilier les intérêts de son équité avec ceux de sa tendresse; et cela, en se réservant à lui-même le droit d'exercer sa sévérité sur ces âmes, et en nous confiant à nous le tendre et sublime ministère de sa divine compatissance. Il veut ainsi que par esprit de charité nous fassions pour elles ce que la rigueur de sa justice ne lui permet pas de faire; il accepte, comme payé par elles, ce que nous payons en leur place; il nous admet, pour ainsi dire, comme leurs rédempteurs auprès de lui, de même qu'il a été admis auprès de son père, en qualité de Rédempteur de tous. Et ainsi, comme nous payons pour elles ce qu'elles ne peuvent plus

---

(1) Tu quoque in sanguine testamenti emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua (*Zacch.* xi).

payer, mais que nous le payons en leur nom, et que Dieu l'accepte pour l'acquit de leur dette, se vérifie l'arrêt d'après lequel elles ne sortiront pas du lieu de leur détention qu'elles n'aient soldé jusqu'à la dernière obole : *donec redas novissimum quadrantem*.

Il suit de là que comme les prisonniers pour dettes qui n'ont plus ni patrimoine, ni capitaux, ni ressources à venir pour satisfaire leurs créanciers, ne peuvent espérer leur liberté à moins que quelque âme sensible et généreuse ne veuille payer pour eux ; de même les âmes du purgatoire, privées absolument de tous les moyens de désarmer la justice du divin adversaire, moyens qui ne se trouvent que sur la terre durant la vie présente, n'ont plus d'espoir de soulagement et de délivrance que dans notre charité et notre zèle à offrir pour elles des sacrifices et des prières.

Aussi comme leurs yeux s'ouvrent ! comme leurs mains suppliantes s'étendent vers leurs parents et amis ! comme elles répètent le cri si douloureux de Job dans son affliction : « Ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, puisque la main de Dieu m'a touché (1). » Ah ! pourquoi vous aussi, au lieu de faire descendre sur moi la miséricorde qui vienne alléger ma peine, ainsi que Dieu vous en a confié le soin, pourquoi semblez-vous vous joindre à sa justice, pour accroître ma douleur (2) ? Ah ! je fus bon dans la vie envers vous ; je vous consacrai mes sueurs, mes travaux, mes excessives fatigues. Qu'ai-je épargné, que n'ai-je pas fait pour vous laisser une fortune, un patrimoine dans le monde ? Et vous, maintenant que je ne puis plus rien faire pour vous,

(1) *Miseremini mei, saltem vos, amici mei ; quia manus Domini tetigit me (Job XIX).*

(2) *Quare persequimini me sicut Deus ? (Id.)*

vous êtes assez cruels pour n'avoir plus une pensée à me donner, pour ne plus rien faire en ma faveur ! Vous me délaissez dans mon plus grand besoin ; vous m'oubliez, vous ne me fournissez aucun moyen d'apaiser mon divin créancier, de diminuer quelque portion de la dette contractée pour vous ! Si vous ne voulez me rien donner du vôtre, employez au moins quelque chose de ce qui fut à moi. Ah ! combien je vois ici d'âmes compagnes de mon tourment, et qui chaque jour s'envolent au ciel, parce qu'elles ont trouvé des amis fidèles, des époux affectueux, des héritiers reconnaissants, des fils pieux, qui ont payé toute leur dette. Malheureux que je suis ! mon frère, mon héritier, mon ami, à qui j'ai légué tout mon avoir, à la charité duquel je me recommandai en mourant avec tant d'affection, qui me fit tant de belles promesses, ô espérances trahies ! il a maintenant tout oublié.

Ah ! ingratitude ! vous trouvez toujours de l'argent pour le jeu, pour le luxe, pour le plaisir, pour la débauche même ; vous trouvez du temps pour les soirées, pour les réunions suspectes, pour les conversations frivoles et les inutiles bavardages ; vous avez pour tout cela des journées et des nuits entières ; ce n'est que pour mon âme que vous n'avez plus ni une obole à donner en aumône, ni une heure à passer en prière ; et puis vous faites l'homme sensible ; et puis vous vous dites chrétien ! Ah ! puisque vous n'avez nul souci de mon âme, enfermée dans l'obscurité de cette prison, ou vous ne croyez pas à la réalité des peines que je souffre, ou vous n'en avez nulle pitié. Dans le premier cas vous n'êtes pas chrétiens, dans le second cas vous n'êtes plus des parents, ni des amis ; vous êtes pour nous aussi inexorables que Dieu même, avec la différence que Dieu est juste, et vous n'êtes qu'ingrats.

Mais, hélas ! il y a plus encore, notre insensibilité pour



les âmes du purgatoire est aussi injurieuse à Dieu qu'elle leur est funeste. De même que Dieu, pour relier les hommes en société civile, a voulu qu'il y eût des riches, en leur ordonnant de secourir les pauvres ; ainsi, pour relier les âmes fidèles en société religieuse, il a voulu que nous fussions riches des trésors de la grâce, et il nous a ordonné de payer pour les âmes du purgatoire, de les racheter indigentes qu'elles sont de toute assistance, et incapables de payer pour elles-mêmes. De même que le riche insensible aux larmes des pauvres fait injure à la providence du Dieu créateur, ainsi le chrétien qui ne songe pas à offrir des suffrages pour les défunts fait injure à la providence et à la charité du Dieu rédempteur.

Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi de nous ; assurés que si Dieu veut et doit vouloir que les pauvres soient secourus par les riches, il veut aussi que les fidèles du purgatoire soient soulagés par les suffrages des fidèles ; assurés que par cette œuvre nous accomplissons les desseins de sa Providence, sachons correspondre à ses empressements, seconder sa tendresse, et satisfaire son cœur ; empressons-nous et par nos aumônes, et par nos suffrages, et par l'application du prix du sang de Jésus-Christ de rendre ces âmes bénites, captives pour leurs péchés, au Dieu qui est leur père, à Jésus-Christ qui est leur époux, à Marie qui est leur mère, aux anges qui en furent les gardiens, aux saints qui en furent les protecteurs, à la cité céleste dont elles sont appelées à être concitoyennes, dont, par leur présence, elles accroîtront la joie et combleront la gloire.

Mais nous n'avons encore vu que l'économie de la sentence qui condamne les âmes du purgatoire, voyons maintenant l'horreur des peines qu'elles souffrent dans la prison où elles sont enfermées : *In carcerem mittaris*.

Il n'y a donc aucun doute que les âmes des fidèles sorties

de ce monde en état de grâce, mais non suffisamment purifiées par la pénitence ou par l'amour, et encore débitrices envers la justice de Dieu, ne soient enfermées dans une prison : *In carcerem mittaris*. Mais quelle peut être cette prison ? Hélas ! les prophètes nous disent à cet égard ce qu'ils ont vu, et saint Paul confirme leur dire. C'est une prison de feu, où par l'action du feu l'âme se purifie, se rachète et passe ensuite à la vie éternelle. L'âme y est soumise au feu comme l'or dans le creuset (1). L'âme ne se sauve qu'en passant au travers du feu (2). Oui, c'est bien de feu que parle l'Écriture, et d'un feu qui est en quelque sorte l'esprit et la quintessence du feu (3). C'est du feu, ajoute saint Augustin, expliquant le texte précité de saint Paul, et un feu plus terrible que tous les tourments réunis ensemble qu'il soit possible de souffrir ici-bas (4). Aussi, conclut saint Thomas, marchant sur les traces de saint Augustin, de saint Cyrille et de beaucoup d'autres Pères, le purgatoire n'est-il que l'enfer moins l'éternité ; c'est le même feu qui tourmente les damnés dans l'enfer et les justes dans le purgatoire (5). Qui peut donc comprendre et encore moins exprimer ce que souffrent dans ces flammes les âmes de nos frères défunts ?

Sachez donc, dit le prophète-roi, sachez, ô hommes sans foi et sans pitié, que tandis que vous vous abandonnez aux plaisirs charnels, que vous vous y plongez sans mesure, et que votre orgueil en tire vanité, les pauvres âmes de vos frères, de vos parents, de vos bienfaiteurs, privées de tout

(1) Colabit eos quasi aurum (*Malach. III*).

(2) Sic tamen quasi per ignem (*I Cor. III*).

(3) In spiritu ardoris (*Is. IV*).

(4) Gravior est ignis ille quam quidquid homo patitur in hac vita possit (*S. Aug.*).

(5) Idem ignis cruciat damnatos in inferno et justos in purgatorio (*S. Thom.*)

secours, et de tout rafraîchissement, sont livrées sans relâche au supplice, et au supplice du feu (1).

Mais de même que dans l'enfer le plus grand tourment n'est pas le tourment du feu éternel, mais l'éternelle séparation d'avec Dieu, de même aussi dans le purgatoire le tourment le plus cruel, le plus intense, n'est pas d'être condamné à une prison de feu, mais d'être livré à l'exécuteur de la justice divine, et par conséquent séparé de Jésus-Christ, séparé de Dieu : *Judex tradat te ministro.*

Toute âme qui sort de ce monde en état de grâce porte avec elle le feu de la divine charité, que, selon saint Paul, l'Esprit-Saint répand dans nos cœurs par sa grâce (2). Mais semblable au feu recueilli par Néhémie, qui caché sous terre était sans lumière et sans chaleur, et comme une eau limonneuse et visqueuse, ce feu de l'amour divin, tant que l'âme est en cette vie, sous l'embarrassante enveloppe des sens, sous le poids de la concupiscence charnelle, n'est ici-bas qu'un feu prisonnier, caché, sans activité, sans ardeur, et, selon l'expression du prophète, pesant comme l'eau (3). Mais aussi, de même que le feu de Néhémie, à peine retiré de dessous terre et exposé aux rayons du soleil, éclata tout d'un coup en une flamme très-intense, à la grande stupeur de tous les assistants (4), de même lorsque l'âme au sortir du corps se trouve en face de Dieu, vrai soleil de justice, aussitôt le feu de l'amour divin, concentré en elle, prenant son essor, déploie une énergie immense et forme comme un vaste incendie dans son cœur. Ce feu sacré se développe et éveille dans l'âme un ardent désir, une soif violente de s'unir

(1) Dum superbit impius, incenditur pauper (*Psalm. x*).

(2) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis (*Rom. v*).

(3) Sicut aqua effusus sum (*Psalm. xxi*).

(4) Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur (*II Macch. i*).

à Dieu sans retard et de se précipiter dans son sein. Quelle n'est donc pas sa peine, lorsqu'elle se sent comme arrêtée par une force invisible et empêchée de s'unir à lui comme encore indigne de cette union.

Quels violents efforts ne fait-elle pas pour rompre la chaîne fatale, pour renverser l'odieuse barrière qui l'empêche d'approcher de Dieu? Job parle des efforts désespérés du cerf qui est pris dans un piège et ne peut courir vers la source d'eau rafraîchissante où il pourrait étancher sa soif (1). Or c'est là, selon David, la peinture fidèle de l'âme juste, qui, séparée de Dieu parce qu'elle n'est pas encore assez pure pour se présenter à Dieu, s'écrie dans son transport : Grand Dieu, comme le cerf altéré soupire après la source qui peut le désaltérer, ainsi suis-je impatiente de venir à vous, de m'abîmer en vous, ô véritable source de rafraîchissement et de vie (2)!

Or remarquez que les damnés, tout en soupirant vers Dieu par l'instinct de leur nature, le haïssent par la malice de leur volonté; tout en le cherchant, ils le fuient; tout en le désirant, ils l'abhorrent; tout en aspirant à le bénir, ils le blasphèment. Mais l'âme, dans le purgatoire, est entraînée vers Dieu, non-seulement par instinct de nature, parce qu'elle est la créature de Dieu, mais encore par la force de la charité divine, par la grâce sanctifiante qui l'unit à Dieu comme épouse. De sorte qu'elle n'aime que lui, elle ne pense qu'à lui; elle gravite vers lui, elle s'élance vers lui de tout le poids de son être, de toute l'ardeur de ses désirs, de toute la violence de ses transports, et, ne pouvant l'atteindre, elle s'en va criant sans cesse avec David : Dieu, ô Dieu de mon

(1) *Tenebitur planta ejus laqueo; exardescit contra eum sitis (Job xviii).*

(2) *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus (Psalm. xli).*

cœur! D'où vient que je vous connais sans vous voir, que je vous cherche sans vous trouver, que je vous aime sans vous posséder? Bien infini, jusques à quand serai-je retenue loin de vous? Beauté infinie, quand me sera-t-il donné de vous posséder? Douceur infinie, quand pourrai-je vous goûter? Tendre Père, quand pourrai-je me jeter dans vos bras? Époux bien-aimé, quand pourrai-je vous embrasser (1)? Malheureuse que je suis! Je l'attends, et il ne vient pas; je l'appelle, et il ne m'entend pas; je lui parle, et il ne me répond pas. Il est partout, et je ne le trouve nulle part. Tout me parle de lui, tout conduit à lui, et moi, séparée de lui, je suis obligée de me repaître de larmes et de douleurs (2).

O peine! ô tourment! y a-t-il, dans toute la création, des êtres plus malheureux, plus affligés?

Le paradis est le séjour de tous les biens de la grâce et de la gloire. Toutes les jouissances y sont unies à toutes les vertus; l'enfer est le lieu de tous les maux de culpabilité et de châtement; tous les tourments y sont unis à tous les péchés. Or le purgatoire étant comme le milieu de ces deux extrêmes, participe en quelque chose de l'un et de l'autre. Avec les peines, avec les tortures de l'enfer, il s'y trouve la grâce et la sainteté du ciel; et les âmes qui y sont détenues, tout en éprouvant tous les supplices des réprouvés, pratiquent toutes les vertus des saints.

Ce sont des âmes fidèles à Jésus-Christ, sorties de ce monde victorieuses du démon, du monde et de leurs passions; des âmes mortes dans le baiser du Seigneur avec les sacrements de la véritable Église, avec la résignation des justes, avec la charité des enfants de Dieu; des âmes dont les dernières pen-

(1) Quando veniam et apparebo ante faciem tuam (*Psalms. xli.*).

(2) Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte dum dicitur mihi quotidie. Ubi est Deus tuus (*Ib.*)?

sées furent pour la religion, les derniers efforts des actes de vertu, dont la dernière haine fut pour le péché, le dernier soupir d'amour pour Jésus-Christ. Ce sont des âmes ornées de la robe nuptiale de la grâce sanctifiante, dont le nom est inscrit dans le livre de vie, dont le droit au ciel est inamissible. Les anges les traitent avec révérence, les saints les contemplent avec intérêt, Marie les voit avec une maternelle compassion, Jésus-Christ laisse tomber sur elles des regards pleins de tendre amour.

De même que les prisonniers pour dettes, qui ne sont que prisonniers civils, souffrent la peine de la prison sans en subir l'infamie, et, bien que prisonniers, ne sont pas traités sans considération et sans égard, mais sont considérés et traités plutôt comme malheureux que comme coupables, ainsi les âmes du purgatoire, emprisonnées pour dettes contractées envers Dieu, non pour révolte contre Dieu, sont sous le poids non d'une culpabilité qui défigure l'âme, mais seulement de peines qui, bien qu'excessives, ne les dépouillent ni de leur noblesse, ni de leurs grâces, ni de leur beauté.

Ah! que ne puis-je vous les montrer! Ah! comme en les voyant si aimables et si gémissantes; si gracieuses avec tous les attraits de la grâce sanctifiante, et si affligées; portant le signe de la prédestination sur le visage et l'angoisse au fond du cœur; ornées de la charité des saints et dévorées par les flammes des réprouvés; marquées du sceau de la justice de Dieu, et objets de sa miséricorde; traitées avec sévérité, et débordant d'amour; victimes de l'enfer, et héritières présomptives des cieux; oh! comme à cette vue serait profonde l'émotion dans ce pieux auditoire, combien seraient universels les gémissements et les pleurs!

Mais si nous ne pouvons les contempler des yeux du corps, nous le pouvons au moins des yeux de l'âme à la lumière de la foi. Quel spectacle! Au milieu de tant de peines, de tant

de cruels tourments, pas un accent de plainte amère, pas un mot d'impatience, pas un acte de répugnance, mais une invincible force, une résignation parfaite. Loin de se révolter contre le juge qui les a condamnées, elles ne font que louer sa justice, exalter sa bonté qui leur a épargné l'éternelle douleur. Loin de se soustraire au fouet vengeur, elles sont avides de baiser la main qui en est armée, parce que c'est la main d'un père, d'un époux qui ne frappe que pour guérir, qui ne donne la mort que pour préparer à une vie nouvelle.

Oh ! Dieu ! des globes de flammes entourent, dévorent ces âmes ! Quelle horreur ! Et pourtant de leurs cœurs ne s'exhalent que des chants suaves de bénédiction et de louange à l'agneau divin. Quelle tendresse !

Voilà pourquoi la fournaise de Babylone, dans laquelle les trois jeunes gens innocents se promenaient parmi les flammes, fut, il est vrai, une belle figure du purgatoire, dans laquelle la sainteté est captive au milieu des tourments. Mais les jeunes gens de Babylone bénissaient Dieu, dont la bonté avait converti l'ardeur des flammes en une rosée vivifiante, tandis que les âmes du purgatoire bénissent Dieu, dont la justice change tout pour elles en feu, en tourment et en douleur. Aussi, entendez-vous chacune d'elles répéter : « Bénissez le Seigneur, cieux, pour moi de bronze ! Bénissez-le, terre, pour moi si ingrate ! Bénissez-le, montagnes de la justice de Dieu, qui m'écrasez ! Bénissez-le, foudres et tonnerres, qui me frappez ! Qu'ils bénissent le Seigneur, ces tourments qui me déchirent plus cruellement que la dent des bêtes féroces ! Qu'ils bénissent Dieu, le soleil qui darde sur moi ses traits embrasés, le jour qui ne veut pas luire pour moi, la nuit qui m'enveloppe de son voile épais, le froid qui me glace, la chaleur qui me dévore, le feu qui me consume ! Oui, qu'ils bénissent le Seigneur les hommes qui m'oublient, et

enfin les prêtres du Seigneur qui eux-mêmes m'ont abandonnée ! Dans la peine que je souffre de ne pas voir mon Dieu, tout mon désir est de l'entendre béni de tous ; dans la peine que je souffre de ne pas le posséder, tout mon désir est de le voir aimé. » O âmes héroïques ! nobles âmes, âmes sublimes !

S'il n'y a pas de créatures plus malheureuses à raison des peines qu'elles endurent, il n'en est pas de plus dignes d'être soulagées à raison de la sainteté qui les ennoblit et des vertus dont elles sont ornées.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement leur cause qui est plaidée aujourd'hui, c'est bien aussi la nôtre. En délivrant ces pauvres débiteurs qui ne peuvent s'acquitter dans la prison où ils sont détenus, tout en les affranchissant des plus cruels supplices, nous nous assurons à nous-mêmes les plus grands biens. Quel ne serait pas notre bonheur, si, par nos prières, par nos suffrages, nous parvenions à retirer même une seule de ces âmes de l'horrible prison où la retiennent les dettes contractées avec Dieu, et que la malheureuse ne peut acquitter d'elle-même. Sa première pensée, à son entrée dans les cieus, est de faire du bien à ceux qui lui en ont hâté la possession. Aussi est-ce pour nous qu'elle présentera sa première supplication auprès du trône de la miséricorde ; c'est nous qu'elle préconisera comme ses bienfaiteurs, qu'elle recommandera comme ses libérateurs ; c'est pour nous qu'elle sollicitera toutes les grâces, qu'elle éloignera tous les dangers. Pour nous, elle voudra obtenir la conversion si nous sommes encore pécheurs ; le pardon, si nous sommes déjà pénitents ; la ferveur, si nous sommes tièdes ; la force, si nous sommes tentés ; la consolation, si nous sommes affligés ; la persévérance, si nous sommes justes ; la paix, si nous sommes mourants ; enfin, elle ne cessera de prier que nous aussi nous ne soyons arrivés au terme de nos espérances, au salut éternel.



O hommes, qui n'épargnez ni intrigues, ni présents, ni services, ni humiliations même, pour obtenir un protecteur, un avocat, un ami auprès des rois de la terre, pourquoi ne pas apporter le même zèle à délivrer les âmes du purgatoire, assurés que vous êtes de vous ménager des protecteurs, des avocats, des amis auprès du roi des cieux ?

Je n'ajoute pas que par la bonne œuvre du suffrage nous nous assurons des appuis, non-seulement dans l'ordre spirituel et céleste, mais encore dans l'ordre temporel et terrestre. De même que Joséph, grâce aux bons offices de son frère Judas, retiré de la citerne où il mourait de faim, devint le sauveur, non-seulement de Judas lui-même, mais encore de toute la maison de Jacob ; ainsi, les âmes saintes délivrées de la prison du purgatoire par les suffrages des fidèles, deviendront des protecteurs, des défenseurs puissants pour ceux qui furent leurs pieux bienfaiteurs, et pour leurs familles.

Ah ! s'il était possible de découvrir à nos regards la divine économie du suffrage ! En même temps que nous verrions de terribles vicissitudes, de soudaines calamités, de lamentables renversements de fortune, la misère, la ruine frapper nombre de familles en punition de l'assistance frauduleusement soustraite aux âmes du purgatoire, de legs pieux en leur faveur non exécutés, nous verrions, au contraire, dans beaucoup d'autres familles, des désastres éloignés, les maladies écartées, la vie prolongée, les familles protégées, les possessions défendues, les intérêts sauvegardés et améliorés, la prospérité accrue, grâce à la médiation des âmes que les généreux suffrages de ces familles vraiment charitables ont délivrées des douloureuses ténèbres de la prison du purgatoire. A tel point, que le vénérable Bède n'a pas craint de dire que, si grand que soit le bien fait par nous aux âmes des défunts par nos suffrages, incomparablement plus grand encore est

le bien que nous nous assurons à nous-mêmes par cet acte de charité chrétienne chrétiennement accompli ; en sorte que tout ce que nous faisons pour leur soulagement nous est ensuite rendu au centuple, la miséricorde divine nous l'imputant à mérite personnel, pour que dans l'occasion nous soyons nous-mêmes protégés, défendus, secourus et délivrés (1).

Mais hélas ! combien est petit le nombre de ceux qui se souviennent de venir en aide aux âmes du purgatoire ! Avec l'affaiblissement de la foi s'est affaibli en même temps le zèle des chrétiens pour cette pratique de sublime charité.

Que voyons-nous qui se passe à la mort des grands et des riches ? On ordonne un cortège nombreux, une magnifique pompe funéraire. On revêt de deuil non-seulement les enfants de la maison et les domestiques, mais jusques aux cochers et aux chevaux. Grandes tentures, grande musique, grand nombre de cierges, grandes inscriptions, grand mausolée ! Pourquoi tout cet appareil ? L'usage le veut, l'orgueil de la famille le demande ; mais après qu'on a satisfait jusqu'au scrupule à tout ce que la vanité exige, qui pense ensuite aux devoirs de la justice et de la charité ? Après qu'on a fait tout ce qui peut flatter l'amour-propre des vivants, qui s'intéresse avec un sentiment vraiment chrétien à faire tout ce qui peut alléger les souffrances des morts ? Après qu'on a pris tout le soin possible pour que le corps du défunt se putréfie dans la soie, l'acajou et le marbre, qui donc s'inquiète de soulager son âme en proie aux ardeurs des flammes expiatoires ? Combien est petit le nombre de ceux qui au lieu de s'épuiser en larmes inutiles, au lieu de s'abandonner à des spasmes calculés, ménagés toujours à propos selon l'heure et le temps opportun, aient soin de réciter avec dé-

---

(1) Omne quod defunctis pietatis causa impenditur in nostrum tandem meritum convertitur (*Venerab. Beda*).

votion un rosaire, de s'approcher des sacrements avec une vive foi, de faire parvenir aux pauvres de secrètes aumônes, de se priver d'un seul divertissement, à l'exception, toutefois, de ceux que leur interdisent les lois du monde, lois en cela plus sévères que celles de la religion? La majeure partie, après avoir porté quelques instants le masque d'une désolation affectée, après avoir passé quelques jours avec des larmes sur la paupière, avec la joie intérieure de recevoir des compliments de condoléance aussi mensongers que leur douleur, déposent bientôt toute feinte, se hâtent d'envahir l'héritage sans s'inquiéter de l'imbécile qui le leur a laissé. Si cela se pratique pour les morts d'un jour, imaginez ce à quoi doivent s'attendre les morts après une année! Qui donc alors s'en souvient encore?

Plusieurs s'excusent sur les difficultés des temps, sur l'insuffisance des revenus, sur la modicité du patrimoine.

Mais si l'on ne peut suffisamment venir en aide aux âmes du purgatoire en payant toutes leurs dettes, pourquoi du moins ne pas accomplir le précepte évangélique de la charité en les visitant, et en leur portant des consolations dans l'horrible prison où elles sont détenues (1)? C'est-à-dire, pourquoi ne pas entendre nous-mêmes une messe, faire des communions, pratiquer des pénitences, multiplier les prières? Puisque l'église a défini que tout acte de religion, de charité et de pénitence, tout en diminuant nos dettes envers la justice divine, est encore efficace pour diminuer celles des âmes du purgatoire et leur apporter du soulagement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il nous sera fait à nous-mêmes ce que nous aurons fait aux autres (2). Si nous oublions nos devanciers, ainsi nous oublieront aussi ceux qui hériteront de nous. Si nous

---

(1) *Eram in carcere et visitastis me (Matth. xxi).*

(2) *Eadem mensura qua mensi fueritis remetietur vobis (Luc. vi).*

sommes sourds et insensibles aux gémissements plaintifs de nos plus proches parents, de nos bienfaiteurs les plus généreux, de nos amis les plus fidèles ; d'autres aussi qui nous devront tant à titre de gratitude, de parenté et d'affection, ne répondront à nos plaintes que par la plus froide indifférence (1).

Tenez pour sûr, ajoute le vénérable Bède, ô vous chrétien qui mettez en oubli les âmes des défunts, que de tous les sacrifices qui s'offrent, de toutes les prières qui se font, de toutes les indulgences qui se gagnent dans l'Église militante au profit de l'Église du purgatoire, rien n'arrivera jusqu'à vous. L'immense dette de vos péchés demeurera tout entière à votre charge, pour n'être acquittée que lentement par vous seul. Nul ne payera pour vous ce que vous n'aurez pas voulu payer pour les autres, et pendant que les compagnons de votre captivité trouveront dans le sang de Jésus-Christ paix et rafraîchissement, vous seuls, immobiles, impuissants, oubliés, vous serez des siècles entiers à soupirer, à gémir en vain dans les ardeurs du même feu. Il est par lui-même indigne de tout soulagement, celui qui en ce monde oublie constamment de songer à soulager les défunts (2). Oui, écoutons au moins la voix de l'intérêt, si nous sommes sourds à la voix de la charité, si nous sommes insensibles aux maux des autres, songeons au moins à la triste destinée que nous nous préparons à nous-mêmes par notre insensibilité. Le message que je remplis aujourd'hui auprès de vous, en faveur de vos chers défunts, sera un jour rempli auprès de vos héritiers en faveur de vos propres âmes. Mais si ma voix n'obtient rien aujourd'hui de votre compatissance pour les âmes des

---

(1) Qui obturat aures suas ad clamorem pauperis, et ipse clamabit et non exaudietur (*Prov. XXI*).

(2) Indignus omni suffragio qui defunctorum fuit immemor in hoc sæculo (*Ven. Bed.*)

autres, soyez en sûrs, la voix non plus des orateurs qui me succéderont dans ce ministère de charité, n'obtiendra rien pour le soulagement de vos âmes. Or sus, donnez donc avec générosité, parce que donnant pour les autres, vous ne faites en réalité que donner pour vous-mêmes. La miséricorde de Dieu et de son Église ne nous est promise, ne nous est assurée qu'à proportion de la charité que nous aurons dès à présent montrée envers les autres : *Eadem mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.*

DEUXIÈME POINT. Il me reste à combattre une erreur touchant les suffrages offerts pour les défunts, erreur qui fait illusion au riche et désole le pauvre. Les riches diront : Peu m'importe que mes héritiers m'oublient ; je saurai moi-même prendre mes dispositions pour assurer à mon âme d'abondants secours. Malheureux que nous sommes, disent d'autre part les pauvres, après avoir bien peiné en cette vie, nous subirons encore dans l'autre vie tous les inconvénients de la misère ; puisque à notre mort nous ne laisserions rien pour des legs pieux, et nos pauvres familles ne pourront rien pour nous venir en aide.

Je dis donc aux riches : En vain vous espérez pouvoir abrégier pour vous les peines du purgatoire par les suffrages que vous vous assurez vous-mêmes au moyen de dispositions testamentaires. Il ne suffit pas, vous dit saint Augustin, que les messes, les aumônes, les œuvres pies, les prières que vous vous serez assurés par vos dernières volontés soient offertes en votre nom, pour que vous puissiez en recueillir le fruit. Elles ne vous seront utiles qu'autant que par votre charité en cette vie vous aurez mérité qu'elles vous profitent après la mort (1).

---

(1) Hæc prosunt illi qui, dum viverent, ut ea sibi postea prodessent, meruerunt (S. Aug.).

Eh ! quoi ! après avoir passé votre vie parmi les honneurs, les richesses, les commodités, les plaisirs, ignorant jusqu'au nom de mortification et de pénitence, sans avoir jamais rien souffert en ce monde, vous vous flattez, moyennant quelques *obits* de n'avoir non plus rien à expier, rien à souffrir dans l'autre ? Non, non, il n'est pas si facile de passer d'un paradis à un autre paradis.

Ce sera certes pour vous un grand bonheur si vous réussissez à éviter l'enfer. Mais si vous obtenez cette grâce de l'infinie miséricorde de Dieu, n'espérez pas pour cela que sa justice renonce à exiger et obtenir de vous les satisfactions que votre mollesse lui aura déniées. N'espérez pas échapper à ces satisfactions en destinant au soulagement de votre âme une portion de votre avoir, qui bon gré mal gré sera retiré d'entre vos mains, et que jusqu'au dernier moment vous aurez regretté de ne pouvoir employer à flatter votre corps. Si vous voulez que vos legs pieux vous soient utiles, vivez de manière à en tirer profit. Offrez dès à présent des suffrages au profit des autres, si vous voulez que vos fondations vous profitent à vous-mêmes : *Hæc prosunt iis qui, dum viverent, ut ea sibi postea prodessent meruerunt.*

Il en sera tout autrement de vous, pauvres qui m'écoutez. Plus vous êtes durement traités en ce monde, plus vous serez épargnés dans l'autre. Plus vous aurez souffert de refus et de dédains par l'injustice des hommes, plus vous obtiendrez facilement miséricorde aux yeux de Dieu. Si les hommes vous oublient après la mort, Dieu se souvient de vous, et avise à ce que vous obteniez d'autre part les suffrages que vous ne pouvez attendre de la pauvreté ou de l'indifférence de vos proches ; suffrages que vous fûtes toujours zélés à offrir pour les autres durant votre vie. Dieu est juste et il ne permettra pas que la richesse maudite par lui puisse être de

quelque avantage ; ni que la pauvreté par lui bénie soit un titre de disgrâce à son tribunal. Il saura bien, dans sa sagesse et sa justice, concilier toutes choses de manière que ni le riche n'ait à se prévaloir ou s'applaudir de ses richesses, ni que vous, ô chrétien pauvre, mais humble, soumis, patient, fidèle, vous ayez dans l'autre monde à gémir de votre pauvreté.

L'ange de Dieu qui prit par la chevelure le prophète Habacuc et l'obligea de porter à Daniel, dans la fosse aux lions, le repas que le prophète avait préparé pour ses moissonneurs, fut une belle figure et une prophétie de l'économie selon laquelle la justice et la bonté de Dieu se comportent à l'égard des âmes des défunts. D'abondants suffrages sont offerts à la mort des riches ; mais durant leur vie ils ne méritèrent pas que le mérite et le fruit leur en fussent appliqués après leur mort. Or sus, dit le Seigneur à ses anges, que ce repas mystérieux où est le véritable agneau, Jésus-Christ, préparé par les mains de la véritable Rebecca, l'Église ; que ce repas où est le pain vivant descendu du ciel, le corps du Sauveur ; que ce repas où est le vin qui réjouit Dieu et les hommes, le sang de l'alliance ; que ces sacrifices, que ces messes, que ces célestes rafraîchissements, destinés par l'orgueil plutôt que par la charité des héritiers au soulagement de l'âme des riches, vrais moissonneurs des ressources du pauvre, et si peu dignes d'en recueillir le fruit ; que tout cela soit porté aux véritables Daniels, aux âmes justes, qui durant leur vie eurent tant de zèle pour ma gloire, et surent par leurs larmes, par leurs prières et par leurs suffrages, hâter l'entrée dans la cour céleste pour tant de pudiques Suzannes rendues au chaste amour de l'époux éternel ; et qu'en attendant, oubliée des hommes, l'âme du riche, qui fut si longtemps elle-même oublieuse des souffrances d'autrui, soit pour longtemps ou-

blée et sans soulagement dans la profonde prison du purgatoire (1).

Qui pourrait après cela exprimer les sentiments de surprise, de reconnaissance, d'amour dont demeurent pénétrées ces âmes bénites, quand elles se voient ainsi traitées par la divine miséricorde? Ah! que ceci ne vous surprenne point, leur dira le Seigneur, ô âmes bien-aimées! je vous avais bien promis que chacune de vous serait après la mort traitée absolument comme elle aurait elle-même traité les autres durant sa vie; et que le bien fait aux autres pour l'amour de moi vous serait rendu au centuple. Maintenant je ne fais que tenir ma parole. Ces suffrages, que vous n'attendiez plus de la part d'hommes si insensibles, et qui vous arrivent si inopinément, sont une récompense trop méritée. Jamais dans vos prières vous n'oubliâtes les âmes des défunts; que d'actes de religion et de charité pratiqués par vous; que d'indulgences gagnées; que de messes demandées; que de communions faites par vous pour le soulagement des âmes les plus nécessiteuses et les plus abandonnées! Voici donc qu'il vous est rendu amour pour amour; voici qu'abandonnées et oubliées vous aussi des hommes, vous trouvez dans la justice et dans l'amour de votre Dieu la récompense qui vous est due; mon sang divin que je vous avais laissé en dépôt, par l'acte de mes dernières volontés, vous avait assuré la persévérance dans l'état de grâce; et voici qu'il vous ouvre aujourd'hui l'entrée dans ce séjour de la gloire dont vous avez hâté la possession à d'autres, en les délivrant de cette prison de feu (2).

Heureux ceux qui auront mérité d'entendre un langage

---

(1) *Fer prandium Danieli qui est in lacu leonum (Dan. xiv).*

(2) *Tu quoque in sanguine testamenti tui emisisti vinclos tuos de lacu in quo non est aqua (Zach. ix).*



aussi consolant de la part de la divine bonté ! Ah ! comparons-nous envers les âmes des trépassés, de telle sorte que nous aussi nous méritions de nous entendre répéter ces douces et belles paroles, et d'obtenir ces mêmes récompenses. Ainsi soit-il.

---



---

## VINGT-UNIÈME HOMÉLIE

---

### LA MAISON DE PRIÈRE DEVENUE UNE CAVERNE DE LARRONS

OU RESPECT ET PROFANATION DES TEMPLES

*Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis omnes eiecit de templo, oves quoque et boves, et nummulariorum effudit æs et mensas subvertit (Jo. II).*

Et s'étant fait comme un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple avec les brebis et les bœufs, jeta à terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables.

Quel étrange et singulier spectacle nous présente dans ce passage l'évangile de ce jour ! Le Dieu sauveur, dont le cœur ne bat que sous les émotions de la bonté et de l'amour, dont le regard est si tendre, les lèvres si pleines de douceur, la physionomie si sympathique, la main si affectueuse ; lui dont le maintien n'annonce que mansuétude et compatissance, lui qui n'oppose aux offenses que des bienfaits, aux calomnies que le silence, aux insultes qu'une patience inaltérable, aux blasphèmes que le pardon ; le voilà aujourd'hui tout à coup qui se montre tout bouillant d'indignation, le front menaçant, l'œil en feu, le sourcil sévère ; puis il s'arme d'un fouet, il heurte et frappe, il brise et meurtrit de coups à droite et à gauche, sans distinction, sans égard, ceux qui vendent et achètent dans le temple les objets nécessaires au culte ; il pousse, renverse les changeurs, répand par terre l'argent, pourchasse et disperse les victimes, et met en fuite la multitude des profanateurs. Quelle énormité ce doit donc

être que de profaner le temple de Dieu, puisque ce crime inspire un tel zèle, une telle indignation au Dieu du temple ! Quel crime que celui que le juge croit devoir punir de sa propre main ; qu'il punit si soudainement ; qu'il punit d'une manière si sévère, si publique, si solennelle, sans admettre d'excuse, sans attendre le repentir, sans montrer de pitié.

Aussi en même temps que le Sauveur chasse et met en fuite, le fouet à la main, toute cette tourbe, il crie du ton de l'indignation et de la vengeance, au rapport des évangélistes : « Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une officine de trafic, une caverne de larrons (1). » Voilà donc que par ces similitudes et ces figures, maison de prière, officine de trafic, caverne de larrons, le Seigneur a voulu, joignant à la démonstration de l'action l'énergie de l'expression et de la parole, nous donner la véritable idée de nos saints temples, du péché que commettent les profanateurs et du châtimement qui leur est réservé. Expliquons ces trois similitudes ou figures, et apprenons à respecter le temple, si nous voulons y obtenir les grâces qui nous sont promises ; apprenons à en éviter la profanation si nous voulons échapper au châtimement dont nous sommes menacés.

PREMIER POINT : Le fait qui nous est raconté dans l'Évangile d'aujourd'hui eut lieu en ce jour que nous appelons le dimanche des Rameaux, cinq jours avant que notre bien-aimé Sauveur se fût immoler comme victime pour nous. Ce fut effectivement après avoir fait son entrée triomphale dans Jérusalem parmi les acclamations et les *vivat* de tout un peuple, que, comme le raconte saint Matthieu, il se rendit incontinent tout droit au temple (2). N'en soyons pas surpris, nous dit saint Jean

(1) Domus mea domus orationis vocabitur ; vos autem fecistis eam speluncam latronum (*Matth. xxi*).

(2) Cum intrasset Jerusalem.... et intravit Jesus in templum (*Matth. xxi*).

Chrysostome; le temple de Dieu, d'après Dieu lui-même, est la véritable maison de la prière. Il appartenait donc à Jésus-Christ, Fils aimant, Fils consubstantiel de Dieu, d'aller droit à la maison de son divin Père, pour le prier et lui offrir un culte et un hommage publics (1). Et vous aussi, chrétien, ajoutez saint Jean Chrysostome, vous aussi apprenez de cet exemple du Sauveur que, dans quelque ville ou localité que vous soyez arrivé, vos premiers pas doivent se diriger vers l'église, vers la maison de Dieu, votre Père céleste, pour lui présenter l'hommage de votre prière, de votre adoration, de votre amour (2).

Combien gracieuse tout ensemble et profonde est cette parabole ou allégorie, dans laquelle Dieu lui-même nous donne la véritable idée de son temple, en l'appelant « la maison de la prière. »

Faisons en sorte d'en bien comprendre le sens. Observons d'abord que le mot *prière* est un terme générique, qui exprime non-seulement la supplication, mais encore l'adoration, la louange, le sacrifice et tout acte de culte de la part de l'homme envers Dieu. Donc le temple, maison de prière, signifie d'abord que bien que la terre entière, comme dit saint Augustin, soit un vaste temple (3) dans lequel Dieu peut recevoir les hommages et écouter les prières des enfants des hommes; toutefois les temples qu'il a voulu se faire ériger, il les a choisis, dit le prophète, comme un lieu qui lui appartient tout particulièrement, qui lui est exclusivement dédié et consacré, dans lequel ce Dieu qui tient sa cour dans le ciel, reçoit particulièrement les prières, les hom-

---

(1) Hoc enim erat proprium boni filii ad domum currere Patris ut et honorem redderet (*S. Jo. Chrys.*).

(2) Et tu imitator Christi factus, in quacumque civitatem fueris ingressus primo ad ecclesiam curras (*S. Jo. Chrys.*).

(3) Omnis locus oratorium (*S. Aug.*).

mages, les adorations et les sacrifices des habitants de la terre. Aussi est-ce dans le temple que l'on voit les hommes se réunir ensemble, s'oublier eux-mêmes pour ne s'occuper que de Dieu et de la religion, s'élever au-dessus des sens et pénétrer par la foi le voile qui couvre la divinité, les grands déposer le faste de leur grandeur passagère et toute d'emprunt, et s'abaisser devant la grandeur suprême (1). C'est là que tous les rangs de la société, tous les états, toutes les conditions, hommes et femmes, enfants et adultes, riches et pauvres, nobles et plébéiens, sujets et monarques, laïques et prêtres, se confondant sans distinction et ne formant qu'un seul peuple devant Dieu, Dieu seul apparaît grand et est d'une manière sensible reconnu, confessé, adoré comme le Dieu de toutes les conditions, de tous les états. C'est là que le Seigneur et maître de tous reçoit un culte public, solennel, qui réunit tous les cœurs dans l'amour d'un commun père, d'un commun souverain, reçoit un culte qui, étant la réunion de toutes les adorations particulières, forme comme une adoration universelle et publique. C'est là qu'il apparaît vraiment Dieu (2). Aussi l'Église, s'inspirant des oracles sacrés, ne cesse de nous adresser cette exhortation : Venez, adorons le grand roi, pour qui tout a vie dans l'univers (3). Venez mêler vos adorations à celles des anges ; parce que du temple, comme de son palais terrestre, nos adorations s'élèvent jusqu'au palais où il trône dans les cieux (4).

Mais *prière* signifie encore *sacrifice*, parce que en effet si le premier et le plus grand sacrifice de l'homme à Dieu est de s'humilier, de s'incliner devant lui, de le prier comme prin-

(1) Dominus in templo sancto suo, Dominus in cælo sedes ejus (*Ps.* x).

(2) Exaltabitur autem Dominus solus in die illa (*Is.* ii).

(3) Regem cui omnia vivunt venite, adoremus (*Off. def.*).

(4) Adorate Deum omnes angeli ejus ; adorate Dominum in aula sancta ejus (*Ps.* xcvi).

cipe, source, maître et arbitre de tout bien, il y a aussi, dit Clément d'Alexandrie, ce qu'on peut appeler d'après saint Paul le sacrifice des lèvres (1). Le temple, maison de prière, est donc le lieu dans lequel nous devons offrir à Dieu le sacrifice de louanges.

La prière comprend encore le sacrifice immolation réelle, parce que le sacrifice est l'acte de latrie, est l'adoration, la prière par excellence. Donc, lorsque Dieu affirme que le temple est la maison de la prière, il exige de nous que nous allions au temple pour lui offrir un sacrifice. En effet, de toute l'immense multitude de Juifs qui, trois fois l'an, selon la loi de Dieu, venait de toute la Palestine prier Dieu dans le temple de Jérusalem, il n'en était pas un seul qui n'offrit son sacrifice (2). Aussi dans les vastes parvis du temple se trouvaient à vendre une grande quantité non-seulement de bœufs et d'agneaux, mais encore de colombes et de tourterelles, afin que le pauvre qui ne pouvait acheter le bœuf ou l'agneau, pût au moins acheter la colombe ou la tourterelle, et qu'ainsi, dit saint Jérôme, il n'y eût personne qui n'offrit son sacrifice (3); la loi ayant prescrit que nul ne se présentât devant Dieu les mains vides (4).

Nous ne devons donc nous présenter au temple qu'avec la disposition sainte et généreuse, avec l'intention déterminée dont était animé le prophète, quand il disait : « Si vous vouliez de moi un sacrifice, je serais tout prêt à l'offrir (5). »

---

(1) Sacrificium labiorum (*Clem. Alexandr.*). Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, fructum labiorum consentientium nomini ejus (*Hebr. xiii*).

(2) Ter in anno apparebit omne masculinum tuum coram Domino Deo tuo (*Exod. xxiii*).

(3) Ne absque sacrificio essent (*S. Hieron.*).

(4) Non apparebit coram me vacuus (*Exod. xxiii*).

(5) Quoniam si voluisses sacrificium dedissem utique (*Ps. l*).

Mais quel est ce sacrifice que Dieu exige de nous dans son temple? Peut-être le sacrifice de choses extérieures et sensibles? Non, ces holocaustes auxquels a succédé le grand et sublime holocauste de son Fils sur la croix, perpétué dans l'Eucharistie, ne lui sont plus agréables (1). Le sacrifice qu'il nous demande, qu'il ne rejette jamais, qui est toujours agréé de lui, c'est le sacrifice de nous-mêmes, que nous devons unir au sacrifice de son Fils, en nous offrant à lui et avec lui; c'est le sacrifice d'un esprit abaissé par l'humilité, d'un cœur transpercé de contrition et d'amour (2). Aussi devons-nous, avec le prophète, ajouter cette prière : que Dieu daigne, avec cette miséricorde et cette bonté qu'il prodigue à la nouvelle Sion, à l'Église, élever un mur de division entre la mystique Jérusalem de notre cœur et les profanes attachements du monde (3); et alors, recueillis et concentrés en nous-mêmes, nous pourrions déposer sur l'autel nos passions et nos vices indomptés et nous immoler à Dieu en sacrifice de justice et de sainteté (4).

Mais cette expression parabolique, par laquelle Dieu a désigné le temple en l'appelant la maison de prière, renferme un autre sens, source abondante de confiance et de consolation pour nous. Il signifie que comme le temple est le lieu où la divinité demande à être particulièrement honorée, bien que la terre entière soit le temple de Dieu, de même aussi bien que la terre entière soit le théâtre de la divine miséricorde (5), le temple est toutefois le lieu où Dieu se plaît

(1) *Holocaustis non delectaberis (Ps. L).*

(2) *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum Deus non despicies (Ib.).*

(3) *Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem (Ib.).*

(4) *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta, tunc imponent super altare tuum vitulos (Ib.).*

(5) *Misericordia Domini plena est terra (Ps. xxxii).*



davantage à l'exercer et à la faire régner comme dans sa propre maison, dans l'habitation qu'il préfère et où il se complaît davantage ; enfin, que s'il a fait du temple le trône de sa majesté, il en a fait aussi le sanctuaire de son amour.

Comme c'est dans le temple que nous faisons plus pour lui par la solennité du culte, c'est aussi dans le temple qu'il se plait à faire plus pour nous par l'abondance de ses dons. C'est l'amour qui le fait descendre et le retient dans ces édifices matériels. Donc, si dans le ciel, maître et arbitre du monde, il prépare sa foudre, il allume le feu vengeur, il l'envoie dévorer la terre dont les crimes sont montés à leur comble ; au contraire, dans les temples soumis à l'amour, il ne médite que des desseins d'amour, de paix, de miséricorde. Du haut du ciel il exerce la justice, dans le temple il exerce la clémence et la pitié. Dans le ciel il menace le pécheur de le châtier, dans le temple il lui offre de le pardonner ; du haut du ciel il fait pleuvoir le fléau qui frappe et désole (1) ; dans le temple il verse le baume de la pitié qui guérit et restaure (2) ; c'est que sur tout autre lieu il a fixé un regard scrutateur et vengeur de la malice des hommes ; et dans le temple particulièrement il a déposé encore son amour (3).

Voilà aussi pourquoi il a dit que le temple est la maison de prière. Il a voulu montrer que c'est là qu'il a établi non-seulement un trône de gloire pour lui-même, mais encore un lieu de rafraîchissement, d'asile, de miséricorde et de grâce pour tous les hommes ; que si c'est principalement dans le temple que doit se faire la prière, c'est là aussi qu'elle est plus sûrement exaucée. Oui, Dieu accorde les grâces au

---

(1) Si clausero cælum et pluvia non fluxerit et mandavero et præcepero locustæ ut devoret terram et misero pestilentiam in populum meum (II *Paralip.* VII).

(2) Propitius ero peccatis eorum et sanabo terram eorum (*Ib.*).

(3) Ut permaneant oculi mei et cor meum ibi (*Ib.*).

mérite de la prière ; et les prières qu'il écoute plus favorablement sont celles qui lui sont adressées dans le temple.

Ailleurs il est nécessaire en quelque sorte de mériter les grâces ; ici il suffit de les demander. Les vœux formés au pied des autels sont particulièrement ceux qui, portés par les mains des anges, parviennent facilement à fixer le regard de Dieu et attirent en plus grande abondance sur la terre ses grâces et ses bénédictions ; ailleurs les grâces sont distribuées avec poids et mesure ; dans le temple, l'amour divin les verse avec profusion ; ailleurs, ce semble, seules les âmes privilégiées sont admises à présenter leurs prières à Dieu et à en espérer l'effet ; ici tous y sont admis sans exception, même les pécheurs. L'Église est donc non-seulement la salle du trône où le Roi des cieux reçoit tous les hommages, mais encore la grande salle d'audience où il écoute toutes les suppliques. Il n'est besoin ici ni de décoration, ni de titres, ni d'armoiries nobiliaires ; il ne faut ici ni homme puissant qui vous recommande, ni introducteur qui vous présente ; le Roi de la miséricorde et de la bonté, admet chacun sans exception à lui exposer ses besoins, à implorer son secours ; nul n'est rejeté, nul n'est exclus ; ici, comme il l'a dit lui-même dans l'un et l'autre testament, ses yeux sont ouverts sur les misères de tous ; ses oreilles sont attentives à tout écouter, sa main est prompte à tout secourir (1).

Nous ne voyons pas, il est vrai, dans nos temples, ces prodiges extérieurs et sensibles de puissance, de majesté, de terreur et d'épouvante qui avaient lieu dans le temple de Jérusalem ; mais en échange il s'y opère des prodiges de grâce et de miséricorde au plus secret des cœurs, et ces prodiges, pour être voilés et entièrement cachés, n'en sont pas

---

(1) *Oculi mei aperti sunt et aures meae erectae ad orationem ejus* (II *Palip.* VII).

moins surprenants et précieux. Quand le chrétien est oppressé sous le poids de la tribulation et de la vie, il va frapper à la porte d'une église, il tombe à genoux, il prie, et avec la prière, il s'élève jusqu'au ciel. Dans l'enceinte de ces murs sanctifiés par la présence de Dieu, son âme respire une atmosphère de sainteté et de grâce dans laquelle nul ne peut pénétrer, que nul ne peut respirer, sans devenir meilleur. S'il est vrai que des assemblées profanes, des bals et des théâtres on sort toujours moins homme, au contraire de nos saints temples, quand on s'y est tenu avec la modestie et le recueillement convenables, on sort toujours plus chrétien. Donnez-moi le plus grand pécheur, le plus vicieux, le plus gangrené; faites qu'il entre dans le temple et qu'il y séjourne quelques instants en chrétien, il sera impossible qu'il ne sente pas naître en son cœur un secret dégoût de sa mauvaise vie, un attrait pour la vertu, un désir de conversion, une espérance de pardon et de salut, et s'il veut bien correspondre à cette première grâce, il est converti, il est sauvé. Ah! maison de prière signifie que non-seulement c'est ici que doit se faire toute prière, mais que c'est ici encore qu'elle est exaucée. Mais non, je me trompe; il y a une prière qui n'est exaucée nulle part, pas même dans le temple; une prière qui est interdite par la défense de Dieu même; c'est la prière qui se ferait pour le salut des profanateurs du temple, Dieu ayant dit lui-même : Prophète, ne prie pas Dieu pour Israël; la voix de la vengeance qui s'élève vers moi à cause de leurs profanations, parle contre eux; vainement la voix de vos larmes parlerait en leur faveur. Israël n'est plus mon peuple que pour venir m'insulter jusque dans ma maison. Eh bien! je ne suis plus leur Dieu que pour les punir (1).

---

(1) *In domo mea fecit scelera; tu ergo noli orare, quia non exaudiam* (Jerem. xi).

Voilà donc ce que signifie encore que le temple est la maison de prière : c'est que, pour cela même, le péché de ceux qui le profanent est plus grand et plus impardonnable. Dans le for de la justice humaine, il n'y a pas d'attentat plus injurieux pour le prince que celui qui se commet contre lui sous ses yeux, dans son palais même, parce que c'est une violation de sa demeure et un outrage à sa personne, dont on fait voir ainsi que l'on méprise la majesté et qu'on redoute peu la justice.

Or tel est le crime de celui qui profane le temple. Ce péché s'introduit jusque dans le sanctuaire, se place en face de l'autel comme pour provoquer face à face la majesté du Très-haut et défier sa foudre et sa vengeance. Vous n'avez donc pas, disait là-dessus aux profanateurs l'apôtre saint Paul frémissant d'un saint zèle, vous n'avez donc pas vos maisons pour y manger et boire à plaisir? Pourquoi donc venez-vous ici insulter Dieu jusque dans son église (1)? N'avez-vous pas assez de lieux suspects, assez de mauvais théâtres pour satisfaire votre lasciveté, assez de places publiques pour faire triompher le scandale, assez de salles de bal pour vous divertir, assez de cercles où l'on courtise les femmes, assez de cafés et de boutiques pour traiter d'affaires et parler de nouvelles, assez de spectacles profanes, de promenades et de villas pour passer gaiement votre temps? Pourquoi donc, pires que les Juifs eux-mêmes, qui allèrent se saisir de Jésus-Christ dans un jardin et le respectèrent dans le temple, venez-vous jusque dans le temple insulter ce Dieu sauveur, le tourner en dérision et le crucifier de nouveau en profanant l'Église?

Saint Paul a dit que le chrétien qui pèche est un juif qui

---

(1) Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum? aut Ecclesiam Dei contemnitis (1 Cor. xi)?

crucifie une seconde fois en lui-même Jésus-Christ le fils de Dieu (1). Or ce mot si énergique et si profond du grand apôtre se vérifie à la lettre dans la profanation des églises. En effet, tous les jours se renouvelle sur l'autel le sacrifice du Calvaire, et, d'après la manière dont y assistent beaucoup de chrétiens, là aussi se renouvellent les horribles mystères de l'iniquité judaïque, qui firent trembler d'horreur la sainte montagne. Pour un bon larron repentant qui la défend et fait hautement son apologie, pour quelques femmes pieuses qui avec Marie et Jean l'assistent, il y a là aussi un larron qui le blasphème, il y a tout un peuple forcené qui l'insulte, il y a une foule de passants qui branlent la tête et se moquent de lui. Et, en effet, pour quelques âmes pures et fidèles, pour quelques pénitents sincères qui, humiliés et recueillis dans leur ferveur, l'adorent, le louent, le prient, lui rendent hommage, il y a des impies qui ne croient pas au sacrifice, il y a des audacieux, des impudents qui, par leurs causeries, leurs irrévérences, troublent le sacrificateur et insultent au sacrifice; il y a la tourbe des âmes endurcies qui ne font que passer par l'église, donner un coup d'œil dédaigneux, ou du moins indifférent au grand mystère, tournant la tête de tous côtés en signe de mépris, dédaignant tout acte de religion, dédaignant même d'articuler une humble prière, joignant la dérision au blasphème contre Dieu, qui pour eux se fait victime.

Or pourquoi une si sacrilège audace? Hommes sans foi et sans pudeur, ne vous suffit-il pas que nous vous abandonnions le reste de la terre? Nous vous laissons jouir paisiblement des maisons, des rues, des places, des conversations, des théâtres. Pourquoi ne voulez-vous pas nous laisser au moins le libre usage des églises? Venons-nous peut-être trou-

---

(1) *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei (Hebr. vi).*

bler vos folâtres amusements, vos plaisirs corrupteurs, vos liaisons scandaleuses, vos orgies, vos danses, vos intrigues ? Pourquoi venir dans nos églises nous distraire de l'oraison, troubler nos cérémonies sacrées ? Manquez-vous de place pour offenser Dieu, vous qui voulez le braver jusque dans ses temples, comme si la terre entière ne suffisait pas à la licence de vos passions ? Malheur à qui ose vous manquer de respect dans vos maisons, et vous vous gardez bien d'aller insulter personne chez soi : or, pourquoi venez-vous insulter Jésus-Christ dans sa propre maison ? Dieu devra donc être le seul qui ne puisse trouver où se mettre à couvert de vos insultes ? Vous craignez peut-être que la voix de vos scandales ne s'élève pas assez haut pour crier vengeance contre vous ; et vous voulez y unir le cri des abominations que vous portez dans le lieu saint ? Vous craignez peut-être que vos vices ne suffisent pas pour vous perdre, si vous ne forcez encore à s'élever contre vous la voix du sang de Jésus-Christ indignement profané dans nos temples saints ?

Ah ! malheureux que vous êtes ! si vous péchiez ailleurs, vous pourriez au moins vous réfugier dans l'église pour y trouver miséricorde ; mais en profanant l'église, où pourriez-vous recourir pour implorer assistance ? Où trouver un lieu qui vous abrite, un asile qui vous protège, un tribunal qui puisse vous absoudre ? Vous vous fermez ainsi la porte à toutes les grâces. Comme vous osez changer l'église de Dieu en un temple de Dagon, le sanctuaire où il doit être honoré en un lieu profane où il est par vous offensé, de même votre Dieu changera en un tribunal de justice le trône même de la miséricorde, et la maison de prière et de grâce en une maison de juste rigueur et de sévère correction. Enfin, puisque vous insultez Dieu jusque dans sa maison, il n'y aura pas de prière, il n'y aura pas d'intercession en votre faveur, il n'y aura pas de miséricorde qui vous sauve : « Prophètes, ils ont

commis trop de crimes dans ma maison, gardez-vous de prier pour eux, parce que je ne vous exaucerai pas en leur faveur (1). »

Mais les indignités que Dieu reprocha jadis à son peuple d'avoir commis dans le temple, étaient montées à leur comble au temps de Jésus-Christ. Les prêtres y faisaient un honnête commerce des choses saintes, et parce que plusieurs n'avaient pas d'argent pour acheter les victimes à offrir en sacrifice, ils avaient établi des banquiers, *nummularios*, dit l'Évangile, dans le temple même, lesquels, moyennant une bonne garantie, leur avançaient tout l'argent qu'ils voulaient, et cela avec d'exorbitantes usures (2). C'est pour cela que Jésus-Christ leur reproche d'avoir converti le temple de Dieu en maison de banque, en boutique de trafic : *vos fecistis illam domum negotiationis* (3).

Hélas ! mon Dieu ! serait-il donc vrai que vous pourriez élever la même plainte contre beaucoup de temples chrétiens ? Ah ! plutôt au ciel qu'il n'en fût rien ! Combien de vendeurs et d'acheteurs de bœufs, de brebis, de colombes, de tourterelles ; combien de vils usuriers se rencontrent dans les temples chrétiens, plus indignes et plus audacieux que ceux qui furent chassés du temple mosaïque par Notre-Seigneur ! Combien, en effet, qui viennent dans le temple pour acheter l'estime d'autrui sous le masque d'une feinte piété ! Combien qui viennent, par leur immodestie et leur luxe, trafiquer de la pudeur ! Combien pour trouver des amants, ou du moins quêter des maris ! Pour cela, l'on choisit les jours et les heures où il y a dans le temple un plus nombreux concours ; pour cela, on y vient comme à un marché public où chacun expose sa marchandise et use de mille artifices pour se pro-

(1) *Jerem. xi.*

(2) *Saint Jean Chrysostome.*

(3) *Joon. ii.*

curer meilleur débit; pour cela, on y voit tant de nudités scandaleuses, que les jeunes gens dissolus viennent bien regarder avec une complaisance criminelle, mais sans les priser plus que ces montres de magasin que le public regarde et admire, et qui ne se vendent pas. A vous aussi, chrétiens, s'adresse donc le reproche que Jésus-Christ faisait aux Juifs d'avoir converti la maison de la prière en une place de commerce, en une officine de négoce, mais de négoce honteux, impie et sacrilège, puisque on fait servir le lieu saint, les saints jours, les saintes solennités, le saint sacrifice pour obtenir des avantages criminels et profanes *domum negotiationis!*

Mais pourquoi le Sauveur accusait-il les Juifs d'avoir converti le temple en une caverne de larrons : *speluncam latronum*? Est-ce que ces vendeurs assassinaient leurs chalands, comme on assassine les voyageurs sur les grand'routes? Oui certes, et d'une manière encore plus cruelle et plus impie, puisque, par les scandales donnés, par les extorsions commises, par des allures toutes profanes on refroidissait et on éteignait dans le cœur du peuple la foi et la religion, et, si l'on épargnait les corps, on y faisait un horrible carnage des âmes. O juifs trop coupables! Mais hélas! des chrétiens eux-mêmes tombent dans les mêmes excès! et à nous aussi s'adresse le reproche d'avoir converti la maison de Dieu en un antre de larrons : *vos autem fecistis eam speluncam latronum.*

Tous les jours l'Église, par la bouche de ses ministres, appelle le peuple au temple pour l'adoration et la prière : *Venite adoremus!* Mais qui donc se montre docile à cette invitation? A quoi servent ces édifices sacrés si somptueux, ces temples superbes dont Rome est remplie? A la décorer, à l'orner, à présenter un spectacle à la curiosité des étrangers qui viennent de loin admirer la beauté et la majesté de la



structure, l'harmonie des proportions, la magnificence et la pompe des ornements, l'excellence des peintures, la qualité exquise et la profusion des marbres, la richesse des vases sacrés et des ornements sacerdotaux. Oui, on admire tout, on s'intéresse à tout si ce n'est au Dieu qui y réside. Or si vous exceptez ces étrangers, qui donc fréquente ces temples saints? Les places publiques, les rues, les magasins, les théâtres, les lieux suspects, les promenades, les cabarets et les cafés ne suffisent pas à contenir la multitude des oisifs, des désœuvrés qui les encombrant; mais pour les temples, à l'exception de quelques personnes pieuses qui s'y rendent chaque jour pour entendre la messe et adorer le Dieu qui doit tous les jours être adoré, nul n'en fait cas, nul n'y prend garde, on passe tout auprès sans songer à faire une visite affectueuse au Dieu qui y est caché. Les grands renferment dans le secret de leurs demeures les faibles restes d'une religion expirante, ayant soin de n'assister que les jours de fête à une messe, qui, selon l'expression de l'un d'eux, est *bâclée* en dix minutes par un prêtre rabaissé jusqu'à la condition de camérier ou de maître d'hôtel. Eux, ils dédaignent de se mêler à la foule, comme si la piété avilissait la condition, et comme s'ils étaient moins grands pour se montrer plus chrétiens. Aussi le temple est-il habituellement parmi nous une caverne solitaire et déserte: *speluncam*.

Mais que fais-je en reprochant aux chrétiens la solitude, l'abandon où ils laissent le temple? Ces jours de solitude sont aussi pour le temple les jours de son repos et de sa gloire. Tout au plus alors le Dieu qui y réside est le Dieu auquel on ne pense pas, mais dans les jours de fête, il est le Dieu qu'on outrage. Cette caverne, déserte les autres jours, se peuple, il est vrai, aux jours de fête, mais de larrons et d'assassins qui arrachent du cœur des chrétiens la religion et la foi, et qui tuent les âmes: *speluncam latronum*.

Nous y voyons une foule de dames esclaves de la mollesse, de la volupté, de l'indifférence, qui, après avoir pendant toute la semaine oublié leur Dieu et leur religion, se souviennent à peine le dimanche qu'elles sont chrétiennes, et qu'il faut montrer qu'elles le sont, mais qui idolâtres de leur beauté, dominées par le désir de plaire, viennent dans la maison de l'adoration et de la prière ornées de tous les appas de la lasciveté, vêtues avec la même légèreté, la même irrévérence, avec le même luxe que si elles allaient à une fête, à un bal ou à quelque spectacle profane (1). Occupées uniquement d'elles-mêmes et de la manie d'occuper d'elles-mêmes tous les autres, elles ne pensent qu'à faire ressortir, par mille mouvements étudiés, le faste odieux de leur immodestie, de leur orgueil; elles ne s'occupent qu'à consulter le goût public sur la forme des vêtements et sur quelque mode nouvelle, ou à faire l'essai du pouvoir de leurs attraits funestes. Heureuses et contentes, si elles réussissent à faire oublier Dieu ou à concentrer sur elles toute l'attention, toutes les adorations d'un peuple de jeunes gens aussi irrégieux qu'imbéciles. Autant vaut dire que d'un côté on voit dans l'église cette chaire de vérité et de sainteté du haut de laquelle on tonne contre le vice, et que, d'un autre côté, on voit nombre de femmes sans modestie, qui, comme du haut des chaires de la volupté, selon l'expression de Tertullien, prêchent et préconisent le vice et le désordre, *suggestum libidinis mulier ornata*. D'une part la véritable arche du Testament, la divine Eucharistie; de l'autre l'infâme idole de Dagon, l'immodestie, la vanité, le luxe, la lasciveté triomphante : autel contre autel, divinité contre divinité. Ainsi les Philistins osèrent placer l'arche du Seigneur auprès de l'idole de leur faux dieu (2).

---

(1) *Saltatura ad ecclesiam pergis; lasciviæ oblectamenta quæris (Tertull.).*

(2) *Statuerunt arcam Domini juxta Dagon (1 Reg. v).*

Nous voyons que l'on vient à l'église aux jours de fête non pour Dieu, mais pour le monde, afin de prouver au monde, qui l'ignorerait sans cela, qu'ils sont encore chrétiens, ou plutôt pour avertir le monde, par leur maintien scandaleux, qu'ils ne le sont plus. On y vient entraîné par les convenances et par l'usage, pour éviter la censure du monde même le plus licencieux et le plus corrompu. On y vient pour voir et pour être vu, pour se distraire quelques instants de son oisiveté même, et pour occuper celle d'autrui; pour recevoir et rendre des œillades lascives, des sourires éloquentes, de sacrilèges adorations, en un mot, pour pécher et faire pécher les autres, pour commencer à nouer quelque intrigue et quelque correspondance qui, cachée dans le temple, éclate ensuite avec tant de déshonneur et de dommage pour la famille, avec tant de scandale parmi le monde. On choisit le lieu, le jour, l'heure, l'occasion la plus favorable pour courtiser et être courtisée, la mise et le maintien le plus propre à séduire et à être séduite; on choisit les foules pour s'abandonner à d'horribles libertés et à des attentats sacrilèges contre la pudeur, c'est-à-dire, comme s'en plaignait saint Augustin indigné, que les églises sont plus audacieusement profanées que les théâtres, puisque dans les théâtres on ne fait que simuler les choses immorales, tandis que dans les églises on les commet réellement (1). Nous voyons ici des tourbes de jeunes gens qui posent en hypocrites de libertinage et d'irréligion, hypocrisie plus détestable et plus vile que celle de la vertu et de la piété. Oui, je le dis, des jeunes gens hypocrites, qui, pour plaire et se donner un air d'importance en présence de je ne sais quel monde licencieux et impie, affectent à l'extérieur un libertinage et une impiété qu'ils n'ont pas réellement dans le

---

(1) *Deteriora sunt templa ubi hæc aguntur; quam theatra ubi hæc finguntur (S. Aug.).*

cœur : d'une part, sans doute, pour ne pas s'avilir, pour ne pas descendre au niveau des ignorants et des femmelettes, ils se gardent bien de faire un seul signe de croix, de prononcer un *Pater*, de plier le genou, de baisser une tête pleine d'orgueil et vide de science, de donner le moindre signe de religion ; d'autre part, sans nul souci d'un public respectable, ils ne rougissent pas de passer tout le temps de leur présence dans l'église à converser, à sourire, à tourner la tête de tous côtés, à muguer, à se montrer du doigt les uns aux autres les beautés profanes, véritables torches incendiaires préparées par le démon pour allumer dans les cœurs des flammes adultères, d'impures passions. Ces mêmes jeunes gens, qui, lorsqu'une danseuse impudique se livre à d'indécentes contorsions, ou qu'une cantatrice effrontée travaille son gosier pour faire entendre de ridicules roulades sur la scène, se tiennent muets, ébahis, absorbés dans une diabolique extase d'ivresse impudique ; oui, ces mêmes jeunes gens, ensuite, quand ils assistent à la célébration du terrible mystère de l'Eucharistie, n'ont plus qu'un maintien plein d'irrévérence et de mépris, comme s'en plaignait de son temps saint Jean Chrysostome, montrant ainsi qu'ils ont plus de respect pour la voix et les coquetteries d'une insidieuse courtisane que pour la majesté suprême du Dieu Très-haut (1). En vérité, c'est là, en un sens, une solennelle apostasie de la foi, c'est une publique profession d'impiété.

Or qui peut dire combien ces scandaleux exemples de libertinage et d'irrégion sont contagieux et funestes ? Qui peut dire la terrible influence qu'ils exercent, en affaiblissant dans le cœur des simples et des ignares les principes et les sentiments de foi, de piété, de modestie et de pudeur ? Ainsi

---

(1) Neque Deo tantam reverentiam quantam meretricibus exhibemus. (*S. Jo. Chrys.*).

les jeunes gens, d'après l'exemple des adultes, les femmes, d'après l'exemple des hommes, les personnes du peuple, d'après l'exemple des classes supérieures, apprennent dans l'église même à profaner l'église, à être immodestes et impies, s'accoutument et s'encouragent mutuellement à mépriser ce que la religion a de plus auguste, à se rire de ce que la morale a de plus délicat ; à égaler par l'audace du scandale, par les profanations, par le libertinage, ceux qu'ils ne peuvent égaler par le rang et la fortune.

Ces scandales dégradent la religion, ôtent au culte ce caractère de majesté et de grandeur qui est comme le sceau visible de la divinité. Or comme la religion et le culte sont la propriété du peuple qui les professe, en insultant au culte et au temple, vous insultez également à Dieu et aux hommes, à la religion et à la société.

Que sont donc ces profanateurs sacrilèges des temples saints, sinon de vrais larrons, de vrais assassins des âmes ? Or comme à certaines heures on évite certains lieux et certains chemins, que l'on sait infestés par les voleurs, ainsi, à cause de ces ravageurs des consciences, qui dressent leurs embûches dans l'église pour y surprendre les âmes simples et innocentes et en faire curée, il est évident qu'à certains jours et à certaines heures il est aussi dangereux d'aller à l'église que dans les réunions profanes où l'on est assiégé de scandales et de séductions. La pudeur et la foi y sont en danger jusqu'au pied des autels. Ainsi l'église, ce grand chemin du ciel, est chez nous infestée d'assassins et de voleurs ; et la maison de prière, l'asile de la piété et de l'innocence, est convertie en désert, en caverne de brigands : *speluncam latronum*.

Mais voici un grand exemple ! Alaric, roi des Goths, dévastait cette sainte cité, et portant partout la désolation et le carnage, il ne s'arrêta qu'en présence des temples saints.

Là seulement, au rapport de saint Augustin, il demeura subjugué par la majesté des édifices sacrés et par le respect qu'ils lui inspiraient. A cette vue seulement la cruauté mit arrêt à l'extermination, l'avarice au pillage, l'impudicité au viol et à l'adultère. Rome alors ne trouva que dans le temple refuge pour la pudeur, sûreté pour les richesses, sécurité pour la vie; et un barbare victorieux ne mit un frein à sa fureur que devant les portes du temple. Alors il suffisait de se réfugier dans le temple pour trouver protection contre toute insulte, respect de la part du plus féroce guerrier, pardon auprès de l'ennemi (1).

Hélas! comme nos temps sont corrompus! comme les mœurs ont dégénéré! Le temple, qui inspirait tant de respect au barbare mécréant, n'inspire aujourd'hui aux vrais croyants qu'indifférence et mépris. Le temple n'est plus qu'un lieu comme les autres, ou même un lieu qui, plus que les autres, encourage à la profanation, au sacrilège, au crime. Ceux dont je parle sont de vrais assassins, et qu'y eut-il jamais de sacré pour un assassin? Oh! combien est grande la perversité, la malice, l'horreur de ces profanations! Et pourtant la licence du jour s'en fait à peine scrupule!

Mais, malheureux que nous sommes! Dieu, ainsi méprisé de nous, lorsque nous aurons fini de lasser sa miséricorde, saura bien, comme il fit en ce jour dans le temple de Jérusalem, parler en maître, prononcer en juge, punir en Dieu; c'est ce que nous verrons dans la deuxième partie.

**DEUXIÈME POINT.** C'est une doctrine des pères et des théologiens, fondée sur l'Écriture, que toute église, aussi bien que tout homme, tout royaume, tout peuple, a son ange gardien. Or, que fait cet ange des églises? Ézéchiél nous l'apprend alors

---

(1) *Huc usque sæviebat inimici rabies; ibi accipiebat litem trucidatoris furor (S. Aug.).*

qu'il nous dépeint l'ange gardien du temple de Jérusalem portant une écriture attachée à sa ceinture (1). Et que peut écrire cet ange? Il écrit, dit saint Basile, les irrévérences, les causeries, les profanations, les sacrilèges commis par les assistants (2). De même que Balthazar put lire sa sentence au moment même où il profanait les vases de Jérusalem, eux aussi commencent à subir une punition qui, pour être cachée, n'en est pas moins terrible. Une main invisible écrit sur chacun d'eux le funeste MANÉ, THÉCEL, PHARÈS. — MANÉ : Vos crimes sont comptés et arrivés à leur comble. THÉCEL : Dans la balance de la justice divine, vous avez été trouvés indignes de plus recevoir aucune grâce. PHARÈS : Vous êtes, dès cet instant, excommuniés de la société des fidèles, ici sur la terre, en attendant que vous le soyez de la société des bienheureux dans le ciel.

O misérable! toi qui ne fais pas attention, toi qui ne te souviens pas, toi qui ne confesses pas que tu sois coupable d'irrévérence dans le temple! Ne sais-tu donc pas qu'il y a un esprit qui entend tout, un œil qui voit tout, une main qui écrit tout ce que tu penses, tout ce que tu dis, tout ce que tu fais dans le temple; et ces gestes si hardis, et ces regards si libres, et ces sourires si malicieux, et le motif de ces salutations, et les honteuses complaisances de ces pensées, et le fond impur de ces affections. Donc lorsque arrivera le temps où Dieu ne voudra plus rien souffrir de tout cela; lorsque sera comblée la mesure de ces excès sans nombre inscrits par l'ange, et qui forment la matière de ton procès et de ton accusation, alors ta condamnation sera prononcée, ton châtimement commencera. Alors de nouveau Jésus-Christ avec plusieurs cordes se fera un fouet; c'est-à-

(1) Habens atramentarium scriptoris circa renes ejus (*Ezech. xi*).

(2) Nutus et verba scribentes (*S. Basil.*).

dire qu'il fera tomber sur les têtes sacrilèges un châtiment qui renfermera des châtiments de diverses espèces. En effet, si en ce jour il a montré tant de colère et tant d'indignation pour venger la majesté méconnue du temple de Jérusalem, lequel pourtant ne contenait que la manne et les tables de la loi, combien plus sérieusement, dit saint Jean Chrysostome, punira-t-il ceux qui auront méconnu la majesté du temple chrétien sanctifié par la sainte Eucharistie et par la présence réelle du législateur lui-même? Avec combien plus de raison accomplira-t-illa terrible menace prononcée contre les grands profanateurs du temple ancien? Sa fureur divine s'embrasera, et une fois embrasée elle ne s'éteindra plus jamais, lorsqu'il aura vu la maison de prière convertie, par notre impiété, en une maison de scandale, en un séjour où périssent les âmes (1).

Voilà pourquoi, sans aucun doute, les Pères s'accordent à dire que Dieu doit à sa justice et à sa majesté de punir la profanation des temples par des châtiments publics et sévères, parce que c'est un péché qui a un caractère spécial d'audace et de rébellion, un péché dans lequel le pécheur, non content d'insulter à la loi de Dieu, insulte à Dieu lui-même; parce que c'est un péché qui tend de lui-même à détruire directement le culte public, un péché public, solennel, s'attaquant à l'ordre social. Aussi les calamités publiques, les fléaux publics de guerres, de pestes, de disette, de tempêtes, d'incendies, d'inondations, qui désolent tant de pays et ruinent tant de fortunes, la misère, la gêne universelle en présence des progrès surprenants de l'industrie, le paupérisme qui devient chaque jour plus menaçant à côté de la baisse du prix de l'or et de toutes les apparences d'une

---

(1) Et succendetur indignatio mea in loco hoc et non extinguetur (IV Reg. xxii).



grande prospérité, les morts prématurées de tant de jeunes gens, l'extinction de tant de familles, les coups imprévus qui frappent tant d'adultes, les maladies qui chaque année déciment la population, tout cela n'est que la vengeance que Dieu exerce contre les profanateurs de ses temples (1).

Mais le châtiment corporel et visible que Jésus-Christ en ce jour infligea aux Juifs profanateurs du temple, en les flagellant de sa propre main, et en les chassant de vive force hors du temple matériel, ne fut rien en comparaison du châtiment spirituel et invisible dont il les frappa lorsqu'il voulut que Jérusalem, leur patrie, fût ensevelie avec les ruines du temple qu'ils avaient profané, et qu'eux-mêmes fussent chassés du temple spirituel de son Église. De même aussi, dans le temps présent, les châtiments temporels et visibles que Dieu fait tomber sur le monde, ne sont rien en comparaison des châtiments spirituels et invisibles par lesquels Dieu punit la profanation de ses temples.

Oh! si le voile qui dérobe aux regards les mystères du monde invisible et spirituel venait à se déchirer, oh! comme alors, bien autrement que Balthazar, vous sentiriez votre cœur oppressé, vos genoux tremblants, et toute audace s'effacer de vos pâles visages (2). Vous verriez que dans le moment même où vous profanez le temple de Dieu par vos irrévérences et par vos scandales, votre intelligence s'obscurcit, votre cœur s'endurcit, vos passions deviennent plus violentes, votre volonté plus indocile, les divines miséricordes plus rares, votre conversion plus difficile, votre réprobation plus certaine. Vous verriez Dieu s'éloigner de vous de plus en plus, et les ténèbres s'épaissir dans votre intérieur à me-

---

(1) *Ultio Domini est, ultio templi sui (Jer. LI).*

(2) *Tunc facies regis commutata est et genua ejus collidebantur ad invicem (Dan. v).*

sure que la lumière de ses inspirations et de sa grâce disparaît comme sous l'horizon ; vous verriez se condenser au-dessus de vous cette nuit terrible qui suit l'abandon de Dieu, et qui se consummera, par votre impénitence, pour se perpétuer dans l'enfer pendant l'éternité entière. Aussi est-il écrit que celui qui profane la terre de la sainteté, c'est-à-dire la maison de Dieu sur la terre, sera exclu de la demeure où Dieu manifeste sa gloire, sera exclu du ciel (1).

Oui, revenez à la raison lorsqu'il en est temps encore. Comprenez bien que le laisser aller et l'indifférence dans le temple le rend inutile pour vous, que la profanation en fait un lieu funeste ; et que, si le respect du temple sera votre salut, l'impiété et l'absence de toute retenue sera votre perte. Craignez pour votre fortune, pour votre réputation, pour votre famille, pour votre personne, et surtout pour votre âme. Renoncez plutôt à venir à l'église quand il n'y a pas nécessité d'y paraître ; et ce sera un moindre mal, que de venir ici uniquement pour souiller la maison de Dieu et attirer sur vos têtes les plus terribles châtiments.

Mais non : je veux plutôt que vous veniez en ce saint temple, mais avec des dispositions et des sentiments tout autres que ceux que vous y avez apportés jusqu'ici. Non, Dieu ne veut point vous perdre, lui qui s'immole tous les jours sur l'autel pour vous. Venez ici avec le repentir des irrévérences passées ; venez avec l'humilité de l'esprit, avec la modestie des yeux, avec le recueillement du maintien, avec des sentiments de piété et de religion. Commencez à lui plaire par votre douleur, dans le lieu même où vous l'avez insulté par des joies coupables. Confessez avec une amère contrition le détriment que vous lui avez mainte fois causé ; compensez

---

(1) *In terra sanctorum iniqua gessit, non videbit gloriam Dei (Is. xxvi).*

par votre bon exemple l'honneur que vous lui avez ravi, le respect que par votre faute il n'a pas obtenu, et dans ce même temple où vos scandales ne vous auront préparé que châtiments, vous trouverez grâce, miséricorde et pardon, et, réconciliés avec Dieu dans le temps, vous pourrez éternellement jouir de sa société. Ainsi soit-il!

---



---

## VINGT-DEUXIÈME HOMÉLIE

---

### LES SERVITEURS VIGILANTS

OU LA VIGILANCE CHRÉTIENNE

*Vigilate ergo, ne cum (dominus domus) venerit repente, inveniat vos dormientes. Quod autem vobis dico, omnibus dico : vigilate (Marc. xiii).*

Veillez, de peur que le maître de la maison, arrivant à l'improviste, ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez.

C'EST en ces termes que le Sauveur parlait de son dernier avènement en ce monde. Mais si nul des apôtres, si nul des hommes alors vivants et qui devaient mourir bientôt après, ne devait survivre jusqu'au dernier jour du monde, pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu que tous y fussent préparés, et qu'ils veillassent pour ne pas se laisser surprendre en ce jour dans l'état de sommeil du péché? *Quod autem vobis dico, omnibus dico : vigilate.*

Ah! dit saint Augustin, c'est que le moment de la mort est, pour chacun de nous, comme le suprême avènement de Jésus-Christ, et le dernier jour de notre vie est pour chacun de nous le dernier jour du monde, car le jugement universel ne sera que la répétition publique et solennelle du jugement particulier que chacun, en mourant, aura subi d'une manière privée et secrète (1). Le jugement der-

---

(1) Tunc enim unicuique veniet dies ille, cum venerit ejus dies; ut talis hinc exeat qualis est judicandus illa die (S. Aug.).

nier nous trouvera donc sans prévoyance et sans préparation, si tels nous aura trouvés le jour de notre mort (1). Donc, lorsque Notre-Seigneur nous recommande de nous tenir tous prêts pour le dernier jour du monde, il a voulu nous recommander de l'être tous pour le dernier jour de notre vie, parce que le jugement, que nous subirons tous à la mort, décidera sans appel de notre sort au jour du jugement universel (2).

Or le Seigneur n'a pas voulu se contenter de nous recommander en général la vigilance dans l'expectative du dernier assaut que viendra nous livrer la mort, mais il a voulu en traiter tout exprès dans la parabole des serviteurs vigilants. Ainsi, en expliquant cette importante parabole dans laquelle le Seigneur nous a exposé la théorie, proposé la récompense et inculqué la nécessité de la vigilance chrétienne, je prétends vous y exhorter tous sans exception : *omnibus dico : vigilate*. Afin que, déterminés à la pratiquer sérieusement, sans délai, sans interruption, nous n'ayons pas le malheur d'être surpris par la mort dans le sommeil et l'assoupissement du péché : *ne cum venerit repente, inveniat vos dormientes*.

PREMIER POINT. Les Juifs avaient coutume, en voyage, de relever quelque peu leurs vêtements et de les rattacher par une ceinture autour des reins, afin d'être plus libres et plus lestes pour la marche. C'est à cet usage, dit un commentateur, que Notre-Seigneur fait allusion quand il nous recommande de nous ceindre les reins (3), c'est-à-dire qu'il

(1) *Imparatum enim inveniet dies ille, quem imparatum inveniet suæ vitæ ultimus dies (S. Aug.).*

(2) *Ac per hoc vigilare debet omnis Christianus, ne imparatum eum inveniat Domini adventus (Id.).*

(3) *Sint lumbi vestri præcincti (Luc. XII).*

nous veut libres et dégagés d'embarras dans le chemin qui doit nous conduire à la céleste patrie (1).

Mais comme il s'agit ici d'un voyage spirituel, c'est aussi dans le sens spirituel que nous avons à nous ceindre les reins. Pour bien comprendre ceci, remarquez, nous dit saint Pierre Chrysologue, que dans les reins est le siège de la concupiscence charnelle, et que de là prennent naissance toutes les tentations de la chair; là, par conséquent, est la source funeste de la fragilité humaine et de nos plus fréquentes chutes (2). Donc, continue ce saint Père, lorsque Notre-Seigneur nous a ordonné de nous ceindre les reins (3), il a entendu nous bien inculquer que si nous voulons parcourir la voie qui conduit au salut éternel, il faut commencer par réprimer la chair par la ceinture de la chasteté, parce que les inclinations et les vices de la chair sont comme des vêtements embarrassants et lourds qui courbent l'âme vers la terre, et lui rendent impossible un seul pas vers le ciel (4). Oui, ajoute saint Grégoire, nous mettons alors réellement une ceinture autour des reins, selon le précepte de Jésus-Christ, lorsque nous réprimons la luxure par la pratique de la continence chrétienne (5). Ah! mes chers frères, le christianisme est une loi de chasteté et de pureté : la preuve en est, que seul le christianisme commande la chasteté et seule la conserve. La chasteté est donc, selon saint Pierre Chrysologue, comme le baudrier militaire, comme le signe distinctif de la

(1) Ut sitis expediti ad iter ad cœlum (*Corn. a Lapide*).

(2) Ex lumbis tota carnis negotia suscitantur. In lumbis est humani lapsus et humanæ fragilitatis occasio (*S. Petr. Chrysol.*).

(3) Sint lumbi vestri præcincti (*Luc. XII*).

(4) Constringenda est caro continentię cingulo; ne effusa vitiis ac peccatorum gravata pondere, cœlestibus non possit insistere ingressibus (*S. Petr. Chrysol.*).

(5) Lumbos præcingimus, cum carnis luxuriam per continentiam coarctamus (*S. Greg.*).

milice chrétienne; et, sans la chasteté, on ne peut prétendre marcher à la conquête du royaume des cieux, puisque nous ne saurions sans elle être de vrais chrétiens, de vrais soldats de Jésus-Christ (1).

Mais comme les bonnes œuvres n'ont pas de valeur sans la chasteté, de même aussi, dit saint Grégoire, la chasteté seule sert de peu ou de rien sans les bonnes œuvres, sans la pratique des vertus et de tous les devoirs du christianisme (2). Aussi le Seigneur, après nous avoir ordonné de ceindre nos reins par l'attention sévère à sauvegarder la pureté, a-t-il ajouté immédiatement : « Et portez dans vos mains des lampes allumées (3). » Car, dit saint Pierre Chrysologue, les lampes allumées en nos mains ne sont autre chose que les bonnes œuvres pratiquées par nous (4). En effet, de même que la lampe répand sa lumière devant celui qui la porte, et éclaire sa marche au milieu des ténèbres, de même aussi les bonnes œuvres et l'exercice des vertus projettent leur lumière devant celui qui les pratique, favorisent sa marche au travers des voies ténébreuses du siècle présent, et l'aident à retrouver le droit sentier du salut éternel (5).

Faites bien attention, ajoute ce grand et saint docteur, que la lampe éclaire non-seulement celui qui la porte, mais aussi celui qui la voit. Or c'est précisément ce qui se vérifie par rapport aux saintes œuvres de la religion et de la charité; elles n'illuminent pas seulement ceux qui les pratiquent,

(1) *Cincti castitatis balteo quod est insigne militiæ Christianæ (S. Petr. Chrysol.).*

(2) *Nec castitas magna est sine bono opere, nec opus bonum est aliquid sine castitate (S. Greg.).*

(3) *Et lucernæ ardentes in manibus vestris (Luc. xii).*

(4) *In manibus sanctorum ipsa bona opera lucernæ sunt (S. Petr. Chrysol.).*

(5) *Ut lucerna ante oculos, bonum opus in mentibus sic refulgeat (S. Petr. Chrysol.).*



mais encore ceux qui en sont témoins, et, par la magique vertu de l'exemple, elles deviennent un encouragement, un aiguillon et un guide à quiconque veut marcher dans la bonne voie (1). Oh ! comme elle est belle et attrayante la sainteté et la vertu des vrais chrétiens ! Comme elle brille d'une splendeur céleste ! De même que la lumière est aperçue de tous, et de ceux qui la recherchent, et de ceux qui voudraient la fuir parce que la débilité de leur vue ne peut la supporter ; ainsi la vertu chrétienne se fait reconnaître de tous, et de ceux qui l'admirent et en profitent, et de ceux même qui la critiquent et la fuient, parce qu'elle est une perpétuelle censure de leurs mœurs. Il est donc vrai de dire que nous tenons vraiment dans nos mains la lampe, lorsque, par la lumière de nos actes vertueux, lorsque, par la sainteté de notre conduite, nous sommes aux autres un sujet d'édification et d'exhortation au bien (2). Or c'est justement ce devoir d'édifier le prochain que le Seigneur a entendu nous recommander, quand il a dit ailleurs : « Faites que la lumière de vos vertus et de vos bonnes œuvres brille aux yeux des autres de telle manière, que, témoins du bien que vous faites, ils prennent aussi la résolution de glorifier eux-mêmes votre Père céleste par une vertueuse et sainte vie (3). »

Telles sont donc les deux principales obligations que Jésus-Christ impose aujourd'hui à tout chrétien : savoir, la pureté et la chasteté du corps, et l'édification par toute la conduite de la vie, en sorte qu'à la sainteté des œuvres qu'il pratique on reconnaisse la vérité divine de la foi qu'il pro-

(1) Non portanti tantum lucerna lucet, sed et multis ; et bonum opus, dum fano in uno lucet, multos illustrat exemplo (*S. Petr. Chrys.*).

(2) Lucernas ardentis in manibus tenemus, cum per bona opera proximis nostris lucis exempla damus (*S. Greg.*).

(3) Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est (*Matth.*, v).

fesse (1). Saint Augustin avait dit qu'avoir une ceinture autour des reins, et à la main des lampes allumées, c'était fuir le mal et pratiquer le bien (2).

Malheur donc, dit Eusèbe d'Émèse, à ceux dont les discours, dont la vie ne répand pas autour d'eux la lumière de la vertu, mais d'inférieures ténèbres, les ténèbres du scandale, du vice et du péché. Ah! ils n'ont pas entre leurs mains les lampes qui puissent les guider et les conduire au salut, mais des tisons d'enfer qui les entraîneront et eux-mêmes et les autres avec eux à leur perdition (3).

En troisième lieu, ajoute le Seigneur, vous devez vous tenir toujours prêts comme des gens qui attendent que leur maître revienne des noces, afin de lui ouvrir aussitôt dès qu'il frappera à la porte (4).

Mais comment Jésus-Christ nous recommande-t-il, à nous hommes, d'imiter la conduite d'autres hommes? *Similes hominibus!* Ah! dit saint Pierre Chrysologue, il y a une grande différence d'homme à homme. Ceux qui vivent dans une juste dépendance par rapport à Dieu, et dans l'exacte observance de sa loi, sont toujours prêts et en éveil dans l'attente de l'arrivée de leur céleste époux, ceux-là sont vraiment hommes (5). Car l'Esprit-Saint a dit : Craindre Dieu et observer ses commandements, voilà ce qui constitue essentiellement l'homme intelligent et sage. C'est là

(1) Duo autem sunt quæ jubentur : ut et munditia sit castitatis in corpore et lumen veritatis in operatione (*S. Greg.*).

(2) Quid est lumbos restringere et lucernas tenere, nisi diverte a malo et fac bonum (*S. Aug.*).

(3) Illorum lucernæ extinctæ sunt, qui neque doctrina, neque operatione aliis refulgent (*Eus. Emiss.*).

(4) Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur a nuptiis, ut cum venerit et pulsaverit confestim aperiant ei (*Luc. xii*).

(5) Homines sunt qui more debitæ servitutis, indefessis excubiis adventum sui domini præstolantur (*S. Petr. Chrys.*).

être vraiment homme (1). Ceux au contraire qui abandonnant le service de Dieu, ne cherchent qu'à satisfaire leurs inclinations charnelles, ne sont préoccupés que des appétits sensuels, ceux-là n'ont de l'homme que la forme extérieure; mais ce ne sont pas véritablement des hommes; ce sont des animaux brutes, des êtres semblables à tous les autres bipèdes (2). Et en effet le prophète David ne craint pas d'assimiler aux bêtes brutes les hommes voluptueux qui ne connaissent pas d'autre loi que l'intérêt, d'autre maître que la chair, d'autre paradis que l'empire des sens. Et certes il n'y a pas lieu de s'étonner que lorsqu'ils dégradent ainsi leur intelligence, leur cœur et leurs membres, ils reçoivent la qualification de bêtes brutes, puisqu'ils en imitent la vie (3)? Élevons-nous donc enfin de la région de la terre à celle du ciel, de la société des brutes à celle des véritables hommes, *similes hominibus*; oui, à la société des hommes formés sur le modèle de l'homme parfait, de l'homme par excellence, qui est Jésus-Christ, parce qu'il est Dieu en même temps, et pour cela donné comme type parfait à l'humanité : Voilà l'homme! *Ecce homo!*

Or, cet homme parfait, qui est encore notre Dieu et Seigneur, célèbre tous les jours, selon Théophilacte, des noces spirituelles dans le ciel, s'unissant comme époux aux âmes saintes et élues, qui lui arrivent du séjour terrestre (4). Mais pendant qu'il célèbre ces noces éternelles dans le ciel, dit ce même interprète, il descend sur la terre, et se présente à

(1) Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo (*Eccl. xii*).

(2) Qui vero ventri serviunt et de carnis voluptate solliciti divinam nesciunt servitutem, non sunt homines vocandi, sed jumenta (*S. Petr. Chrys.*).

(3) Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis (*Ps. xlviii*).

(4) Quotidie nuptiæ fiunt in cælo. Quotidie in cælis Christus sibi desponsat animas sanctorum (*Theophil.*).

chacun de nous soudainement au moment de la mort (1). En effet, selon Euthyme, si Jésus-Christ intervient dans la mort des justes, il intervient aussi dans celle des pécheurs (2).

Jésus-Christ donc, dit saint Grégoire, vient à nous quand il s'apprête à nous juger ; il frappe à la porte de notre cœur, lorsque par les douleurs et les angoisses de la dernière maladie, il nous fait entendre que notre mort est prochaine (3). Celui qui lui ouvre aussitôt est le fervent chrétien qui, à la première sommation de l'amour, répond avec un cœur tendre et confiant (4). Au contraire, l'âme pécheresse, à en juger par le tremblement qui la saisit à la dernière heure, semble déclarer qu'elle ne veut pas ouvrir au Seigneur, parce qu'elle sait bien que son juge sera celui-là même qu'elle se souvient d'avoir traité avec un souverain mépris pendant la vie (5). Mais l'âme vraiment chrétienne, ayant conscience de la vie vertueuse qu'elle a menée, soutenue par l'espérance sainte qu'elle a conservée en son cœur, sait bien qu'à la mort, qui pour elle approche, elle ne trouvera pas en Jésus-Christ un juge qui la condamne, mais un père qui la récompensera, un époux qui l'accueillera dans ses bras ; en sorte que ne distinguant presque plus entre habiter déjà dans le ciel, ou y arriver bientôt, elle jouit déjà de la patrie céleste, comme si elle en avait déjà obtenu la possession (6).

(1) Revertitur ex cœlestibus nuptiis quia in unius cujusque propria morte inexpectatus advenit (*Theophil.*).

(2) Christus advenit ad mortem non solum justorum sed etiam peccatorum (*Euthym.*).

(3) Venit quippe Dominus, quum ad judicium properat ; pulsatur vero, cum jam per ægritudinis molestias esse mortem vicinam designat (*S. Greg.*).

(4) Cui confestim aperimus, si hunc cum amore suscipimus (*Id.*).

(5) Aperire enim judicii pulsanti non vult qui exire de corpore trepidat et quem contempsisse se meminit judicem formidat (*Id.*).

(6) Qui autem de sua spe securus est, pulsanti confestim aperit ; quia lætus judicem sustinet ; et cum tempus propinquæ mortis advenerit, de gloria tribulationis hilarescit (*Id.*).

Ainsi, le Seigneur en nous disant : « Vous êtes semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces ; » a voulu nous donner à entendre que nous devons continuellement nous tenir dans l'attente de ce divin avènement. Car la vie du vrai chrétien n'est que la perpétuelle attente de Jésus-Christ (1) ; et c'est pour cela que le prophète disait : « Je ne fais autre chose en cette vie qu'attendre le Seigneur (2). » Puis, s'adressant à nous, il ajoutait : Et toi, ô homme, attends aussi le Seigneur ; et en attendant, comporte-toi en homme plein de cœur ; apprends à supporter l'éloignement de Dieu dans l'espérance de le voir bientôt (3). Également l'apôtre saint Paul disait : « En cette vie nous ne faisons autre chose qu'attendre notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ (4). » En lui et par lui « nous nous attendons à être rachetés de l'état de servitude dans lequel se trouvent actuellement nos corps, et à nous voir, pour toujours comptés au nombre des enfants de Dieu (5). »

Telle est donc la doctrine, la théorie de la vigilance chrétienne. Nous devons surveiller avec une sainte jalousie la pureté, la sainteté de nos cœurs ; c'est ce que signifie la ceinture autour des reins. Nous devons, par la sainteté de notre propre vie, et par la pratique des bonnes œuvres, concourir à la sanctification et au bien spirituel de nos frères ; c'est ce que signifient les lampes allumées tenues en nos mains. Nous devons constamment nous souvenir que nous sommes des créatures intelligentes créées pour le ciel,

(1) *Vita Christiani est expectatio Christi.*

(2) *Expectans expectavi Dominum (Ps. xxvi).*

(3) *Expecta Dominum, viriliter age ; et confortetur cor tuum et sustine Dominum (Ps. xxvi).*

(4) *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum (Philipp. iii).*

(5) *Adoptionem filiorum Dei expectantes redemptionem corporis nostri (Rom. viii).*

et non des brutes condamnées à se traîner sur la terre ; c'est à des hommes que nous devons ressembler. Nous devons continuellement soupirer après la venue de Jésus-Christ, et vivre uniquement du plaisir de l'aimer, de l'espérance de le posséder au jour où après avoir célébré les célestes noces avec d'autres âmes, il viendra pour les célébrer aussi avec nous : *quando revertatur a nuptiis*. Ainsi disposés, toujours vigilants et toujours prêts, nous irons à sa rencontre pour répondre incontinent à son appel, et nous jeter dans ses bras à l'heure de notre mort : *confestim aperiant ei*.

Oh ! heurcuses les âmes vraiment pieuses et chrétiennes qui, placées sur la terre, n'ont de désirs que pour le ciel, et vivant parmi les hommes, n'aspirent qu'à Dieu ! « Non, disait le prophète, elles ne seront jamais déçues, jamais couvertes de confusion (1) ! » Mais que dis-je ? Le prophète ! Le Seigneur lui-même a proclamé le bonheur de ces bons chrétiens, lorsqu'il a ajouté ces mots : « Heureux ces serviteurs affectueux et fidèles, que le maître à son arrivée trouvera ainsi vigilants ! En vérité je vous le dis, il les fera asseoir, et se ceignant d'un linge, il voudra, passant dans leurs rangs, les servir lui-même (2). »

Ah ! les belles paroles ! Par ce langage le Seigneur, après nous avoir exposé la doctrine de la vigilance chrétienne, a voulu nous en faire connaître le salaire et la récompense.

Le mot « se ceignant d'un linge » rappelle cet autre mot prononcé au commencement de la parabole « mettez une ceinture autour de vos reins. » Ce qui revient à dire : de même que mes fidèles serviteurs auront eu soin de se ceindre pour moi, j'en ferai autant pour eux. Mais quelle sera cette mystérieuse ceinture ? David avait dit : « Le Seigneur règnera

---

(1) Non confundentur qui expectant eum (Is. XLIX).

(2) Beati servi illi quos cum venerit Dominus invenerit vigilantes ! Amen dico vobis quod præcinget se et transiens ministrabit illis (Luc. XII).

dans toute la splendeur de sa majesté ; il apparaîtra revêtu, entouré de son pouvoir et de sa force comme d'une ceinture (1). » Et Isaïe ajoute que la justice sera la ceinture de ses reins (2). Or de même que Jésus-Christ apparaît au moment de la mort, revêtu de force et de justice pour punir le pécheur, serviteur infidèle et révolté, ainsi à ce suprême moment, pour récompenser le juste, serviteur docile, dévoué et fidèle, il apparaîtra revêtu de miséricorde et d'amour. Quel bonheur, dit Eusèbe d'Émèse, de le voir ainsi venir à notre rencontre, vêtu, entouré seulement de bonté et de clémence, avec l'air et toutes les manières de la plus vive sympathie, de la plus affectueuse tendresse (3) ! Oui, tel il sera alors. Il changera de condition et d'office. *Transiens*, c'est-à-dire, selon une explication de saint Pierre Chrysologue, de même que par rapport au pécheur, il s'est changé, de maître bon et miséricordieux qu'il était, en juge sévère et inexorable, de même aussi par rapport au juste, il change en sens contraire : de maître souverain qu'il est, il devient le serviteur de ses serviteurs eux-mêmes ; et en remplit les humbles et pieux devoirs, comme s'ils étaient devenus les maîtres à leur tour (4).

Que signifie ensuite cette expression, « il les fera asseoir » ? car le texte dit effectivement : « Il les fera asseoir à table et les servira lui-même. » Que cette expression est gracieuse ! dit ici saint Cyrille. Par là, le Seigneur nous fait connaître que s'il nous trouve fidèles à l'heure de la mort, il nous conduira lui-même au repos de la bienheureuse éternité ; et là, par la douce quiétude, par la richesse et l'abondance des délices

(1) Dominus regnavit ; decorem indutus est ; et præcinxit se (Ps. xcii).

(2) Erit justitia cingulum lumborum ejus (Is. xi).

(3) In eo quod præcinget se et transibit quo affectu, quo amore, quibus charitatis visceribus eos suscipiet manifestissime ostendit (*Emiss.*).

(4) De dominatione ad fidelium suorum pia transibit officia ; ad alios de misericordie Patre severissimum transibit in judicem (*S. Petr. Chrys.*).

spirituelles, il nous délassera de nos longs travaux, il nous remettra des longues fatigues essuyées à son service parmi les travaux, les misères et les privations de la vie présente (1). Excessive condescendance ! Étrange renversement de choses ! s'écrie saint Pierre Chrysologue (2). Le maître s'abaisse à servir son propre serviteur assis à table (3) ! Jésus-Christ lui-même remplit auprès de ses serviteurs les plus bas offices (4). Un Dieu lui-même se tient là plein de bonté et d'attentions délicates auprès de l'homme qui repose (5). Qu'il n'y ait en cela aucun sujet d'étonnement, nous dit Théophilacte ; Jésus-Christ nous l'a dit : Nous serons traités dans le ciel, comme nous l'aurons traité sur la terre. Si maintenant nous le servons et nous le restaurons dans la personne des pauvres qui le représentent, il nous rendra la pareille en nous servant et en nous restaurant nous-mêmes (6). Heureux donc, mille fois heureux les serviteurs que le divin maître à son arrivée trouvera vigilants ! Peu importe, ajoute Notre-Seigneur, que le divin maître arrive à la seconde ou même à la troisième veille de la nuit ; à quelque heure qu'il arrive, le sort des serviteurs trouvés vigilants et fidèles sera toujours heureux (7).

Pour l'intelligence de cette parabole, il faut se souvenir que chez les Juifs la durée de la nuit se divisait en trois parties qu'on appelait veilles (a). Mais la nuit dont parle ici le Seigneur,

(1) Quasi fessos refocillans et apponens spirituales delicias (*S. Cyrill.*)

(2) En inaudita mutatio rerum (*S. Petr. Chrysol.*).

(3) Epulanti servo servit Dominus accinctus (*Id.*).

(4) Pueris suis ministerium suum facit Christus (*Id.*).

(5) Discumbenti assistit Dominus (*Id.*).

(6) Par eis tribuens, sicut enim ipsi ei ministraverunt, ita eis vicissim ipse ministrat (*Theophil.*).

(7) Et si venerit in secunda vigilia, aut in tertia vigilia venerit et ita invenerit.

(a) Corneille Lapiere paraît néanmoins supposer que les Juifs, comme les Romains, divisaient la nuit en quatre veilles. Voyez le commentaire de ce grand Exégète, au chapitre xiv de saint Matthieu, v. 25 ; et au chapitre xii de saint Luc, v. 33. (*Note du Traducteur.*)



observe Euthyme, c'est la vie humaine, qui est comme une nuit obscure, à cause des ténèbres qu'y répandent les erreurs des hommes et les artifices du démon (1). Cela posé, les trois veilles ou parties de cette nuit dont parle ici Notre-Seigneur, sont, d'après Théophilacte, les trois principales périodes de la vie, savoir l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse (2). Donc le Seigneur, quand il nous a dit que le maître, à quelque heure qu'il vienne, s'il trouve ses serviteurs vigilants, assurera leur bonheur, a voulu, dit saint Grégoire, nous donner une idée de la longanimité de sa patience et de son excessive miséricorde; car bien que l'homme ne lui ait pas été fidèle à toutes les époques de sa vie, pourvu que le Seigneur le trouve en état de grâce au moment de la mort, fût-ce même dans la dernière période de l'âge viril, ou sur le déclin de la vieillesse, il est tout disposé à le bien accueillir et à le récompenser (3).

Ne nous faisons pourtant pas illusion, ajoute saint Grégoire; le Dieu qui a promis le pardon au repentir même dans un âge avancé, n'a pas promis de nous accorder cet âge avancé, il n'a pas même assuré un seul jour au pécheur. C'est pour cela même que Jésus-Christ fait immédiatement suivre sa parabole de cette réflexion : « Sachez bien que si le père de famille connaissait l'heure à laquelle viendra le voleur, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison (4). » Or, par le père de famille, selon Haymon, le Seigneur entend

(1) Nocti præsens vita comparatur propter infusam ei caliginem a demoniis et erroribus (*Euthym.*).

(2) Prima vigilia qua adolescentes sumus, secunda qua viri, tertia qua senes (*Theophil.*).

(3) Longanimitatis patientiam insinuans Dominus ait : et si in tertia vigilia ita invenerit, beati sunt servi illi (*S. Greg.*).

(4) Hoc autem scitote quoniam si sciret Pater familias qua hora fur veniret, vigilaret utique et non sineret perfodi domum suam (*Luc xii*).

notre âme (1). L'arrivée du voleur, c'est le jour, le moment, la cause de notre mort, qui vient toujours à l'improviste; et si elle nous trouve assoupis dans la léthargie du péché, elle nous enlève et nous ravit à jamais le trésor de notre âme (2). Voilà pourquoi Jésus-Christ conclut par cette exhortation : « Et vous aussi, soyez toujours prêts et disposés, puisque au moment que vous y penserez le moins, le Fils de l'Homme viendra vous citer à son tribunal (3). » C'est-à-dire que le Sauveur, après nous avoir proposé la doctrine et la récompense de la vigilance chrétienne, nous en indique encore la nécessité et l'importance, qui est une conséquence évidente de l'incertitude du moment de la mort.

Malheureux que nous sommes ! Nous mourrons tous certainement; mais quand et comment fondra sur chacun de nous cette terrible catastrophe qui du même coup jettera notre corps dans la tombe, notre âme dans l'éternité ? Nous ne le savons, ni ne pouvons le savoir : l'homme ignore sa fin (4). Chacun de nous verra-t-il l'accomplissement, le résultat des plans qu'il a formés, des espérances qu'il a conçues, des œuvres qu'il a commencées, de la carrière qu'il a embrassée, du procès qu'il a intenté, du projet qu'il a arrêté définitivement, de l'affaire qu'il a entamée ? Nous n'en savons rien !

A l'incertitude du temps se joint celle des circonstances de notre mort. Que sera notre mort ? Sera-t-elle naturelle ou violente, précédée d'une longue maladie ou subite ? Mourrons-nous de la fièvre ou d'apoplexie ? à la maison ou en voyage ? dans notre lit ou sur pied ? dans l'état de sommeil ou de veille ?

(1) *Pater familias est noster animus (Haym.).*

(2) *Furis adventus mors est, quæ improvisa dum non speratur advenit, et thesaurum animæ nostræ ad penas rapit (Id.).*

(3) *Et vos estote parati quia quæ hora non putathis filius hominis veniet (Luc xii).*

(4) *Nescit homo diem suum (Eccl. ix).*

Mourrons-nous dans le trouble ou dans le calme? en hommes, avec l'usage de nos facultés, ou en bêtes brutes et dans la stupidité où nous aurons vécu? avec l'assistance d'un prêtre ou privés des consolations de la religion? Mais, ce qui importe davantage, mourrons-nous en état de grâce ou de péché? Notre dernier soupir sera-t-il un acte de piété ou un blasphème? Mourrons-nous de la mort précieuse des justes, ou de la mort très-mauvaise des pécheurs? Rien de tout cela ne nous est connu. D'épaisses ténèbres couvrent ce mystère de l'avenir, que l'on ne saurait pénétrer sans une secrète horreur. O nuage sacré, qui environnes le trône de Dieu! O urne fatale, qui reçois en ton sein la destinée de chaque homme, et qui laisses ignorer à chacun en particulier la sienne! Mais pourquoi, dit saint Augustin, Dieu a-t-il voulu nous cacher notre dernier jour? si ce n'est précisément afin que chaque jour pouvant être le dernier, on soit chaque jour en éveil et sur ses gardes (1). Et, en effet, de ce que le mode et le temps de notre mort nous sont cachés, de ce que notre mort sera un événement imprévu, Jésus-Christ lui-même a conclu la nécessité de nous tenir toujours prêts à l'avance : « Soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra au moment que vous y penserez le moins. Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure (2). »

Mais, ô funeste artifice de l'ennemi de notre salut! Ne pouvant plus, comme il fit à l'égard de nos pères, nous entraîner au péché par la promesse de l'immortalité (3), il nous entraîne au mal, d'après la remarque d'Haymon, en nous faisant oublier que nous sommes mortels, en nous faisant

(1) Ideo voluit omnes latere ultimum diem, ut dum ignoratur unus, observentur omnes dies (*S. August.*).

(2) Et vos estote parati, quia qua hora non putatis filius hominis veniet; vigilate quia nescitis diem neque horam (*Luc. xii*).

(3) Nequaquam moriemini (*Gen. iii*).

regarder toujours comme éloignée l'heure de la mort, et si longtemps que nous vivions, en nous poussant toujours à désirer encore de vivre quelques années de plus (1), en sorte que, cédant à l'illusion, nous tournions en poison mortel le remède lui-même. Parce que nous ignorons le terme de la vie, nous vivons comme si notre vie ne devait pas avoir de terme; parce que nous ignorons le moment de notre mort, nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir; et parce que nous ignorons quel sera notre dernier jour, nous vivons tous les jours dans une sécurité que peut seule procurer une stupide indifférence.

Eh ! qui sont ceux qui oublient ainsi la mort ? Est-ce peut-être la vierge pure, l'honnête mère de famille, le bon chrétien, le prêtre zélé, le solitaire dévot, le fervent pénitent ? Sont-ce peut-être les âmes pieuses de tous les états, de toutes les conditions et de tout sexe ? Non, non, ceux-là y pensent volontiers, y pensent toujours, portant autour d'eux la ceinture de la mortification évangélique, et dans leurs mains les lampes toujours allumées de leurs bonnes œuvres, en vrais et fidèles serviteurs ; ils sont toujours vigilants, toujours prêts dans l'attente de l'arrivée du maître.

C'est-à-dire que ceux-là précisément pensent continuellement à la mort, qui en quelque sorte, pourraient se dispenser de cette préparation. Tandis que ceux qui oublient le plus la mort sont ceux qui furent esclaves de toutes les passions, de tous les vices ; ceux qui auraient tant de péchés à pleurer, tant de scandales à faire disparaître, tant de mal à réparer, tant de vices à corriger, ceux, en un mot, pour qui mourir et être damnés sera une même chose. C'est-à-dire que ceux-là précisément pensent moins à la mort, qui ont le plus à en re-

---

(1) *Solet diabolus tepidos Christianos decipere, ut quibus suadet culpam, longam promittat et vitam (Haym.).*

douter les surprises, et auxquels il importerait plus d'y penser!

Sur quoi enfin fondez-vous cette sécurité insensée? La vigueur de vos forces ne saurait vous défendre, ni la fleur de l'âge vous garantir, ni une forte constitution vous mettre à l'abri du danger. L'histoire de la vie humaine nous démontre que la mort abat le plus souvent l'arbre avant qu'il ait porté son fruit; que le plus souvent elle coupe la trame avant que la toile soit finie; que le plus souvent elle devance plutôt qu'elle ne suit le cours ordinaire de la nature, parce qu'il meurt plus d'enfants que d'adultes, plus d'hommes dans l'âge mûr que de vieillards. Les neuf dixièmes du genre humain n'arrivent pas à cinquante ans. Lorsque la sainte Écriture nous représente la puissance divine, qui brandit son glaive et qui bande son arc pour lancer ses flèches (1), le glaive représente la mort prête à immoler les vieillards placés sous sa main; l'arc et les flèches ce sont les coups de la mort allant atteindre les jeunes gens qui se flattent d'être encore bien loin hors de leur portée.

A chaque instant une révolution dans les humeurs du corps, un coup de sang, une oppression de cœur, la rupture d'une veine, une congestion cérébrale, un morceau avalé de travers, peuvent nous ôter la vie. Aux causes naturelles se joignent des causes violentes. A chaque instant nous apprenons un cas de mort par empoisonnement ou par l'effet d'une chute; cet homme assassiné par suite d'une méprise, cet autre frappé en trahison. A chaque instant vous pouvez trouver la mort dans votre salon ou au théâtre, au jeu ou à la promenade, à table ou au lit; il n'est pas d'année, de jour, d'heure où vous puissiez vous flatter

---

(1) *Gladium suum vibrabit; arcum suum tetendit et paravit illum; et in eo paravit vasa mortis (Ps. vii).*

d'être à l'abri des coups de la mort. Donc quelle contradiction, quelle folie n'est pas la vôtre ! Pouvoir mourir à chaque instant et oser vivre en état de péché (1) !

Hélas ! de même que le prophète Habacuc était suspendu dans les airs par sa chevelure et par la main de l'ange, au-dessus de la fosse aux lions, vous qui êtes en état de péché je vous vois suspendus au-dessus du gouffre de l'enfer par un fil léger et fragile qui va s'usant chaque jour et qui en mille manières peut ou se rompre de lui-même ou être tranché par une main ennemie ; et vous y restez suspendus le sachant et le voulant bien, avec le rire sur les lèvres, les mets à la bouche, les cartes en main, et vous sentant en flagrant délit de péché et de crime ! Comment oser se livrer à la débauche, à l'hilarité, au repos, en un danger si manifeste de se damner ?

Qu'Holopherne s'endormît devant Béthulie, et qu'il ne craignît pas de recevoir le coup mortel de la main de cette Judith si amie en apparence ; que Sisara cédât à la fatigue et au sommeil sans rien craindre de cette Jahel si prévenante et si courtoise ; que Saül reposât sans craindre d'être surpris par David qu'il savait désarmé et errant dans les bois, je le comprends ; mais vous qui savez avoir Dieu pour adversaire, vous qui savez que vous êtes un objet de haine et d'abomination aux yeux de Dieu, à cause de vos vices, et que rien ne peut vous mettre à l'abri de sa juste colère ; vous qui devez à chaque instant vous attendre à être traîné à son redoutable tribunal, comment osez-vous dormir tranquille, au sein des voluptés ?

Aujourd'hui que les morts subites sont devenues la manière la plus fréquente de terminer sa vie ; aujourd'hui

---

(1) Quomodo vivere audeas ubi mori non times ?

que la mort frappe ses coups sans avoir fait briller aux regards l'éclair de son glaive; aujourd'hui que par un mystérieux châtiment, juste peine de tant de nouveaux mystères d'iniquité, l'on meurt et l'on est mort avant de se sentir mourir; aujourd'hui mettre un intervalle entre le péché et le repentir, c'est plus qu'une témérité, c'est une fureur, c'est un désespoir, c'est une résolution infernale de se damner. Ah ! secouez-vous ! Sortez de ce profond assoupissement qui vous oppresse ! Invoquez le Dieu de bonté afin qu'il vous guérisse de cette somnolence morbide qui vous aveugle sur le danger même auquel elle vous expose (1).

Veillez et renoncez à vos désordres, jeunes gens esclaves du plaisir. Veillez et renoncez à vos intrigues, jeunes personnes qui courez aveuglement à votre perte. Veillez et mettez fin à vos spéculations aussi sordides qu'injustes, hommes voués à la cupidité. Veillez et mettez des bornes à toute cette insatiable ambition, à tout ce faste, hommes perdus d'orgueil. Veillez et renoncez à cette vie de tiédeur, de mollesse et de dissipation, ecclésiastiques sans zèle et sans ferveur. Veillez et sachez mettre sous les pieds toutes ces pointilleries de l'amour-propre, âmes ulcérées par les rancunes et les ressentiments. Veillez et mettez un terme à ces passe-temps, à ces fêtes mondaines, ô hommes profanes ! Veillez tous, afin que Jésus-Christ venant vous juger au moment de votre mort ne vous surprenne pas dans cet état de funeste sommeil où votre réprobation serait infaillible. Puis donc que la mort, semblable à un ennemi astucieux vous dresse en tous lieux ses embûches, puisqu'elle peut à toute heure vous surprendre, sachez, si vous êtes sages, la pré-

---

(1) Ut quid tu sopore deprimeris ? Surge et invoca Deum tuum (Jon. 1)!

venir ; sachez la désarmer : et par la vigilance chrétienne, sachez, vous aussi, l'attendre à toute heure, en tout lieu (1).

Quel n'est pas votre bonheur, ô âmes justes, qui toujours en garde contre les occasions périlleuses, contre les pièges tant de la part des hommes que du démon, contre les séductions du monde, contre les inclinations de la chair, toujours attentives à examiner vos pensées, à purifier vos affections, ne fermez jamais les yeux sur les dangers dont vous êtes entourées par rapport au salut éternel, et mettez toute votre sollicitude à vous enrichir de mérites, à pratiquer la vertu dans sa perfection. Vous êtes toujours vigilantes ; et de même que les pécheurs dorment spirituellement, alors même que leurs yeux corporels sont éveillés ; de même vous en sens contraire, bien que vous reposiez et que vous dormiez de corps, vous veillez par l'esprit ; parce que vos bonnes œuvres, vous dit un pieux interprète, sont pour vous comme des anges gardiens, qui veillent pour vous, qui prient pour vous auprès de Dieu, et vous tiennent toujours unies à lui (2).

Heureux donc et vous et nous tous ensemble, si, comme vous, nous nous trouvons avoir la main à l'œuvre de notre salut, lorsque le Souverain Maître viendra nous retirer de ce monde ! Heureux si, au moment de la mort, nous nous trouvons être des serviteurs fidèles et vigilants ! Parce que, selon la promesse que Jésus-Christ nous en a faite avec serment, nous serons comme vous par la bonté du divin Maître introduits dans son céleste palais, et mis en possession de tous ses biens célestes et éternels.

SECOND POINT. Lorsque le Seigneur nous recommande de veiller, *vigilate*, il n'entend pas que prévenus de la

(1) *Mors te ubique expectat, si sapiens es tu ubique eam expecta.*

(2) *Justus etiamsi dormiet, ipsa sua bona opera pro eo vigila bunt et orabunt.*



caducité de notre existence, nous nous mettions à veiller pleins d'alarmes sur la conservation de nos jours, et qu'à force de précautions multipliées, de délicatesses recherchées, nous tâchions de soutenir cet édifice d'argile qui est notre corps. Mais ce qu'il entend, c'est que nous fassions notre possible pour fortifier l'âme par la pratique des bonnes œuvres ; et pour cela encore il nous sera utile de songer à ce qui rend la mort plus terrible, savoir que, si sa venue est certaine, si les circonstances en sont inconnues, il ne faut pas oublier qu'elle ne vient qu'une seule fois : *Semel mori* (1) ! et que partant elle est irréparable dans ses suites.

Si l'on mourait deux fois, la mort ne serait plus un passage critique, décisif, redoutable. Dans la seconde mort on pourrait réparer les erreurs de la première ; mais non, il n'y a qu'une seule mort ; et si dans cette unique mort on échoue, on échoue pour toujours. De même que l'arbre, nous dit l'Écriture, tombant sous le coup de la hache, demeure couché du côté où il sera tombé, ainsi l'âme, à sa première sortie du corps, demeurera pour toujours dans l'état où elle se trouvait (2). Il n'y a en cette vie nul état, si funeste qu'il soit, qui ne puisse changer. Si nous sommes en état de péché, nous pouvons par la pénitence recouvrer l'état de grâce, la volonté de l'homme en ce monde n'étant pas encore irrévocablement enracinée dans le mal, ni la miséricorde divine encore épuisée. Le jour du salut n'est pas encore expiré ; la grâce est prompte, les forces ne manquent pas, les moyens abondent, la voix de Dieu invite, les exemples encouragent, les secours animent le courage. La mort, en mettant le passé

---

(1) Statutum est hominibus semel mori (*Hebr. xi*).

(2) Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit ibi erit (*Eccles. xi*).

à néant, rend l'avenir immuable. Elle est le clou fatal avec lequel l'intrépide Jahel transperça et fixa au sol la tête de Sisara, sur la place même où il s'était endormi. Si dans le grand passage du temps à l'éternité il arrive que le pied glisse dans l'enfer, il ne sera plus possible d'en sortir : « Du côté où sera tombé l'arbre, il restera. » Il n'y a plus de champ libre pour la fuite, plus moyen de recourir à la grâce, plus de délai pour le repentir, plus de pardon à espérer. Le jugement émané du tribunal de Jésus-Christ sera sans révision, la sentence sans appel. Il y a six mille ans qu'Abel et Caïn sont morts. Quel est leur sort présent ? Celui qui leur échet au sortir de la vie. Ainsi tels nous serons au moment de notre mort, justes ou pécheurs, élus ou réprouvés, en paradis ou en enfer, tels nous serons pendant toute une éternité. Sans doute le passage de la vie à la mort, du monde présent au monde à venir, n'est que d'un moment ; mais ce moment est gros de l'éternité ; parce que de ce moment dépend d'une manière absolue l'éternité heureuse ou malheureuse (1). O mort ! ô moment ! ô éternité !

Or, comme la mort certaine quant à sa venue doit nous disposer au détachement des créatures, comme la mort incertaine quant à ses circonstances doit nous inculquer la nécessité d'une vigilance continuelle, pareillement aussi la mort unique et irréparable, quant à ses suites, doit nous inspirer la ferveur.

Grand prince, disait à un puissant roi de France le saint Pontife Innocent XI, si j'avais deux âmes je pourrais en sacrifier une pour vous obliger ; mais n'en ayant qu'une seule et ne voulant ni ne pouvant la perdre, parce que avec elle tout serait à jamais perdu pour moi, je ne veux ni ne

---

(1) *Momentum a quo pendet æternitas ! (S. Aug.)*

puis condescendre à vos désirs. Telle est aussi la réponse que nous devrions pouvoir opposer aux exigences de la cupidité, de la vanité, du plaisir, aux sollicitations du monde et des passions. Si j'avais deux vies, je pourrais, sans grand inconvénient, en consacrer une à la volupté, l'autre à la pénitence ; l'une au vice, l'autre à la vertu ; l'une au monde, l'autre à Dieu. Mais n'ayant qu'une seule vie qui m'est donnée pour me préparer à la mort, je ne puis, je ne dois, ni ne veux la sacrifier pour m'assurer les trésors, les honneurs, les plaisirs d'un jour, avec la certitude de me trouver mal disposé à la mort et de risquer ainsi mon éternité.

Bref, M. C. F., la vie entière ne nous est donnée que pour nous disposer à bien mourir, afin que faisant une bonne mort nous puissions obtenir la vie éternelle. Donc, nous dit saint Eucher, tout le temps où il ne se fait rien pour se ménager une bonne mort, est dans la vie présente un temps stérile et tout à fait perdu (1). Consacrons à Dieu notre vie, avant qu'il vienne nous la redemander. Mourons par le cœur au monde, avant d'être réduits à le quitter corporellement ; faisons dès cette heure ce qu'au moment de la mort nous voudrions avoir fait ; puisque présentement tout se fait avec plus de mérite, de profit, de sûreté. Nous devons regarder comme œuvre de tous les jours la prière et la vigilance, les pieuses lectures et la fréquentation des sacrements, la fuite du monde et la mortification des passions, la correction des vices et la pratique des vertus, la mortification du corps et l'exercice de la charité, le repentir des fautes et toutes les œuvres de la ferveur chrétienne.

Malheur ! malheur à nous si, semblables aux vierges inconsiderées dont parle Jésus-Christ dans l'Évangile, nous

---

(1) *Inutiliter hoc tempore vivitur nisi ad comparandum meritum in æternum vivitur (S. Euch.).*

allons à la rencontre du céleste époux, sans avoir garni la lampe de notre foi avec l'huile de la grâce et de la charité ! Malheur à nous si à cet instant fatal nous nous trouvons chargés de vices et indigents de vertu. En vain nous frapperons à la porte du ciel, en priant qu'on nous ouvre : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous (1), pourrons-nous dire. Il nous sera répondu : c'est trop tard, il n'est plus temps ; je ne vous connais pas (2) ; et nous serons pour toujours exclus du festin des noces éternelles. Heureux, au contraire, si, semblables au serviteur de l'Évangile, nous sommes trouvés vigilants, ayant la main à l'œuvre de notre salut, lorsque le souverain Maître viendra nous retirer de ce monde ! Dieu nous introduira dans son éternelle demeure et nous rendra participants de tous ses biens. *Amen dico vobis super omnia bona sua constituet eum.* Ainsi soit-il !

---

(1) Domine ! Domine ! aperi nobis ! (*Matth.* xv.)

(2) Amen, dico vobis : nescio vos ! (*Id.*)

---

## vingt-troisième homélie

POUR LE 25 MARS, FÊTE DE L'ANNONCIATION

---

### LA PERLE DE GRAND PRIX

OU LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

*Simile est regnum celorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas : inventa autem una pretiosa deiecit omnia sua et comparavit eam (Matth. xiii).*

Le royaume des cieux est semblable à un négociant qui cherchait des perles de bonne qualité ; et qui, en ayant trouvé une de grand prix, vendit tout ce qu'il possédait et en fit l'acquisition.

N'AYANT reçu l'existence que de Dieu et pour Dieu, la création entière n'est que la manifestation extérieure des attributs de Dieu ; en sorte que toutes les créatures qui la composent, avec leur existence, avec leurs propriétés, avec cet ordre admirable selon lequel, subordonnées les unes aux autres, elles conspirent à un but unique et forment les grandes harmonies de l'univers, toutes les créatures, dis-je, s'adressent l'une à l'autre et transmettent à tous les points de l'espace et du temps la grande parole de louange, pour proclamer l'existence, la sagesse, la puissance, l'amour du Créateur : « Le jour répète au jour sa parole, la nuit transmet à la nuit sa science (1). »

Mais l'univers, avec toutes les merveilles qui le composent, n'est qu'une seule idée de la divine intelligence,

---

(1) Dies dei eructat verbum ; et nox nocti indicat scientiam (Ps. xviii).

et ainsi réalisée et produite en acte au dehors, n'est pour nous que le magnifique miroir de la création qui réfléchit quelque pâle rayon de l'éternel soleil de la nature divine.

Dans une seule de ses œuvres, le Dieu qui est sagesse, puissance, amour, a voulu atteindre le plus haut degré de ses manifestations, a voulu révéler le plus intime de ses secrets, et a pour ainsi dire épuisé tout son pouvoir; et cette œuvre, c'est le profond, l'insondable, le tendre, le divin mystère dont l'Église rappelle aujourd'hui la douce mémoire; c'est le mystère de l'Incarnation du Verbe éternel dans le sein de la très-pure Vierge Marie.

C'est pour cela que Jésus-Christ lui-même a voulu appeler ce mystère le royaume des cieux, manifesté aux hommes sur la terre; c'est pour cela qu'il l'a appelé la perle la plus riche, la plus noble, la plus exquise, à la recherche de laquelle l'humanité besogneuse s'est inutilement lassée pendant quatre mille ans, et pour laquelle, après l'avoir enfin trouvée, elle doit donner en échange tout ce qu'elle possède. *Simile est regnum cœlorum*, etc.

Quelle belle et magnifique idée Jésus-Christ, dans cette parabole, nous donne-t-il lui-même de son adorable mystère, en nous le représentant sous le symbole de ce qui a le plus grand prix parmi les hommes! C'est bien là, en effet, la plus grande, la plus noble, la plus précieuse, la plus riche des œuvres de Dieu.

Nous nous arrêterons donc à développer, à expliquer cette belle figure, puisque nous avons aujourd'hui à nous entretenir du mystère de l'Incarnation; et après nous être convaincus qu'il est vraiment une perle inappréciable, soit pour la magnificence avec laquelle il a été opéré, soit pour la valeur des trésors qu'il renferme, nous nous déterminerons à offrir avec promptitude et générosité tous nos biens et tout notre être pour en obtenir la possession, pour nous en

appliquer le mérite, et pour en obtenir le fruit : *Dedit omnia sua et comparavit eam.*

PREMIER POINT. De tout ce qui existe dans la nature physique, ce que les hommes estiment le plus, ce sont les pierres précieuses, et entre les pierres précieuses, la perle. Or, pour quelle raison ? Parce que tandis que toutes les pierres précieuses se forment de la combinaison des divers éléments dans le sein de la terre, seule la perle se forme de la plus pure rosée et des plus purs rayons de la lumière solaire. Aux plus beaux jours du printemps, au moment où le soleil paraît sur l'horizon, quand l'air est le plus serein, la lumière plus bénigne, le coquillage marin s'élève lentement du fond des algues, s'arrête flottant légèrement sur la tranquille surface des eaux, ouvre son sein et y reçoit une goutte de la plus pure rosée du ciel ; et c'est cette goutte de rosée qui, réchauffée par les rayons du soleil, et renfermée dans l'intérieur du coquillage, se forme en perle du plus haut prix (1).

Gracieux symbole ! belle image ! remarque saint Jérôme cité par Théophilacte. Comme le mystère de ce jour y est admirablement figuré ! Marie, véritable nacre prédestinée et élue entre toutes, a su, des bas-fonds de son humilité, par la puissance enchanteresse de sa pureté, de son obéissance, de sa docilité, de son amour, s'élever au-dessus des eaux de la corruption humaine, ouvrir son sein pudique aux opérations ineffables de l'Esprit-Saint. Le Verbe éternel, appelé dans les Écritures rosée du matin, *ros matutinus*, figuré dans la rosée

---

(1) Le lecteur fera bien de ne voir que comme une autre parabole dans cette théorie de la formation des perles, peu en harmonie avec la science moderne, et empruntée aux poétiques fictions des naturalistes de l'antiquité. L'orateur a cru pouvoir, sur les traces de quelques Pères, prendre de ces fables innocentes ce qu'elles pouvaient avoir de riant pour l'imagination et de comode pour le développement de son idée. (*Note du Traducteur.*)

qui n'humecta que la toison de Gédéon et laissa sec et aride le terrain d'alentour, invité par les prophètes et les justes des anciens temps à descendre comme une rosée céleste pour rafraîchir la terre (1); ce Verbe divin est descendu dans le chaste sein de la Vierge immaculée, la plus pure et la plus sainte d'entre toutes les créatures; il y a pris une chair humaine; il y a été conçu comme la perle, sans coopération de l'homme, mais par l'opération du rayon très-pur de l'Esprit-Saint (2).

La mère perle est formée en un instant par la rosée recueillie dans le coquillage. De même aussi à peine Marie eut-elle prononcé cette sublime réponse : « Qu'il me soit fait selon votre parole (3), » au même instant le Saint-Esprit du plus pur sang de Marie forma le corps très-saint de Jésus-Christ, parfait dans toutes ses parties, et il unit ce corps à une âme raisonnable; le Verbe divin en même temps le prit et l'unit substantiellement à sa personne par l'union hypostatique, et dès lors Jésus-Christ tout entier, ce sublime *composé*, comme l'appellent les Pères, de deux natures unies en une seule personne, y apparut vivant de sa double vie divine et humaine (4). Dès lors l'âme du Sauveur fut pleine de grâce et de gloire, admise à la vision béatifique, en vertu de son union avec le Verbe. Jésus-Christ dès lors adora son divin Père, s'offrit lui-même, comme victime et sacrifice pour le salut des hommes; et ainsi se forma la *gemme* choisie, la véritable perle, que rien n'égale en prix soit dans le ciel, soit sur la terre; car Jésus-Christ, selon Théophilacte, est la perle des

(1) *Rorate cœli desuper (Is. xli).*

(2) *Margarita ex rore et fulgore concipitur. Sic Christus in Virgine conceptus est ex superno fulgore Spiritus sancti (Theoph.).*

(3) *Fiat mihi secundum verbum tuum (Luc 1).*

(4) *Quod in ea natum est (Ib.).*



perles (1). En effet, ajoute saint Augustin, comme la perle a du prix à raison de sa blancheur, de sa grosseur, de son poli, de sa rondeur, de son poids; de même Jésus-Christ est une perle d'éclatante blancheur par l'innocence et la pureté de sa vie; d'une radieuse transparence, par la splendeur de sa sagesse; d'une rondeur parfaite par la perfection de toutes les vertus; d'un poids immense par sa divinité (2).

Une seule différence existe entre cette gracieuse et aimable figure et son divin prototype; c'est que la rosée céleste descendue dans le coquillage pour y former la perle, n'existe plus dans l'air; tandis que le Verbe divin, en descendant aujourd'hui réellement et temporellement dans le sein d'une mère terrestre, n'est cependant point sorti du sein de son Père céleste qui l'engendre de toute éternité, et est devenu homme sans cesser d'être Dieu.

Mais comment est-il possible que ce Verbe divin se soit aujourd'hui trouvé en même temps avec son Père dans le ciel et tout entier dans le sein de Marie, formant ainsi la perle précieuse de la terre? C'est là, sans doute, un grand mystère, mais un mystère, dit saint Augustin, dont il a plu à Dieu de nous faire trouver en nous-mêmes l'explication et la figure. Qu'est-ce, en effet, que la parole de l'homme, sinon la pensée intérieure, le Verbe engendré de son intelligence, qui prend des formes sensibles, s'incarne en quelque sorte et se manifeste au dehors dans la voix et dans l'écriture? Et partant, ce verbe exprime bien le Verbe éternel, la pensée intérieure de Dieu, ce Verbe engendré dans l'intelligence de Dieu qui, prenant une chair humaine, est devenu visible (3).

(1) *Christus est gemma gemmarum (Theophil.).*

(2) *Pretiosissima margarita est ipse Christus, candidissima per vitæ innocentiam; lucidissima per sapientiam; rotundissima per omnis perfectionis possessionem, habens pondus propter divinitatem (S. Aug.).*

(3) *Verbum meum apud me erat et processit in vocem; Verbum Dei erat apud Patrem et processit in carnem (S. Aug.).*

Remarquez bien, continue saint Augustin, que la parole de l'homme, la parole que je vous adresse en ce moment, cette pensée, issue de moi, incarnée dans la voix, et revêtue de formes sensibles, en même temps que par l'organe des oreilles, elle arrive jusqu'à vous, et se reproduit dans votre intelligence où elle n'était pas auparavant, n'abandonne pas mon intelligence où elle était. Pendant que vous avez ma pensée présente en vous, que vous la voyez, que vous l'entendez, que vous l'approuvez ou la critiquez, après l'avoir entendue ; je l'ai, moi, toujours présente en moi-même, je l'entends, je la contemple, moi-même qui la produis et la parle (1). Comme donc cette pensée, devenue sensible dans la voix, pendant que vous la percevez par le moyen de vos sens, n'abandonne point mon intelligence ; ainsi aujourd'hui le Verbe éternel, l'éternelle pensée, l'éternelle, l'ineffable, l'infinie parole de Dieu en prenant une chair humaine, en habitant aujourd'hui dans le sein de sa Mère, en devenant sensible aux yeux des hommes, n'a nullement abandonné son Père, ne s'est nullement séparé de lui (2). C'est précisément parce que, en se donnant une Mère parmi les hommes, il n'a pas perdu son Père céleste, et qu'en venant habiter parmi les hommes, il ne s'est pas séparé de Dieu, et qu'en prenant la forme de l'esclave, il n'a pas cessé d'être souverain maître, et qu'en devenant fils de l'homme, il n'a pas cessé d'être fils de Dieu, c'est précisément pour cela qu'il est la véritable perle inappréciable à nos yeux, non-seulement en raison de la manière ineffable dont elle a été formée, mais encore en raison de l'immense valeur qu'elle renferme en elle-même.

(1) *Verbum quod vobis loquor in corde meo prius habui, processit ad te, et non recessit a me ; mansit apud me cum exiret ad te (S. Aug.).*

(2) *Sicut ergo verbum meum prolatum est sensui tuo nec recessit a corde meo, sic verbum illud prolatum est sensui nostro nec recessit a Patre suo (S. Aug.).*

La perle n'est qu'une goutte de rosée solidifiée; mais par sa rareté et sa beauté elle est d'un prix infini. Ce n'est qu'une petite bulle; et pourtant elle vaut à elle seule un trésor. Ainsi, ce semble, Jésus-Christ n'est qu'un homme, appartenant à notre nature débile et infirme, né d'une humble vierge, dans la demeure d'un pauvre artisan. Mais cet homme pauvre, humble, méprisable aux yeux des hommes, est un homme rare, singulier, unique : il est le seul fils de l'homme qui soit en même temps fils véritable et consubstantiel de Dieu, vrai Dieu lui-même; ainsi, il a une dignité, un mérite infini; il est une perle d'un prix infini pour les hommes en faveur desquels il s'est incarné; il est un trésor dans lequel sont unis et cachés tous les trésors de la sagesse et de la vertu de Dieu (1).

L'homme par son péché, aussi bien que toute sa race à laquelle il l'avait communiqué par la génération charnelle, était devenu, dans toute la force du terme, le vil esclave du démon qui l'avait séduit, et il était devenu le débiteur, en même temps que l'ennemi du Dieu qui l'avait créé. Or, comme le démon avait vaincu l'homme dans une lutte où l'homme aurait pu et dû se défendre; ainsi était-ce l'homme, et non la puissance de Dieu, qui devait à son tour triompher du démon. Comme c'était l'homme qui avait offensé Dieu, c'était aussi l'homme qui devait satisfaire en lui-même et par lui-même. Si l'homme n'eût pas triomphé du démon, l'empire de celui-ci sur l'homme serait demeuré inamissible; si l'homme n'eût pas satisfait lui-même pour le péché commis, la justice de Dieu demeurait invengée.

Donc, pour être soustrait à l'esclavage du démon et pour rentrer en paix et en société avec Dieu, il fallait que l'homme s'élevât à une sainteté, à une innocence, à une pureté sur

---

(1) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi (*Coloss. II*).

laquelle le démon n'aurait rien à prétendre ; et qu'indignement traité par le démon, il lui fît perdre le droit funeste dont, par sa connivence et sa témérité, il l'avait investi. Pour rentrer en grâce et en société avec Dieu, il fallait que l'homme fût en possession d'un mérite infini, afin que, satisfaisant à la majesté infinie, il acquittât la dette infinie qu'il avait contractée envers elle ; et qu'il rachetât l'accès et la possession du ciel dont il avait été dépouillé.

En un mot l'homme devait, dit saint Augustin, pour changer de condition et par rapport au démon, et par rapport à Dieu, souffrir, satisfaire, payer sa rançon en homme véritable ; et avoir en même temps, par-devers lui, la sainteté, la justice, le mérite, l'infinie valeur des actes d'un Dieu (1).

Or, était-il possible à l'homme laissé à lui-même, et qui, par la cécité de son intelligence, par la profonde corruption de son cœur, par l'abjection de ses vices, était pour ainsi dire descendu à la condition de la brute (2), lui était-il possible de s'élever jusqu'à l'être de Dieu ? Il devait donc désespérer absolument de pouvoir jamais s'arracher à la servitude de l'enfer, jamais se réhabiliter, jamais se réconcilier avec Dieu. Sa misère, son éternelle ruine était donc sans remède et sans ressource. C'est pour cela que le prophète, s'adressant à Dieu, représente, en sa propre personne, l'humanité comme pauvre et mendiante, privée de tout, besogneuse à tous égards, sans une obole pour acheter le premier morceau de pain de la vérité et de la grâce divine, pour assouvir la faim de son intelligence et de son cœur, pour entretenir dans son âme la vie spirituelle (3). Or, comme un négociant failli,

(1) *Peccatum Adæ tantum erat, ut illud non deberet solvere nisi homo, non posset nisi Deus (S. Aug.).*

(2) *Homo cum in honore esset non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus (Ps. XLVIII).*

(3) *Ego vero egenus et pauper sum (Ps. LXIX).*

qui va en quête de quelque pierre précieuse, de quelque trésor caché, pour pouvoir, par ce moyen extraordinaire et unique, le seul qui lui reste, payer toutes ses dettes, reconquérir son crédit perdu et reprendre sa dignité; ainsi, selon Jésus-Christ, l'humanité désolée, affligée, gémissante, sous le joug de la servitude du démon, privée de l'héritage céleste, alla pendant quatre mille années, errant à travers champs, parmi les déserts des opinions et des doctrines humaines, cherchant cette perle rare, ce trésor caché, si nécessaire pour payer son rachat et recouvrer l'amitié et le règne de Dieu. Pendant cette longue période d'années, dit Théophilacte, elle prit pour des perles de grand prix tantôt les traditions générales, tantôt les cultes particuliers des divers pays du monde, tantôt les systèmes de morale des philosophes, tantôt la loi et la religion des Juifs (1). Mais comment, avec des doctrines, avec des moyens purement humains, avec des lois privées de la grâce divine, comment l'homme pourrait-il devenir Dieu, pour satisfaire à Dieu, pour recouvrer la liberté de Dieu, le royaume de Dieu? Aussi eut-il beau, pendant de longs siècles, promener ses recherches de religions en religions, d'écoles en écoles, il chercha toujours sans trouver, il demanda sans jamais obtenir la perle inappréciable qui seule pouvait le rendre riche et heureux; il ne trouva au lieu de cette perle que les pierres fausses des religions erronées, les perles de verre, les perles soufflées de la loi mosaïque, de cette loi impuissante à justifier; il les prit pour des perles de prix, tandis qu'elles étaient sans valeur aucune.

Oui, la véritable perle dont l'homme avait besoin ne devait pas avoir son origine sur la terre, mais descendre du ciel; elle ne devait pas naître des lumières de l'esprit profane,

---

(1) *Multæ margaritæ multorum sapientium opinionones sunt (Theophil.).*

mais du rayon de l'Esprit-Saint; elle ne devait pas être artificiellement fabriquée par la main des hommes, mais être l'œuvre miraculeuse de Dieu. La perle de haut prix, le trésor véritable de l'humanité, c'était la vérité, la sagesse personnelle de Dieu qui devait se faire homme, c'était Jésus-Christ (1).

Or, cette perle de si haut prix, c'est aujourd'hui qu'elle s'est formée, aujourd'hui qu'elle est trouvée, qu'elle est découverte. Aujourd'hui le Verbe de Dieu, la véritable rosée céleste, est descendu dans le sein très-pur de Marie; aujourd'hui il s'est fait homme, pour habiter parmi les hommes et répandre sur les hommes les trésors infinis de vérité et de grâce divine dont il est comblé en tant que Fils de Dieu (2).

Faisons donc en sorte de pénétrer et d'entendre, autant qu'il est possible, ce profond mystère de l'infinie condescendance de Dieu, de notre espérance et de notre salut.

Le Verbe éternel prend une chair humaine, mais il la prend de la chair virginale et sainte de Marie; mais par la seule vertu de l'Esprit-Saint; mais sans coopération de l'homme, mais sans la concupiscence et le désordre du péché. Cette humanité est donc innocente, sainte, pure, immaculée; et partant voilà un homme qui ne doit rien au démon, qui n'est nullement assujéti à son empire, qui n'est pas son esclave, qui peut, au contraire, le combattre et le vaincre. A cette nature humaine est unie hypostatiquement la personne du Verbe, le Fils de Dieu, de manière qu'en Jésus-Christ Dieu est vraiment homme et l'homme est vraiment Dieu. Voilà donc un homme juste, saint, pur, de la justice, de la sainteté, de la pureté de Dieu même, agréable à Dieu, objet des paternelles complaisances de Dieu, en tant que Fils de

---

(1) Una autem pretiosa, una est veritas quæ Christus est (*Theophil.*).

(2) Verbum caro factum est et habitavit in nobis (*Jo. 1*).

Dieu, auquel sont dues de droit la grâce, la vision, la possession, la royauté, la gloire de Dieu son Père. O perle vraiment inappréciable et unique!

Mais hélas! malheureux que nous sommes! Que sert à l'humanité entière qu'en Jésus-Christ il y ait un homme aussi saint, si tous les autres hommes ne sont que des pécheurs? Que sert-il qu'il y ait un homme libre de la tyrannie du démon, si tous les autres hommes n'en sont pas moins ses esclaves? Qu'il y ait un homme chéri de Dieu, ami de Dieu, digne de toutes les faveurs, de tous les dons, de tout l'amour de Dieu, si tous les autres hommes sont ennemis de Dieu, haïssables à ses yeux, dignes seulement de ses anathèmes, de son indignation, de sa justice, de ses châtiments? Que nous importe que Jésus-Christ soit comblé de tous les privilèges, de toutes les richesses de la divinité; si par là même il est à une distance infinie de nous, et si nous, nous ne pouvons avoir rien de commun avec lui? Hélas! dès lors les grâces, les privilèges, la béatitude de la sainte humanité de Jésus-Christ ne servent qu'à nous faire sentir plus vivement notre dégradation et notre misère!

Mais non, non il n'en est pas ainsi. Cette rosée choisie n'est descendue des cieux pour former une perle si excellente, que tout exprès pour nous hommes malheureux, en vue de notre rédemption et de notre salut éternel (1). Ainsi il est à nous cet Enfant divin que l'ange déclare être déjà *né* dans le sein de Marie (2), il est à nous cet admirable *composé* que la virginité de Marie a conçu (3). Dieu lui-même par son Prophète nous a donné l'assurance qu'il nous l'a cédé dans sa miséricorde, qu'il l'a fait naître tout exprès pour nous (4). Il est notre

(1) Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.

(2) Quod in ea natum est (*Luc 1*).

(3) Nostrum est quod concepit materna virginitas (*S. August.*).

(4) Puer natus est nobis, filius datus est nobis (*Is. ix*).

propriété, notre richesse, notre trésor; c'est une victime prise dans notre bercail, et ainsi tout ce que cette humanité sainte opère, tout ce qu'elle mérite, tout ce qu'elle obtient, elle l'opère, elle le mérite, elle l'obtient pour nous, ou plutôt c'est nous-mêmes qui l'opérons, qui le méritons, qui l'obtenons en lui; comme il est devenu ce que nous sommes, nous aussi par notre union avec lui nous devenons ce qu'il est. Dieu s'est fait homme, et de même que tout homme a été associé et incorporé à cette humanité, ainsi tout homme, dit saint Augustin, peut devenir Dieu (1); en devenant Dieu chacun de nous, dit saint Paul, devient la sainteté même, l'innocence même, la justice même de Dieu (2). Et voilà pourquoi (grand et consolant mystère!), ajoute le même apôtre, dans le Fils de Dieu fait homme, Dieu nous a donné toutes choses, parce que toutes choses sont en lui; et en lui et par lui nous sommes devenus riches de toute richesse spirituelle (3).

Oh! comme elle est donc changée par ce mystère notre misérable condition! Dieu avait créé l'homme pour un saint négoce : afin qu'il pût acquérir des droits à la vision béatifique dans le royaume des cieux en échange des perles précieuses d'une bonne conduite. Mais l'homme, au lieu de chercher à obtenir de Dieu sa grâce et son royaume au prix de la docilité à écouter la parole de Dieu et de la fidélité à observer ses commandements, entra en négoce avec le démon, cet odieux marchand d'impostures et de tromperies, croyant acquérir la ressemblance avec Dieu, la science de Dieu, l'immortalité de Dieu, au prix de la désobéissance et

(1) *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus (S. Aug.).*

(2) *Ut nos efficeremur justitia Dei in illo (II Cor. v).*

(3) *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit (Rom. viii). In omnibus divites facti estis in illo (I Cor. i).*



du mépris de Dieu (1). Nous savons quel fut le résultat de ce marché également insensé et criminel. Au lieu d'obtenir ce qu'il désirait, il perdit ce qu'il possédait déjà. Au lieu d'obtenir la ressemblance avec Dieu par la science, il perdit ce qui constituait l'intégrité et la perfection de sa nature d'homme; au lieu de partager la vie et l'immortalité de Dieu, il demeura sujet à la mort à l'égal de la brute. C'est-à-dire qu'alors ce négociant imprudent et sacrilège eut à subir la faillite la plus déplorable et la plus funeste. Il demeura pauvre en toutes choses, dénué de tout, vendu au démon à titre d'esclave, débiteur envers Dieu d'une somme incalculable, chassé du trône de gloire qu'il occupait comme roi de toute la création sensible, relégué au dernier rang des êtres qui pensent, confondu avec la brute par la férocité de ses instincts, lui qui par son intelligence était associé à la vie des anges et de Dieu même.

Maintenant pour venir au secours de ce négociant failli sur la terre, Jésus-Christ est descendu, riche négociant venu du ciel pour traiter avec nous des intérêts de notre salut, de même que le démon était venu pour négocier notre ruine. Jésus-Christ nous propose un admirable trafic, un échange de valeurs où toutes les pertes et toutes les fatigues sont pour lui, l'avantage et le profit tout entier pour nous (2). Il est venu pour recevoir de nous la perle fausse et terne de notre nature déchue, et en échange il nous a donné le précieux joyau de sa glorieuse nature; c'est-à-dire qu'il a pris sur lui notre péché, nos misères, nos délits, notre condition d'esclaves, nos péchés, et les châtiments mérités par nous, pour nous communiquer sa sainteté, sa grâce, ses mérites, ses droits, ses divins privilèges; il s'est mis à notre

(1) *Eritis sicut dii scientes bonum et malum (Gen. III).*

(2) *Venit negotiator cœli, et permutatione mirabili nobiscum commercium iniit salutare.*

place et nous a fait passer dans la sienne; et en prenant sur lui nos pertes et nos infirmités il nous en prépare le remède (1).

O précieux commerce! ô trafic salulaire! en vertu duquel par ce Fils de l'homme en même temps Fils de Dieu, qui nous est donné aujourd'hui, nous pouvons couvrir notre antique faillite! ô l'avantageux trafic que Jésus-Christ nous permet de faire avec lui, trafic dans lequel nous pouvons recouvrer tout ce que nous avons perdu dans le premier trafic avec le démon! Il ne s'agit que de s'associer, de s'incorporer à ce Dieu fait homme; il ne s'agit donc que d'acheter cette perle qui se découvre à tous, qui s'offre à tous, qui se donne à tous : *Inventa una pretiosa*; il ne s'agit que de la prendre, de la posséder et de la mettre dans notre cœur. En elle nous avons de quoi payer le prix de notre rachat pour être retirés de l'esclavage du démon; de quoi payer l'immense dette contractée envers la justice divine; et nous faire rendre le funeste autographe, l'obligation souscrite de nous, d'après laquelle, comme débiteurs insolvables, nous étions condamnés à l'éternelle prison. En elle nous avons de quoi solder toute dette, obtenir tout mérite, recouvrer tout droit; et non-seulement nous pouvons rentrer dans notre ancien état, dans notre primitive condition, mais encore l'améliorer, l'accroître, devenir non pas uniquement les serviteurs de Dieu, mais encore ses amis et ses fils, et comme tels ses héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ (2), possesseurs de son royaume, compagnons de sa gloire, associés à sa félicité; en sorte que le mystère de l'Incarnation est un mystère dans lequel, avec Jésus-Christ, nous avons toutes choses, nous recouvrons tout, nous entrons en possession

---

(1) Venit nostra accipiens et sua retribuens; infirmitatis nostræ effectus participando curabat.

(2) Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi (Rom. viii).

de tout, nous devenons riches et nous abondons de tout bien : *In omnibus divites facti estis !* Puis donc que nous avons trouvé la perle par excellence, que nous avons trouvé Dieu même, le seul prix qui puisse être donné pour le royaume des cieux, il ne nous reste plus qu'à sacrifier tout ce qui nous appartient pour en faire l'acquisition. C'est ce dont nous allons parler dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT. Celle qui la première sut expérimenter et s'approprier la valeur infinie de l'incomparable perle des cieux, a été Marie, dans le sein de laquelle s'est accompli en ce jour l'auguste mystère d'un Dieu incarné.

Au moment même où elle conçut le Verbe éternel, Marie reçut dans leur plus haut degré toutes les grâces, tous les dons, tous les privilèges que jamais créature ait été capable de recevoir. Selon le témoignage unanime de tous les Pères, de tous les théologiens, de tous les interprètes, elle obtint l'habitude de toutes les vertus ; elle obtint dans leur plus grande perfection tous les fruits, tous les dons du Saint-Esprit, toutes les béatitudes, toutes les faveurs, tous les privilèges divins dans leur plus grande étendue, la révélation de sa prédestination éternelle dans toute sa clarté, la vision de l'essence divine qui habitait en elle dans toute sa splendeur (1) ; comme mère de Dieu, elle devint après Dieu l'être le plus noble, le plus auguste, le plus digne de vénération et d'hommage, la Reine des anges, la mère des hommes, la puissante souveraine de l'univers entier. Salomon eut bien raison de prophétiser à son sujet que, par ce seul mystère du Verbe incarné dans son sein, il lui avait été donné de surpasser en

---

(1) Il serait peut-être difficile d'établir par des preuves irréfragables que l'auguste Vierge ait perpétuellement joui de ce privilège, durant sa vie mortelle. Mais nous ne pensons pas qu'il faille donner cette extension à la pensée de l'orateur. (Note du Traducteur.)

richesse, en gloire, en mérite, en vertu, les plus nobles et les plus vertueuses d'entre les créatures (1).

Mais cette richesse doit-elle être tout entière exclusivement propre à Marie ? Non ; car Jésus-Christ lui-même a dit : « Qui-conque fera la volonté de mon Père, celui-là devient non-seulement le frère et la sœur de Jésus-Christ par un lien d'affection, mais encore la mère qui le conçoit et l'engendre (2). Et Marie elle-même, selon saint Augustin, avant de concevoir Jésus-Christ dans son sein, l'avait conçu d'abord dans son cœur par la pratique de toutes les vertus (3). Or, nous pouvons tous de la même manière, nous aussi, concevoir et engendrer en nous spirituellement le Verbe-Dieu. Il descend véritablement, et il habite réellement dans l'intelligence du chrétien par sa vérité, dans son cœur par sa grâce, et plus réellement encore dans son corps par le moyen du sacrement de l'Eucharistie. Ainsi le vrai chrétien, l'humble enfant de l'Eglise qui captive son intelligence par la soumission d'une véritable foi en Jésus-Christ, qui assujettit son cœur aux sacrifices exigés par sa loi, qui approche avec les dispositions requises du sacrement eucharistique, celui-là reçoit le Verbe de Dieu en lui-même, il le conçoit, il l'engendre, il s'unit à lui, il s'identifie avec lui, il se transforme et devient une même chose en lui et avec lui ; il est riche des mêmes richesses que Marie, bien que ce ne soit pas avec la même abondance ; il participe d'une manière réelle, effective, efficace, à toutes les grâces de Jésus-Christ, à tous ses mérites, à tous ses droits, à tous ses privilèges ; il possède la perle vraiment précieuse qui l'enrichit pendant sa vie, le réjouit à sa mort,

---

(1) *Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas (Prov. xxxi).*

(2) *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, hic meus frater, et soror, et mater est (Marc. iii).*

(3) *Prius concepit verbum Dei mente quam corpore (S. Aug.).*

et lui assure la possession de la bienheureuse éternité; il possède sur la terre le royaume de Dieu, avec Dieu même qui en est l'auteur et le maître, et il se l'assure pour le ciel (1).

Mais si Marie a été trouvée digne de concevoir Jésus-Christ, de posséder cette perle incomparable, c'est uniquement parce que, prévenant le conseil évangélique, elle s'est donnée elle-même avec tout ce qu'elle possédait pour en faire l'acquisition, et que, par le moyen de l'humilité la plus profonde, de l'amour le plus fervent, de la virginité la plus intacte, du détachement le plus héroïque, elle avait offert à Dieu son intelligence, son cœur, ses biens, son corps virginal, sa vie entière, elle avait donné tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle était : *Dedit omnia sua*.

Oui, les apôtres, les martyrs, les confesseurs ont versé leur sang, donné leur vie, se sont immolés par tous les genres de sacrifices pour faire l'acquisition de cette perle précieuse, pour posséder Jésus-Christ! Quant à nous, on ne nous demande pas autant. On exige seulement que nous ne courions pas follement après les honneurs, qui ne sont qu'une vapeur si prompte à se dissiper; que nous ne nous attachions pas aux richesses, qui doivent bientôt nous être ravies par les mains de la mort; que nous renoncions à une passion honteuse; que nous renoncions aux plaisirs de la chair, qui nous dégradent à nos propres yeux, comme ils nous perdent devant Dieu; que nous consentions à mortifier un peu ce corps, qui bientôt devra se dissoudre et tomber en putréfaction. C'est à si bas prix que nous pouvons acheter Jésus-Christ, acheter Dieu, son amitié, sa grâce, sa divine filiation, sa gloire.

Oh ! insensés négociants que nous sommes ! Si nous ne

---

(1) Regnum Dei intra vos est (Luc XVIII).

profitons pas de l'occasion qui nous est offerte de conclure un marché aussi avantageux pour nous, d'acquérir, au prix de légères fatigues, dans le temps, les richesses de l'éternité!

Oui, prenons, avec saint Paul, la résolution de mépriser les choses terrestres, les choses sensibles, de les mépriser à l'égal de la boue, pour avoir le bonheur d'acquérir Jésus-Christ, d'en faire notre trésor, notre richesse, notre bien, notre tout (1).

Or, lorsque nous en aurons acquis la possession, faisons mieux que les mondains insensés, qui portent comme ornement les perles matérielles, et s'en font un objet de vanité et d'orgueil aux yeux des hommes. Sachons, nous aussi, porter comme ornement la perle spirituelle, Jésus-Christ, faisons-nous-en une parure et un titre de gloire devant Dieu (2).

Portons-le, ce joyau précieux, sur notre front par une courageuse profession de foi, sur notre poitrine par la pureté de notre cœur, sur notre tête par l'élévation de nos pensées, sur nos doigts par la pratique des bonnes œuvres, autour de notre ceinture par une pureté sans tache, sur nos vêtements par le moyen de l'humilité, de la modestie, de la réserve dans tout notre maintien. En un mot, que pour l'édification de tous règne et se manifeste en nous la vie simple, mortifiée et pure de Jésus-Christ (3). De cette manière, nous dit un interprète, comme nous porterons Jésus-Christ dans notre cœur, il nous portera dans le sien; comme

(1) *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrificiam (Phil. III).*

(2) *Glorificate et portate Deum in corpore vestro (I Cor. VI). Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi.... Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto (Gal. VI).*

(3) *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris (II Cor. IV).*

Jésus-Christ est la perle unique, l'ornement que nous préférons à tous les autres, nous aussi nous deviendrons la perle précieuse et préférée, l'ornement dont se glorifiera Jésus-Christ (1).

O Marie, très-sainte, ô très-pure, bienheureuse Marie, vous par les mains de qui nous avons reçu, grâce à votre consentement, le précieux trésor du Dieu fait homme, obtenez-nous que tous, tant que nous sommes ici, nous comprenions l'excellence de ces enseignements; faites que nous connaissions toute la valeur de la perle unique, qui est votre Fils; que pour l'acquérir nous consentions à tout sacrifier, afin que, devenus, nous aussi, des perles de grand prix, nous puissions tous avoir le bonheur d'entrer dans la construction des murs de la céleste Sion. Faites que nous tous, qui nous trouvons réunis dans ce temple de la Jérusalem terrestre, nous puissions aussi être du nombre des pierres précieuses dont se composent les murs et les tours de la céleste Jérusalem, et qui doivent éternellement rehausser sa gloire (2).

---

(1) Ut efficiamur ipsi margarita pretiosa (*Salmeron*).

(2) Lapidés pretiosi omnes muri tui, et turres Jerusalem gemmis ædificantur (*Offic. Dedic.*).





---

## VINGT-QUATRIÈME HOMÉLIE

---

### LE SAMARITAIN

OU L'AMOUR DE DIEU POUR L'HUMANITÉ

*Venit Filius hominis querere et salvum facere quod perierat* (S. Luc, xix).

Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

C'EST une grande et profonde parole que cette révélation de saint Jean : « Par Moïse a été donnée la loi au peuple hébreu ; par Jésus-Christ a été produite la vérité et la grâce (1). Ce qui signifie qu'autant Moïse est inférieur à Jésus-Christ en dignité et en mérite personnel, autant sous le rapport de l'excellence et de la perfection la loi est inférieure à l'Évangile.

En effet, selon saint Paul, la loi fut une alliance de sévérité et de rigueur ; l'Évangile est une alliance de miséricorde et de bonté. La loi fut une alliance entre maître et serviteur, l'Évangile est une alliance entre ami et ami, entre le père et ses enfants. La loi fut une alliance fondée sur la crainte ; l'Évangile est une alliance dont l'amour est le principe et l'âme (2).

Or, toute cette doctrine, Jésus-Christ l'a résumée et for-

---

(1) *Lex per Moysen data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est* (Joan. i).

(2) *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore. Sed accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus abba, Pater* (Rom. viii).

mulée en deux mots quand il a dit de lui-même : « Le fils de l'homme n'est pas venu sur la terre pour autre chose, si ce n'est pour chercher la malheureuse humanité qui s'était perdue, et pour la ramener dans le chemin du salut et de la vie ; » *Quærere et saluum facere quod perierat.*

Mais avant de mettre à exécution ce dessein de son amour et par son propre ministère et par celui de ses apôtres, par lui-même en donnant sa vie, par ses apôtres en leur confiant la prédication de sa doctrine, la dispensation de ses sacrements, l'établissement et la propagation de son Église, il a voulu nous révéler et nous exposer son dessein et le représenter au vif dans la parabole si touchante du Samaritain compatis-sant. Nous expliquerons donc aujourd'hui cette délicieuse parabole, dans laquelle le Seigneur nous a dépeint toutes les sollicitudes, toute la générosité et toute la tendresse de son amour pour nous, afin que nous aussi, par l'effet d'une gratitude sincère, d'un amour généreux et fervent, conquis à sa grâce et à son amour, nous soyons du nombre de ceux que son amour et sa grâce auront cherchés et sauvés : *Quærere et saluum facere quod perierat.*

PREMIER POINT. Il y a eu dans tous les temps, dit saint Ambroise, des maîtres et des docteurs, des ministres de la religion qui, empressés à retirer d'un ministère sacré tous les avantages et tous les honneurs qui peuvent leur en revenir, se sont peu inquiétés d'en pratiquer les vertus, et qui ayant sans cesse à la bouche la loi de Dieu, ne l'ont ni dans le cœur ni dans leurs œuvres (1).

Or, il était justement un de ces faux théologiens, de ces moralistes hypocrites, ce docteur de la loi qui, au rapport de saint Luc, se présenta un jour devant le Sauveur du

---

(1) Qui verba legis tenent, vim legis ignorant (S. Ambros.).

monde avec l'intention diabolique de le tenter (1), c'est-à-dire, comme l'explique saint Cyrille, pour amener perfidement le Seigneur à dire quelque chose contre Moïse, afin de pouvoir le calomnier et le perdre (2). Ce docteur donc profitant de ce que Jésus-Christ lui avait dit que pour se sauver, il faut aimer Dieu sur toute chose, et le prochain comme soi-même, se prit à l'interroger : et qui est mon prochain (3) ?

Le misérable docteur ! s'écrie saint Cyrille ; par cela même qu'il demande qui est son prochain, il montre bien qu'il ne le connaît pas, et que ne le connaissant pas, il ne saurait l'aimer ; et puisqu'il n'a pas l'amour du prochain, il montre bien clairement aussi qu'il n'a pas non plus l'amour de Dieu, parce que celui-là n'aime point véritablement Dieu qui n'a nulle charité pour le prochain, image et représentant de Dieu (4). Mais combien ne sommes-nous pas redevables à cette insidieuse demande du malicieux docteur ! Elle donna lieu à la magnifique parabole du Samaritain, dans laquelle le Seigneur a voulu se dépeindre lui-même.

Il y avait, d'après saint Jérôme, entre Jérusalem et Jéricho, un désert appelé par les Juifs *Adommim*, c'est-à-dire lieu du sang, tristement fameux par les meurtres qu'y commettaient les voleurs sur les malheureux voyageurs qui passaient par là. Or, c'est justement dans ce désert, dit le Seigneur, qu'un homme qui voyageait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs ; et ceux-ci, non contents de l'avoir dépouillé de tout, le laissèrent criblé de blessures, et l'abandonnèrent sur la voie publique plus mort que vif et baigné

(1) Et ecce quidam legis peritus surrexit tentare eum (*Luc x*).

(2) Ut aliquid contra Moysen loqueretur (*S. Cyrill.*).

(3) Et quis est meus proximus (*Luc. x*) ?

(4) In hoc quod quærit : quis est ? vacuus a dilectione proximi ostenditur, et consequenter a dilectione divina (*S. Cyrill.*).

dans son sang (1). Là-dessus un sacrificateur juif qui passait seul par le même chemin, voyant ce pauvre voyageur en si piteux état, se contente de laisser tomber sur lui quelque stérile regard de compassion, et n'en poursuit pas moins son voyage (2). Peu après vint à passer par le même endroit un Lévite, et bien qu'il passât tout à côté du blessé et qu'il entendît ses gémissements et vît ses blessures, il ne se montra pas plus sensible que le sacrificateur, et poursuivit aussi sa route sans donner au malheureux le moindre secours (3). Mais l'assistance et les secours que le malheureux n'obtint pas des Juifs, ses compatriotes et ses frères, il l'obtint d'un étranger. Car un homme natif de Samarie, et par conséquent hostile et odieux aux Juifs (4), venant à passer par là, et voyant cet homme étendu par terre, baigné dans son sang, en a compassion; et descendant de cheval, il s'approche du blessé, s'apitoie sur lui, le console, lave ses blessures avec du vin, verse par-dessus de l'huile, afin d'en adoucir l'irritation, panse et bande ses plaies; et le levant affectueusement de terre, le place de son mieux sur sa monture, et le sui-

(1) Homo quidam descendebat de Jerusalem in Jericho et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt, semivivo relicto (*Luc x*).

(2) Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via et viso illo præterivit (*Luc x*).

(3) Similiter et Levita, cum esset secus locum, et videret eum pertransivit (*Ib.*).

(4) Les Samaritains étaient plus odieux aux Juifs que les Gentils eux-mêmes : *Samaritanus magis exosus quam Gentilis*. Et pourtant c'est un Samaritain qui se montre si généreux et si compatissant envers un Juif inhumainement abandonné par les Juifs ses frères et ses concitoyens, pour nous montrer que non-seulement nos amis et nos proches, mais encore les étrangers et nos ennemis mêmes, sont notre prochain; que tout homme, quel que soit son état, sa condition, sa religion, puisqu'il est homme, puisqu'il est malheureux, puisqu'il est à plaindre, a droit à la charité d'un autre homme, est le prochain de l'homme.

vant à pied avec grand intérêt le conduit à l'hôtellerie voisine, le met au lit, le restaure, lui prodigue médicaments, soins et assistance, comme si c'eût été un frère ou un fils (1). Le lendemain, comme il devait poursuivre son voyage, il appelle le maître de l'hôtellerie : Je vous recommande, lui dit-il, ce pauvre blessé; ayez-en soin comme si c'était moi-même. Voici deux pièces de monnaie, dépensez-les sans ménagement pour tous ses besoins; et s'il est nécessaire de dépenser davantage pour sa guérison, dépensez-le sans crainte, car devant repasser sous peu de jours, je vous récompenserai de tous vos soins, de toutes vos peines et de toute votre charité (2).

Telle est dans son sens historique et littéral la touchante parabole du Samaritain, telle que le Seigneur l'a racontée dans l'Évangile. Expliquons-la maintenant dans son sens allégorique et mystique, et voyons les belles et importantes leçons que la sagesse et l'amour du divin Maître ont su y enfermer.

*Jérusalem* signifie *vision de la paix*, et elle est l'image de l'état d'innocence et de grâce, dans lequel on possède et pour ainsi dire, l'on voit et contemple la paix. Le mot *Jéricho* signifie la *lune*, et c'est la figure de notre chair mortelle, car de même que la lune paraît, croît, décline et disparaît, notre chair mortelle aussi croît, vieillit, décline et périt. Ainsi le voyageur qui de Jérusalem descendait vers Jéricho, c'est Adam et toute sa postérité; c'est l'homme, dit

(1) Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secus eum et videns eum misericordia motus est, et appropians alligavit vulnera ejus infundens oleum et vinum; et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum et curam ejus egit (*Luc x*).

(2) Et altera die protulit duos denarios et dedit stabulario et ait: curam illius habe; et quodcumque supererogaveris, ego cum venero reddam tibi (*Id.*).

saint Augustin, qui par son péché est déchu de la véritable Jérusalem, de la véritable vision de la paix, de l'état d'innocence et d'amitié avec Dieu, pour commencer à vivre d'une vie matérielle, variable, inconstante, sujette à décadence, comme l'astre de la nuit (1).

Les voleurs, entre les mains desquels l'homme vient à tomber dans son funeste voyage, ce sont les anges de ténèbres, dit saint Ambroise, ce sont les esprits infernaux (2), ce sont ces malins esprits qui, comme des voleurs cupides et rapaces, nous ont dépouillés de tout. En effet, dit le vénérable Bède, ils nous ont d'abord enlevé le vêtement intérieur de l'innocence, ce vêtement qui empêchait nos premiers parents de s'apercevoir qu'ils étaient nus (3). En second lieu ils nous ont enlevé, dit saint Ambroise, tous les ornements des grâces spirituelles, dont l'homme avait été enrichi dans sa création primitive (4). En troisième lieu ils nous ont enlevé, dit saint Augustin, les bonnes habitudes qui étaient l'ornement extérieur de notre dignité (5). Et enfin, dit saint Jean Chrysostome, ils nous ont enlevé le privilège de l'immortalité du corps et le droit de citoyens des cieux (6). Non contents toutefois de ce dépouillement sacrilège, ces larrons sans pitié ont cruellement blessé l'homme, car, dit saint Augustin, depuis la chute le libre arbitre est singulièrement affaibli (7); et ils ont ainsi laissé l'humanité

(1) Homo qui descendit est Adam. Jerusalem civitas pacis, a cujus beatitudine lapsus est. Hiericho, id est Luna, significat mortalitatem nostram propter hoc quod, sicut Luna, nascitur, crescit et occidit (*S. Aug.*).

(2) Qui sunt isti latrones, nisi angeli noctis et tenebrarum (*S. Ambros.*)?

(3) Exspoliaverunt innocentiae veste. Hæc est illa stola, qua amissa, protoplasti cognoverunt se esse nudos (*Ven. Beda*).

(4) Indumentis gratiæ spiritualis (*S. Ambros.*).

(5) Ornamentis morum (*S. Aug.*).

(6) Immortalitate et dignitate cœlesti (*S. Jo. Chrys.*).

(7) Liberum arbitrium vulneratum (*S. Aug.*).

couverte de plaies, c'est-à-dire de péchés; car, dit le vénérable Bède, le péché altère, défigure l'intégrité de l'âme, comme les plaies défigurent le corps (1).

Ainsi, le malheureux voyageur de la parabole, qui dépouillé, criblé de blessures, affaibli par la perte de son sang, torturé par la douleur de ses plaies, n'a plus la force ni de se mouvoir, ni de se relever; qui, gisant à terre sans secours, sans pansement, ni assistance du médecin, implore secours d'une voix éteinte et par des gémissements plaintifs, sans trouver personne qui l'assiste, représente à merveille l'humanité entière qui, par la faute primitive et par les péchés actuels, est privée de grâce, surchargée de crimes, impuissante à se relever de sa corruption, impuissante par elle-même à se procurer des secours spirituels, comme aussi sans espérance d'en obtenir de la part de ses semblables; et qui, dans son abandon, désespérant de la guérison et de la vie, se regardait comme victime dévouée prochainement et inévitablement à la mort éternelle (2).

Le sacrificateur et le lévite qui passent auprès du voyageur sans le secourir, représentent, d'après saint Jean Chrysostome, la stérilité du sacerdoce figuratif d'Aaron, et l'inefficacité du ministère lévitique de la loi de Moïse, ministère et sacerdoce qui ont pu voir, indiquer, proclamer les plaies de l'humanité, en mesurer la profondeur et le danger, mais non y remédier (3).

Selon d'autres interprètes, ce sacrificateur et ce lévite figurent encore les prêtres et les philosophes du paganisme, qui purent voir, eux aussi, et sentir les misères et les bles-

(1) *Plagæ peccata dicuntur, quia his naturæ integritas violatur (Ven. Beda).*

(2) *Totum genus humanum est homo iste, qui jacebat in via; quia vires ei propriæ ad surgendum non sufficiebant (S. Aug.).*

(3) *Nec sacerdos Aaron transiens sacrificio potuit proficisci; nec ejus frater Moyses levita per legem potuit subvenire (S. Jo. Chrys.).*

sures de l'humanité, et qui, par leurs doctrines licencieuses et cruelles, ne firent que les irriter au lieu de les guérir.

Rappelons-nous d'ailleurs que lorsque les Juifs, d'un ton de sacrilège insulte, dirent un jour à Jésus-Christ : « Va, tu n'es qu'un Samaritain et un possédé du démon (1)! » Jésus-Christ, d'un air de patience, de mansuétude et de douceur infinie, se contenta de leur répondre : « Non, non, je ne suis point possédé du démon (2). » C'est-à-dire, comme le fait observer Origène, que des deux allégations outrageuses qui lui furent jetées au visage, il ne repoussa que la seconde, celle d'être possédé du démon ; mais il laissa subsister la première ; il l'accepta comme un titre d'honneur, comme son nom propre ; et ainsi il ne craignit pas de reconnaître et de confesser qu'il était un Samaritain ; et, en effet, le mot *Samaritain* signifie *gardien*. Comment donc pouvait-il nier qu'il fût Samaritain et gardien, ce Dieu sauveur dont il est dit dans les Psaumes qu'il ne s'endort jamais ni ne cesse de veiller sur son peuple (3), et qu'il nous protège et nous garde comme la prunelle de ses yeux (4).

Il n'y a donc pas de doute, dit saint Augustin, que sous la figure du Samaritain compatissant, Jésus-Christ a voulu se peindre et se représenter lui-même (5). Aussi voyez comme cette peinture est expressive, comme elle est fidèle, comme elle est gracieuse !

Il est dit du Samaritain, que passant à une assez grande distance du voyageur blessé, il vint et s'approcha du blessé (6).

(1) Samaritanus es tu et dæmonium habes (*Jo. viii*).

(2) Ego dæmonium non habeo (*Ib.*).

(3) Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel (*Psal. cxx*).

(4) Custodi nos, Domine, ut pupillam oculi (*Ps. xvi*).

(5) In Samaritano Dominus se voluit intelligi (*S. Aug.*).

(6) Et appropians (*Luc x*).



Or, dit saint Augustin, quelle plus grande distance peut-il y avoir que celle de Dieu à l'homme; de l'être immortel à l'être mortel, du Dieu juste et saint à l'homme corrompu et pécheur (1)? Et pourtant ce Dieu est venu près de l'homme dont il était si éloigné. Il est venu, dit saint Augustin, quand le Verbe divin est descendu des cieux et s'est fait homme (2).

La monture sur laquelle voyageait le Samaritain est, d'après tous les interprètes, l'humanité dont Jésus-Christ a daigné se revêtir pour venir jusqu'à nous (3).

Il est dit du Samaritain, qu'ayant vu de près le voyageur dans l'état misérable où il était réduit, il se sentit attendri et ému de compassion (4); et que, sautant à bas de sa monture, il prit le blessé entre ses bras. Jésus-Christ lui aussi voyant l'état misérable auquel était réduite l'humanité, mu seulement par une charité infinie dans son étendue, aussi bien qu'éternelle dans son principe, est venu à nous, nous a attirés à lui, nous a reçus dans ses bras, dans son cœur, par un pur mouvement de miséricordieuse compassion (5). Il est descendu de sa monture, c'est-à-dire qu'il est descendu de son humanité même; puisque non content de se faire homme, il a voulu se faire serviteur de l'homme, et qu'il a pris la ressemblance extérieure de son péché (6). Il est passé par tous les états, il s'est mis dans toutes les situations, il s'est soumis aux tentations de toute sorte, à toutes les épreuves, à toutes les peines du péché de l'homme sans en

(1) Quid tam longinquum et remotum quam Deus ab homine, immortalis a mortalibus, justus a peccatoribus (*S. August.*).

(2) Venit secus eum : quia descendit de cœlis et Verbum caro factum est (*Ib.*).

(3) Jumentum est caro qua Verbum Dei ad nos venire dignatus est (*Orig., S. Aug., S. Jo. Chrys., Theophil., Emiss., Haymon.*).

(4) Et videns eum misericordia motus est (*Luc x*).

(5) In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans (*Jer. xxxi*).

(6) In similitudine carnis peccati (*Rom. iv*).

assumer la culpabilité ni la souillure (1). Oh ! comme en Jésus-Christ s'est bien vérifiée cette circonstance : le Samaritain s'approcha du blessé ! puisque, selon saint Ambroise, celui qui était à une si grande distance de nous, s'est tellement rapproché de nous par la miséricorde, qu'il est devenu comme l'un d'entre nous (2).

Il est dit du Samaritain qu'il lava les plaies du voyageur avec du vin et qu'il les oignit avec de l'huile (3). Ce qui signifie, selon saint Jean Chrysostome, les sacrements des morts et des vivants, institués par Jésus-Christ, le sang de sa passion avec lequel il lave les plaies de nos âmes, l'onction mystérieuse de la grâce par laquelle il nous sanctifie, nous vivifie, adoucit l'ardeur de nos peines, et nous fait goûter la douceur de ses dons (4).

Aussi saint Jean avait-il dit que Jésus-Christ a réellement lavé nos âmes dans son sang (5). Le prophète-roi avait dit pareillement qu'il répandrait l'huile sacrée de sa grâce sur nos têtes d'où elle découlerait sur le corps entier (6).

Il est dit du Samaritain qu'après avoir pansé les plaies il les banda et il en rapprocha les bords avec soin pour les empêcher de s'étendre, et pour hâter la cicatrisation. Ce qui signifie, d'après le vénérable Bède, que Jésus-Christ aussi nous a, dans les sacrements, non-seulement préparé le remède contre les péchés commis, mais encore donné un frein et un préservatif contre de nouvelles fautes (7).

(1) *Tentatum per omnia.... absque peccato (Hebr. iv).*

(2) *Factus est misericordia vicinus (S. Ambros.).*

(3) *Infundens oleum et vinum (Luc x).*

(4) *Vinum et oleum id est : sanguinem passionis et oleum Chrismatis quibus delictorum vulnera curantur et sanctificationis medela præstatur (S. Jo. Chrys.).*

(5) *Qui lavit nos in sanguine suo (Apoc. i).*

(6) *Impinguasti in oleo caput meum (Ps. xxii).*

(7) *Alligatio vulnerum est cobibitio peccatorum (Ven. Beda.).*

Mais si le Samaritain, se contentant de pratiquer une si grande charité envers le pécheur, l'avait laissé seul là où il l'avait trouvé, le malheureux, dans l'état de faiblesse auquel il avait été réduit, ne pouvant s'aider en aucune manière, n'ayant personne pour le soigner, pour panser chaque jour ses plaies, serait mort également de faim et de douleur. Que fait donc cet homme compatissant? Il le relève doucement de terre, il le place du mieux qu'il peut sur sa propre monture et le dépose dans l'hôtellerie voisine.

Oh! comme en tout ceci est exprimé de la manière la plus sensible, tout ce qu'a fait pour nous la charité du vrai Samaritain, en venant nous chercher et nous sauver (1). Sa passion, sa mort, les sacrements institués par lui, ne nous auraient servi de rien, s'il nous avait laissés dans le désert de la vie, sans appui et livrés à nous-mêmes. Les plaies de notre âme se seraient rouvertes, se seraient irritées et envenimées faute de soins assidus et charitables. Il nous a donc portés lui-même dans l'hôtellerie publique, ou, selon l'expression grecque dans le *pandochium*, dans la maison ouverte à tous, sur toutes les plages du globe, c'est-à-dire qu'il nous a portés et déposés dans l'asile de l'Église. Oui, nous dit Origène, l'Église est vraiment cette hôtellerie publique, en tout temps ouverte à quiconque veut entrer, qui nous reçoit et nous accueille tous, qui ne refuse son assistance à personne (2). Et, presque dans les mêmes termes, saint Jean Chrysostome nous dit à son tour : l'hôtellerie est l'Église qui accueille tous les voyageurs de ce misérable monde, tous ceux qui se présentent, soit pour y trouver le repos, fatigués qu'ils sont de la marche, soit pour y trouver

---

(1) Venit Filius hominis quærere et saluum facere quod perierat (*Luc xix*).

(2) Pandochium quod universos suscipit intrare volentes, Ecclesia intelligitur quæ omnes suscipit, nulli auxilium denegat (*Orig.*).

le rafraîchissement et la guérison après les blessures que le péché leur a faites (1).

Le Samaritain conduisit lui-même le blessé après l'avoir placé sur sa monture (2). Et cela signifie, d'après Théophilacte, que Jésus-Christ a placé notre nature blessée sur sa propre humanité, et a daigné faire de nous ses membres (3). Lui-même nous conduit, ajoute saint Jean Chrysostome ; car nul n'entre dans l'Église, s'il n'y est porté par Jésus-Christ lui-même au moyen du baptême qui nous unit à son corps (4).

Arrivé à l'hôtellerie, le bon Samaritain prend le plus grand soin de son malade, il le place sur un lit, il apprête le feu, les rafraîchissements, la nourriture, les remèdes (5). Et cela signifie que Jésus-Christ, après avoir par sa résurrection relevé de terre l'humanité blessée, après l'avoir introduite dans l'Église nouvellement fondée, lui prodigua les soins de la plus tendre sollicitude, et par l'institution des sacrements, et par l'aliment de la doctrine présenté aux âmes des premiers néophytes, et par les consolations fréquentes qu'il leur apporta dans ces nombreuses apparitions où il leur parlait du royaume des cieux (6).

Mais comme le Samaritain avait intérêt à partir et à continuer son voyage dès le lendemain, il appela le maître de l'hôtellerie, et lui dit : Je vous recommande ce pauvre homme ; prenez-en soin comme si c'était moi-même ; voici deux pièces de monnaie ; employez-les à tous ses besoins sans parcimonie ; et s'il faut dépenser davantage pour sa guérison,

(1) *Stabulum est Ecclesiæ quæ in mundi itinere lassatos et sarcina delictorum defessos suscipit venientes (S. Jo. Chrys.).*

(2) *Imponens illum super jumentum suum duxit in stabulum (Luc. x).*

(3) *Imposuit super jumentum quia membra sua nos fecit (Theophil.).*

(4) *Quia nemo nisi per baptismum Christi intrat in Ecclesiam (S. Jo. Chrys.).*

(5) *Curam illius egit (Luc x).*

(6) *Loquens de regno Dei (Act. i).*

faites-le ; car, devant repasser sous peu, je vous dédommagerai de toutes vos dépenses, de toute votre peine, de tous vos soins charitables(1). Or, selon Origène, le maître de l'hôtellerie, c'est celui qui préside dans l'Église, c'est-à-dire Pierre, le souverain pontife, et les évêques qui avec lui ne forment qu'un seul corps pastoral, auquel est confiée la dispensation des divins mystères et le soin des âmes(2). Les deux pièces de monnaie, selon saint Ambroise, sont les Écritures des deux Testaments, qui présentent d'une manière sensible l'empreinte et le caractère de l'inspiration surnaturelle, et les linéaments, pour ainsi dire, de la face divine, dans les dogmes de la nature de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils, de même que les monnaies portent l'empreinte et l'effigie des rois de la terre(3). En outre, les deux pièces de monnaie représentent encore la vérité et la grâce : la vérité qui guérit l'intelligence en l'éclairant ; la grâce qui, en sanctifiant le cœur, le guérit et le fortifie ; la vérité dans le dépôt de la doctrine, la grâce dans l'institution des sacrements. Telles sont, selon saint Jean Chrysostome, les deux précieuses ressources qui fournissent le moyen de relever les hommes de leur chute, de les guérir de leurs blessures, de les soigner dans leur convalescence, de les fortifier s'ils sont en santé (4).

Or, remarquez que le Samaritain ne donne pas les deux pièces de monnaie au malade, mais au maître de l'hôtellerie. Quant au malade, il lui recommande seulement d'obéir au

(1) Altera die protulit duos denarios et dedit stabulario et ait : curam illius habe ; et quodcumque supererogaveris ego cum rediero reddam tibi (*Luc x*).

(2) Stabularius Ecclesiæ præsidem significat, cui dispensatio credita est (*Orig.*).

(3) Denarii sunt duo Testamenta quæ imaginem in se habent æterni regis expressam (*S. Ambros.*).

(4) Hi sunt denarii per quos eriguntur lapsi, sanantur vulnerati, confirmantur sani, curantur ægroti (*S. Jo. Chrys.*).

maître de l'hôtellerie et d'avoir confiance en lui. C'est au maître de l'hôtellerie seul qu'il donne ses instructions, qu'il confie l'argent, qu'il recommande son malade, lui donnant ses instructions sur la manière de l'assister et de le soigner ; et lui déclarant qu'il ait à le regarder comme un autre lui-même, avec promesse de le dédommager pleinement au retour.

Quel magnifique tableau, s'écrie Origène ! comme tout y est harmonieux, expressif, gracieux ! comme nous y trouvons bien indiquée en quelques simples traits toute l'économie du gouvernement de l'Église, le but de son institution, de son ministère (1) !

Voilà certes qui condamne, de la manière la plus nette et la plus bénigne, toutes les erreurs de l'hérésie ; et qui proclame, expose et confirme la vérité de la doctrine catholique. Voilà qui nous enseigne que Jésus-Christ, le céleste Samaritain, n'a pas laissé à tout chrétien, sans distinction, le dépôt de l'Écriture, avec liberté de l'entendre, de la croire et de la pratiquer à sa fantaisie ; mais il l'a laissée au maître de l'hôtellerie, à Pierre, aux pasteurs de l'Église. Il n'a pas constitué chaque chrétien prêtre et dépositaire de sa grâce, pour en user par lui-même. Il n'a pas voulu que malade il se guérît sans médecin, que disciple ignorant il s'instruise sans maître, que brebis faible il paise sans pasteur, que voyageur égaré il chemine sans guide, que membre du corps de Jésus-Christ il vive sans chef, que soldat sans expérience il combatte sans capitaine, que membre de la cité il vive sans souverain. Non, aux simples fidèles, il n'a donné d'autre charge que de croire, de se soumettre et d'obéir aux pasteurs de l'Église, de telle sorte que ceux qui ont charge de surveiller l'état

---

(1) Hæc rationabiliter et pulchre dicuntur (Orig.).

sanitaire des âmes des fidèles confiées à leurs soins, rendront compte de leur guérison au Samaritain céleste, quand il reviendra une autre fois en ce monde, lors du dernier jugement, porter la sentence suprême (1).

Mais quant à la mission d'enseigner (2), quant à l'interprétation de l'Écriture, quant au dépôt de la foi et de la grâce, quant à la charge d'exposer et d'expliquer la doctrine évangélique et d'administrer la grâce des sacrements, il a confié tout cela aux légitimes pasteurs de l'Église, leur ayant dit : vous êtes la lumière du monde pour l'éclairer ; vous êtes le sel de la terre, pour la préserver de la corruption (3). Aussi saint Paul a-t-il dit : Nous devons être considérés par les hommes comme les ministres de Jésus-Christ, chargés par lui de dispenser les mystères de Dieu (4).

Arrêtons-nous un instant à méditer le mot profond par lequel le céleste Samaritain a investi les Pasteurs, les ministres de son Église, de la charge d'infirmiers de cette misérable humanité blessée et languissante : « Prenez-en soin (5). » Cette parole, prononcée par celui qui n'a qu'à prononcer pour créer, qu'à nommer pour produire, cette parole fut comme une institution, un mandat, un décret. Par elle, il fit passer dans son Église son propre esprit, son cœur, ses sentiments, les sollicitudes, les soins, les élans, le désintéressement, la générosité de sa charité.

En effet, du moment que cette parole eut été prononcée dans le grand caravansérail de l'Église, par le Samaritain

(1) *Obedite præpositis vestris et subiacete eis; ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri (Hebr. xiii).*

(2) *Euntes docete (Matth. xxviii).*

(3) *Vos estis lux mundi. Vos estis sal terræ (Matth. v).*

(4) *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei (I Cor. iv).*

(5) *Curam illius habe (Luc x).*

divin, son fondateur, cette parole si affectueuse, si puissante, y fut aussitôt répétée et y va se répétant sans cesse avec un écho toujours énergique, toujours fécond, toujours efficace, qui éveille et maintient toujours vivant, l'esprit de généreuse charité pour alléger toutes les misères, pour guérir toutes les plaies de l'humanité.

C'est pour cela que l'Église catholique, tendre mère, l'œil constamment fixé sur l'humanité, cette fille bien-aimée que lui a confiée le Père céleste, ne l'oublie jamais, jamais ne l'abandonne, parce qu'à ses oreilles retentit sans cesse le commandement divin : donnez-lui tous vos soins, *curam illius habe*. Et tant qu'il y aura sur la terre un seul peuple, un seul homme à évangéliser, un seul païen qu'il s'agira d'attirer à la connaissance du vrai Dieu, et de Jésus-Christ, son Fils, un seul hérétique à ramener, un seul pécheur à convertir, un seul ignorant à instruire, un seul affligé à consoler, une seule créature de Dieu, dépourvue du pain matériel ou des soutiens de l'âme; tant qu'il y aura parmi les hommes des péchés et des misères, des scandales ou des contagions, tant que se feront entendre quelque part les gémissements et les lamentations de l'humanité blessée et affligée, pour peu que ces gémissements et ces lamentations parviennent à l'oreille de l'Église, il y aura toujours des évêques, des prêtres, des missionnaires, des religieux, des vierges, qui, au prix de tous les sacrifices, voleront au secours de la misérable humanité, et lutteront, par des prodiges de vertu, d'abnégation et de charité, contre tous les fléaux qui seront venus frapper leurs frères.

En vain les gouvernements ennemis de l'humanité feront des lois pour mettre obstacle aux ordinations de prêtres, aux vocations religieuses, aux voyages des missionnaires, aux institutions pieuses et charitables; en vain ils mettront des gardes pour empêcher l'irruption de la véritable doctrine évangé-



lique, les saintes pérégrinations de la charité ! La charité de l'Église, qui enflamme de son zèle un si grand nombre de ses généreux fils, saura gagner les douaniers, rompre les blocus militaires, défier l'injustice des édits et la cruauté de leur exécution. Elle ne s'arrête ni en face des cages de fer, ni en face de la hache, des bûchers, des tourments, de la mort ; elle trouve toujours moyen de pénétrer dans les contrées les plus intolérantes et les plus barbares pour répandre la lumière de l'Évangile et les consolations de la religion ; elle trouve toujours de nouveaux moyens, de nouvelles industries, de nouveaux artifices, que la politique ni la philosophie n'avaient su prévoir, ni ne sauront empêcher. Plus fort que toutes les prohibitions humaines est le commandement de Dieu qui défend de délaisser l'humanité parmi les misères, les douleurs, les fléaux de toute sorte dont elle est la victime : *Curam illius habe !*

Malheur, cent fois malheur à l'humanité, s'il n'y avait pas là l'Église, qui, sous l'action du divin commandement, se dévoue sans réserve pour la soulager ! Le monde entier, non-seulement des infidèles, mais encore des hérétiques, non-seulement des hérétiques et des schismatiques, mais encore des catholiques, est diversement travaillé de maladies, et de maladies mortelles. Tous les vices y dominant à l'ombre de toutes les erreurs. La philosophie, la législation, le gouvernement ne peuvent guérir ces maladies, cicatriser ces plaies. La philosophie la plus sage et la plus courageuse, la législation la plus équitable et la plus sévère, le gouvernement le plus juste ne peuvent faire autre chose que conseiller, juger, punir. Mais hélas ! donner des conseils aux passions, quelle folie ! Traduire en justice la misère, quelle stupidité ! Punir le besoin, quelle cruauté ! La politique n'a même pas l'intelligence des vrais besoins du monde maladif, moins encore saurait-elle y pourvoir. On lui donne des chemins de fer et des

vaisseaux à vapeur, des manufactures et du commerce, des caisses d'épargne et des banques d'assurances, des maisons de prostitution et des théâtres, des cafés et des billards, et, pour comble de générosité, des prisons et des échafauds. Et comme avec tous ces beaux moyens on voit se multiplier les crimes, s'accroître chaque jour le nombre des prostituées et des enfants délaissés, des pauvres et des faibles, des homicides et des empoisonnements, des suicides, des brigandages, des fraudes, des incestes, des sacrilèges; comme on voit l'ordre public vaciller sur sa base, et les infirmités morales et physiques s'étendre d'une manière épouvantable; désespérant de guérir le malade, on en éloigne jusqu'à la pensée, on ne jette plus sur ces maux, précurseurs de maux encore plus horribles, qu'un regard indifférent, et, comme le Lévite de la parabole, on passe outre sans ressentir ni honte ni compassion : *viso illo præterivit*.

Seule, l'Église devine et connaît les besoins et les infirmités du monde, de tous ses fils qu'elle voit couverts de plaies. Elle seule sait distinguer la place des blessures; elle seule connaît que l'erreur est leur mal, et que la dissolution des mœurs en est la corruption et la gangrène. Ensuite, tandis que les philosophes, les magistrats, les gouvernants, pour assurer à la société malade le bien tout éphémère, vain et inefficace qu'ils lui promettent, lui demandent ses applaudissements, son or, son sang, parce que, pauvres par eux-mêmes, ils n'ont autre chose à donner au malade que ce qu'ils lui prennent; seule l'Église, parce qu'elle a avec elle le Samaritain céleste qui porte avec lui le vin et l'huile miraculeuse; parce qu'elle a reçu de lui les deux pièces de monnaie si précieuses, la vérité et la grâce pour guérir toute plaie, chasser toute maladie; elle seule ayant en soi tout ce qu'elle doit donner, elle seule ne demande rien, parce qu'elle n'a besoin de rien; elle seule n'est pas réduite à dépouiller le

malade, elle seule l'aime sans intérêt, s'offre à le servir sans compensation, se souvenant que ce n'est pas ici-bas qu'elle doit attendre sa récompense, mais qu'elle l'obtiendra riche et surabondante dans le ciel lorsque le divin Samaritain viendra pour reposer de toutes leurs sollicitudes et de tous leurs travaux les hommes de charité et de zèle, pour les dédommager de toutes les fatigues et de tous les sacrifices auxquels ils se seront dévoués par-delà le strict devoir, pour venir en aide aux hommes blessés par l'erreur ou par le péché : « Tout ce que vous aurez dépensé en sus, je vous le rendrai à mon retour (1). » Aussi l'Église ne revendique-t-elle que la liberté de servir les hommes, de leur apporter la lumière, la grâce, l'espérance et la paix. Elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on la laisse prêcher et agir; et partout où son action est libre, elle est aussi miraculeusement féconde, l'amélioration est sensible, la guérison est assurée; les peuples superstitieux, barbares, corrompus, deviennent, comme par enchantement, pieux, charitables, de mœurs pures. Toutes les vertus commencent à germer là où pullulaient les vices; des anciennes blessures, il ne reste même pas les cicatrices, et avec les vertus chrétiennes, guérison et ornement des âmes, l'Église porte avec elle l'ordre public, les vertus sociales, la véritable civilisation qui met en équilibre les biens temporels, assure l'ordre et améliore la condition des corps.

Mais souvenons-nous que Jésus-Christ a raconté cette belle et mystérieuse parabole, en réponse au malicieux docteur des juifs qui l'interrogeait en disant : « Et qui est mon prochain (2)? »

Jésus-Christ ayant ajouté que le Samaritain compatissant

---

(1) Si quid supererogaveris ego cum rediero reddam tibi (*Luc x*).

(2) Et quis est meus proximus (*Ib.*)?

est le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs, et s'étant lui-même dépeint sous les couleurs les plus vives dans le Samaritain, il nous révèle, dit Héric, que notre affectueux Sauveur est vraiment notre prochain : puisque, déjà rapproché de nous par sa divinité, qui est en nous et avec nous, il s'est encore rapproché davantage par son humanité (1). D'ailleurs, dans la parabole, dit Haymon, le Samaritain est appelé le prochain du voyageur blessé, parce qu'il se montre pour lui plein de bonté compatissante. Or, qui jamais a témoigné plus de compassion envers l'humanité languissante et blessée à mort que Jésus-Christ, qui l'a rachetée de son sang? Il est donc bien réellement notre prochain (2).

Mais hélas! bien que la loi divine nous prescrive d'aimer le prochain comme nous-mêmes, quel est donc celui qui aime ce prochain céleste et divin, qui est Jésus-Christ? On aime les parents, bien que parfois infidèles, on aime les biens du monde, quelque vains qu'ils puissent être, les plaisirs sensibles, bien que remplis de venin dangereux, le monde, bien que perfide, la vie, bien que fugitive; et ensuite on n'aime point le véritable prochain, notre véritable père toujours affectueux, notre véritable ami toujours loyal, notre véritable bien solide, réel, éternel; on n'aime pas celui qui est la bonté même, la douceur même, l'amabilité même, la tendresse même, l'amour divin personnifié, l'amour vivant, l'amour infini, notre trésor, notre consolation, notre vie, le seul objet qui a des droits vrais, réels à notre amour : « l'Amour n'est pas aimé (3). »

(1) *Christus proximus per divinitatem, qua non longe est ab unoquoque nostrum factus est proximus ex humanitate (Heric.).*

(2) *Nemo tam proximus quam Dominus Jesus qui suo sanguine nos redemit (Haymon.).*

(3) *Amor non amatur (S. Cathar. Sen.).*

Donc, malheur à nous ! car saint Paul a dit : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème (1). » Pour échapper à cet anathème, à cette excommunication, étudions-nous à aimer ce Samaritain affectueux, non-seulement dans sa personne, mais aussi dans sa doctrine, dans sa grâce, dans ses sacrements, dans son Église, dans ses ministres, dans ses serviteurs, dans ses pauvres. Aimons-le comme le Dieu Notre-Seigneur qu'il est, de toute notre âme, de tout notre cœur, de toutes nos forces (2). Aimons-le encore, comme nous-mêmes, en tant qu'il est notre prochain, qu'il est homme (3). Ainsi nous accomplirons la loi divine, qui est tout entière renfermée dans ces deux commandements, et tout entière comprise dans leur exécution (4). Par là nous obtiendrons la vie éternelle, et par cette voie de l'amour nous assurerons notre salut (5). Ainsi, avec notre coopération, le Seigneur aura rempli la mission bienveillante qu'il avait acceptée en venant nous chercher lorsque nous étions égarés, nous sauver lorsque nous étions perdus, nous ressusciter quand nous étions morts (6).

SECOND POINT. Ce n'est pas sans raison que le Seigneur, dans la parabole que nous venons d'expliquer, a insisté sur la circonstance que le Sacrificateur et le Lévite passèrent tous deux auprès du voyageur blessé sans le secourir, tandis que seul, le Samaritain laïque et étranger en eut compassion. Comme il parlait à des sacrificateurs et à des lévites, ce fut

(1) Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum sit anathema (1 Cor. xvi).

(2) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua (Luc x).

(3) Diliges proximum tuum sicut teipsum (Ib.).

(4) In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ (Matth. xxii).

(5) Si vis ad vitam ingredi, serva mandata (Ib.).

(6) Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat (Luc xix).

comme s'il leur avait dit : Vous êtes donc tels vous-mêmes, pires que les séculiers, sans compassion, sans charité pour le prochain, et, tout en vous flattant de connaître la loi de Dieu, vous n'en remplissez nullement les obligations; tandis que vous avez sans cesse cette loi de Dieu sur les lèvres, vous ne l'avez nullement dans le cœur (1).

Plût au ciel que cette dureté envers le prochain, qui était devenue le caractère propre des prêtres juifs, ne fût pas passée dans le cœur de beaucoup de prêtres chrétiens. Je me plais à reconnaître et à confesser que le clergé de Rome en général unit à l'intégrité des mœurs l'exercice de la charité, et qu'à Rome en particulier, l'immense profusion de secours qui aujourd'hui est répandue sur les pauvres, n'est sollicitée, distribuée et portée dans leurs réduits que par des mains ecclésiastiques. Je me plais à reconnaître et à confesser que, dans cet insigne chapitre, la sollicitude et la charité pour les pauvres est comme héréditaire, à tel point qu'il est passé en proverbe vulgaire parmi ceux qui vivent à l'ombre de la Chaire de Saint-Pierre, attachés à cette basilique insigne, que « Pierre ne délaisse personne. »

Mais afin que cet esprit de charité ne s'amoindrisse jamais, considérons, avec la parabole de ce jour sous nos yeux, que ce serait pour un prêtre, pour un lévite chrétien, une chose monstrueuse que d'entendre le récit des misères du pauvre sans se déranger d'un pas, ni se priver d'une obole; et si, pendant que le Samaritain, c'est-à-dire le séculier, l'homme, la femme du monde, le jeune élégant, ne passent presque jamais auprès du pauvre sans lui jeter quelque pièce de monnaie et un regard de compassion, le prêtre, lui, grave ministre du Dieu de charité, tournait d'un autre côté ses regards

---

(1) *Opportune alloquens legisperitum superbientem voluit exprimere quoniam nec sacerdos, nec levitæ proposita legis implerent.*

et poursuivait son chemin : « Le sacrificateur ayant vu cet homme, passa outre (1). » Que serait-ce, si, d'une voix hypocrite, il lui disait pieusement : « Dieu vous assiste ! »

Oui, à ces malheureux ecclésiastiques, je devrais dire en pareil cas : Oui, certes, Dieu assistera ce pauvre que vous renvoyez à sa Providence, tandis que sa Providence vous l'adressait à dessein, afin que vous lui fissiez part de quelque petite portion de tout le bien que cette Providence vous a confié. Dieu l'assistera en touchant de compassion plus efficacement le cœur de quelques Samaritains compatissants, puisqu'il n'a pu émouvoir le vôtre. Non, non, ne craignez pas que la Providence de Dieu puisse faillir. Le soleil ne se couchera point sans que ce pauvre délaissé par vous trouve quelque séculier compatissant qui l'assiste. Mais ce Dieu, un jour aussi, pourvoira à votre sort en vous punissant sévèrement de votre dureté, en vous refusant toute miséricorde, à vous, qui avez été sans miséricorde (2).

Ah ! regardons comme nous étant aussi adressée à nous la grande parole adressée par Jésus-Christ au docteur juif : « Va ; et comme tu as entendu que sut agir le Samaritain envers le voyageur blessé, agis de même toi aussi envers ton prochain (3). »

Oui, mettons-nous bien dans l'esprit que ce commandement fait à un prêtre de l'ancienne loi nous est bien plus encore fait à nous-mêmes, prêtres de la loi nouvelle : *Vade et tu fac similiter*. Rappelons-nous que si la générosité chrétienne a déposé dans l'Église, a confié aux prêtres et aux lévites ses richesses, non, ce n'est pas pour installer dans le

(1) *Sacerdos viso eo præterivit (Luc x).*

(2) *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam (Jacob. ii).*

(3) *Vade et tu fac similiter (Luc x).*

sanctuaire le luxe, le faste, la mollesse du siècle profane, mais afin de préparer à l'ombre de l'autel un asile toujours ouvert à la vertu malheureuse; elle n'a pas entendu faire des riches qui puissent vivre parmi toutes les commodités de l'aisance et du luxe, mais pourvoir à l'honnête entretien et au décorum de ses ministres, et en même temps à la majesté du culte et au soulagement des pauvres.

Rappelons-nous que ce qui vient de la charité doit retourner à la charité, que les richesses du monde qui entrent dans le sanctuaire n'y entrent pas pour y rester, mais pour en sortir par une sage dispensation à l'avantage des peuples; que la tribu sacerdotale n'a pas tant sur les revenus ecclésiastiques un droit de possession qu'un devoir de paternelle économie, parce que Dieu, l'Eglise et les fidèles qui les ont légués, ont stipulé la redevance d'un tiers en faveur des pauvres, et que, par conséquent, les pauvres y ont leur part. Or, si le pauvre est exclu, si nous appliquons à nous-mêmes ce que nous n'avons pas reçu pour nous seuls, le monde lui-même, par ses censures, par ses satires, nous avertira que nous sommes injustes, et ce jugement du monde sera confirmé au tribunal de Dieu. Donc ne cessons pas d'imiter le Samaritain compatissant, afin que, pratiquant toujours la miséricorde, nous obtenions la béatitude que Jésus-Christ a promise aux miséricordieux (1). Ainsi soit-il.

---

(1) *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequuntur (Matth. v).*



---

## VINGT-CINQUIÈME HOMÉLIE

---

### LE BON PASTEUR

*Ego sum Pastor bonus (Jo. x).*

Je suis le bon pasteur.

**V**ous l'avez entendu dans l'évangile de ce jour (1) : parce que l'aveugle-né, après sa guérison miraculeuse, avait reconnu et adoré Jésus-Christ comme Fils de Dieu, vrai Messie et Rédempteur du monde ; parce qu'il avait, en face de ses ennemis mêmes, confessé, prêché, défendu Jésus avec la liberté d'un apôtre, l'intrépidité d'un martyr et la ferveur d'un saint, les prêtres juifs, furieux contre lui, les prêtres juifs, réunis en sanhédrin, le maudirent, l'excommunièrent et le chassèrent de la synagogue (2).

Que fait le bon Sauveur pour consoler de cette malédiction et de cette excommunication son nouveau confesseur ? Il se met à exposer aussitôt la belle et délicieuse doctrine touchant les caractères du bon Pasteur, en s'en faisant à lui-même l'application par ces douces paroles : « Je suis le bon Pasteur ! »

Par là, le Seigneur voulut faire entendre à l'aveugle-né que c'est un véritable bonheur que de sortir de la syna-

---

(1) Cette homélie fut prêchée le jour de la quatrième série après le quatrième dimanche de carême.

(2) Male dixerunt ergo ei et eiecerunt eum extra synagoram (Jo. ix).

gogue et des conventicules de l'incrédulité, de l'hérésie, du schisme, pour entrer dans l'Église; que d'être maudit par les pharisiens, par les hérétiques, par les impies, pour converser avec les apôtres et leurs successeurs; que d'être excommunié par les Caïphe et les prêtres de l'erreur, pour entrer dans la société de ceux qui suivent Jésus.

Or, pour nous affermir toujours de plus en plus dans cette vérité capitale, je veux, moi aussi, prêcher aujourd'hui après l'évangile de l'aveugle-né, la doctrine du bon Pasteur; expliquer cette belle allégorie telle que le Seigneur l'a proposée, y retracer, comme dans un tableau, l'avantage qu'il y a pour nous à vivre en union avec lui, sous la direction des pasteurs de l'Église catholique; afin que reconnaissant dans Jésus-Christ le véritable, le tendre, l'affectueux pasteur de nos âmes, tout en l'adorant comme notre Dieu et Seigneur, nous nous rendions en même temps dignes d'être de son peuple, de son troupeau, du nombre de ses brebis (1).

• PREMIER POINT. Le Seigneur avait dit par la bouche du prophète Ézéchiel : « Le temps viendra où je recueillerai et je réunirai ensemble mes brebis. Je susciterai pour elles un seul pasteur, qui les mènera paître dans les fertiles pâturages des montagnes d'Israël; et comme ces brebis ne formeront qu'un seul bercail, elles n'auront aussi qu'un seul pasteur » (2).

Or puisque le Seigneur a dit aujourd'hui : « Je suis le bon pasteur, j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et celles-là je dois aussi les recueillir, afin qu'il n'y

(1) Quoniam ipse Dominus Deus noster; nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus (*Ps. LXXVIII*).

(2) Hæc dicit Dominus : Ecce ego ipse requiram oves meas.... et congregabo eas de terris.... in pascuis uberrimis pascam eas in montibus excelsis Israël.... et suscitabo super eas pastorem unum qui pascat eas (*Ezech. xxxiv*).

ait qu'un seul bercaïl et un seul pasteur (1), » n'est-il pas de toute évidence qu'il s'est fait à lui-même l'application de la prophétie d'Ézéchiël; et qu'il est bien le véritable et unique pasteur des âmes prédit depuis tant de siècles?

Mais quelle est donc cette doctrine? Si Jésus-Christ est le seul et unique pasteur des âmes, donc au dire de l'hérésie, Pierre et les apôtres, le Souverain Pontife, les évêques, les prêtres ne sont donc plus pasteurs? Vous êtes dans l'erreur la plus complète, leur répondra saint Augustin, puisque Jésus-Christ lui-même a déclaré Pierre pasteur universel non-seulement des agneaux, mais encore des brebis (2). Ensuite saint Pierre lui-même a reconnu lui aussi que les prêtres, chargés du soin des âmes, sont aussi de vrais pasteurs: « Paissez, a-t-il dit, le troupeau de Dieu qui est parmi vous » (3). Il est donc vrai que comme le sacerdoce est un en Jésus-Christ, en lui aussi est l'unité du ministère pastoral. De même que Jésus-Christ est le seul, grand, unique, éternel Pontife, de même aussi il est le seul et unique, l'éternel, l'universel pasteur des âmes. Mais comme les prêtres de la nouvelle alliance ne font que renouveler, exercer et perpétuer le véritable et unique sacerdoce de Jésus-Christ, et que prêtres véritables ils ne forment tous ensemble avec Jésus-Christ qu'un seul prêtre, de même, Jésus-Christ réunissant en sa personne tous les bons pasteurs, parlant en eux, se faisant écouter en chacun d'eux; ils ne font que continuer, perpétuer, exercer son unique action pastorale; et vrais pasteurs eux-mêmes ils ne forment

(1) Ego sum pastor bonus; et alias oves habeo quæ non sunt de hoc ovili; et illas oportet me adducere; et erit unum ovile; et unus pastor (Jo. x).

(2) Pasce oves meas, pasce agnos meos (Jo. xxi).

(3) Pascite qui in vobis est gregem Dei (I Petr. v).

qu'un seul pasteur en Jésus-Christ (1). Donc lorsque Jésus-Christ parle d'une seule bergerie il veut seulement définir que son Église est une, que son chef est un (2).

Oh! qu'elle est belle et importante cette doctrine! La prophétie et l'Évangile parlent d'un seul pasteur et d'une seule bergerie (3); donc là où plusieurs pasteurs ne sont en réalité qu'un seul pasteur, et où plusieurs réunions de Chrétiens forment une seule bergerie, là est la seule bergerie de Dieu, le seul peuple de Dieu (4).

Or où donc se trouve une réunion de chrétiens qui soit une; un corps de pasteurs qui ne soit qu'un seul pasteur? Les Églises de Photin, de Nestorius, d'Eutychès, de Luther, de Calvin, les Églises Anglicanes, Réformées, Évangéliques, schismatiques dans le schisme même, hérétiques dans l'hérésie même, divisées dans leurs divisions mêmes, discordantes entre elles dans leur discorde même, par une diversité infinie de croyances, de morale, de culte, ne sont pas certes une bergerie, un troupeau, mais des bergeries, des troupeaux différents, des brebis dispersées; les soi-disant pasteurs, ou ministres, privés d'un chef commun qui les unisse et les mette d'accord, indépendants les uns des autres, rivaux, ennemis, ne sont point un corps de pasteurs ayant pour caractère l'unité. Dans la seule Église catholique, tous les catholiques sont en union avec les mêmes curés, avec les mêmes prêtres; tous les prêtres, tous les curés, avec le même évêque; tous les évêques avec le même Pontife, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre. Une et

(1) *Ecce per suos ipse loquitur; et per quos mittit auditur. Pastores boni membra sunt Christi; et ideo pastor est unus (S. Aug.).*

(2) *In uno pastore docet unitatem (Ib.).*

(3) *Et unus erit pastor omnium eorum (Ezech. xxxvii). Et erit unum ovile et unus pastor (Jo. x).*

(4) *Populus ejus et oves pascuæ ejus (Ps. lxxviii).*

identique est la foi qui s'y professe, une et identique est la morale qui s'y observe, un et identique est le sacrifice, le culte, une et identique est l'action pastorale, la juridiction, l'autorité ecclésiastique, qui descendant d'un seul et même chef, réunit ensemble tous les membres, et en forme un seul corps. Dans la seule Église catholique on voit deux cent millions de chrétiens épars sur toute la surface du globe, unis par les liens ni politiques, ni humains, mais divins et spirituels, d'une autorité, d'une obéissance volontairement acceptées, ne former qu'un seul troupeau, une seule bergerie, une seule église. Or en face de ce majestueux spectacle, unique sur la terre, en face de cette miraculeuse unité qui unit et harmonise une si grande multitude, et qui rend sensible en elle la présence de Jésus-Christ et son action, ne faut-il pas nier toute évidence, tout raisonnement, tout bon sens, pour ne pas y reconnaître l'unique et véritable bergerie, sous la direction du véritable et unique pasteur, la véritable et unique Église de Jésus-Christ?

Mais Jésus-Christ non-seulement est en lui-même et dans le corps des pasteurs de l'Église le vrai et unique pasteur, mais il est le pasteur bon par excellence : *Ego sum pastor bonus* ; et par là, dit saint Augustin, il a voulu nous faire comprendre qu'en dehors de lui et de sa bergerie, il y en a qui usurpent la juridiction et le nom de pasteur, mais qui ne sont que de faux pasteurs, de mauvais pasteurs, absolument étrangers à l'action, à la grâce, au ministère du bon Pasteur. « Non, Jésus-Christ n'ajouterait pas l'épithète, *bon* au titre de pasteur, s'il n'y avait effectivement de mauvais pasteurs » (1). Or ces mauvais, ces faux pasteurs sont ceux dont saint Paul a dit qu'ils cherchent leurs propres

---

(1) Non adderet, *BONUS*, nisi essent mali pastores (*S. Aug.*).

intérêts, non la gloire, la connaissance, le culte de Jésus-Christ (1). Tels sont en effet les rabbins juifs, les muphtis musulmans, les prêtres idolâtres, les maîtres du schisme, les ministres de l'hérésie, qui exercent leur domination sur tant de populations malheureuses, dans le seul intérêt de leur ambition, de leur avarice, de leur autorité.

Aussi le Seigneur, en se disant le bon Pasteur, présente-t-il aussitôt les preuves qui lui donnent droit à ce titre et auxquelles on peut reconnaître qu'il en est digne, en ajoutant : « Je connais mes brebis, comme elles me connaissent. » (2).

Mais quoi ? Est-ce que peut-être connaître ses brebis est un signe certain de la bonté du pasteur ? Ah ! nous dit Eusèbe d'Émèse, rappelons-nous que ce pasteur est Dieu. Or, en Dieu, connaître et aimer sont une même chose ; par conséquent dire : Je connais mes brebis, comme elles me connaissent, équivaut à dire : Je les aime, comme j'en suis aimé (3).

Observez en effet la profonde et consolante pensée qu'il ajoute ensuite : « Comme je connais mon Père et que je suis connu de mon Père (4), » c'est-à-dire que Jésus-Christ connaît ses brebis, non-seulement d'une manière spéculative, mais encore pratique ; non-seulement en tant qu'homme, mais encore en tant que Dieu ; non-seulement comme il connaît toutes les créatures, et de la manière, par exemple, qu'il connaît les réprouvés, mais il nous connaît en tant que nous sommes ses brebis ; il nous connaît de la même connaissance dont son Père le connaît et dont il connaît ce divin

(1) *Mali pastores sunt de quibus apostolus ait : quærunť quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi (S. Aug.).*

(2) *Ego sum pastor bonus ; et cognosco oves meas ; et cognoscunt me meæ (Jo. x).*

(3) *Cognoscere Dei, diligere est. Cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ, idem est ac diligo eas et diligor ab eis (Eus. Emiss.).*

(4) *Sicut novit me Pater et ego agnosco Patrem (Jo. x).*

Père. Or, la connaissance dont le Père et le Fils se connaissent dans la sainte Trinité, n'est pas une connaissance de pure notion intellectuelle, mais d'affection la plus intense; c'est une connaissance de complaisance mutuelle, d'amour infini, en vertu de quoi l'un se fixe, se repose, se délecte dans l'autre, et d'où procède le Saint-Esprit, qui est l'amour infini du Père et du Fils.

Combien donc est sublime et belle cette doctrine, reprend Eusèbe d'Émèse ! Jésus-Christ connaît ses brebis de la même connaissance et les aime de même amour qu'il connaît et aime son Père céleste (1). Et en effet, il a dit autre part : Sachez que je vous aime d'un amour aussi tendre que peut l'être l'amour de mon Père pour moi (2).

Or, pour preuve que son amour pour ses brebis, s'il est tendre et sincère, n'est pas moins efficace et actif, le Seigneur ajoute encore : « Le gardien mercenaire d'un troupeau, qui n'est point le pasteur, si de loin il voit le loup venir, s'enfuit et abandonne le malheureux troupeau à la voracité du loup, qui demeure libre de l'envahir, de le disperser et d'en faire curée (3). » Mais le vrai pasteur, le pasteur zélé et affectueux, n'hésite pas, pour défendre et sauver ses brebis, à exposer et à donner volontiers sa propre vie (4). Moi aussi, parce que je suis le bon pasteur, et que j'aime vraiment mes brebis, je donne volontiers ma vie pour conserver la leur (5).

Contemplez en effet cette croix : que vous dit-elle ? sinon

(1) Sic cognosco, id est, diligo eas, sicut cognosco et diligo Patrem (*Eus. Emiss.*).

(2) Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos (*Jo. xvi*).

(3) Mercenarius est qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem et dimittit oves et fugit. Et lupus rapit et dispergit oves (*Jo. x*).

(4) Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis (*Ib.*).

(5) Ego sum pastor bonus et animam meam pono pro ovibus meis (*Ibid.*)

que le Fils de Dieu s'est volontairement exposé à la rage du loup infernal, de ce loup si longtemps acharné sur le troupeau de Dieu, sur la misérable humanité, et qu'il est mort pour forcer le démon à lâcher sa proie; elle vous dit et nous prêche l'excès d'amour, l'indicible générosité du divin Pasteur qui a donné tout son sang et sa vie pour arracher ses brebis à une mort affreuse, à une mort éternelle.

Mais cet amour généreux qui a porté le Seigneur à tout sacrifier et la vie même pour le salut de son troupeau, n'a pas pris fin en lui et avec lui. Comme il a légué aux vrais pasteurs sa propre autorité sur les brebis, il leur a inspiré aussi les mêmes sentiments, et associés qu'ils sont à son ministère pastoral, ils sont aussi animés de son amour.

Hors de l'Église on ne trouve plus les vertus pastorales. Il peut y avoir de belles paroles, on peut usurper le nom de pasteur, mais non la qualité; loin d'en avoir les sentiments, on n'en a même pas l'idée; on n'en soupçonne pas les devoirs. De fait, les ministres de l'hérésie, sans sollicitude aucune pour les malheureux chrétiens soumis à leur dure domination, tolèrent que le loup infernal, le rationalisme, le déisme, l'athéisme, l'absolue incrédulité, en fassent curée, et nul d'entre eux ne s'intéresse soit à leur moralité, soit à leur salut éternel; et loin de s'exposer ou à la persécution ou aux fléaux contagieux, ils ne savent même pas sacrifier une heure de leur repos, un seul de leurs intérêts, de leurs goûts, de leurs divertissements. De tout temps, dans l'Église catholique, et dans l'Église catholique seule, les souverains pontifes, les évêques, les missionnaires, les simples prêtres, ont affronté et affrontent sans cesse la fureur des idolâtres, la rage des musulmans, la haine intolérante des schismatiques et des hérétiques, tous les dangers de la contagion; ils ont sacrifié et ils sacrifient tous les jours non-seulement leur repos, leurs forces, mais leur vie même, près du lit des pestiférés, ou sur



de cruels gibets, et ils deviennent martyrs de la foi et de la charité, plutôt que d'abandonner et à la vie et à la mort, les âmes qui leur sont confiées, plutôt que de ne pas les maintenir dans la véritable foi pendant leur vie et de ne pas leur procurer à la mort les derniers sacrements.

N'en soyons pas surpris : les ministres de l'erreur sont bien pasteurs pour tondre les brebis, pour leur enlever non-seulement la laine, mais la chair tout ensemble ; il ne sont pas pasteurs pour les défendre. L'hérésie est toute à l'avantage des hérésiarques et non de leurs sectateurs ; les hérésiarques sont des mercenaires et ils ne peuvent dès lors avoir ni zèle ni amour pour les brebis qu'ils ont non pas achetées, mais ravies à Pierre le véritable pasteur. Ces brebis, ils les doivent à la force, à la séduction, à des passions criminelles ; elles ne sont pas la conquête de l'amour ; aussi dans le moment du besoin, dans le danger des pauvres brebis, ils prennent la fuite, ou se cachent, ou se renferment dans leur égoïsme (1).

Les pasteurs catholiques sont eux de vrais pasteurs ; ce sont de bons pasteurs, héritiers de l'esprit et du cœur du bon pasteur, comme de son ministère et de son autorité ; ce sont, dit saint Augustin, ses membres par l'esprit et par la grâce (2), et voilà pourquoi même aujourd'hui Jésus-Christ, dans la personne de ses vrais pasteurs, de ses fidèles ministres, est encore le bon pasteur qui renouvelle sans cesse le sacrifice de sa vie pour ses brebis (3).

En troisième lieu, même hors des moments de danger, le bon Pasteur prend un soin affectueux de ses brebis. A leur bêlement son instinct pastoral devine tous leurs besoins.

(1) *Mercenarius autem fugit quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus (Jo. x).*

(2) *Si illi fecerint, membra ejus sunt (S. Aug.).*

(3) *Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis (Jo. x).*

Quand elles sont surchargées de toison, il a soin de les tondre; quand elles ont besoin d'être purifiées, il les lave; malades, il sait les traiter; quand elles ont mis bas leurs agneaux, il porte entre ses bras la mère et les petits; quand elles sont effrayées, il les fait dormir près de lui, à ses pieds; affligées, il compatit à leurs peines et leur prodigue ses caresses. Telle est la sollicitude affectueuse que Jésus-Christ, le bon Pasteur porte à toutes nos âmes, et il a exprimé toutes ces tendres fonctions par un seul mot, quand il a dit : Le larron ne vient à la bergerie que pour enlever, égorger et détruire. Moi, je suis venu pour que mes brebis aient non-seulement la vie, mais une vie saine, joyeuse et prospère (1). Certes, il est d'expérience que les avantages temporels d'une position honorable, d'une vie commode, aisée, d'une santé parfaite, figurés par la laine des brebis, nous amollissent, nous retardent dans le chemin du ciel, nous disposent à des maladies de l'âme plus sérieuses et plus funestes que ne sont la fatigue et l'embarras causés aux brebis par la pesanteur de la toison. Voilà pourquoi le bon Pasteur nous dépouille de la toison, en nous privant de ressources considérables, de protecteurs puissants; il nous dépouille de la toison par la perte des honneurs, de la santé, des richesses. Et semblable au berger qui tond la brebis, Jésus-Christ en paraissant nous dépouiller nous enrichit; paraissant nous affliger, il nous caresse; tandis qu'il semble ne se montrer que dur, sévère, inflexible, il nous aime et nous démontre que nous lui sommes véritablement chers (2). Ensuite dans notre commerce avec le monde nous nous souillons de la poussière du monde; lui il nous lave, non dans l'eau, mais dans son propre sang par les sacrements

---

(1) *Fur non venit nisi ut furetur et mactet. Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant (Jo. x).*

(2) *Ego quos amo arguo et castigo (Apoc. iii).*

de son Église ; puisque pasteur attentif à notre salut et en même temps victime immolée pour nous, il a, par l'effusion de son sang, institué un bain salutaire pour ses brebis, de manière à blanchir leur toison et à les purifier de toute souillure du péché (1). Puis lorsque faibles, infirmes, nous sommes impuissants à faire un seul pas dans les voies du salut, il nous fortifie par sa grâce, il nous relève par ses consolations intérieures, il nous soutient par son appui ; en un mot, il justifie ce qu'il avait dit lui-même : « Venez à moi, vous qui êtes dans la peine (2). » Enfin lorsque nous sommes désolés, que nous tremblons de tomber sous la griffe de la bête infernale, il nous rassure, il nous prend entre ses bras et sur son sein ; et comme il l'a dit encore lui-même : Quelle audace, quelle violence pourra jamais ravir les âmes justes et fidèles de ce divin asile, du sein et du cœur de Jésus (3) ?

En quatrième lieu, le bon Pasteur qui a cent brebis, lorsque l'une d'entre elles se sera échappée du bercail, laissera les quatre-vingt dix-neuf autres en lieu sûr dans le désert ; et par monts et par vaux, heurtant contre les souches et les buissons, il court sur les traces de la centième qui lui est échappée ; et s'il la découvre de loin il l'appelle par son nom ; il lui barre le passage, il l'arrête par ses cris, par ses sifflements ; parvenu à s'assurer d'elle, il ne la frappe, ni ne la gourmande, mais il la caresse et la prend sur ses épaules ; et bien que fatigué, hors d'haleine, il est heureux de l'avoir retrouvée ; et cette joie le dédommage pleinement et lui fait oublier les sueurs qu'ils a répandues, les périls qu'il a affrontés, les longues fatigues de ses courses : et tout

(1) *Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo (Apoc. 1). Sanguis Jesu-Christi emundat nos ab omni peccato (1 Jo. 1).*

(2) *Venite ad me omnes qui laboratis (Matth. xi).*

(3) *Non rapiet eas quisquam de manu mea (Jo. x).*

fier et joyeux de son doux fardeau il la ramène à la bergerie.

Or dans ce touchant passage de l'Évangile Jésus-Christ a dépeint sous de vives couleurs un autre trait ineffable de son cœur affectueux, auquel nous devons le reconnaître pour le bon Pasteur de nos âmes. L'humanité entière, qui est comme un à quatre-vingt-dix-neuf, par rapport aux anges, a été la centième brebis que ce divin Pasteur avait perdue. Et c'est ce que le roi David avait dit au nom de l'humanité entière : « J'ai erré comme une brebis qui a perdu son chemin. Quand donc, ô mon Dieu, viendrez-vous chercher votre serviteur (1) ! » Isaïe l'avait dit également : « Tous, nous nous sommes égarés, comme des brebis dispersées ; chacun à qui mieux mieux s'est écarté de la bonne voie (2). » Mais par l'organe du prophète Ézéchiël le bon Pasteur avait promis de venir à la recherche des brebis égarées et perdues : « Je saurai chercher et rassembler mes brebis (3). » Comme il l'avait promis, il l'a fait. Laissant les anges dans les cieux, il est venu à travers l'espace infini qui sépare la sainteté de Dieu d'avec le pécheur, il est venu jusqu'à la vallée, jusqu'aux derniers confins de la création, il s'est fait homme, il est venu sur la terre chercher les hommes, ayant dit lui-même : « Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver les hommes qui s'étaient perdus » (4). Il nous a rejoints ; il nous a hélés par la voix de ses apôtres, de ses prédicateurs ; il nous a pris sur ses épaules déchirées de coups de fouet ; il nous a portés dans le bercail de son Église ; et si nous sommes chrétiens, si nous avons le bonheur d'appar-

(1) Erravi sicut ovis quæ periit ; quære servum tuum (*Ps. xviii*).

(2) Omnes nos quasi oves erravimus ; unusquisque in viam suam declinavit (*Is. liii*).

(3) Ecce ego requiram et congregabo oves meas (*Ezech. xxxiv*).

(4) Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat (*Luc xix*).

tenir à la véritable Église, de faire partie de la véritable bergerie du Seigneur, rappelons-nous, nous dit l'apôtre saint Pierre, que nous étions des brebis errantes dispersées, harassées, dépourvues de pasteur ; que grâce au regard miséricordieux que le Sauveur jeta sur nous, grâce aux larmes qu'il répandit, grâce au cri si plein d'amour qu'il nous fit entendre, il nous a ramenés vers le bon Pasteur, vers le surveillant de nos âmes qui les entoure de tant de sollicitude (1).

Là ne s'arrêtèrent point ni ne s'arrêtent encore les soins de sa tendresse. Même à présent, ou par la voix de ses prédicateurs, ou par la lecture des écrits prophétiques, ou par le dégoût que nous inspire le vice, ou par l'attrait de la vertu, ou par la crainte de ses jugements, ou par la perspective de ses récompenses, mettant tout en œuvre, invitations et menaces, fléaux et bienfaits, lumières présentées à l'intelligence, fortes impulsions imprimées à la volonté, consolations et attraites intérieurs, angoisses même et remords, il cherche, il rappelle les âmes égarées, plongées dans les terrains fangeux des superstitions païennes, errantes dans les champs stériles de l'hérésie, ou enfoncées dans l'abîme du doute (2). Ah ! malheur à nous si ce divin Pasteur ne fût le premier venu nous chercher après que nous l'eûmes fui ! Laissés à nous-mêmes, nous n'aurions jamais retrouvé le chemin de la véritable bergerie, nous aurions à jamais perdu de vue le sentier du salut éternel, nous fussions restés la malheureuse proie du loup infernal !

Le bon Pasteur, continue Jésus-Christ dans sa parabole,

(1) *Eratis sicut oves errantes ; sed conversi estis ad pastorem et Episcopum animarum vestrarum (1 Petr. II).*

(2) *Vocat per apostolos, vocat per prophetas, vocat per beneficia, vocat per flagella (S. Greg.).*

le bon Pasteur appelle par leur nom ses brebis, il les conduit en les précédant, et les guide en marchant le premier dans des voies faciles et sûres (1). Or tout ceci convient au plus haut degré à Jésus-Christ, pasteur de nos âmes : il appelle ses brebis par leur nom, c'est-à-dire qu'il conduit sans leur faire aucune violence les âmes qui lui sont fidèles. Pour elles il dispose toutes choses avec douceur (2) ; se prêtant aux inclinations de chacune, à la trempe particulière de son cœur ; l'attirant à lui de la manière qui pourra le mieux lui convenir ; n'exigeant de chacun que ce qu'il peut donner (3). Il les conduit par des voies droites. Car tandis que les prêtres patens ou les ministres hérétiques conduisent les hommes dans les voies de la superstition, de l'erreur, de la volupté, de l'intérêt, base unique de tout système de religion humaine, Jésus-Christ, seul dans la personne des légitimes pasteurs de son Église, nous conduit par les voies de la véritable foi, de la véritable morale, du véritable culte, de la véritable vertu, de la véritable pénitence, du véritable détachement, de la véritable abnégation, de la véritable pureté, voies inconnues au monde, odieuses aux passions, mais qui conduisent au salut éternel, d'après ce qu'il a dit lui-même, qu'il est la voie, la vérité et la vie (4). Or afin que ses brebis ne redoutent pas de cheminer par ces voies qui tout d'abord s'offrent à nous comme solitaires, étroites, montueuses, âpres et difficiles, il s'est mis à leur tête, il a marché le premier ; aussi sa vie entière n'a-t-elle été qu'un enchaînement douloureux d'humiliations, d'outrages, de misères, de peines, de persécutions, de souffrances, d'angoisses, de sacrifices et de conti-

---

(1) Et proprias oves vocat nominatim, et educit eas et ante eas vadit (*Jo. x.*).

(2) Disponit omnia suaviter (*Sap. viii.*).

(3) Vocat quomodo scit congruere (*S. Aug.*).

(4) Ego sum via, veritas et vita (*Jo. xiv*)

nuelle mort. Et par là non-seulement il leur a ouvert ces voies nouvelles, mais il les a rendues plus praticables, en y laissant l'empreinte sanglante de ses pas divins, de ses exemples, qui inspirent force et courage (1). Il les met à l'abri des incursions des loups et des malins esprits, selon la prophétie (2). Or comme il marche le premier, les loups tombent humiliés à droite, à gauche des sentiers où chemine le divin Pasteur; en sorte qu'ils n'osent approcher des brebis protégées par le puissant bâton de la croix (3). Il a rendu ces voies sûres, en y laissant comme en vedette d'espace à autre, ses anges, son vicaire, ses évêques, ses prêtres, qui doivent surveiller tous les pas de ses brebis, afin qu'elles ne trébuchent pas, et qui doivent les fortifier afin qu'elles ne défaillent pas dans la route; les soutenant de la main et prévenant toute chute (4).

O hommes de peu de foi ! vous à qui le chemin du Calvaire, le seul qui conduise au ciel, paraît désolé, difficile, rempli d'obstacles et d'épines, parce que vous ne le voyez que de loin, approchez, entrez dans le troupeau du Seigneur, et posant le pied dans les traces de ses pas, à l'ombre de sa protection divine, encouragés et soutenus par ses véritables ministres, vous verrez que, dans cette voie, les épines sont des roses, la tristesse réjouit, la solitude encourage, l'amertume adoucit; et le chemin qui vous paraît tortueux, escarpé, difficile, vous paraîtra droit, aplani, agréable, aisé (5).

Mais où peut enfin nous guider le bon Pasteur, si ce n'est

(1) *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus (1 Petr. II).*

(2) *Non timebis a timore nocturno.... ab incursu et dæmonio meridiano (Ps. xc).*

(3) *Cadent a latere tuo mille et decem millia a dextris tuis (Ps. xc).*

(4) *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis (Ib.).*

(5) *Et erunt prava in directa et aspera in vias planas (Luc II).*

aux pâturages abondants et salutaires ? Ainsi donc le divin Pasteur, selon la prophétie, conduit les âmes aux pâturages salutaires et abondants de la vérité, de la grâce, de la vie, qui ne se trouvent que sur les montagnes d'Israël (1). Tandis que les malheureux qui suivent les faux pasteurs de l'hérésie, et de toutes les religions erronées, s'en vont errant dans les champs stériles où leur manque la pâture de la vérité, les eaux de la grâce, et n'ayant ni symbole certain, ni morale appuyée sur des bases fixes, ni sentiments efficaces, n'aboutissent enfin qu'à la perdition et à l'éternelle mort ; les disciples de Jésus-Christ, comme il l'a dit lui-même, entrent et sortent à leur gré, et peuvent librement se répandre et s'*éjourner* dans de fertiles pâturages où ils sont assurés de trouver le salut et la vie (2). Oh ! quel n'est pas notre bonheur à nous catholiques d'appartenir à la véritable Église ? Ici seulement, sur ces montagnes d'Israël nous nous trouvons, selon la prophétie, placés dans des pâturages vraiment salutaires et abondants (3). Ici seulement la doctrine est pure, l'enseignement uniforme, la foi certaine, la morale sûre, le culte véritable. Ici seulement nous avons la prédication sincère, les sacrements efficaces, les pratiques de piété multipliées, les secours de la grâce abondants. Ici seulement nous pouvons nourrir l'intelligence par la doctrine, le cœur par les dons de la grâce, et réjouir nos sens eux-mêmes par la splendeur du culte divin ; ici nous pouvons nous nourrir avec sécurité, reposer avec joie, dans ce lieu où l'aménité du site le dispute à l'excellence du pâturage ; et après que sur cette terre nous aurons été saturés de vérité et de grâce, le bon

(1) Et pastor pascet eas pascuis uberrimis in montibus Israël (*Ezech. xxx*).

(2) Per me si quis introierit ingredietur et egredietur et pascua inveniet (*Jo. x*).

(3) In loco pascuæ ibi me collocavit (*Ps. xxii*).



Pasteur nous conduira aux pâturages éternels de la béatitude et de la gloire, à la vision béatifique, à l'union avec Dieu et avec l'ineffable Trinité qui forme l'éternelle société des élus dans le ciel :

« Pasteur plein de bonté; véritable pain des âmes, Jésus, ayez pitié de nous. A vous de nous paître et de nous protéger; à vous de nous faire contempler les biens, les beautés que recèle la terre des vivants (1). »

DEUXIÈME POINT. Il viendra un jour, dit le Sauveur en saint Matthieu, où le Fils de l'homme apparaîtra dans tout le déploiement de sa majesté et de sa grandeur, entouré de ses apôtres; et toutes les nations et tous les peuples comparaitront devant lui. Alors de même qu'un pasteur sépare les agneaux d'avec les brebis, ainsi le souverain Pasteur, quand il fera la suprême révision de son troupeau spirituel, séparera les brebis d'avec les boucs, en d'autres termes les justes d'avec les pécheurs, plaçant ceux-ci à gauche, ceux-là à droite (2).

Malheur donc dans cette horrible journée où toute liberté sera laissée au loup infernal de se jeter sur le troupeau et d'en faire une horrible boucherie, malheur à qui se trouvera séparé des brebis! Elles seules placées à droite seront à l'abri de la fureur du loup, sous la protection et à l'ombre de la croix de Jésus-Christ.

Que faire donc pour prévenir une si déplorable calamité dont les conséquences doivent être éternelles? Il faut dès maintenant être du nombre des brebis du Seigneur, pen-

(1)

Bone Pastor, panis vere,  
Jesu, nostri miserere.  
Tu nos pasce, nos tuere,  
Tu nos bona fac videre  
In terra viventium. Amen.

(2) Cum venerit Filius hominis in majestate sua et omnes angeli ejus cum eo; congregabuntur ad eum omnes gentes et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab agnis; et statuet quidem oves a dextris suis, hœdos autem a sinistris (*Matth. xxv*).

dant la vie, si nous voulons faire partie de son troupeau d'élite dans ce terrible jour, et pour cela il faut se conduire en véritables brebis.

En conséquence le premier devoir des brebis est de connaître leur pasteur ; et ainsi les véritables brebis de Jésus-Christ sont celles qui le reconnaissent, qui l'adorent comme leur Sauveur et leur Dieu : « Mes brebis me connaissent (1). » Mais il ne suffit pas de connaître sa personne, il faut écouter docilement sa voix et obéir à sa direction : « Mes brebis écoutent ma voix, » a dit le bon Pasteur lui-même (2). Or quelle est la voix de Jésus-Christ ? C'est la voix de Pierre ; car, indubitablement lorsque Pierre prêchait, c'était la voix de Jésus-Christ qui se faisait entendre par sa bouche, puisque le Sauveur avait dit : « Qui vous écoute, m'écoute (3). » La voix de Jésus-Christ c'est la voix des apôtres, puisqu'il leur avait promis que ce ne seraient pas eux qui parleraient, mais par leur bouche son propre esprit (4).

Or Pierre et les apôtres ne se retrouvent que dans l'Église catholique, dans la personne du souverain pontife et des évêques successeurs des apôtres. Donc le second devoir des brebis bonnes et fidèles est d'écouter la voix de l'Église, de recevoir avec humilité d'esprit et docilité de cœur les décisions de l'Église, les lois de l'Église, la direction, l'autorité de l'Église. Cette voix de l'Église, elles la reconnaîtront à son ton si humble, à son accent si affectueux ; et en suivant cette voix fidèle, sincère et rassurante, elles se trouveront toujours

(1) Cognoscunt me meæ (Jo. x).

(2) Oves meæ vocem meam audiunt (Jo. x).

(3) Qui vos audit me audit (Luc x).

(4) Prædicabat Petrus, Christus prædicabat. Quæ est vox Christi ? Vox apostolorum ; quia quidquid locuti sunt apostoli Dominus locutus est per ora ipsorum (Haym.).

à la suite de Jésus-Christ (1). Cette docilité implique aussi le devoir de ne pas écouter le langage des impies et des incrédules, ni les doctrines des hérétiques. Ces voix-là sont des voix étrangères, des voix trompeuses, qui osent se substituer à la voix du vrai pasteur ; mais les brebis fidèles seront sourdes à la voix des étrangers. Plus ces faux pasteurs feront entendre leurs cris, plus les brebis s'éloigneront d'eux ; elles savent discerner tout d'abord ces voix perfides ; et au lieu de céder à la séduction des doctrines flatteuses de tous ces novateurs, elles s'enfuient au loin (2).

Mais il ne suffit pas d'écouter la voix de Jésus-Christ des oreilles du corps, il faut l'écouter des oreilles du cœur. Écouter des oreilles du cœur, nous dit Haymon, implique la soumission à tous les divins commandements ; car, selon le langage de l'Écriture, prêter l'oreille à la voix de Dieu, c'est obéir docilement à ses prescriptions (3). . . . .

... le suivre, imiter ses exemples, entrer dans la voie où il nous précède ; s'attacher à ses pas. . . . .

« Ceux qui l'auront suivi jusqu'à la mort, le suivront nécessairement dans une nouvelle vie ; ceux qui n'ont pas craint de marcher avec lui vers les opprobres, l'accompagneront nécessairement dans sa gloire, car il l'a dit : là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Où donc sera le serviteur ? Dans le ciel où le Christ est assis à la droite de Dieu (4). »

Quiconque en cette vie ne reconnaît pas Jésus-Christ pour son Pasteur et son Dieu, comme sont les infidèles et les

(1) Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus (Jo. x).

(2) Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo ; quia non noverunt vocem alienorum (Jo. x).

(3) Audiunt, id est, præceptis meis obediunt. In auditu auris obediunt mihi (Ps. xvii). (Haym.)

(4) Id.

idolâtres; quiconque n'écoute pas la voix sincère qui se fait entendre par l'organe de l'Église, comme sont les schismatiques et les hérétiques; quiconque n'accomplit pas les commandements du Sauveur et n'imité pas ses exemples, comme sont les mauvais catholiques, tous ceux-là, ou visiblement ou invisiblement, sont en dehors du bercail du bon Pasteur; ils font partie du troupeau immonde, dont Lucifer, dans la personne des imposteurs, des hérésiarques, des scandaleux, est moins le pasteur que le loup, le tyran, le bourreau; et si la mort les surprend dans cet état de séparation, de scission volontaire d'avec le chef de l'Église par l'erreur, d'avec l'esprit de l'Église par le péché, il n'arrivera jamais qu'après la mort ils reçoivent la grâce et écoutent enfin la voix du bon Pasteur méprisée pendant la vie. Pour toujours séparés de la bergerie du Seigneur, ils se trouveront au jour du jugement, tous amoncelés comme des boucs immondes à la gauche du souverain juge, tandis que les brebis de Jésus-Christ, joyeuses, pleines de sécurité, se trouveront à la droite. Comme dans la vie ils ont suivi le démon, ainsi après la mort ils iront le rejoindre là où il se trouve; de même que ceux qui auront suivi Jésus-Christ ici-bas le retrouveront là où il réside; c'est-à-dire que quiconque a suivi le démon dans les déportements de la colère, de l'orgueil et de toute sorte de péchés, le suivra dans le séjour des peines; et quiconque a suivi Jésus-Christ dans la voie des souffrances et des opprobres, le suivra au séjour de la joie et de la gloire.

Faisons donc en sorte d'être du petit nombre, du nombre des affligés, dans le bercail des vrais chrétiens, pour être un jour du nombre des élus. Donnez-moi, Seigneur, une place parmi les brebis; séparez-moi des boucs immondes et placez-moi à votre droite : *Inter oves locum præsta; et ab hædis me sequestra, statuens in parte dextra.* Ainsi soit-il.

---

## VINGT-SIXIÈME HOMÉLIE

---

### LA SEMENCE

OU LA PAROLE DE DIEU

*Beati qui audiunt verbum Dei (Luc xi).*

Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu.

DE même que Dieu n'a qu'une seule nature, de même aussi il n'a qu'une seule pensée intérieure, un seul verbe, une seule parole. Ainsi la même parole de Dieu qui a opéré des prodiges si étonnants, si admirables dans l'ordre de la nature, est celle qui a opéré et continue d'opérer perpétuellement des prodiges bien plus étonnants, bien plus admirables dans l'ordre de la grâce. La même parole de Dieu qui féconda le néant, qui créa tous les êtres, qui embellit les cieux, qui peupla la terre, est celle qui illumine les intelligences, pénètre les cœurs, dompte les passions, confond l'erreur, persuade la vérité, détruit les vices, fait germer la vertu, change l'infidèle en chrétien, le pécheur en juste, l'homme en ange ; et le retirant de sa corruption native qui le fait ramper à terre comme la brute, en fait le candidat des cieux, l'ami, le fils, l'héritier, l'associé de Dieu.

C'est pour cela que Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui écoutent docilement la parole divine, la gardent soigneusement dans le souvenir et l'accomplissent fidèle-

ment : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Aussi ce bon Sauveur ne s'est-il pas contenté de nous indiquer comme en passant, dans ce texte de l'Évangile, l'excellence et le fruit de la parole divine ainsi que les dispositions qu'il faut y apporter ; mais il a voulu encore, dans la parabole de la semence, entrer dans les plus petits détails et nous donner un enseignement complet sur la parole de Dieu. Or c'est cette importante parabole que je me propose ce matin, non pas d'expliquer, puisque le Fils de Dieu l'expliqua lui-même immédiatement à ses apôtres, mais de développer dans toute sa simplicité et selon toute son importance, afin qu'instruits de l'excellence, des avantages, des richesses, de la puissance de cette parole sainte, et en même temps des obstacles qui la rendent inefficace, ainsi que des dispositions qui en assurent le succès, nous ayons soin d'écarter ceux-là, de présenter celles-ci ; et que nous méritions la récompense de la béatitude que Jésus-Christ nous a promise : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

PREMIER POINT. Le cœur tout affectueux de Jésus-Christ pour nous, son ardent désir de procurer notre bien spirituel et notre salut s'est manifesté dans toutes ses œuvres, dans tous ses discours. Or nous pouvons ranger parmi les témoignages de son tendre amour pour nous les premiers mots par lesquels il exposa la parabole de la semence ; lorsque, avec l'accent de la plus douce charité, il s'écria : « Il est enfin sorti, celui qui sème sa semence (1). » La semence dont parle ici le Seigneur, est, comme il l'a déclaré lui-même, la prédication de la parole divine (2) ; mais rappelons-nous que Jésus-Christ a dit aussi : « Je suis sorti de mon Père, et

(1) *Exit il qui seminat seminare semen suum (Luc. viii).*

(2) *Semen est verbum Dei (Ibid.).*

je suis venu en ce monde (1) » ; et il a dit ailleurs : « Je ne suis venu en ce monde que pour rendre témoignage de la vérité (2). » Le semeur donc qui sort pour répandre la semence dans son champ, n'est autre, nous dit Haymon, d'après saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ lui-même, qui est sorti du sein de son Père et est venu au monde non en changeant de lieu, parce que comme Dieu il se trouve partout, mais en assumant une nouvelle existence et se faisant homme, et il est venu répandre la semence, c'est-à-dire prêcher la doctrine évangélique, la même qui jusqu'à présent se trouve dans l'Église et ne cesse de s'y répéter et de s'y enseigner (3).

Mais remarquez, nous dit encore Haymon d'après Tite de Bostre, remarquez tout ce qu'il y a de beauté et de mystère dans cette expression, sa semence, sa semence propre ; car la doctrine que Jésus-Christ est venu prêcher dans le monde, n'est pas une doctrine étrangère, mais la doctrine qui lui appartient en propre (4). Tout ce que les prophètes annonçaient, ils le disaient comme au nom de l'Esprit de Dieu, et ne le donnaient nullement comme une doctrine qui leur fût propre. Aussi se servaient-ils toujours de cette expression : « Voici ce que dit le Seigneur (5). » Mais Jésus-Christ, au lieu de cette formule : Dieu m'envoie vous dire, se servait con-

(1) Exivi a Patre et veni in mundum (Jo. xvi).

(2) Ad hoc veni in mundum ut testimonium perhiberem veritati (Jo. xviii).

(3) Intelligimus Christum qui exiens de sinu Patris venit in mundum (Haym.).... Non localiter qui ubique est, sed per amictum carnis (Chrys.).... Et cœpit seminare semen suum, id est, prædicare evangelium, doctrinam, quæ modo in Ecclesia recitatur (Haym.).

(4) Semen suum ; proprius enim ejus est sermo doctrinæ, non alienus (Haym.).

(5) Prophetæ enim quæcumque dixerunt, e spiritu dixerunt et non ut propria, unde dixerunt : Hæc dicit Dominus (Haym.).

stamment de cette autre : « Et moi je vous dis ; » parce que Jésus-Christ possède en propre la semence céleste (1). Tite de Bostre dit également : « La doctrine que prêchent saint Paul, saint Jean ne leur appartient pas en propre ; ils ne la possèdent que pour l'avoir reçue. Seul Jésus-Christ a cette divine semence en propre ; parce qu'il ne vient pas révéler des doctrines et des paroles empruntées à autrui, lui qui par sa nature divine est le Verbe, la parole, la sagesse même du Dieu vivant ; mais il prend sa parole dans le fond même de sa nature divine (2).

Mais en tant que Fils de l'homme le Seigneur avait dit aux Juifs : « Ma doctrine n'est pas à moi ; elle appartient au Père qui m'a envoyé (3). » Et il dit ensuite aux Apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi dans le monde. Allez dans le monde pour y prêcher l'Évangile. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise (4). » Il ressort de là évidemment que comme le Père céleste a envoyé son Fils pour annoncer sa doctrine au monde, ainsi Jésus-Christ n'a pu envoyer les Apôtres et leurs successeurs que pour prêcher cette même doctrine. Donc comme la doctrine de Jésus-Christ n'est que la doctrine du Père céleste, de même, la prédication des Apôtres n'est que la doctrine de Jésus-Christ, parce que « comme le

(1) *Christus vero proprium habet semen ; idcirco non dicebat, hæc dicit Dominus ; sed : Ego dico vobis (Haym.).*

(2) *Non accipit verbum quasi mutuatum, cum ipse naturaliter sit verbum Dei vivi. Non est igitur suum semen Paulo et Joanni ; sed habent cum acceperint. Christus autem habet proprium semen proferens doctrinam ex natura sua (Tit. Bostrens.).*

(3) *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me (Jo. vii)*

(4) *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos (Jo. xx). Euntes in mundum universum prædicate Evangelium (Marc xvi). Qui vos audit, me audit et qui vos spernit me spernit (Luc. x).*



Père est toujours dans le Fils et avec le Fils (1); » ainsi Jésus-Christ est toujours dans les Apôtres et avec les Apôtres, ou dans l'Église et avec l'Église (2). Donc quiconque sera docile à la voix de Jésus-Christ, sera disciple de Dieu le Père (3); et de même quiconque écoute docilement la prédication des Apôtres et des ministres de l'Église, écoute aussi Jésus-Christ lui-même : *Qui vos audit me audit.*

Par conséquent, bien que misérables et pécheurs, dès que nous sommes ministres de l'Église, avec la légitime mission de prêcher reçue de l'Église, dès que nous prenons pour base de notre doctrine l'Évangile, pour interprètes les décisions de l'Église, les sentiments des Pères, les maximes des Saints, les monuments vénérables de l'antiquité sacrée, dès lors nous avons la bonne semence destinée à être répandue dans le champ évangélique de vos âmes; et cette semence est vraiment divine, elle est vraiment en nous dans un sens réel et non figuré la parole de Dieu même; c'est de Dieu que nous recevons la matière, la force, l'autorité de nos discours, c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche (4). Cette parole nous la tenons de Dieu; nous la prêchons en compagnie de Dieu; nous vous l'apportons de la part et au nom de Dieu. Nous sommes des disciples sortis de la même école, formés par le même maître; nous vous prêchons la même parole, la même doctrine que les Docteurs de l'Église ont empruntée aux Pères, les Pères aux Apôtres, les Apôtres à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à nul autre qu'à lui-même. C'est donc la même doctrine, la même parole divine qui sortant du cœur de Dieu, de l'esprit de Dieu, passant par la bouche sainte du

(1) Pater in me est et ego in Patre (Jo. x).

(2) Ecce ego vobiscum sum (Matth. xxviii).

(3) Erunt omnes docibiles Dei (Jo. vi).

(4) Tanquam Deo exhortante per nos (II Cor. v).

Fils de Dieu, et par lui conservée toujours pure dans la bouche des hommes chargés par lui de la répéter et de l'annoncer, demeure toujours la parole de Dieu ; c'est Dieu qui la dicte, Dieu qui en est l'auteur. Il est vrai que nous pouvons avoir le malheur de nous tromper ou même de tromper ; mais aussitôt l'Eglise nous avertit, nous corrige, nous retire son mandat, sa mission, nous condamne au silence. Mais tant que l'Eglise nous envoie, nous soutient, nous approuve ; tant que nous sommes avec l'Eglise en union de foi, de doctrine, d'amour, nous ne sommes que le canal sacré d'où les eaux salutaires de cette source divine se répandent sur vous ; ou plutôt nous sommes la main du divin semeur qui répand sur le terrain de vos âmes la semence de sa parole.

Oh ! comme la prédication de la divine parole est bien comparée à la semence ! *Semen est verbum Dei* ! Voyez :

1. De même que le blé ne se dépose pas grain à grain dans le sillon ; et que la main du semeur le répand tout autour dans un terrain bien préparé, ainsi la bouche du prédicateur répand la parole sur les âmes de l'assemblée attentive (1).

2. De même que la semence est le principe de toutes les plantes, des feuilles et des fruits, ainsi dans la conduite ordinaire de la Providence, à commencer par la foi, la parole de Dieu est dans l'homme le principe et la cause de la foi et de toutes ses bonnes œuvres : « La foi vient de l'ouïe, » a dit saint Paul (2).

3. De même que la terre, si elle n'est ensemencée, ne produit que d'inutiles herbages, des ronces et des épines ; ainsi le terrain du cœur de l'homme, si la parole de Dieu ne

(1) Qui docet seminat ; sermo autem cadit in audientes (*Theophilact.*).

(2) Fides ex auditu (*Rom. x*).

lui est annoncée, ne produit que des pensées, des affections, des œuvres ou peccamineuses ou inutiles et vaines (1).

4. Bien que la semence ait besoin du terrain, pourtant le terrain reçoit de la semence sa fécondité; et de même bien que la parole de Dieu ait besoin de la coopération du libre arbitre de l'homme; pourtant toute vertu de la part de l'homme, toute force par laquelle il produit des œuvres spirituelles, surnaturelles, divines, agréables à Dieu, et méritoires de la vie éternelle, dépend de la parole de Dieu et de la grâce qui y est attachée (2).

5. Comme les diverses espèces de semences produisent diverses espèces de grains, ainsi les diverses sentences de la doctrine évangélique produisent diverses sortes de vertus.

6. De même que si l'on veut que la semence fructifie, il faut que le terrain soit défoncé, labouré et retourné; ainsi afin que la divine parole donne son fruit, il faut que le cœur qui la reçoit, d'abord soit ému par le plaisir de l'écouter, qu'il soit ouvert par le soc de l'humble docilité et de la prompte obéissance à mettre cette parole en pratique.

7. De même que la semence recueillie dans les entrailles de la terre doit être échauffée, se dissoudre, se décomposer pour germer ensuite; ainsi la divine parole reçue dans le secret du cœur a besoin de s'y dissoudre, d'y fermenter par la chaleur de la méditation, et par les saintes ardeurs de la prière.

8. De même que lorsque le germe commencera à poindre à la surface, il sera nécessaire de fouir tout au tour, pour en faciliter le développement, et d'en arracher les mauvaises herbes qui germent tout auprès; ainsi pour faire fructifier

(1) *Quomodo credent ei quem non audierunt? Quomodo audient sine prædicante (Rom. x)?*

(2) *Sine me nihil potestis facere (Joa. xv).*

la parole de Dieu, lorsqu'elle commence à germer dans le cœur, il faut s'appliquer à en arracher les mauvaises herbes des pensées, des affections, des soins profanes, en employant la houe de la mortification et de la pénitence. La parole de Dieu est donc une véritable semence spirituelle : *Semen est verbum Dei* !

Or toutes ces conditions nécessaires pour que la divine parole fructifie dans les cœurs, Jésus-Christ nous les a magistralement indiquées dans la parabole.

Une partie de la mystérieuse semence, nous a-t-il dit, tomba sur le sentier battu, sur la voie publique, à l'extrémité du champ et soit qu'elle fût foulée aux pieds par les passants, soit dévorée par les oiseaux, ce fut autant de perdu (1). Or cela signifie que la parole divine rencontre parfois des esprits dissipés, vains, orgueilleux, et partant, comme des chemins publics, ouverts au passage, au piétinement des doctrines profanes de tous les systèmes d'erreurs, ouverts à la libre action des démons ; et ceux-ci comme des oiseaux déprédateurs, enlèvent, c'est-à-dire font oublier absolument la parole divine, effacent jusqu'au moindre vestige qu'elle peut avoir laissé dans l'esprit ou dans le cœur, afin que l'âme n'y pense plus aucunement, n'y croie plus et ainsi ne puisse être sauvée (2).

Une seconde portion de la semence tomba sur un terrain pierreux, et après avoir à peine germé, elle se dessécha, parce que n'ayant pas assez de terre, ni par conséquent d'humidité, elle ne put pousser de racines, ni monter en épis et fructifier (3). Cela signifie que parfois, tombant sur des cœurs endurcis par des habitudes invétérées dans l'erreur et le vice, la divine parole y produit d'abord une certaine im-

(1) Aliud cecidit secus viam et conculcatum est et volucres cœli comederunt illud (*Matth. XIII*).

(2) Qui autem secus viam, hi sunt qui audiunt ; deinde venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant (*Ib.*).

(3) Aliud cecidit supra petram et natum aruit quia non habebat humorem (*Ib.*).

pression, mais toute superficielle et précaire; elle y éveille les joies de la vertu, la complaisance dans la vertu, mais d'une manière bien faible et tout à fait superficielle. Ces âmes se convertissent donc à la vérité évangélique; mais à la première occasion qui se présente à elles, au premier choc qu'elles reçoivent, à la première tentation qui vient les assaillir, elles retournent à leurs premières erreurs, à leurs premières superstitions (1).

Une troisième portion de la semence tomba au milieu des épines qui, croissant plus rapidement que le grain, ne tardèrent pas, dès qu'il eut germé, à le gêner, à l'étouffer, et à le faire périr (2). Ce qui veut dire que la parole évangélique rencontrant des âmes subjuguées par les sollicitudes ou de l'ambition, ou de la vanité, ou de l'attachement aux richesses, ou des habitudes de plaisirs charnels, ces âmes peuvent bien recueillir et retenir la semence, c'est-à-dire croire à la prédication évangélique et ne pas l'oublier, et toutefois cette parole n'en demeure pas moins comme suffoquée par les épines des vices, par les épais fourrés de tant d'intérêts, de préoccupations, de passions toujours croissantes. Et ces épines croissent sans cesse, et les vérités entendues s'oublient, et les remords éveillés s'assoupissent, et la voix de la conscience est couverte, et les désirs de conversion sont abandonnés, et les desseins de réforme sont ajournés, et les habitudes momentanément interrompues sont reprises, et la divine semence ne donne ni ne peut donner aucun fruit pour le salut éternel (3).

(1) *Nam qui supra petram, qui cum audierint cum gaudio suscipiunt verbum : et hi radices non habent, quia ad tempus credunt; et in tempore tentationis recedunt (Matth. xiii).*

(2) *Et aliud cecidit inter spinas, et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud (Ibid.).*

(3) *Quod autem inter spinas cecidit, hi sunt qui audierunt, et a sollicitu-*

Enfin, la quatrième portion de la semence tomba sur un bon terrain, sur un terrain de bonne qualité et très-bien préparé, et on le vit fructifier et rendre ici trente, là soixante, ailleurs cent pour un (1). Ce qui signifie que lorsque la parole divine tombe sur des âmes bonnes et parfaites, c'est-à-dire dociles, défiantes d'elles-mêmes, désireuses d'entendre la vérité de Dieu, promptes à en profiter, patientes à supporter le poids des sacrifices que cette parole demande d'elles, elle y produit un fruit véritable, solide et réel, tantôt moindre, tantôt plus considérable, tantôt vraiment prodigieux; selon la mesure, la diversité de leur zèle, de leur dévouement, de leurs efforts, de leur générosité à coopérer (2).

Or, telles sont, d'après la magnifique interprétation que le Sauveur lui-même nous a donnée de la parabole, les quatre classes de personnes que peut rencontrer la parole évangélique. La première est de ceux qui l'écoutent et n'y croient pas; la seconde est de ceux qui y croient et ne la conservent pas dans leur cœur; la troisième est de ceux qui y croient, qui la gardent dans leur cœur, mais n'en profitent pas; la quatrième enfin est celle de ces âmes fortunées, qui l'écoutent, qui la croient, qui la conservent dans leur cœur, qui la font fructifier par les bonnes œuvres pour le salut éternel.

A la première classe appartiennent les faux philosophes, les juifs, les infidèles, les hérétiques, qui haïssent la prédication de la vraie foi, portée sans cesse dans le monde entier par les missionnaires ou les prédicateurs de l'Église, et qui refusent de se convertir soit par suite de leur dissipation

dinibus et divitiis et voluptatibus vitæ euntes suffocantur et non referunt fructum (*Matth. xiii*).

(1) Et aliud cecidit in terram bonam et ortum attulit fructum. Aliud centesimum, aliud sexagesimum, aliud trigesimum (*Ib.*).

(2) Quod autem in bonam terram, ii sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent et fructum afferunt in patientia (*Ib.*).

habituelle, soit parce qu'ils sont esclaves du démon, qui domine leur esprit par la vaine science et par l'orgueil, et qui étouffe ou efface en eux tout principe de vérité, tout mouvement vertueux et salutaire. Ceux-là ou l'écoutent avec mépris, ou la combattent avec obstination, ou la persécutent avec fureur, et ils persévèrent dans leur incrédulité, dans leur perfidie, dans leur superstition, dans leur hérésie, et ils se perdent pour toujours.

A la seconde classe appartiennent les néophytes, qui du sein des superstitions païennes, de la perfidie judaïque, des systèmes d'incrédulité, attirés à la véritable foi par la prédication évangélique ne l'accueillent que superficiellement, qu'à moitié, et qui n'ayant pas, à raison de la dureté de leur cœur, une foi solidement enracinée, ne persévèrent point, et cèdent à l'attrait des biens sensibles, à la menace des châtimens temporels, aux séductions de l'incrédulité, du judaïsme, du paganisme, de l'hérésie.

A la troisième classe appartiennent certains catholiques, qui écoutent la divine parole, y croient et la retiennent dans l'intelligence par la foi, sans lui assujettir aussi leur cœur; qui la confessent de bouche, sans l'accomplir par les œuvres, et qui, plongés dans la corruption de leurs vices, n'osent faire à l'Évangile le sacrifice de leur ambition, de leur avarice ou de leur luxure.

Enfin la quatrième classe comprend tous les bons catholiques qui écoutent la divine parole avec l'humilité et la docilité du cœur, et non-seulement y adhèrent par la foi, mais s'y attachent par l'affection, de telle manière qu'ils se corrigent de leurs vices et progressent en toute sorte de vertus, et qu'ils en retirent des fruits plus ou moins abondants, selon la disposition de leur cœur plus ou moins généreux, selon l'énergie de leur volonté plus ou moins parfaite. Ainsi l'on peut dire que la divine parole fructifie comme trente dans

les commençants, comme soixante dans ceux qui progressent, comme cent dans les parfaits. Ou bien encore comme trente dans les personnes mariées, comme soixante dans ceux qui se résignent à la viduité, comme cent dans les vierges ; ou encore comme trente dans ceux qui observent les commandements de Dieu, comme soixante dans ceux qui pratiquent les conseils évangéliques, comme cent dans ceux qui se dévouent sans réserve aux œuvres de zèle et à l'exercice de la charité. Enfin, si l'on veut, comme trente dans les confesseurs, comme soixante dans les docteurs, comme cent dans les martyrs, et bien que les récompenses soient diverses à proportion de la diversité des fruits et des mérites ; toutefois, comme tous écoutent et accomplissent la parole divine, tous sont heureux, tous sont sauvés : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Qui pourra donc seulement indiquer tout ce que cette magnifique doctrine renferme de vérité, tout ce qu'elle présente d'utiles enseignements ? Non, ni les pratiques de piété, ni aucun acte de religion, ni même la prière, l'aumône, l'étude de l'Écriture sainte, ne peuvent suppléer à l'efficacité de la parole divine annoncée par ses ministres.

Mais pourquoi cette parole de Dieu, parole de vie qui donne et restitue la grâce, que d'autres siècles, d'autres peuples virent si féconde, si puissante en prodiges, jusqu'à persuader l'humilité dans la grandeur, la pénitence dans les délices, le détachement dans l'opulence, cette parole qui a enrichi les déserts des dépouilles du monde, et a fait briller dans le monde les vertus du désert, pourquoi cette parole est-elle aujourd'hui sans force, sans vigueur parmi nous ? Pourquoi, loin de renouveler parmi nous ses anciens prodiges, nous laisse-t-elle en proie à nos vices et à nos passions ?

Remarquez d'abord, dit Théophilacte, que de la semence la plus exquise de la parole de Dieu, trois parties périssent



pour diverses raisons, et que seulement la quatrième partie donne des fruits; et cela, parce que trois parties du genre humain, sont un terrain ou sans clôture, ou pierreux, ou rempli d'épines; une partie seule est le bon terrain, c'est-à-dire que pour les trois quarts, les hommes sont ou rebelles, ou infidèles, ou ingrats vis-à-vis de la parole divine, et par conséquent se perdent; une seule part est docile, fidèle et reconnaissante et par conséquent se sauve. Donc les dispositions avec lesquelles on écoute, les manières diverses dont on reçoit la parole de Dieu, expliquent le grand et terrible mystère du nombre plus grand des réprouvés, du petit nombre des élus. Et en effet selon que l'on accueille ou que l'on méprise, que l'on écoute ou que l'on combat, qu'on aime ou qu'on hait, qu'on honore ou qu'on persécute, qu'on néglige ou qu'on fait fructifier la grâce de la divine parole, l'homme est infidèle ou chrétien, incrédule ou croyant, hérétique ou catholique, pécheur ou juste. En un mot la parole de Dieu est la grâce des grâces, le moyen des moyens, le mystère des mystères, d'où dépend la condamnation ou le salut de l'homme (1).

Remarquez en second lieu qu'une même semence, d'après la diversité des terrains où elle tombe, est ou foulée aux pieds, ou enlevée par les oiseaux, ou se dessèche à défaut d'humidité, ou demeure étouffée par les épines, ou fructifie là comme trente, là comme soixante, là comme cent. Donc il ressort de là évidemment que le peu ou le point de fruit que produit parfois la prédication évangélique ne provient pas du défaut des prédicateurs, mais des diverses dispositions des auditeurs. Car, nous l'avons déjà dit, la prédication

---

(1) Tres sunt partes eorum qui pereunt, una eorum qui salvantur; ita multi sunt vocati, pauci vero electi (*Theophil.*).

catholique, de quelque manière qu'elle soit traitée par le ministre de l'Église (1), est toujours la semence céleste, la parole de Dieu. En second lieu, c'est la doctrine de saint Paul que la prédication évangélique est une sorte de sacrement; et comme la grâce des sacrements ne dépend point de la sainteté du ministre, de même aussi l'efficacité de la parole divine ne dépend point du mérite ni du talent de celui qui l'annonce.

Dieu a choisi l'homme pour éclairer, instruire, évangéliser, sanctifier les hommes; mais il n'a pas voulu que l'efficacité des ministères confiés à l'homme dépendît de la vertu de l'homme; autrement les hommes auraient eu obligation à l'homme de leur sanctification ou de leur salut. L'efficacité de la parole divine a donc été attachée non à la sainteté du ministre, mais à la divinité du ministère; elle a été attachée à la parole de l'homme, en tant qu'il parle au nom de Jésus-Christ, ou plutôt en tant que Jésus-Christ parle dans l'homme, en tant que ce qui est dit par l'homme est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei*.

Dans ce ministère l'homme n'est rien, Dieu est tout : « Ce n'est pas celui qui plante, ni celui qui arrose la plante, qui est quelque chose, c'est celui qui donne l'accroissement, c'est Dieu (2). » Voilà la différence qui existe entre l'éloquence sacrée et l'éloquence profane. Celle-ci doit sa puissance aux talents, aux qualités, à l'art de l'homme; celle-là doit tout à l'Esprit, à la grâce de Dieu. Obtenir l'acquiescement d'un accusé, gagner un procès, faire passer une loi, une mesure purement politique, pousser tout un peuple à embrasser le parti d'une paix humiliante ou d'une guerre

(1) Il faut bien observer que le P. Ventura, ici comme ci-dessus, page 202, suppose une prédication qui au fond demeure catholique. (*Note du Traducteur*.)

(2) Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus (I Cor. III).

ruineuse, ce sont là des succès que peut obtenir l'orateur politique ou civil par les seules ressources de la rhétorique. Mais élever l'homme jusqu'aux sentiments auxquels se refuse la nature corrompue, lui persuader de renoncer à ses vices, à ses passions, à lui-même, faire du pécheur un saint, c'est un succès qui ne peut être obtenu par un homme avec ses seules ressources et avec ses seuls efforts. Le plus grand orateur ne saurait y réussir; et s'il y réussit, tandis qu'il semble que ce soit l'homme, c'est Dieu, et Dieu seul qui a opéré le prodige. *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed qui incrementum dat Deus.* Le cœur des hommes n'est pas entre les mains du prédicateur, mais en celles de Dieu. Leur conversion et la réforme de leurs mœurs ne dépendent pas de notre éloquence, mais de la grâce divine. En vain nous parlons, si nous sommes seuls à parler, et si Dieu ne parle en nous et avec nous. Nous sommes les instruments et non les auteurs, l'occasion et non la cause des conversions, qui détruisent le péché et sauvent le pécheur. Nos talents, nos efforts, nos sacrifices n'ont pour cela aucune force; après avoir fait tout ce qui est en nous, c'est pour nous un devoir de confesser que nous sommes des serviteurs inutiles et que nous ne pouvons faire quoi que ce soit.

Mais si notre habileté, nos vertus ne peuvent accroître en rien l'efficacité de la divine parole, nos défauts, nos vices ne peuvent l'affaiblir; de même que toute notre habileté, que toutes nos vertus, sans la grâce du ministère, ne servent de rien, de même aussi nos défauts ne sauraient en empêcher le succès. Quel que soit l'homme que Dieu aura daigné employer, que ce soit Moïse ou Balaam, Pierre ou Judas, Jean ou Caïphe, Dieu parle toujours par la bouche de son ministre légitime; et par conséquent quel que soit ce ministre, il dépend des auditeurs d'en rendre utile ou infructueux le ministère.

La parole sainte par elle-même est capable d'éclairer toutes les intelligences, de subjuguier tous les cœurs, de détruire tous les vices, de faire embrasser toutes les vertus : « La semence qui féconde les âmes, c'est la parole de Dieu. » Si, écoutée de tous, elle ne produit ses fruits que dans quelques-uns, cela ne peut provenir que de la nature du terrain, c'est-à-dire, et de la faute des auditeurs, et de ce que seule une partie des auditeurs est la bonne terre.

La parole évangélique est la doctrine la plus noble dans sa source, puisqu'elle vient de Dieu; elle est une doctrine de la plus haute importance, puisque Dieu daigne la prêcher avec nous; elle est une doctrine du plus grand prix, puisque c'est au nom de Dieu que nous la prêchons, et par conséquent elle doit être écoutée avec humilité, avec attention, avec amour. Nous devons nous garder de courir l'entendre par curiosité, d'y assister avec dissipation, de la recevoir avec indifférence.

De même que nous pouvons avoir une double intention lorsque nous voyons les peintures et les statues des saints : l'une de nous édifier en les vénérant par un sentiment de religion, l'autre de nous procurer une jouissance en admirant par curiosité le fini de l'art; de même aussi il y a deux manières d'écouter la parole de Dieu, l'une de ceux qui viennent entendre Dieu qui parle par la bouche de l'homme; l'autre de ceux qui veulent uniquement savoir comment l'homme parle de Dieu; l'une pour recevoir l'instruction divine, l'autre pour admirer les grâces et les artifices de l'éloquence humaine. Or ces derniers n'ont pas des oreilles pour entendre; ils ne viennent ici que pour répéter ensuite de bouche les plus beaux passages, les phrases, les traits les plus éloquentes, les pensées les plus remarquables, comme on fait d'une chanson qu'on aura entendu chanter en société, ou d'un air musical qu'on aura goûté et retenu au théâtre. Dieu en avait fait

l'observation au prophète Ézéchiel : « Ils écoutent les discours, et ils ne les mettent point en pratique; ils les traitent comme des chants frivoles (1). »

La divine parole qui nourrit l'âme et la prépare à la vie éternelle n'est pas moins un don de Dieu que l'aliment qui nourrit le corps et y entretient la vie temporelle. C'est par un pur effet de la miséricorde divine que nous sommes rentrés en possession de ce pain de vie et d'intelligence dont les Juifs se rendirent indignes par leur ingratitude.

Jetons un regard sur tant de contrées, sur tant de peuples encore plongés dans les ténèbres de l'hérésie, de la superstition, de l'infidélité; tandis que parmi nous la lumière de l'Évangile brille dans tout son éclat, là on n'entend jamais un seul mot sorti de la bouche du divin maître; tandis que parmi nous, dans les temples et en tous lieux, retentissent les divines leçons, là, sous un ciel de bronze, sur la terre aride et desséchée, ne germe jamais un seul grain du froment des élus; tandis que nous avons, nous, à notre disposition tout ce dont nous avons besoin dans les greniers inépuisables de la véritable Église, là jamais on n'entend même une seule instruction, une seule conversation édifiante, un seul mot de Dieu; tandis que, presque à toutes les heures du jour, nous avons, nous, prédications, catéchismes, exhortations et explications des mystères de Dieu et de ses saintes lois; tandis que, parmi nous, presque chaque disciple trouve un maître, sans aller le chercher au loin, là les peuples entiers n'ont pas un seul apôtre, un seul prédicateur.

Qu'avons-nous fait pour mériter de pareils avantages? Qu'ont-ils fait, eux, pour en demeurer privés? Sont-ce nos

---

(1). Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos (Ez. xxxiii).

vertus ou leurs crimes qui ont amené cette inégalité si grande ? Ah ! c'est, ô mon Dieu, votre seule condescendance, votre seule miséricorde, votre seule prédilection pour nous, qui a fait ce discernement adorable ! Et ainsi tout en compatissant à la triste condition de tant d'infidèles, nous devons continuer de vous bénir de notre heureux sort ! Comprenez donc, ô chrétiens, le prix d'une faveur divine si manifeste, d'une grâce aussi signalée ; jouissons-en pour notre bien, afin qu'un jour nous n'ayons pas à nous la voir retirer pour notre condamnation.

Écoutons la parole sainte avec respect, mais pratiquons-la avec fidélité ; car les heureux ne sont pas ceux qui l'auront seulement entendue ; mais bien ceux qui en l'écoutant la conservent dans leur cœur avec amour, la reproduisent dans toute leur conduite par les œuvres : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

Lorsque les rois de la terre envoient leurs ministres, leurs lieutenants pour annoncer aux peuples leurs volontés, avec quel respect on les accueille, avec quelle attention on les écoute, avec quelle promptitude on leur obéit ! Or avec combien plus d'égards doit-on accueillir, avec combien plus de docilité doit-on écouter les prédicateurs chrétiens, qui viennent nous notifier les volontés éternelles du grand monarque des cieux !

DEUXIÈME POINT. De même que pour les maladies du corps ceux qui ne guérissent pas, au lieu d'attribuer la continuation de la maladie à la malignité des humeurs, à la nature fâcheuse d'un mal invétéré, ne manquent pas d'en rejeter la faute sur l'impéritie du médecin ; ainsi les pécheurs qui ne se convertissent pas, les tièdes qui ne s'améliorent pas, au lieu d'en rejeter la faute sur l'aveuglement volontaire de leur propre esprit, sur la dureté, l'obstination réfléchie de leur propre cœur, en rejettent toute la faute sur

le manque de zèle, de sainteté et de mérite de la part du prédicateur. Oh ! disent-ils, quel changement dans nos églises ! Les prédicateurs d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'autrefois ! Oh ! si Dieu faisait revivre les Ambroise, les Augustin, les Jean Chrysostome, les Léon, les Grégoire, les Antoine de Padoue, les Vincent Ferrier, les Xavier, les André Avellino ! oh ! comme l'on verrait la prédication évangélique, la divine semence répandue par de telles mains, féconde en conversions merveilleuses, et fructifiant au centuple dans le champ du Seigneur ! Puis se tournant vers nous, ils nous disent : Soyez des Nathan, et nous serons des pénitents comme David ! Soyez des Esdras, et nous serons de fervents israélites ! Soyez des Jonas, et nous serons des Ninivites convertis !

Ah ! il n'est que trop vrai, nous ne sommes ni apôtres, ni prophètes ; nous n'avons ni la sainteté, ni le zèle des hommes apostoliques. Mais il est vrai aussi qu'une pareille plainte, une pareille excuse, dans la bouche des pécheurs, des mondains est injuste, hypocrite, absurde.

Elle est injuste, parce que s'il y a de mauvais prédicateurs, ceux-là en sont cause tout les premiers qui osent s'en plaindre. Dieu me garde de vouloir patronner une dégénération de l'éloquence sacrée qui chercherait plus les applaudissements d'un peuple d'admirateurs, que les gémissements et la conversion d'un peuple pénitent ; qui faisant servir au désir de plaire le grave ministère qui doit instruire, et employant la parole de vérité à mendier la louange, flatterait les oreilles et laisserait en paix les passions ; et qui irait se perdre en frivoles *concetti*, en périodes arrondies, en expressions recherchées, en artifices, en fleurs de rhétorique, en ornements profanes, dont la vérité sainte est obligée de rougir, comme une honnête matrone, qui se verrait revêtue des vêtements immodestes d'une danseuse.

Mais tout en condamnant cette éloquence sacrilège et profanatrice de la parole de Dieu, il ne faut pas moins reconnaître que ce qui l'encouragerait, ce qui la soutiendrait, ce serait le goût dépravé de nos modernes chrétiens. Les prédicateurs qui exposent les grands mystères de la religion, qui s'élèvent avec courage contre le vice, qui affrontent les passions en quelque condition qu'elles se trouvent, et qui les menacent de la sévérité des jugements de Dieu, de l'horreur des divins jugements, ceux-là, vous, nouveaux Achabs, vous les appelez des prophètes de malheur : « Ils ne me prophétisent que du mal, jamais de bien ! » (1).

Vous aimez une belle voix, un beau geste, un style poli avec soin, des images riantes, un grand art de peindre, dans celui qui vient vous parler de vos intérêts éternels. Plus il tient de l'histrion et moins du prédicateur, plus il rappelle le théâtre et fait oublier la maison de Dieu, plus il remet en l'esprit la scène et fait perdre de vue l'autel, plus il a de grâce et moins il a de vérité, plus il flatte et moins il reprend, plus il caresse et moins il censure, plus il plaît et moins il instruit, plus il est indulgent et moins il épouvante, plus il est sûr d'avoir un nombreux auditoire, parce que c'est toujours après de tels prédicateurs que l'on voit courir la foule ; aussi les écoute-t-on avec une attention plus grande et les préconise-t-on avec plus d'enthousiasme. Vous prétendez en un mot, que les prédications de carême ne soient qu'une diversion, un dédommagement, une continuation des divertissements scéniques du carnaval. C'est ce qui se voyait au temps d'Isaïe : « Ne nous dites que des choses qui puissent nous plaire » (2).

---

(1) Non prophetant mihi bonum, sed malum (*Reg. xxii*).

(2) Loquimini nobis placentia (*Is. xxx*).



Or quelle est la conséquence de pareilles prétentions ? Hélas ! de même qu'un mauvais peuple ne peut former qu'un mauvais souverain, de même aussi le mauvais auditoire ne peut former qu'un mauvais prédicateur. Les prédicateurs s'apercevant qu'ils n'ont de prise sur votre cœur, de moyen de vous attirer à l'église qu'en vous parlant un langage à demi profane, oublient trop facilement le langage divin. Voyant que vous aimez des discours philosophiques sur les préceptes d'une probité toute naturelle, ils vous prêchent la philosophie plus que l'Évangile ; et changeant le sanctuaire en académie, la chaire sacrée en tribune, ils vous offrent des dissertations savantes au lieu de prédications. C'est donc vous qui les réduisez à cette triste nécessité, qui leur inspirez vous-même le style profane dans lequel il vous parlent. C'est vous qui êtes cause qu'ils font un mélange adultère de la parole divine en la faisant descendre jusqu'au langage de l'homme. C'est donc une plainte souverainement injuste dans votre bouche que de déplorer qu'il n'y ait plus aujourd'hui de prédicateurs saintement zélés. Ajoutez en second lieu que cette plainte est mensongère et hypocrite.

Non, non, il n'est pas vrai que vous désiriez sincèrement dans les ministres de la divine parole le zèle, la doctrine, et la sainteté des hommes apostoliques. Vous le dites avec la langue ; mais ces prédicateurs-là, vous les redoutez au fond de votre cœur.

S'il s'élevait aujourd'hui des hommes qui à toute l'érudition des docteurs joindraient toutes les vertus, le zèle et la liberté des saints, ces qualités en eux vous déplairaient bien autrement que les défauts dont vous les accusez. Leur zèle irriterait la vanité de votre amour-propre ; leur langage populaire offenserait la délicatesse de votre goût ; leur liberté ferait frémir vos passions ; leurs vertus deviendraient la matière de vos censures. On cherche en général le prédicateur

qui plaise, non l'apôtre qui convertisse. Au théâtre on exige la peinture et l'expression fidèles des passions, parce que le théâtre a pour but de les flatter et de les allumer dans les cœurs ; mais on ne souffre rien de tel dans la chaire qui démasque les passions, qui les humilie, qui les condamne.

Malheur à nous en effet, si, par exemple, nous nous élevons contre la passion de l'amour impur, dont le feu consume tous les âges, étend ses ravages sur toutes les conditions, et en dépit du christianisme va toujours croissant avec une licence effrayante qui est la perte des âmes. On tolère, on prétend, on exige que cette funeste passion soit représentée dans tous les théâtres, soit décrite dans tous les livres, revienne dans toutes les conversations, et cela pour la fomenteur, la justifier, la porter en triomphe ; mais on ne souffrira pas que le ministre de Dieu en parle dans la chaire pour la foudroyer. On dit alors que, nous prédicateurs, nous ne respectons pas les convenances dans le lieu saint, l'innocence de l'enfant, la pudeur des oreilles chastes, et avec un zèle hypocrite on nous fait un crime de la sainte liberté évangélique dont saint Paul nous a donné l'exemple.

Malheur encore plus, si nous nous élevons contre la dureté des riches, les oppressions, les injustices des grands, contre les adultères, les rapines qui se commettent sous le manteau du pouvoir, de la fonction, du nom, de la dignité. Une parole échappée à notre zèle attristé nous attire les plus sévères censures. Ceux-ci nous traiteront d'imprudents, ceux-là de fanatiques ; ceux-ci nous voudraient réprimandés, ceux-là proscrits et exilés ; on nous accusera qui d'outrages à la décence, qui d'insultes à l'autorité ; on nous traitera qui d'insolents, qui de rebelles.

Ah ! si nous avions, ce que vous prétendez désirer en nous, le zèle et l'esprit des prophètes et des apôtres, vous ne seriez aujourd'hui vis-à-vis de nous ni plus tolérants, ni

plus justes, ni plus discrets que ne le furent les anciens persécuteurs des apôtres et des prophètes. Nous verrions se renouveler contre nous les conventicules de la cour de Sédécias contre Jérémie, les accès de courroux de Darius contre Daniel, l'intrigue d'Aman contre Mardochee, l'injustice de Jézabel contre Élie, la fureur d'Hérode contre Jean-Baptiste, l'horrible, la sacrilège et infernale opposition des juifs contre Jésus-Christ. Toutes vos passions s'insurgeraient contre nous, tout comme elles se sont constamment insurgées contre les apôtres, et on nous ferait payer notre zèle par la prison et par la perte de la vie. Donc toutes ces doléances sur ce que nous n'avons pas l'esprit des vrais prédicateurs, sont des doléances injustes, des doléances hypocrites, et nous ajouterons : des doléances absurdes et sans motifs.

Avec quelles dispositions vient-on entendre la prédication ? Chacun se croit arrivé à la perfection, et irréprochable en matière de moralité et de religion ; en sorte qu'on ne croit avoir rien à recevoir sous ce rapport. On va donc au sermon, les uns par curiosité, les autres par habitude ; qui par légèreté ou par respect humain ; qui pour critiquer, qui pour admirer l'orateur. Très-peu y vont pour en tirer leur profit spirituel et pour entendre la parole de Dieu. La plupart en conséquence ne l'écoutent pas en chrétiens qui croient, mais en censeurs qui examinent, en juges qui décident, en philosophes qui dédaignent, en mondains qui cherchent un passe-temps. Or avec de telles dispositions, eussions-nous l'esprit des Apôtres et des Prophètes, vous ne retireriez de nos prédications aucun fruit.

N'étaient-ce pas des prophètes qu'un Isaïe, un Jérémie, un Élie, un Jean-Baptiste ? N'étaient-ce pas des apôtres que Pierre, Paul et Jacques ? Or quel prix reçurent-ils de leurs prédications auprès d'hommes dominés par la luxure et par l'orgueil, auprès d'hommes qui ne les écoutèrent

qu'avec un esprit ou curieux ou malin, ou superbe ou indifférent ?

Ah ! nous vous l'avons déjà dit, et nous ne cesserons de le répéter : ce ne sont pas les vertus du prédicateur qui font les vertus d'un peuple ; ce sont les vertus, les bonnes dispositions du peuple qui font le succès du prédicateur. Si vous étiez ce que vous devriez être, humbles, dociles, avides de recueillir la semence de la divine parole, vos dispositions suppléeraient alors à l'habileté qui nous manque. La semence divine, en tombant sur une aussi bonne terre, donnerait sûrement des fruits et en abondance ; mais tant que vous serez ce que vous êtes vains, frivoles, dissipés, orgueilleux, corrompus, endurcis, déterminés à vous obstiner toujours contre tout ce qui pourrait et vous émouvoir et vous pénétrer de componction et vous convertir, la semence divine tombant sur un terrain si misérable, si sec, si dur, si embarrassé d'épines, fût-elle répandue par la main et avec l'esprit des Apôtres, ne portera jamais aucun fruit.

Faisons donc en sorte d'aller entendre les prédications avec les dispositions nécessaires, d'y apporter un cœur docile, un cœur plein de sincérité, un ardent désir et une affection vraiment pieuse. Faisons en sorte que la semence divine tombe sur un terrain de bonne nature et bien préparé : *In terram bonam*. Alors seulement la germination sera prompte, le fruit abondant et sûr. Non, pour une âme sincère et fidèle, il n'y a pas de discours inutile. Dieu parle toujours pour quiconque désire l'écouter. L'Esprit-Saint fera ce que l'homme ne peut faire ; il dira en secret ce que l'homme ne peut dire. Le plus médiocre prédicateur deviendra pour de tels auditeurs un apôtre et un prophète ; et dès lors la sainte prédication deviendra pour chacun de nous une semence qui fructifie, un flambeau qui éclaire, une doctrine qui instruit réellement, un élément qui soutient, un breu-

vage qui restaure, un baume qui rend la santé, une flamme qui détruisant toute attache profane, allumera en nous le feu de l'amour divin, et nous assurera la béatitude promise à quiconque écoute avec docilité, conserve soigneusement et accomplit avec fidélité la parole divine. *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

---



---

## VINGT-SEPTIÈME HOMÉLIE

---

### PARABOLE DU LEVAIN

OU LA GRACE

*Quorum os locutum est vanitatem..... Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.  
Beatus populus cujus Dominus Deus ejus (Ps. cxliii).*

Leur bouche n'a parlé que vanité..... Ils ont appelé heureux le peuple qui possède toutes ces prétendues richesses. Mais heureux plutôt le peuple qui reconnaît pour son Dieu le Seigneur !

LES partisans du monde sont aussi stupides dans leurs jugements, dans leurs maximes, dans leurs idées, qu'ils sont corrompus et injustes dans leur conduite. Quels sont en effet ceux que les mondains admirent, qu'ils jaloussent, qu'ils servent, qu'ils respectent, qu'ils louent, qu'ils honorent ? Ce sont les hommes entourés de luxe, comblés de richesses, regorgeant de plaisirs, les hommes qui sont élevés en dignité, en puissance, en commandement. Ceux-là le monde les appelle des êtres privilégiés, les favoris de la fortune. A leur présence l'homme du monde sent naître en son cœur un sentiment d'envie pour leur position, un désir importun de leur être substitué, d'être ce qu'ils sont à ses yeux. Ah ! dit-il en lui-même, sont-ils heureux ceux-là ! Voilà du bonheur ! *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt !*

Mais, ô trompeuses pensées ! dit le Prophète, ô vains applaudissements ! ô stupide admiration ! ô langage insensé ! *Os eorum locutum est vanitatem !* L'homme vraiment digne d'envie, vraiment fortuné, vraiment heureux, c'est l'homme

qui est dans la grâce de Dieu, qui appartient à Dieu, et dont le seul maître, la seule richesse, la seule gloire, c'est Dieu : *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus*.

Or cette importante leçon sur le prix unique, impérissable de la grâce, cette leçon que le Seigneur nous avait donnée par son Prophète, il a voulu de nouveau l'inculquer par la parabole du levain. C'est que les effets produits sur la pâte par le levain, expriment précisément tous les effets que doit produire dans les âmes la grâce du Rédempteur. Nous allons donc étudier aujourd'hui dans cette parabole, tous ces merveilleux et ineffables effets de la grâce. Nous verrons comment ce ferment céleste, introduit et répandu dans nos cœurs par le moyen des sacrements, nous transforme, nous relève, nous rend vraiment heureux ; et si nous avons le bonheur de le posséder, nous le conserverons avec la plus vigilante sollicitude ; et s'il nous manque nous nous emploierons de toutes nos forces pour en faire l'acquisition.

**PREMIER POINT.** Le Sauveur du monde était un jour assis sur la poupe de la barque de Pierre, fixée au rivage près de Capharnaüm. Les disciples entouraient le divin maître. Le peuple était rangé sur le rivage. Tous étaient attentifs à recueillir les paroles de sa bouche. Or ce fut alors que le Seigneur proposa et expliqua nombre de paraboles diverses dans la série d'un même discours : semblable, dit saint Jérôme, à un homme opulent qui fait servir dans un même repas une grande variété de mets, afin que chacun se nourrisse et se régale de ceux qui sont le plus à son goût, et qui vont le mieux à son tempérament (1).

---

(1) Quasi dives pater familias invitatos diversis reficiens cibis, ut unusquisque secundum naturam stomachi sui varia alimenta suscipiat (*S. Hieron.*).



Or parmi ces paraboles, dont quelques-unes ont déjà été expliquées, et dont avec l'aide de Dieu nous espérons expliquer plus tard les autres, il proposa celle du levain en ces termes : « Le royaume des cieux est semblable à un peu de levain qu'une femme industrieuse mêle avec trois mesures de farine, formant du tout une seule masse qu'elle laisse fermenter pour obtenir du pain (1). »

Nous avons pu voir que le royaume des cieux dont le Sauveur parle à chaque page de son Évangile, c'est sa doctrine, sa loi, son culte, c'est son Église, c'est sa religion ; c'est en un mot lui-même dans ses relations avec l'homme de la terre pour le conduire au ciel ; en sorte, dit saint Hilaire, que, dans cette parabole, c'est sa grâce, c'est lui-même, que le Seigneur compare au levain (2). Et en effet, ajoute saint Ambroise, si le Seigneur est le froment, le froment des élus, comme il s'est lui-même appelé dans les Écritures, il est aussi le levain, puisque c'est avec le froment que se forme le levain (3).

Oh ! comme elle est juste, continue le même saint docteur, comme elle est juste cette comparaison que le Seigneur fait de lui-même avec le levain ! Le levain est une portion de pâte, petite en étendue, simple par sa nature, abjecte en apparence. Toutefois à peine est-il mêlé dans une masse de farine détrempée, qu'il déploie une force, une activité merveilleuse ; et quelque grande que soit cette masse, il la pénètre, la transforme et la fait devenir ce qu'il est lui-même. Or justement ainsi le Seigneur n'étant en apparence qu'un homme, un

(1) *Simile est regnum cœlorum fermento quod mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum (Matth. xiii).*

(2) *Fermento hic sese Dominus comparat (S. Hilar.).*

(3) *Si triticum est Dominus, et fermentum est ; quia fermentum nonnisi de tritico fieri solet (S. Ambros.).*

homme pauvre, faible, humilié, persécuté, tourné en dérision, crucifié, mis à mort, à peine fut-il mêlé, ferment divin, avec les trois mesures de farine, c'est-à-dire : à peine eut-il répandu et comme inséré sa religion dans les trois races principales descendues des trois fils de Noé, formant la masse entière du genre humain, qu'il y opéra par la vertu cachée mais toute-puissante de sa grâce un changement merveilleux ; il voulut que les hommes devinssent ce qu'il était lui-même ; il les transforma en lui-même ; à dater de Jésus-Christ et par Jésus-Christ les hommes devinrent chrétiens non-seulement de nom, mais encore par les mœurs (1).

Remarquez encore, dit saint Ambroise, que la farine se compose d'une quantité infinie de petits globules sans cohésion ; mais à peine le levain s'y est-il mêlé, insinué et dissous, que cette masse de petits globules sans cohésion se forme en un corps solide ; et de même les hommes qui étaient entre eux divisés par l'intérêt et les passions, et dispersés çà et là sur la vaste superficie de la terre, n'eurent pas plutôt entendu le récit de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, n'eurent pas plutôt recueilli les avantages et les grâces attachées à sa sainte religion, qu'ils se trouvèrent désormais unis ensemble par les liens d'une même foi, d'une même loi, d'un même culte, d'un même amour, et formèrent une masse solide, compacte, homogène, en un mot la société chrétienne, l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ (2).

Mais quelle est cette femme qui a mêlé dans la masse de

(1) Ita Dominus cum se cœpit per totum orbem divinitatis suæ vigore diffundere ; statim omne genus in substantiam suam, sua potestate pertraxit, id est Christianos cunctos fecit esse quod ipse est (*S. Ambr.*).

(2) Sic nos qui per totum orbem dispersi et diminuti farina videbamur, vigore passionis Christi adhæsimus ; et in ipsius corpus redacti sumus. Omnes enim sumus corpus Christi (*S. Ambros.*).

l'humanité ce ferment divin? Ah! cette femme, dit saint Ambroise, d'accord avec saint Jérôme, cette femme c'est l'Église, laquelle depuis qu'elle en a reçu la mission, n'a jamais cessé de s'employer à insinuer dans les esprits et dans les cœurs la doctrine et la religion de Jésus-Christ (1).

D'après cette explication, continue saint Ambroise, nous sommes amenés à comprendre aussi une autre parabole que le Seigneur propose ailleurs en ces termes : « Il y aura deux femmes, employées toutes les deux à moudre le grain; et toutefois une seule sera choisie et l'autre laissée de côté (2). » Or ces deux femmes, selon saint Ambroise, sont : l'une l'Église et l'autre la synagogue (3). Toutes les deux, ces femmes sont employées à moudre le véritable grain; puisque, tant la véritable Église que les fausses, toutes prêchent, expliquent, triturent, c'est-à-dire tâchent de mettre à la portée de tous les doctrines de la sainte Écriture des deux Testaments, la loi et les Évangiles, les écrits des Prophètes et des Apôtres. Mais comme seule, l'Église véritable possède Jésus-Christ, elle seule aussi, par l'administration fidèle des sacrements et par l'enseignement de sa doctrine, jette le ferment divin du sang de Jésus-Christ dans le cœur des convertis et les unit tous ensemble (4). Aussi elle seule est-elle la véritable Rébecca qui, de ce qu'elle a moulu, sait tirer et former un pain savoureux, digne d'être servi comme aliment au véritable Isaac. Elle seule forme de

(1) *Mulier est sancta Ecclesia, quæ quotidie doctrinam Christi in cordibus nostris conatur abscondere (S. Ambros.).*

(2) *Erunt duæ molentes in mola, una assumetur, altera relinquetur (Matth. xxiv).*

(3) *Una est Ecclesia, altera synagoga (S. Ambros.).*

(4) *Molit Ecclesia per legem, per apostolos, per prophetas cum catechumenos facit, ut emollitos eos in farinæ modum, aptos faciat fermento Domini corporis adhærere (S. Ambros.).*

vrais chrétiens humbles d'esprit, purs de cœur, généreux de sentiment, détachés des affections du monde. Elle seule forme des chrétiens qui retracent en eux-mêmes Jésus-Christ, et par suite elle seule aura le bonheur d'être élevée avec son pain jusques au Dieu très-haut et de lui présenter dans ces âmes toutes converties, sanctifiées et parfaitement pures, un aliment qui sera agréé dans les cieux (1).

Au contraire, c'est en vain que la synagogue, c'est en vain que les églises séparées lisent et font lire, expliquent et font expliquer les Écritures; c'est en vain qu'elles ont à la bouche et entre les mains le volume de la sainte Bible. Puisqu'elles n'ont pas Jésus-Christ avec elles, elles ne peuvent disposer de la grâce de sa foi, de la grâce de sa loi, de la grâce de ses sacrements; et avec les doctrines prêchées par elles, il ne leur est pas possible de mêler à la pâte du cœur des hommes le ferment divin de l'onction sainte qui seule peut, sous l'action du Saint-Esprit, les faire fermenter et changer leur condition et leur nature. Aussi est-ce bien inutilement qu'elles se donnent tant de peine pour préparer la nourriture des âmes (2). Comme, au lieu du ferment divin, elles ne peuvent disposer que du ferment humain, c'est-à-dire des motifs, des considérations, des raisonnements purement humains, qui n'ont aucune force, aucune action sur le cœur des hommes pour le changer, pour le sanctifier, pour l'unir à Dieu; comme elles n'ont d'autre ferment que celui des jugements privés, des opinions personnelles, celui de l'erreur et du vice qui attire, gâte et corrompt jusqu'aux saines et bonnes doctrines de l'Écriture

---

(1) *Una Ecclesia salubriter molit. Assumetur ergo in æternam requiem quæ Dominicum cibum sanctitatis emoluit (S. Ambros.).*

(2) *Molit synagoga; sed inutiliter, per Moysen et prophetas, quia massam suam Christi doctrina non temperat (Id.).*

et de la divine parole ; comme elles n'ont pour unir les hommes soumis à de funestes influences que le levain négatif d'une opposition commune à la véritable foi, d'une haine commune contre la véritable Église, levain qui, au lieu d'unir, dissout et divise, ou ne produit qu'une apparence d'union toute précaire, sans solidité et sans réalité, il advient de là que ces églises malheureuses ne forment qu'en apparence un pain cohérent, mais en réalité un pain sans cohésion, sans substance, sans levain, sans saveur, tombant en dissolution et en putréfaction, un pain que Dieu ne peut agréer, dont il ne peut faire l'aliment de son divin cœur. Aussi ces malheureuses femmes de la synagogue et de l'hérésie peuvent-elles se fatiguer à tourner la meule de leur perfidie et de leur mauvaise foi, elles ne feront jamais, que moudre sans réussir jamais à la panification ; jamais elles ne pourront s'élever de la terre au ciel ; et les malheureuses avec leur pain odieux, apparent, trompeur, qu'elles auront feint de préparer pour les âmes par elles viciées, corrompues, séduites et trompées, elles se verront traînées du séjour de la terre à celui de l'enfer (1).

Mais descendons encore plus dans le particulier ; et voyons dans chaque chrétien les merveilleux effets du ferment divin de la grâce de Jésus-Christ, dont l'Église est seule dépositaire, arbitre et dispensatrice.

Le levain produit trois effets naturels dans la pâte où il est mêlé : 1° il la transforme en lui-même (2) ; 2° il la dilate

(1) Relinquetur cruenta synagoga gyrum semper suæ passura perfidiæ (S. Ambros.).

(2) La science contemporaine pourra regretter ici quelque chose, au moins quant à l'exactitude de l'expression. Mais on concevra très-bien que le P. Ventura ait pu, aussi bien que saint Ambroise, être un savant théologien, un habile exégète, et un grand orateur, sans avoir été ni un Berzélius ni un Davy ; au surplus, la chimie moderne elle-même ne doit pas prétendre avoir pénétré le mystère de la fermentation et de la panification. (Note du Traducteur.)

et l'élève; 3° il la rend savoureuse et salubre, en un mot il en fait du pain qui est l'aliment le plus agréable, le plus substantiel, le plus nécessaire à l'homme.

Or l'homme, intelligence, cœur et organisme, présente une triple mesure de pensées, d'affections et d'opérations. Et ainsi lorsque l'industrielle femme de la parabole, l'Église, verse et mêle dans ces trois mesures qui sont tout l'homme, le levain de la grâce de Jésus-Christ (1), elle y produit trois effets surnaturels, trois miracles : 1° elle transforme totalement l'homme ; 2° elle l'élève et l'ennoblit ; 3° elle le satisfait et le rend heureux.

Premier effet de la grâce : Elle transforme totalement l'homme. Et en effet, ce divin ferment ne demeure pas circonscrit et limité dans une seule partie de l'être humain ; mais il le pénètre en tout sens ; il opère sur l'intellect, il l'éclaire et le façonne ; il opère sur le cœur, il le nettoie et le purifie ; il opère encore sur les sens, il les dompte et les sanctifie ; et il ne cessera point d'agir qu'il n'ait fait fermenter l'être humain tout entier par une chaleur surnaturelle et divine (2). Ainsi il introduit dans l'homme une nouvelle forme de pensées, de volontés, d'opérations, de nouvelles inclinations, de nouveaux goûts, de nouvelles affections, de nouveaux désirs, de nouveaux intérêts. Il détruit, il mortifie l'homme de l'ancienne déchéance, l'homme corrompu, dépravé ; et, sur ses ruines, il édifie, il forme le second Adam, l'homme régénéré, l'homme sanctifié, l'homme divin, qui ne vit que de Dieu, en Dieu et par Dieu. De même que le levain transforme la farine en lui-même, et non lui-même en la farine ; de même absolument le ferment de la grâce de Jésus-Christ ne transforme

(1) Fermentum quod mulier abscondit in farinae satis tribus (*Matth. xiii*).

(2) Donec fermentatum est totum (*Ib.*).

pas Jésus-Christ en l'homme, mais bien l'homme en Jésus-Christ (1). Ainsi la grâce de Jésus-Christ dont le chrétien est investi, pénétré, comblé, est une grâce de foi qui corrige l'intelligence, une grâce d'amour qui purifie le cœur, une grâce de force qui sanctifie et perfectionne l'organisme; elle fait passer en un mot tout l'homme dans l'ordre déifique, surnaturel, parfait, et elle en forme, selon l'expression de Tertullien, un autre Jésus (2). L'Apôtre avait dit : « Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous (3). »

Pénétrons en effet avec l'œil de l'intelligence dans l'âme repétrée avec le levain de la grâce de Jésus-Christ. Essayons de deviner sa vie en Dieu, vie de mystère invisible en elle-même, qui se manifeste seulement au dehors par les œuvres, et par des œuvres qu'elle seule a le pouvoir de produire, et qui se manifeste aux regards du public par tout ce qui est devoir, justice, ordre, amour. Spectacle ravissant ! Là sont réunis les trésors, les richesses, les enchantements de toutes les vertus.

Une foi vive, qui met l'intelligence en possession de la vérité infinie, vérité qui donne le sens pratique des choses, qui les fait envisager sous leur véritable aspect et selon leur valeur réelle, et préserve du malheur de devenir le jouet des idées, des jugements et des opinions humaines.

Une espérance sublime, contre laquelle viennent se briser tous les désirs, toutes les sollicitudes de la terre, et qui de tout l'élan de ses transports cherche sans cesse à se perdre dans les abîmes des cieux.

Un amour de Dieu sincère, affectueux, suave, qui captive,

(1) Sicut fermentum totam massam facit esse quod ipsum est... Sic Christianus christianum facit esse quod Christus est (*S. Ambros.*).

2) Christianus fere alter Jesus (*Tertull.*).

(3) Donec formetur Christus in vobis (*Galat. iv.*).

dompte, purifie, immole tout autre amour, et qui ne tend qu'à devenir toujours plus actif et toujours plus pur.

Une confiance que rien ne peut ébranler, parce qu'elle est indépendante de la volonté des hommes, des vicissitudes humaines, et fondée uniquement sur l'entier abandon de l'âme dans le sein d'un Dieu essentiellement bon, affectueux, pourvoyant à tout et tout-puissant.

Une crainte de Dieu toute filiale, tourment à la fois et attrait du cœur qu'elle domine; crainte qui est comme la pudeur de l'âme, comme la réserve d'une épouse, qui, loin d'exclure la familiarité et ses confidences, la maintient, l'embellit et la perfectionne.

Une résignation pieuse dans les cruelles vicissitudes de la vie regardées comme des épreuves passagères, comme des sources de mérite, comme d'affectueuses préférences de la part du Dieu crucifié, et dont le terme et la récompense sont des grâces plus abondantes, un amour plus parfait, et l'éternelle joie.

Une surabondance de sentiments généreux et purs, qui rapproche le juste de son semblable, qui engage à le prendre en commisération dans ses peines, à les lui adoucir par les larmes, à y porter remède par les soins, par les œuvres, par les sacrifices d'une tendre et infatigable charité.

C'est en conséquence un homme qui ne pense au corps que pour le mortifier, au monde, que pour le fuir, aux mauvais procédés d'autrui que pour les pardonner, au prochain que pour le secourir et l'assister. Un homme qui ne forme pas une seule pensée qui ne soit sainte, un seul dessein qui ne soit loyal, une seule affection qui ne soit pure, une seule action qui ne soit juste : un homme qui n'a de goût que pour la prière, qui n'a de haine que pour le péché, qui n'a d'amour que pour Dieu, qui n'a d'intérêt que pour la grâce, de désir que pour le ciel. O spectacle! ô prodige! ô enchantement!



Et toutefois il n'y a là rien qui doive surprendre. C'est le ferment divin de la grâce, c'est la charité de Dieu répandue dans le cœur de l'homme, c'est le feu divin qui a opéré ce prodige, de transformer un vil insecte terrestre, l'homme fragile, matériel, sensuel et corrompu, en un être spirituel, céleste, divin. C'est Jésus-Christ qui l'a ainsi transformé pour en faire un autre lui-même. *Christianus fere alter Jesus!*

Le second effet du levain sur la pâte, c'est de la dilater, de la soulever, de la porter en haut ; et la grâce aussi tire l'homme de ses abaissements, l'ennoblit au-dessus de toute la création, l'élève vers le ciel, le divinise.

Les passions ont leur logique inflexible, leur bon sens. Or les passions ne peuvent avoir qu'antipathie et mépris pour les personnes en grâce avec Dieu, pour les serviteurs de Jésus-Christ, parce qu'elles trouvent en eux leur condamnation ; elles n'ont et ne peuvent avoir pour les vrais chrétiens que d'amères ironies, des outrages, des calomnies, des insultes ; elles ne peuvent que les traiter d'imbéciles et d'insensés. L'apôtre saint Paul le savait bien ; il savait bien que pour le Christ il fallait se résigner à être taxé de sottise (1). La divine piété en effet, n'a et ne peut avoir en ce monde d'autre diadème qu'une couronne d'épines, d'autre sceptre que la croix, d'autre manteau que la pauvreté, d'autres honneurs que les opprobres. Mais qu'importe qu'elle soit ainsi traitée dans le monde d'ici-bas, si elle est grande, noble et sublime devant Dieu ?

Ah ! la vraie élévation ne se trouve pas dans ce qui est élevé selon la nature, dans la hiérarchie sociale, politique, civile, matérielle, visible, extérieure ; mais bien dans l'élévation intérieure, invisible, surnaturelle de la grâce, du mé-

---

(1) Nos stulti propter Christum (I Cor. iv).

rite et de la vertu. La naissance, la fortune, le génie, ne sont que néant devant Dieu. Ce qui est quelque chose aux yeux de Dieu, c'est l'élévation personnelle due aux efforts d'une vertu, qui, dans quelque état que nous soyons, reproduit en nous une image vraie, une ressemblance réelle de la divinité. Or cette élévation ne s'obtient que par la grâce. C'est la grâce, nous dit saint Pierre, qui fait en quelque sorte descendre sur l'âme une émanation mystérieuse et la prépare à une participation de la nature divine (1). Quel honneur donc, quelle noblesse, quelle élévation, quelle grandeur n'est-ce pas pour l'homme qui possède la grâce et en est possédé ! Avec un corps, semblable sous plusieurs rapports à celui de la brute, il est l'allié, le parent en quelque sorte de Dieu même. Chétif insecte condamné à ramper sur la terre, il est le candidat des cieux ! Considéré comme chose divine, il est traité avec respect par les anges, contemplé avec intérêt par les saints, regardé avec amour par Marie, tendrement aimé de Jésus-Christ. Il s'établit entre lui et l'être infini une communication intime de familiarité et de confiance. Dieu est à lui, comme il est à Dieu ; Dieu est en lui, comme lui en Dieu. Il n'est plus seulement l'image vivante, mais le frère, l'époux, le fils bien-aimé de Dieu.

Comprenons bien une fois la noblesse de la condition à laquelle nous sommes appelés en tant que fils de Dieu (2). Pourquoi donc tant de sollicitudes, de tourments, de sacrifices, de bassesses pour obtenir les honneurs de la terre ? honneurs vains, qui ne nous donnent point le mérite que nous n'avons point ; qui nous rendent plutôt odieux ou ridicules aux yeux des hommes, en même temps qu'ils ne

(1) *Divinæ consortes naturæ* (1 *Petr.* 1).

(2) *In spe gloriæ filiorum Dei* (*Rom.* v).

nous élèvent nullement devant Dieu ! honneurs mensongers qui flattent l'orgueil, rendent le cœur malheureux ! honneurs fugitifs qui, dans le cours de quelques lustres, ou peut-être même de quelques jours, nous seront enlevés par l'inexorable main de la mort ; et ne laisseront à notre âme que le dégoût d'en avoir joui, et le remords d'en avoir abusé ! Pourquoi donc, esprits bornés que nous sommes, cœurs tout à fait charnels, pourquoi rechercher ces honneurs, pourquoi les aimer jusqu'à leur sacrifier le corps et l'âme, le temps et l'éternité (1) ?

Foi de Jésus-Christ qu'es-tu donc devenue parmi les chrétiens ? Que ne fait-on pas, que ne tente-t-on pas pour devenir chambellan, écuyer, maréchal, sénéchal, en un mot, serviteur des rois de la terre, tandis qu'ensuite on aura si peu d'empressement à devenir non-seulement serviteur, mais de plus encore fils du grand monarque des cieux ! Ah ! si nous sommes sensibles à l'aiguillon de la véritable gloire, si les élans de l'ambition nous entraînent, sachons aspirer à quelque chose de plus solide et de plus durable. Empressons-nous de rentrer en grâce avec Dieu, de reprendre le splendide vêtement de la charité divine, qui dès maintenant nous transformera en enfants de Dieu, de sorte qu'à tous égards nous pourrons répéter : Dieu, le créateur, le maître du ciel et de la terre est mon Père et je suis son fils, l'héritier de sa gloire et de sa félicité dans les cieux. Revêtu de cette robe nuptiale toute divine, l'homme entre en société intime avec Dieu, devient un membre de sa famille (2).

Contemplez le vrai chrétien, au jour de la persécution, sous l'épée du tyran, captif en prison, privé de tous ses

(1) *Filii hominum usquequo gravi corde ? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium (Ps. iv).*

(2) *Societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu Christo (I Jo. i).*

droits, dépouillé de tous ses biens, et pourtant jamais esclave ! La grâce dont il est orné l'élève au-dessus de sa condition. Soumis à la volonté de Dieu, pendant qu'il est victime du caprice, de l'instinct brutal de l'homme, il a dans sa conscience un domaine libre, dans lequel ne pénètrent pas les espions, et du haut duquel, comme d'une citadelle inexpugnable, noblement altier et saintement superbe, il règne sur ses oppresseurs eux-mêmes et conserve sa dignité de créature de Dieu, douée d'une âme spirituelle et éternelle.

Les forces humaines peuvent opprimer le chrétien ; le dégrader, jamais ! Traîné devant les tribunaux, jeté au fond d'une prison obscure, l'air du cachot qui pèse sur ses poumons et lui rend difficile la respiration extérieure, laisse librement respirer le cœur. Sa parole passe au travers des gardes du prétoire, perce les voûtes de sa prison, monte au ciel et en fait descendre sur son âme la résignation et le calme.

Donnez-moi le premier homme venu, un homme d'un rang inférieur, sans naissance, sans fortune, sans génie, courbé sous les outils de son atelier, appliqué aux occupations les plus viles, à tourner une roue, à balayer la voie publique. Nul ne daigne abaisser un regard sur lui ; nul ne s'inquiète de savoir qui il est, comment il s'appelle ; il se regarde comme une machine animée, plutôt que comme une créature intelligente. Le monde ne le considère nullement ; on aurait presque honte d'être salué par lui, encore plus de l'avoir pour ami. Et pourtant si cet homme possède la grâce de Dieu, ce ferment divin l'élève jusqu'à Dieu, attire sur lui l'attention, l'intérêt, le regard et l'amour de Dieu, et verse dans son cœur les flots de l'amour pur, les grâces d'en haut, en sorte que Dieu reproduit en lui sa propre image, le met en communication immédiate avec lui ; et dès lors autant cet

homme est abaissé et abject dans sa condition naturelle et civile; autant il est élevé, noble, grand, selon la hiérarchie du mérite et dans l'ordre spirituel. Aussi de même que l'hérétique a plus d'une fois envié le sort du catholique, de même le pécheur est souvent dans le cas d'envier le sort du juste. Sa vie l'attriste, l'humilie, le confond. Mais le calme habituel, la sérénité inaltérable, ce je ne sais quoi de pur, de doux qui du cœur de l'homme plein d'espérance et d'amour déborde et perce sur son visage et lui donne une expression céleste, un air divin, frappe le pécheur et lui arrache du fond du cœur d'involontaires soupirs. Ah! pourquoi ne suis-je pas bon comme lui! Ah! combien est heureux l'homme qui n'aime que Dieu, ne sert que lui, n'aspire qu'à lui! *Beatus populus cujus est Dominus ejus!*

Toutefois, que peut donc voir dans le juste l'œil matériel et grossier du pécheur pour l'admirer ainsi et lui porter ainsi envie? Il n'y voit rien autre chose que certains signes extérieurs, qui sont comme la radiation extérieure, comme l'auréole de la grâce et de la vie. Oh! s'il pouvait pénétrer dans le sanctuaire de la conscience, là où la vertu reçoit même dans ce monde les prémices de sa récompense par le secret contentement qu'elle goûte!

. . . . .  
Enfin le troisième effet du levain sur la pâte est de lui donner le goût, la saveur, la nature de pain, et ainsi...

. . . . .  
O partisans insensés du monde qui parlez sans cesse de plaisirs, de divertissements, de jouissances, de fêtes, y a-t-il peut-être des plaisirs comparables à ceux de l'innocence? Les larmes mêmes du repentir n'ont-elles pas une douceur plus vraie, plus exquise, plus intense que toutes celles que font verser les joies sensuelles, les jouissances coupables? Le cœur du chrétien, en état de grâce, n'est-il pas comme un

festin continuel (1)? Les épines de sa pénitence ne cachent-elles pas le miel des délices spirituelles? Sa modestie, sa réserve, son goût pour la retraite, son silence, son recueillement, n'est-il pas plus fécond en consolations que tous les plaisirs licencieux du siècle? Sa vie en apparence mélancolique et triste, n'est-elle pas une vie vraiment heureuse? N'a-t-il pas plus de jouissances parmi les privations auxquelles il se condamne par amour pour Jésus-Christ, que le mondain parmi toutes les fiévreuses voluptés auxquelles il s'abandonne?

Est-ce peut-être un mince avantage que d'être humble dans la prospérité, résigné dans la tribulation, calme pendant la vie, plein de confiance à la mort? Est-ce peut-être un bonheur à dédaigner que d'être exempt de remords, que de pouvoir dire : J'espère être en grâce avec Dieu. Ma conscience, grâces au ciel, ne me reproche rien. Je me confie en Dieu, et si je vis, je ne pécherai pas; si je meurs, je serai sauvé; si je vis, ma vie sera un accroissement de mérite; si je meurs, la mort sera pour moi la messagère des récompenses et de la félicité?

Qu'y a-t-il en effet de plus doux que la mort du vrai chrétien? Non, il ne redoute pas la mort; au contraire, il l'attend avec calme, il l'invoque avec sécurité, il la défie intrépidement. Il ose lui dire en face : ô mort, où est ta victoire? O mort, où est la proie de ton glaive (2)? Non, le voisinage de la mort ne l'épouvante pas; le jugement de Dieu ne le jette pas dans la stupeur; l'idée de l'enfer ne le désole pas. Il sait qu'après sa mort il trouvera dans son Dieu, non pas un étranger, mais un père; non pas un juge, mais un frère; non pas un ennemi, mais un époux; non pas un vengeur sévère, mais un généreux rémunérateur.

(1) Quasi juge convivium (*Prov. xv*) !

(2) Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus (*I Cor. xv*) ?

Il sait qu'au sortir du corps il n'aura pas à recevoir des reproches, mais des éloges, non pas des marques de dédain, mais des caresses et des prévenances, non pas des peines, mais des grâces, non pas des châtimens, mais des couronnes. Aussi la joie sur le front, le sourire sur les lèvres, la confiance dans le cœur, saisissant étroitement le bois de la croix, plein de courage, il s'élance d'un bond de la terre au ciel, jusque dans le sein de la félicité et de l'amour de Dieu.

Heureux donc ceux qui, dociles à l'action de Dieu et de l'Eglise, se laissent pénétrer par l'action du ferment de la grâce ! Heureux si ce ferment ne pénètre pas seulement dans une portion, mais dans toute l'étendue de leur être, dans leur intelligence par la grâce de la véritable foi, dans leur corps par la grâce de la mortification, de la modestie et des exemples de Jésus-Christ, en sorte que l'homme tout entier, pénétré de cet élément divin, soit vivifié par le saint amour et subisse une heureuse fermentation ! *Donec fermentatum est totum !* Ils sont ainsi transformés en Jésus-Christ ; élevés au plus haut degré d'honneur en cette vie, ils sont comblés de félicité et de paix, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la possession du royaume des cieux.

DEUXIÈME POINT. L'apôtre saint Paul écrivant aux Corinthiens, leur disait : « Faites en sorte de rejeter hors de vous le vieux levain, afin de devenir de sincères azymes de sainteté et de vertu (1) ; » donc s'il y a un ferment divin, il y a aussi un ferment diabolique ; s'il y a un ferment qui prépare au royaume des cieux, il y a aussi un ferment qui prédispose à l'enfer ; s'il y a un ferment dont il faut s'approvisionner, il y a un ferment qu'il faut bannir de soi ; si l'un est la grâce, l'autre est le péché. Et en effet, de même que la grâce transforme l'homme en un être divin, l'ennoblit, le perfectionne,

---

(1) Expurgate vetus fermentum ut sitis azymi (I Cor. v).

le rend heureux, de même aussi le péché transforme l'homme en un être abject, le dégrade, le rend souverainement malheureux.

Considérez ceux des chrétiens en qui reste le levain du péché et des passions. Oh ! s'il nous était donné de voir une âme en péché ! quel spectacle nous présenterait-elle ! quelles évagations lascives dans l'imagination, quelle inconstance dans la volonté, quelle bassesse de goûts, de désirs, d'intérêts, de soucis ! Quelle vanité dans ses pensées, quelle légèreté dans ses desseins, quelle turpitude dans ses affections, quel désordre effréné dans ses mœurs ! Comme elle est en émoi pour peu de chose, comme elle est hypocrite dans sa dissimulation, comme elle est frivole dans ses ressentiments, comme elle est vile dans l'adulation, comme elle est injuste dans ses prétentions, comme elle est impatiente dans la souffrance ! L'Écriture sainte l'a dit : L'âme humaine se concentre tout entière, s'identifie, se transforme en ce qu'elle aime. Ainsi donc, comme l'âme en état de grâce, qui n'aime que Dieu et tout ce qui se rapporte et appartient à Dieu, devient une âme spirituelle, céleste, divine ; de même aussi l'âme qui n'aime que les plaisirs, les biens, les honneurs de la terre, courbée vers les intérêts de la chair, devient une âme aveugle, dure, insensible à tout ce qui est noble, délicat, vertueux ; devient une âme charnelle, terrestre, tout animale : « Ils sont devenus semblables à ce qu'ils aiment » a dit un prophète (1). Par suite encore de cette horrible transformation due au levain du péché, le caractère du chrétien se dégrade, l'être humain disparaît, la raison, cette empreinte divine, qui le distingue de la brute, s'efface, se plonge dans la matière et y demeure comme enveloppée, comme ensevelie : « Il s'est

---

(1) Facti sunt sicut ea quæ dilexerunt (Os. ix).



rapproché des brutes privées de raison, a dit le prophète, et il leur est devenu semblable (1). »

Vainement des plaisirs goûtés, il passe aux plaisirs qu'il n'a pas goûtés encore. Vainement sa cupidité aspire sans cesse à de nouveaux gains illicites, son ambition à de nouveaux honneurs, à de nouveaux titres, son impudicité à de nouveaux attentats contre la pudeur. Tant qu'il ne possède pas les objets de ses convoitises, les voyant de loin dans la perspective trompeuse de biens considérables et infinis, parce que tout ce qui se voit à distance est comme sans fin, il les recherche avec toute l'ardeur de ses transports; mais quand il les a enfin obtenus au prix de mille fatigues, de mille sacrifices, le bandeau tombe, le charme se dissipe, le prestige et l'illusion s'évanouissent, il s'aperçoit de son erreur; il voit qu'il s'est trompé, et il s'irrite de ne pouvoir continuer à être trompé; et alors venant à toucher de la main le vide, le néant de ce qu'il a obtenu, il le méprise, il le dédaigne; *Possessa vilescunt!*

Non, l'homme n'est jamais moins content de lui-même, d'après l'Écriture sainte, que lorsqu'il se livre et s'abandonne à ses propres désirs. Plus il cherche à se contenter, plus il se tourmente; plus il se satisfait, plus il devient misérable; et tandis qu'il espère obtenir paix et repos, il ne lui reste en définitive que le regret. Sa voie est semée d'épines, ses plaisirs sont tous assaisonnés, mélangés d'amertume, ses joies se changent en deuil, et loin de trouver le bonheur, il n'en découvre même pas le chemin (2).

La béatitude consiste dans le repos de l'appétit satis-

(1) Comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis (Ps. XLVIII).

(2) Contritio et infelicitas in vñs eorum et viam pacis non cognoverunt (Ps. XLIII).

fait quant à tous ses désirs naturels et légitimes. Donc, puisque les désirs légitimes et naturels d'un cœur créé de Dieu et pour Dieu, ne peuvent être satisfaits qu'en Dieu, l'homme qui tient son cœur cloué à l'amour des biens terrestres et par conséquent loin de Dieu, ne peut jamais goûter le calme de la paix. Nulle chose périssable et finie ne pourra jamais satisfaire l'âme humaine aussi infinie dans ses désirs qu'elle est immortelle en durée. Par cela même que le cœur humain créé de Dieu pour Dieu, se sépare de Dieu pour s'attacher aux choses du monde, il éprouve une lutte intestine entre l'esprit et le corps, entre la religion et les passions; le levain de la nature corrompue agit contrairement au ferment de la grâce qui tend à le dominer.

Les nobles facultés de l'âme qu'il rabaisse, dégrade, avilit, revendiquent leurs droits outragés en semant les épines, les amertumes, les venins de toutes sortes sur les voies du désordre, en l'avertissant sans cesse qu'il y a une autre loi que celle des sens, une autre béatitude que celle de la volupté. Tout son être moral est à la torture. A la courte ivresse du plaisir succède toujours le remords, accompagné d'interminables angoisses.

Vainement dégoûté de tout, s'irritant contre tout, même contre l'espérance, il se repaît d'une sombre joie parmi ses propres tortures, et dans l'abrutissement de sa raison illusionnée il cherche une image du repos.

Vainement parfois il cherche à sortir de lui-même, à se distraire, à se répandre au dehors dans les divertissements et les illusions du monde; à peu près, dit saint Augustin, comme un homme qui fuit sa maison pour se soustraire aux emportements d'une épouse querelleuse(1). Quelque part qu'il

---

(1) *Mulier rixosa conscientia mala (S. Aug.).*

aille, même hors de lui-même, il se retrouve toujours, et il est toujours malheureux. Vous l'avez ainsi décrété, ô mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, et il en sera toujours ainsi : un cœur qui s'attache au crime est un cœur en désordre ; et tout cœur en désordre est à lui-même son châtimement, son supplice, son bourreau (1).

Cependant pour ce chrétien dont le cœur est tout entier dans le péché et au péché, arrive comme pour tous le moment déterminé par la loi générale. La dernière maladie le surprend dans cet état d'immense misère et de dégradation profonde. Alors à la vue de cet immense abîme sans fond où il va descendre, à la vue de cette sombre solitude, de cet éternel silence, de ce froid sommeil, de cette privation de tout bien, qui l'attend dans la région des morts, dans la demeure de son éternité, hélas ! combien d'idées désolantes viennent peser sur cette intelligence dégradée, combien de remords viennent accabler ce cœur corrompu, et le bouleversent et le torturent, et commencent pour lui sur la terre le supplice de l'enfer.

La consternation dans l'âme, il tourne ses regards autour de lui ; et dans le passé il ne voit que plaisirs évanouis comme une ombre, péchés accumulés sans mesure, scandales réitérés sans retenue, la loi de Dieu méprisée sans pudeur. Dans le présent il n'aperçoit qu'un reste de vie fugitive, un corps qui tombe en lambeaux, une âme qui n'a nul repentir du mal qu'elle a fait, et nulle intention de faire le bien en son pouvoir ; une âme également accablée et par l'horreur de ses désordres et par l'impuissance où elle se voit de les réparer. Dans l'avenir il ne voit qu'un Dieu pour lui sans pitié, un souverain sans clémence, un père sans tendre com-

---

(1) Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit animus inordinatus (*Id.*).

passion; il ne voit que l'enfer entr'ouvert sous ses pas, un poids, une mesure, une balance, un tribunal incorruptible, un juge sévère, une culpabilité certaine, une sentence irrévocable, éternelle dans ses effets. Il cherche dans son cœur l'espérance, et c'est le désespoir qui lui répond; il invoque le néant, et comme un spectre terrible l'éternité est là devant lui!

Ainsi donc transformation déplorable, dépravation réelle de tout l'être moral, avilissement, dégradation jusqu'à la condition de la matière et de la brute, misère durant la vie, horreur dans la mort; tels sont fatalement les effets que produit dans l'âme le funeste levain du péché. Ah! faisons donc tout au monde pour éloigner de notre cœur ce levain funeste, ce vieux levain de corruption, qui ne peut que produire en nous-mêmes corruption et putréfaction : *Expurgate vetus fermentum*. Faisons tout pour devenir par la pénitence de mystérieux azymes de pureté : *Ut sitis azymi*. Ainsi l'Eglise, cette femme aussi industrieuse que pleine d'affection, en jetant dans nos âmes le divin ferment de la grâce, pendant que nous sommes encore sur la terre, en l'activant par une totale réforme de nous-mêmes, pourra faire de nous des pains savoureux et célestes, dignes d'être présentés à Dieu dans le banquet de la vie éternelle ! *Ainsi soit-il.*

---

# VINGT-HUITIÈME HOMÉLIE

---

## L'UNIQUE NÉCESSAIRE

OU L'UNION DE L'HOMME AVEC DIEU

*Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium (Luc x).*

Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez pour beaucoup de choses. Or une seule est nécessaire.

**H**EUREUX ceux d'entre les disciples qui se trouvèrent avec Jésus sur le Thabor (1). Encore simples voyageurs sur la terre, ils purent, dans la contemplation de leur Maître transfiguré, goûter un essai anticipé de la béatitude des élus habitants des cieux.

Qu'y a-t-il d'étonnant après cela que Pierre, oubliant tout à fait le monde et ses biens, les passions et leurs intérêts, la vie corporelle et ses douceurs, ne désirât, ne demandât autre chose que de demeurer sur cette bienheureuse montagne en présence et en compagnie de Jésus-Christ ! « Seigneur, il fait bon ici (2) ! »

C'est-à-dire que Pierre, avec cet instinct religieux de foi et d'amour, dont le divin Père lui avait fait don, avait

---

(1) En plaçant ici cette homélie nous avons suivi le classement indiqué par les numéros écrits de la main de l'auteur ; bien qu'il paraisse, d'après cet exorde, qu'elle a dû être primitivement destinée à être prêchée le second dimanche de carême (*Note des éditeurs romains*).

(2) Domine, bonum est nos hic esse (*Matth. xvii*).

comme deviné la précieuse doctrine que plus tard le Fils de Dieu révéla aux hommes, dans la maison de Marthe et de Madeleine, alors que d'une voix sévère et magistrale il prononça ces sublimes paroles : Marthe, Marthe, vous vous empressiez trop pour des choses qui n'engendrent que sollicitude, trouble et angoisse. Une seule chose est nécessaire à l'homme ; Marie a choisi pour elle la part la meilleure, qui jamais ne lui sera ravie !

Je me propose aujourd'hui d'expliquer ce langage bref et sentencieux, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, et de vous montrer comment, sous l'allégorie et la parabole de l'*unique nécessaire* et de *la part la meilleure*, Jésus-Christ nous a révélé par le discours la même doctrine que Pierre proclame par sa conduite sur le Thabor. Cette doctrine la voici : pour l'homme la chose uniquement nécessaire et importante, c'est l'union intime, la familiarité avec son Dieu par la grâce en cette vie et par la gloire dans l'autre. J'espère ensuite, en vous indiquant les moyens d'y parvenir, vous exciter à l'acquisition de cette union divine, qui est la vraie béatitude, parce que, dit saint Augustin, elle s'accroît dans le temps et se complète dans l'éternité, où elle ne nous sera jamais ravie (1).

PREMIER POINT. Marthe et Madeleine étaient, dit saint Augustin, doublement sœurs et par les liens du sang et par la conformité de sentiments et de religion (2). C'est donc avec vérité que l'Évangéliste nous dit que Notre-Seigneur étant entré dans une bourgade, une femme du nom de Marthe le reçut en sa maison (3). Mais l'Évangéliste ayant

(1) In præsentī vita augetur, in altera perficietur et nunquam auferetur (S. Aug.).

(2) Ambæ non solum carne, sed et religione germanæ (Id.).

(3) Intravit Jesus in quoddam castellum ; et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum suam (Luc x).

ensuite ajouté que Marthe avait une sœur nommée Marie (1), il nous a, par ces derniers mots, suffisamment donné à entendre que tous les deux donnèrent l'hospitalité au Fils de Dieu avec le même empressement, avec la même vénération, avec la même piété et le même amour. O sœurs ferventes ! s'écrie saint Augustin. Lorsqu'elles accueillent dans leur maison Jésus-Christ, ce sont les créatures qui ont reçu leur Créateur, les servantes leur Maître, les malades leur Sauveur (2).

Marie, selon saint Grégoire et la constante tradition de l'Église, n'était autre que la pécheresse Madeleine. Mais comme, par une contrition sincère, par une conversion parfaite, elle avait déjà reçu Jésus-Christ dans son cœur, elle était maintenant doublement heureuse du bonheur de le recevoir en sa maison. De cette maison, selon le vénérable Bède, avait été bannie toute iniquité, toute trace de péché, par le seul fait de l'entrée de Jésus-Christ ; puisque Jésus-Christ, la sainteté par essence, ne peut cohabiter avec le péché dans une même demeure, dans un même cœur. Il n'y avait donc plus là que deux âmes pures et saintes, Marthe qui avait le mérite d'une innocence conservée sans tache, Marie qui avait la gloire d'une généreuse et exemplaire pénitence (3).

Donc Jésus-Christ dans la maison de Marthe et de Madeleine, c'est Jésus-Christ qui, avec un égal abandon, une égale condescendance, s'établissant, se complaît, trouve ses délices, et dans le cœur innocent et dans le cœur pénitent. Mais bien que le Sauveur, ayant pris en se faisant homme

(1) Et huic erat soror nomine Maria ( *Luc x* ).

(2) Suscepit creatorem creatura, famula Dominum, ægra salvatorem ( *S. Aug.* ).

(3) Intrante Jesu in domum vita iniqua etiam aliquando fuerat aufugit, et remanent duæ vitæ innocentes ( *Ven. Bed.* ).

la forme de l'esclave, ait eu besoin d'un aliment terrestre et ait voulu être nourri par ses serviteurs eux-mêmes, il ne le fit pas tant, dit saint Augustin, par nécessité de condition que par la condescendance de son amour (1).

Comme Jésus-Christ, qui d'ailleurs donnait lui-même aux hommes ce qu'ils pouvaient lui servir à manger, entraît chez Marthe bien moins pour y prendre la nourriture corporelle que pour lui donner à elle-même dans sa grâce un aliment spirituel et divin (2), c'est pour cela que tandis que Marthe se donnait mille soins pour préparer le repas (3), Marie alla s'asseoir aux pieds du Sauveur pour écouter les paroles de vie qui sortaient de sa bouche (4). C'est-à-dire, ajoute saint Augustin, que pendant que Marthe n'est préoccupée que du soin de nourrir corporellement Jésus-Christ, Marie ne songe qu'à être nourrie spirituellement (5) ; et pendant que Marthe prépare au Seigneur un banquet terrestre, Marie assise aux pieds de Jésus est heureuse ; suspendue à ses lèvres, elle se trouve au comble du bonheur, admise qu'elle est à un banquet céleste (6). Ainsi Marthe, avec plus de simplicité que de pénétration, ne comprenant rien à ce mystère de l'amour de Jésus-Christ, qui se plaît bien davantage à nourrir les âmes aimées de lui qu'à en être nourri lui-même, bien davantage à leur faire du bien qu'à en recevoir, à les aimer qu'à en être aimé, s'en vient dire à Jésus-Christ : Seigneur, comment n'avez-vous

(1) *Accepta forma servi, in illa a servis pasci voluit dignatione, non conditione (S. Aug.).*

(2) *Suscepit spiritu pascenda, in carne pascendum. Ipse quo pasci voluit pascenti præstitit (S. Aug.).*

(3) *Martha sollicita erat circa frequens ministerium (Luc. x).*

(4) *Quæ etiam sedebat secus pedes ejus et audiebat verba illius (Ib.).*

(5) *Intenta erat Martha quomodo pasceret Dominum; intenta erat Maria quomodo pasceretur à Domino (S. Aug.).*

(6) *A Martha convivium Domino parabatur, in ejus convivio Maria jam delectabatur (Id.).*



nul souci de moi qui suis tout occupée de vous ? Qu'est-ce donc ? Vous voilà à discourir avec ma sœur et vous ne faites nulle attention à moi, qui suis obligée de penser à tout et de tout faire ? Dites-lui donc que c'est bien assez, et qu'elle me vienne au plus tôt en aide (1) ! A cela le Seigneur répond avec empire et gravité : Marthe, Marthe, vous êtes trop soucieuse et préoccupée de beaucoup de choses inutiles. Sachez bien qu'une seule chose est vraiment nécessaire. Marie, que vous blâmez, l'a mieux compris que vous. Elle a choisi de deux occupations la meilleure, celle dont le mérite est grand, immense, éternel (2).

Mais quoi ! Marthe qui n'a de sollicitude que pour Jésus-Christ, a-t-elle ainsi mérité d'être réprimandée ? Le Seigneur condamne-t-il, quand elle est pratiquée envers sa personne même, l'hospitalité et la charité dont il a tant recommandé la pratique envers les pauvres, et qu'il a promis de récompenser, comme si elle était pratiquée envers lui-même (3) ?

Non, dit Théophilacte, le Seigneur, en parlant ainsi, n'a point blâmé l'hospitalité en elle-même, mais l'hospitalité, telle que Marie l'entendait et la pratiquait, l'hospitalité inquiète, la charité trop empressée à donner ses soins à l'homme et qui, devenant un sujet de trop grande dissipation, ferait oublier le commerce intime et l'union avec Dieu (4).

Mais quel est donc cet unique nécessaire, que Jésus-Christ

(1) Quæ stetit et ait : Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare ? Dic ergo illi ut me adjuvet (*Luc x*).

(2) Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea (*Ib.*).

(3) Qui recipit vos, me recipit... Amen dico vobis non perdet mercedem suam (*Matth. x*).

(4) Non hospitalitatem prohibet sed plurimorum turbationem, scilicet abstractionem et tumultum (*S. August.*).

proclame aujourd'hui comme devant être mis au-dessus de tout, comme devant être recherché au prix et avec le sacrifice de toute autre chose, et dont Madeleine s'est assuré les immortels et éternels avantages (1) ? Certainement ce n'est aucune créature ; car toute créature est multiple, et s'en préoccuper c'est se préoccuper de beaucoup de choses, selon la parole de notre Seigneur : *Erga plurima*. Il n'y a dans la créature, ajoute saint Augustin, rien de singulier et d'unique, car la créature est charnelle, temporaire, contradictoire, diverse, et quoique bonne, elle n'en est pas moins fugitive et sujette à défaillance (2). Non ce n'est pas la créature, insiste Jésus-Christ, parce que la créature est une source d'inquiétudes, de trouble et d'anxiété : *sollicita es et turbaris erga plurima*. Ainsi on a beau en effet étendre, multiplier, varier l'usage de la créature, toujours, nous dit saint Augustin, elle devient âpre et dure, fâcheuse, incommode et à charge : en dehors de son Dieu, l'homme ne trouve nulle part le repos (3).

Quelle sera donc cette chose unique et uniquement nécessaire à l'homme ? Pour entendre cet oracle si important du Seigneur, il faut que je descende dans les obscurs abîmes de l'esprit et du cœur humain. Il faut aussi que j'interroge les sens pour connaître quelle est la chose dont l'homme ne peut absolument se passer ; quelle est la chose que toujours et partout il cherche et ambitionne ; car c'est justement là ce qui doit être pour l'homme l'unique nécessaire.

Or, le roi prophète a dit que l'homme toujours et partout cherche Dieu, désire Dieu, aspire à Dieu, comme à son

(1) *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea (Luc x).*

(2) *Multa sunt, quia diversa sunt, quia carnalia sunt, quia temporalia sunt, et si bona sunt, quia transitoria sunt (S. Aug.).*

(3) *Versa et reversa, dura sunt omnia, et tu solus requies (Id.).*

unique et vrai bien, comme à sa véritable richesse, à son vrai trésor, comme au centre unique de son repos, de sa félicité, non-seulement dans le ciel, mais encore sur la terre, non-seulement pour l'éternité à venir, mais encore pour le temps présent. Il nous a dit que ses sens eux-mêmes, sa chair elle-même, son corps tout entier, comme son cœur, bondissent et tressaillent d'une affectueuse impatience de s'unir à ce Dieu seul vivant par lui-même, seul principe de vie (1). C'est-à-dire que l'homme cherche son Dieu de toute son intelligence, de toute son âme, et même de tous ses sens.

De fait il le cherche et tend vers lui d'abord par toutes les facultés de son intelligence. Car par l'intelligence l'homme tend nécessairement à Dieu, est en relation nécessaire avec Dieu. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'observer que les hommes, soit qu'ils vivent au sein de la civilisation ou de la plus complète barbarie, dans la plus haute sphère de la plus pure religion, ou dans les ténèbres de la superstition la plus corrompue, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les états, dans toutes les conditions possibles, ont toujours de Dieu une idée fixe, immuable, ferme, inamissible.

Dans les divers pays, dans les divers états, Dieu est connu plus ou moins parfaitement, mais partout il est connu; c'est-à-dire que la différence est seulement dans le degré de la connaissance, non dans la certitude de son existence. Tous les hommes reconnaissent et croient cette existence d'une foi invariable, constante et ferme. Ainsi de même que la science de la physique fait mieux connaître la nature corporelle, ses lois, ses forces, ses propriétés, mais ne rend pas les hommes

---

(1) Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum. Caro mea et cor meum exultaverunt in Deum vivum (Ps. LXXXIII).

plus certains de l'existence des corps, de même aussi la philosophie et la théologie, donnent bien une connaissance plus étendue, mieux raisonnée de la nature de Dieu, du mode de son existence, de ses attributs, de ses œuvres, mais ne donnent pas une plus profonde certitude de son existence.

L'humanité entière est sous la possession de l'idée de Dieu. Les blasphèmes des athées sont des voix isolées, auxquelles l'humanité ne fait pas attention, ou qu'elle n'écoute qu'avec horreur. Elle voit passer ces monstres de l'humanité, avec le même effroi que ces comètes avant-courrières funestes de grandes calamités, mais elle n'a garde de se départir de l'idée immuable de Dieu qui la domine.

Les idées de pure invention, de pure création humaine, sont tout ce qu'il y a de plus inconstant, de plus éphémère; elles ne font que paraître et disparaître. Un homme les introduit dans le monde, un autre les en exile; elles ont leur berceau dans un livre, leur tombeau dans une bibliothèque. L'idée de Dieu au contraire est immuable, fixe, constante, immortelle dans l'humanité entière. Toutes les parties du temps, tous les points de l'espace lui appartiennent. Cette idée remplit l'univers, elle habite partout, se retrouve partout; il n'y a pas de force qui puisse l'effacer, pas de sacrilège qui puisse la détruire.

Non-seulement l'humanité, mais tout homme est en relation nécessaire avec l'idée de Dieu. Le génie lui-même et dans la science, et dans la littérature, et dans les arts que cherche-t-il jamais ? (1) Il cherche le vrai, le sublime, le

---

(1) Le génie n'est qu'un reflet particulier de l'infinie intelligence dans l'intellect fini, une communication naturelle, mais extraordinaire de Dieu à la créature; et partant le génie est essentiellement religieux. Platon et Cicéron, Homère et Virgile, Apelle et Phidias, Dante et Milton, Raphaël et Michel Ange, Newton et Euler, Descartes et Pascal, les plus grands génies du monde chrétien ont été singulièrement religieux et pieux.

beau, le parfait, l'infini; or ces mots ne sont que des termes généraux ou abstraits, sous lesquels se cache la grande, la véritable réalité qui est Dieu. Dieu est donc l'objet constant et unique du génie scientifique, littéraire, artistique, auquel il rapporte tout, il sacrifie tout sans cesse, dont il cherche à se rapprocher, et qu'il s'efforce de découvrir lui-même pour le révéler aux autres. Et quand il met à la torture sa nature et son intelligence pour en faire sortir quelque chose qui n'est pas Dieu, ce quelque chose n'est qu'un travestissement diaphane sous lequel il se cache. Dieu est toujours au fond de toutes les spéculations du philosophe, des rimes du poète; sous le pinceau, le ciseau, la toile de l'artiste; et même alors que le philosophe imagine un système absurde, le poète un chant profane, l'artiste une idole mensongère, comme Dieu est la vérité infinie, l'infinie beauté, l'infinie perfection, il faut dire que l'homme, en imaginant son œuvre, même sans penser directement à Dieu, même en désobéissant à Dieu, même pour faire oublier Dieu, n'a fait que représenter malgré lui quelque trait de la divinité; il n'a fait qu'un emprunt à l'idée du vrai absolu, du beau absolu; du parfait absolu, il n'a fait qu'un emprunt à l'idée même de Dieu qui est gravée dans son âme. Ces parcelles de vérité, de beauté, de perfection qu'il a reproduites dans son œuvre, tout ce qui rend cette œuvre précieuse, tout ce qui la fait admirer et aimer, tout cela peu ou prou parle de Dieu, représente Dieu. A travers le raisonnement, la poésie, la couleur et le marbre, l'idée de Dieu perce, devient translucide, se manifeste et semble dire: *me voici! Ecce adsum!*

Parfois l'homme, dans l'égarement de sa raison et plus encore dans la perversité de son cœur, selon l'observation du prophète, avec un langage secret, intime, que par pudeur il se dissimule à lui-même, mais langage diabolique, infernal

et véridique, l'homme ose dire à Dieu : Éloigne-toi de moi ; je ne puis souffrir ni tes mystères, ni tes commandements, ni ton souvenir, ni ton amour (1). Mais on ne peut chasser de chez soi que celui qui y est entré ; et partant l'homme ne chasse Dieu de son cœur que parce que déjà il s'y trouve, que parce qu'il y habite antérieurement à toute autre pensée. Dieu est la première idée qui brilla dans son intelligence (2), le premier rayon de lumière qui l'éclaira, et aussi le dernier qui doit s'y éteindre, le premier hôte de l'intelligence humaine, et le dernier à en sortir. Malheur à toi, âme infortunée, intelligence dégradée, si jamais à force de sacrilèges, de blasphèmes, d'efforts furibonds, diaboliques, tu arrives à obtenir que Dieu s'éloigne de toi (3) ! Donc, lorsqu'une âme ose dire à Dieu : Éloignez-vous de moi ! *Recede a me !* elle atteste que la présence de Dieu est toujours devant elle, qu'elle la retrouve partout comme un spectre importun, que, tout en s'efforçant de se détourner, elle l'a toujours devant ses yeux. Par cela même qu'elle dit : nous ne voulons pas de toi : *Nolumus !* elle répond à sa parole qui se fait sans cesse entendre ; elle le confesse par sa négation même, jusque par le blasphème. Je serais tenté de dire : elle l'adore comme l'être nécessaire, primitif, inséparable de cette même intelligence qui le rejette, de cette même pensée qui le fuit.

Cette relation nécessaire, indestructible entre l'esprit humain et Dieu était attestée par un autre prophète, alors qu'il disait : Grand Dieu, quoi que je fasse, il ne m'est pas possible de séparer mon esprit du vôtre ; il n'est pas d'asile où je puisse me réfugier pour me soustraire à votre présence (4) !

(1) *Dixerunt Deo : Recede a nobis ; scientiam variarum tuarum nolumus (Job. xxi).*

(2) Sous-entendez : Dieu dont l'idée est toujours enveloppée dans l'idée d'universel. (*Note du Trad.*).

(3) *Vae eis cum recessero ab eis (Oz. xi).*

(4) *Quo ibo a spiritu tuo ? et quo a facie tua fugiam (Ps. cxxxviii).*

Si dans l'orgueil de ma pensée je m'élève au-dessus des sphères célestes ; si, dans la bassesse de mes affections, je descends jusqu'au fond des enfers, mon âme, tout en vous fuyant, vous retrouve toujours (1).

Vainement téméraire oiseau, porté sur les ailes de mon imagination légère, je vais parcourant la terre et les mers, pour aller me fixer aux extrémités du monde. Alors que je crois avoir voyagé seul, je m'aperçois que c'est votre main, ô mon Dieu, qui m'y a conduit ; alors que je crois m'être séparé de vous, je me retrouve malgré moi entre vos bras (2). Quelquefois je désire que les ténèbres tombent sur mon intelligence, j'invoque comme un délice la nuit afin qu'elle me dérobe votre vue. Je la cherche, je l'appelle, cette nuit funeste avec le même empressement que l'on cherche la lumière, avec les transports impatients de celui qui soupire après le jour (3). Tout est inutile ! Ces ténèbres que je crée volontairement ne peuvent me dérober votre vue ; chassée d'un côté, votre image revient de l'autre ; reléguée de l'intelligence, elle surgit du fond du cœur ; comprimée dans le cœur, elle vient se présenter à l'intelligence, et parmi les ténèbres de mes erreurs, je suis obligé de vous contempler et de vous voir comme à la lumière du grand jour (4).

Non-seulement l'homme tend nécessairement à Dieu par son intelligence, mais aussi par son cœur ; il aspire nécessairement non pas seulement à le connaître, mais aussi à

(1) Si ascendero in cælum tu illic es, si descendero in infernum ades (*Ps. cxxxviii*).

(2) Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua (*Ib.*).

(3) Et dixi : forsitan tenebræ conculcabunt me ; et nox illuminatio mea in deliciis meis (*Ib.*).

(4) Quia tenebræ non obscurabuntur a te ; et nox sicut dies illuminabitur sicut tenebræ ejus ita et lumen ejus (*Ib.*).

l'aimer ; il a non-seulement l'idée, mais aussi l'amour passionné de Dieu inné en lui. Et en effet, semblable à l'hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, l'homme, plus il jouit, plus il aspire à jouir. Quels efforts ne fait-il pas, quels artifices n'emploie-t-il pas, quels stratagèmes n'invente-t-il pas, pour prolonger les instants de satisfaction et de plaisir ? Il ne lui suffit pas de jouir de temps en temps ; il veut jouir toujours. De plus, bien qu'il obtienne tout ce qu'il désire, tout ce qu'il demande, il n'est jamais satisfait. Ses désirs n'ont plus de bornes ; semblables au feu, à mesure qu'ils sont satisfaits, ils s'enflamment à l'infini. Le monde entier ne peut remplir le vide immense de sa volonté, ni apaiser l'infatigable activité de ses désirs. Pourquoi, je vous prie, du plaisir qu'il éprouve dans le présent, s'élance-t-il avec tant d'anxiété, avec tant de transports vers les plaisirs qu'il pourra goûter dans l'avenir ? Pourquoi, dans l'illusion de son désir, entrevoit-il dans tout bien placé loin de lui quelque chose d'infini ? En un mot tout ce qui est passager et fini le dégoûte, l'importune et l'ennuie. Il veut tout et il le veut pour toujours. Il aspire à un bien infini en extension, éternel en durée. Or le bien infini en extension, éternel en durée n'est autre que Dieu. C'est donc avec une inclination naturelle, nécessaire, indestructible, que l'homme tend continuellement à Dieu, qu'il cherche, qu'il veut, qu'il désire Dieu. La tendance nécessaire que nous avons vers tout ce qui est vrai, n'est que le symptôme de la tendance nécessaire de notre cœur vers Dieu. De même que c'est vers Dieu, souveraine vérité, qu'il aspire en tout ce qu'il désire connaître, c'est aussi vers Dieu, souverain bien, qu'il aspire en tout ce qu'il se prend à aimer (1). Dans les plaisirs mêmes qui le dégradent, il ne cherche que le bien infini, qui est

---

(1) *Cognoscunt in omni cognito, adaman in omni amato.*



infinie perfection. Dans l'union avec les créatures, il ne cherche implicitement que l'union avec le créateur. Dans tout ce qu'il projette et s'efforce d'obtenir, alors même qu'il fuit loin de Dieu et l'offense, c'est toujours Dieu qui est l'objet mystérieux de ses recherches, l'objet lointain de son espérance. Même en s'abandonnant aux plaisirs créés de Dieu, et dont il abuse pour l'offenser, il n'aime implicitement que Dieu; et tandis qu'il s'éloigne de Dieu, il semble lui dire avec le prophète : « Vous êtes, ô mon Dieu, l'unique objet capable de remplir, de contenter mon cœur; vous êtes ma portion, mon héritage nécessaire dans le temps et dans l'éternité » (1).

Enfin l'homme tend nécessairement à Dieu non-seulement par l'intelligence et par le cœur, mais encore, qui le croirait? par les sens eux-mêmes. S'il ne lui suffit pas de croire à l'existence de Dieu, il ne lui suffit pas non plus de l'aimer; mais il veut encore le voir et l'entendre; il veut l'avoir d'une manière sensible auprès de lui et en sa compagnie. De là la propension qu'ont eue les hommes et toujours et partout à représenter sous une image sensible, Dieu ou ce qu'ils ont pris pour Dieu, et à reproduire son effigie ou sur le bois ou sur le bronze ou sur le marbre; propension qui a donné naissance aux arts, à ces arts qui se sont ensuite prostitués aux créatures; et tout cela n'est dû qu'à ce désir inné, indestructible qu'ont les hommes de se représenter le Créateur sous des formes sensibles. De là l'ardeur fiévreuse avec laquelle les gentils multiplièrent les idoles, en remplirent non-seulement les temples, mais encore les palais, les maisons, les rues, les places, les cités, les campagnes, les portèrent même sur eux et partout, comme pour avoir dans leurs Dieux des

---

(1) *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum (Ps. LXXII).*

compagnons inséparables de leurs destinées, partager avec eux les peines et les plaisirs de la vie, et les avoir toujours sous leurs yeux et en leur société. De là la sollicitude des vrais catholiques qui en font autant pour les images du vrai Dieu et des vrais amis de Dieu ; et de là leur empressement à multiplier indéfiniment les saintes images, à en orner tous les lieux, à les honorer d'un culte religieux, à les porter sur leur personne. D'où il est facile de comprendre que les Iconoclastes anciens et modernes en faisant la guerre aux saintes images ont péché non-seulement contre la religion, mais aussi contre la raison, non-seulement contre la foi, mais aussi contre la nature, et qu'ils sont non-seulement sacrilèges, mais absurdes au souverain degré ; puisqu'ils ont la prétention d'aller contre le sentiment, le besoin universel, constant, inné, dans tous les hommes de se représenter Dieu, d'une manière sensible. Qu'en est-il advenu ? Peut-être que l'on ait renoncé à sculpter et à peindre ? Non, parce que c'est là une impossibilité. Mais il est arrivé que cessant de peindre et de sculpter des images de Dieu, les hommes se sont mis à peindre et à sculpter Satan. Au lieu de sculpter et de peindre les saints et les mystères si purs de notre religion ils se sont mis à peindre et à sculpter les mystères impurs du paganisme. Au lieu de sculpter et de peindre les saints en qui resplendissent merveilleusement les attributs divins, ils ont peint et sculpté les héros profanes en qui s'incarne l'inspiration diabolique. Au lieu de remplir les habitations d'images de Jésus-Christ, de sa mère immaculée et des saints, on les remplit d'images de l'adultère Jupiter, de grâces impudiques, de muses immodestes, de Vénus prostituées ; parce que l'homme ne peut s'empêcher de représenter, par les couleurs ou par le ciseau, soit Dieu soit quelque chose qui en tienne la place ; s'il ne peint pas le Dieu véritable, il représente de faux dieux ; et il saura

bien se mettre sous les yeux les funestes prosopopées du vice, s'il est empêché de placer sous son regard les nobles images de la vertu.

Je dirai plus : non-seulement l'homme a une invincible propension à se représenter Dieu sensiblement, et à l'avoir auprès de lui; mais encore à s'unir intimement à lui même par les sens, à se transformer en lui, et à devenir même sensiblement, même corporellement, une même chose avec lui. Or, comme la manière la plus simple de s'assimiler une chose est de s'en nourrir, parce que l'aliment se transforme en notre propre substance, l'homme, le dirai-je? oui l'homme a au fond de son cœur le mystérieux désir, l'appétit surnaturel, de se nourrir de Dieu. De là l'usage constant chez tous les peuples de manger une partie des victimes sacrifiées à la divinité, s'imaginant en cela participer à quelque chose de divin. De là cette faim de la divine Eucharistie, qu'éprouvent les âmes vraiment chrétiennes. Et pourquoi? parce que dans l'Eucharistie Dieu, non-seulement converse familièrement avec nous, mais encore se communique en manière d'aliment, non en figure, non par la foi seule, mais en réalité par le corps de N. S. Jésus-Christ. De là on comprend comment le mystère eucharistique, ce grand prodige de la puissance et de l'amour de Dieu, a été le moyen ineffable choisi de Dieu pour satisfaire le désir de s'unir à Dieu d'une manière sensible, et comment ce mystère est devenu le complément, la perfection de la véritable religion, qui n'est vraie et parfaite, qu'en tant qu'elle satisfait et apaise tous les instincts légitimes de l'homme. Or, l'homme jusque dans sa chair et dans ses os, soupire après son union physique avec le Dieu de vie, parce qu'il aspire à être vivifié de Dieu et retiré de son humiliation et de tous ses abaissements. Le prophète l'a dit : « Mon cœur et ma chair ont tressailli du désir de s'unir au Dieu vivant. Mes ossements hu-

miliés tressailleront lorsque la joie divine aura passé dans mes sens (1). »

Or tout cela posé, voici comment je raisonne. L'unique nécessaire pour l'homme est ce dont l'homme ne peut absolument se passer ; ce à quoi l'homme tend sans cesse et universellement de tout le poids de ses inclinations, de toute l'impétuosité de ses désirs, de toute la violence de ses affections. Mais nous l'avons vu : l'homme non-seulement par son intelligence et par son cœur, mais encore par tous ses sens, c'est-à-dire par toutes ses puissances, par toutes ses facultés, par toutes ses entrailles, par tout son être, est en relation naturelle, intime, perpétuelle, indestructible avec Dieu ; il cherche Dieu invinciblement toujours et en tout ; il est toujours fixé et comme cloué en Dieu, alors même qu'il se livre aux excès par lesquels il offense Dieu et s'éloigne de Dieu. Donc, dit saint Augustin, l'unique nécessaire pour l'homme est cette unité supérieure, ineffable, infinie, parfaite, en laquelle le Père, le Verbe et l'Esprit saint ne sont qu'un seul et même Dieu (2). L'unique nécessaire pour l'homme est que ce Dieu *Trine* et *un*, cette trine unité, cette unique Trinité se répète, se reproduise dans l'homme, afin que lui aussi, comme l'a dit Jésus-Christ, devienne par la grâce une divine unité, soit un avec Dieu, en Dieu et de Dieu, comme le Verbe est un avec son divin Père et avec l'Esprit saint en unité de nature : « Père, disait Jésus-Christ, qu'ils soient un, comme nous sommes un (3). »

Mais comment s'obtient cette union intime de nous-mêmes avec Dieu, cet unique nécessaire qui seul peut nous

(1) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum (Ps. LXXIII). Auditui meo dabis gaudium et lætitiā et exultabunt ossa humiliata (Ps. L).

(2) Unum est necessarium : unum illud supernum ubi Pater, verbum et spiritus sanctus unum sunt (S. Aug.).

(3) Ut sint unum, sicut nos unum sumus (Jo. XVII).

tenir lieu de tout et dont l'absence ne saurait être supplée par quoi que ce soit ? Contemplez ici Marie, sœur de Marthe. Il est dit qu'elle était humblement assise à terre aux pieds de Jésus, écoutant avec soumission sa parole et l'accueillant dans son cœur avec un amour affectueux : *Maria sedens secus pedes Domini audiebat Verbum illius*. Oh ! que ces paroles sont belles ! Oh ! qu'il est grand le mystère qu'elles nous révèlent ! oh ! qu'elle est importante la vérité qui nous y est enseignée !

L'enfant à peine né sent en lui-même ce vide des entrailles qu'on appelle la faim. Il s'en plaint et exprime sa plainte par des gémissements. Mais avant que la mère l'en ait instruit en l'approchant de son sein, il ignore que l'on remédie à cette sensation pénible par l'alimentation ; encore moins a-t-il l'intelligence nécessaire pour le choix de l'aliment et la force de se le procurer ; et lorsqu'il a par expérience appris que l'aliment apaise la faim, s'il est abandonné à lui-même, il porte stupidement à la bouche tout ce qui lui tombe sous la main, et il avale comme aliment de vie la pierre, le bois, le métal, l'insecte qui peuvent lui donner la mort. Or telle est justement, selon saint Pierre, la condition de l'homme en ce monde : « Nous ressemblons à des enfants nouveaux-nés (1). » Il est vrai que l'homme a un instinct divin, en vertu duquel et par son intelligence, et par son cœur, et par tous ses sens, il tend sans cesse vers Dieu ; mais ce besoin et cette faim, il ne les sent, il ne les connaît que d'une manière confuse ; et sans un enseignement extérieur qui l'instruise, sans une mère divine qui l'approche du sein nourricier, et, comme disait saint Paul, lui instille abondamment le lait de la doctrine évangélique (2), l'homme

---

(1) Sicut modo geniti infantes (1 Petr. II).

(2) Tanquam parvulis Domini lac vobis potum dedi (1 Cor. III).

ne connaît, ne conçoit nullement qu'il ne peut apaiser la faim et la soif de son intelligence que par la vérité divine ; qu'il ne peut apaiser la faim et la soif de son cœur avide d'aimer que par la bonté de Dieu ; et que ses sens, qui réclament une alimentation substantielle ne peuvent être assouvis que par la vertu de Dieu. Aussi abandonné à lui-même, cet enfant débile, ne sachant pas s'élever jusqu'au ciel, demande à la terre l'unique nécessaire que réclame son instinct divin ; il saisit tout ce qui se présente : l'erreur d'abord, et il en nourrit son intelligence ; le vice, et il en nourrit son cœur ; la superstition et les joies sensuelles, et il en nourrit ses sens. Ainsi, au lieu du Créateur qui seul peut le vivifier, il embrasse la créature qui le tue.

Quel est donc le moyen pour éviter un si grand mal, pour trouver l'union intime avec Dieu, l'unique nécessaire capable de nous contenter et de nous rendre heureux ? Madeleine nous l'enseignera : il faut comme elle se tenir aux pieds de Jésus-Christ, écouter sa parole, recevoir sa doctrine, professer sa religion, parce que l'homme venant de Dieu et allant à Dieu ne peut franchir l'intervalle qui nous en sépare qu'avec l'aide de Dieu, en compagnie de Dieu. Entre deux extrêmes divins, il n'y a, il ne peut y avoir qu'un moyen divin ; et ce moyen divin, c'est la religion de Jésus-Christ, la révélation de l'homme-Dieu, du médiateur entre Dieu et l'homme, l'expression des oracles divins à l'usage de l'homme : *Maria sedens secus pedes Domini audiebat Verbum illius.*

Et de fait comme l'homme est intelligence, cœur et organisme, et que Dieu est vérité, amour et force, la doctrine évangélique, la religion de Jésus-Christ est par elle-même dogme, morale et culte ; et par rapport à l'homme elle est foi, obéissance et piété. Or par le moyen de la foi à ses dogmes, la religion fait participer l'intelligence de l'homme à la vérité infinie, et elle l'éclaire ; par le moyen de l'obéis-

sance à ses lois, elle élève le cœur de l'homme à l'amour infini, et elle le satisfait; par le moyen de la piété, par les pratiques de son culte, elle peut répandre jusque sur les sens de l'homme quelque chose de la puissance et de la noblesse qui est dans l'infini, et elle les perfectionne. Maintenant la vérité infinie, l'amour infini, la puissance infinie ne sont autre que Dieu même. Donc la parole, la doctrine, la religion de Jésus-Christ sont le moyen divin donné à l'homme pour trouver Dieu, pour se mettre, quant à toutes ses puissances, en communication réelle, en commerce efficace avec Dieu; recevoir Dieu tout entier en lui-même, s'unir intimement à Dieu, vivre de la vie de Dieu, être identifié, selon saint Paul, et transformé en Dieu, devenir une même chose avec Dieu par une transformation de tout son être en la splendeur des perfections et de l'être de Dieu (1). Et parce que ce Dieu est *un* et *Trine*, le chrétien le copie et le reproduit en lui-même *un* et *trine*, comme il est, par le moyen d'une triple communication de la nature divine; et par là il obtient et possède en lui-même ce souverain nécessaire, unique, parfait, infini, dans lequel le Père, le Verbe et l'Esprit saint forment une réelle et véritable Trinité, l'unité essentielle et éternelle : *Unum est necessarium, unum illud supernum, ubi Pater, Verbum et Spiritus Sanctus unum sunt*. Précieuse unité, unité nécessaire, où l'homme trouve tout ce qu'il désire, qui le met, selon l'ordre naturel et divin, en harmonie, en paix avec lui-même par son union avec Dieu, qui contente tous ses désirs, satisfait tous ses instincts, remédie à toutes ses faiblesses, lui communique tout ce qui le sanctifie, le divinise, le perfectionne. O portion la meilleure qui, assurée de l'invariable persévérance, ne peut plus être ravie! mais portion qui ne s'obtient qu'aux

---

(1) Qui adhæret Domino, unus spiritus est (I Cor. vi).

pieds de Jésus-Christ, en écoutant sa doctrine, en professant sa religion ! Or ce n'est pas encore assez ; car tout cela ne s'obtient que dans la véritable Église.

Contemplez Marthe et Madeleine et gardez-vous de les mépriser. Ces deux femmes simples et pieuses représentent, selon Eusèbe d'Émèse, quelque chose de grand et de sublime (1). Marthe est innocente, Marie est pénitente. Marthe travaille, Marie s'applique à la prière. Marthe est tout entière aux préparatifs du festin qui doit être offert à Jésus-Christ ; Marie est tout entière à la parole qu'elle recueille des lèvres du Sauveur. Or voici, continue le même Père, voici dans cette heureuse maison une figure de la véritable Église : dans la véritable Église, en effet, il n'y a que des fidèles, ou innocents, ou pénitents ; puisque les pécheurs n'appartiennent qu'à son corps et non à son esprit ; il n'y a aussi dans l'Église que deux genres de vie, la vie active et la vie contemplative, le zèle tout entier attentif à l'exercice de la charité envers le prochain, et l'esprit de prière et d'amour qui s'applique surtout à converser avec Dieu. Voilà donc une image fidèle de la véritable Église, de l'Église catholique (2). Donc Jésus-Christ qui, dans la maison de Marthe et de Marie, fait entendre sa parole, c'est Jésus-Christ qui, dans le sein de son Église, maintient sa doctrine et sa religion ; Madeleine qui, dans cette seule maison, trouve Jésus-Christ et en obtient la part la meilleure, c'est le chrétien qui, dans l'Église catholique seulement, peut trouver Jésus-Christ, s'asseoir à ses pieds, participer à son enseignement et à sa grâce, obtenir l'union avec Dieu, cet unique nécessaire pour lequel il a été créé.

---

(1) *Utraque magnum aliquid significat (Euseb. Emiss.).*

(2) *In his duobus Ecclesia consistit (Id.).*



Hélas ! hors de l'Église catholique divinement établie, en laquelle est toujours présent, pour faire entendre sa parole, ce même Jésus-Christ qui l'a fondée, il n'y a que des églises fabriquées de la main des hommes, dans l'intérêt de leurs passions ; et voilà pourquoi on ne saurait y trouver Jésus-Christ ; et voilà pourquoi il n'y a là que parole humaine, enseignement humain , religion humaine que l'homme a créée à l'image de sa nature dégradée, et qui par conséquent porte l'empreinte de sa nullité, de sa faiblesse, de sa légèreté, de sa corruption. Ce sont là des maisons de Caïphe où Jésus-Christ est blasphémé ; mais non la maison de Marthe et de Madeleine , où Jésus-Christ enseigne avec bonté, accueille avec amour et console. Comme dans ces Églises profanes la foi n'a d'autre règle que le jugement particulier, la morale n'a aussi d'autre sanction que la volonté individuelle, et le culte d'autre règle que l'intérêt propre. La foi n'est qu'opinion, la morale que caprice , le culte qu'une vaine cérémonie ; parce que chacun peut croire ce que bon lui semble, vivre selon sa croyance, et rendre à Dieu le culte qu'il lui plaît. Tout chrétien est dès-lors un Pontife qui décide, un législateur qui commande, un prêtre qui sacrifie, mais au dedans de lui-même, et en ne prenant que dans lui-même la règle de la croyance, des mœurs et de la prière.

Vainement donc l'hérétique, qui n'admet de la révélation divine que ce qui convient à sa raison, à son sentiment, à son sens purement humain, qui par conséquent est placé hors de la maison de Marthe et de Madeleine, c'est-à-dire de la véritable Église, vainement , dis-je, l'hérétique, vraiment hérétique, se flatte d'obtenir l'unique nécessaire à l'homme. Vainement le fanatique Piétiste, par le moyen de prières qui, alors même que l'impudicité ne les souille pas, ne sont inspirées que par un enthousiasme insensé et soutenues par un pieux délire, croit pouvoir en-

trer en contact immédiat avec Dieu. Seule la vérité de Dieu, seule la grâce, seul l'amour de Dieu, seule la force et la vertu de Dieu peuvent produire l'union vraie, positive, efficace de l'homme avec Dieu. Les opinions vagues et erronées de l'homme, la défectueuse morale de l'homme, ne peuvent que vicier, corrompre et perdre l'homme en le séparant de Dieu. C'est pour cela que Jésus-Christ a dit que celui qui n'écoute pas l'Église, est hors de l'Église, qu'il doit être regardé comme un publicain, comme un schismatique, comme séparé, divisé, excommunié de Dieu (1). Il est séparé de Dieu dans le temps; il en sera séparé plus complètement dans l'éternité; et il apprendra par expérience ce qu'il ne voulut pas admettre par la soumission de la foi, savoir que hors de la véritable Église, on ne saurait trouver Jésus-Christ, on ne saurait trouver ni véritable union avec Dieu, ni véritable religion, ni véritable salut.

DEUXIÈME POINT. Nous avons vu que notre union avec Dieu est réellement l'unique nécessaire. Mais cet unique nécessaire, cette part la meilleure, la seule précieuse, à laquelle sont liés notre repos, notre bonheur, dans la vie présente et dans la vie future, cet unique nécessaire est pourtant affaire de choix et dépend uniquement de notre libre élection : *Optimam partem elegit*. Que reste-t-il donc à faire pour se l'assurer ? Contemplez Madeleine : Elle néglige tout autre soin, elle oublie tout, et l'affection pour sa sœur, et la pensée de sa propre nourriture, et son rang de maîtresse de maison, pour se tenir à terre aux pieds de Jésus-Christ. Or voilà justement ce que nous avons à faire, nous aussi : détacher notre cœur des choses terrestres, sacrifier tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes, abjurer et renier

---

(1) Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus (*Matth. xviii*).

l'orgueil de notre propre raison, le désordre de notre propre cœur, la fragilité de notre chair, enfin nous-mêmes, parce que comme l'a dit encore Jésus-Christ, c'est à cette condition seulement que nous pouvons nous tenir auprès de lui et le suivre lui qui est la voie, la vérité et la vie (1).

En effet il n'est pas possible que la raison croie aux dogmes infailibles de Jésus-Christ, sans qu'elle s'abaisse ; que le cœur obéisse à ses rigides lois, sans qu'il renonce à lui-même ; que les sens se soumettent à son culte, sans qu'ils s'immolent avec leurs convoitises.

Il n'est pas possible que l'homme, être faible, infirme, corrompu, portant les stigmates du vice et des passions, s'élève jusqu'à la lumière, à la sainteté, à la vertu infinie, et s'y unisse par une transformation réelle, sans qu'il se dépouille de tout ce qui en lui-même, s'opposerait à cette ascension, à ce contact de l'âme avec l'inaccessible divinité.

Il n'est pas possible d'unir deux natures aussi disparates, aussi disproportionnées, Dieu et l'homme, en communion réelle, sans un total dépouillement de soi, sans un violent effort sur soi-même, sans assujétir l'intelligence, le cœur et le corps lui-même à l'action de Dieu.

Donc les religions de fabrique humaine, les doctrines de l'incrédulité et de l'hérésie, du protestantisme et du rationalisme, par cela même qu'elles méconnaissent ou condamnent l'assujétissement de la raison à l'autorité de l'Église, le sacrifice du cœur aux lois évangéliques, la mortification, la pénitence corporelle comme préparation à l'usage de l'Eucharistie ; par cela même qu'elles laissent l'homme libre de ne s'assujétir qu'aux dogmes qui lui paraissent croyables, de n'obéir qu'aux lois qui lui semblent praticables ; de ne

---

(1) Si quis vult post me venire abneget semetipsum... et sequatur me (*Matth. xvi*). Ego sum via, veritas et vita (*Jo. xvi*).

rendre à Dieu qu'un culte qui n'incommode pas la chair : par cela même qu'au lieu d'exiger le sacrifice de l'intelligence, du cœur et des sens, elles ne font que les flatter ; par cela même qu'au lieu de condamner l'orgueil, les affections profanes, la mollesse, elles tendent à les fomenter ; par cela même qu'au lieu de placer l'homme dans un état de dépendance, de sacrifice, de peine, unique état qui naturellement convienne à un être aveugle, faible, maladif, corrompu, elles le placent dans un état diamétralement contraire à sa condition ; par cela même qu'elles lui parlent d'indépendance, de liberté, de commodité et de jouissances sensibles ; qu'elles lui persuadent de s'attribuer à lui-même l'infailibilité, la certitude, la justice, la force et lui inspirent une licence sans frein et sans limite, un empire absolu et arbitraire sur lui-même ; par cela même que, lui épargnant l'amertume salutaire, seul remède qui puisse le guérir, elles lui présentent, sous l'appât d'une douceur homicide, le poison qui doit lui donner la mort ; par cela même qu'au lieu de l'instruire pour le corriger, elles le flattent pour le corrompre ; qu'au lieu d'exiger de lui les travaux, les efforts, les sacrifices nécessaires pour obtenir la possession de Dieu, elles lui suggèrent que pour obtenir Dieu, pour acheter l'unique nécessaire, il est inutile de s'imposer le moindre sacrifice, et qu'elles donnent, par là un démenti sacrilège aux exemples des apôtres, des martyrs, des saints, et aux paroles de Jésus-Christ lui-même ; par cela même ces religions prétendues, ces soi-disant doctrines, ne sont nullement évangéliques, mais mondaines ; elles ne sont pas divines mais diaboliques ; elles sont, non-seulement sacrilèges, mais encore absurdes, et non moins contraires à la raison qu'à la foi, non moins contraires à la philosophie qu'à l'Évangile.

Mais hélas ! ils ne sont pas moins stupides et insensés que les incrédules et les hérétiques, ces catholiques, qui, parce

qu'ils ont le bonheur de vivre dans la véritable Église, où est la véritable parole, la véritable doctrine de Jésus-Christ, croient être dans la voie sûre pour arriver à l'union avec Dieu, à la possession de Dieu par Jésus-Christ, et cela sans accomplir ses lois, sans pratiquer son culte. C'est-à-dire que se contentant de sacrifier l'intelligence par la soumission de la foi, ils refusent d'immoler le cœur par l'obéissance aux préceptes, et d'immoler le corps par les exercices de la véritable piété.

Mais, certes, de même qu'il ne suffit pas à Madeleine d'être dans la même maison que Jésus-Christ, de même il ne doit pas suffire au chrétien d'être dans la véritable église. Donc, comme Madeleine, se tenant aux pieds de Jésus-Christ, non-seulement appliquait son intelligence à sa doctrine, non-seulement gravait avec amour dans son cœur ses enseignements, mais encore lui rendait hommage par son attitude extérieure; de même aussi le vrai chrétien ne doit pas se borner à demeurer dans le corps de l'Église par la profession de foi; il doit aussi s'efforcer d'appartenir à l'esprit de l'Église par l'accomplissement de la loi et par la pratique du culte, sans quoi il ne parviendra jamais à l'unique nécessaire, à l'union avec Dieu.

Ou l'on possède Dieu tout entier, ou l'on ne le possède pas du tout; ou Dieu est entièrement uni à l'homme, ou il en est entièrement séparé. On ne saurait appartenir à Dieu seulement par un côté, seulement par moitié. De même que l'hérétique, quelque fidèle qu'il soit à certains préceptes du Décalogue, quelques mortifications qu'il pratique, quelque multipliées que soient ses prières, par cela même qu'il n'a pas la foi divine, et que n'étant pas uni à Dieu par l'intelligence, il ne communique avec Dieu, ni par le cœur ni par les sens; et que séparé de Dieu par un côté, il en est séparé par tout le reste; de même aussi le catholique qui ne prie

pas, qui ne fréquente pas les sacrements, qui n'entend pas la parole divine, qui ne se mortifie pas, qui ne fait pas pénitence, et qui, partant, ne participe pas à la vertu divine, laquelle se communique par ces moyens sensibles, ce catholique, demeure faible, tombe en péché, et dès lors cesse de participer à l'amour divin. Ce n'est pas tout, par cela même qu'il est devenu vicieux et corrompu, s'il ne perd pas encore la foi, s'il ne tombe pas dans l'incrédulité spéculative, il tombe dans l'incrédulité pratique; s'il ne perd pas totalement la foi, du moins il lui porte un coup mortel. Il conserve encore la foi, il est vrai; mais, selon la pensée de saint Jacques (1), il ne la conserve que comme un cadavre qui se dissout, non comme un remède qui vivifie; comme un poids qui accable, non comme un appui qui soutient; comme un remords qui déchire, non comme un miroir dans lequel on voit Dieu tel qu'il peut être vu ici-bas, et duquel on reçoive les splendeurs vivifiantes de la raison infinie; et ainsi il ne participe nullement d'une manière efficace et salutaire à la vérité divine. Par conséquent, le chrétien qui n'a nul souci de s'unir à Dieu par les sens, au moyen des pieuses pratiques du culte, cesse à la longue de lui être uni de cœur par la soumission aux divins préceptes; et il cesse enfin un jour de lui être uni par l'intelligence au moyen d'une foi vive, agissante, efficace. Par conséquent, ce mauvais catholique, appartenant au corps de l'Eglise par la profession extérieure de la foi, est séparé de son esprit, et, partant séparé aussi de l'Esprit de Dieu, puisqu'il ne peut participer à l'Esprit de Dieu que par son union à l'esprit de l'Eglise, à l'âme de l'Eglise qui est Jésus-Christ. Il est donc en état permanent de schisme, de séparation d'avec

---

(1) *Fides sine operibus mortua est (Jacob. II).*

Dieu; et si la mort vient à le surprendre en cet état, cette séparation réelle d'avec Dieu où il se trouve, deviendra irréparable, éternelle.

Donc, ayons soin d'immoler à Dieu, de soumettre à Dieu, non-seulement l'intelligence par l'humilité de la foi, mais encore le cœur par la fidélité à la loi évangélique, et de plus les sens, par la pratique du culte, de la prière, des sacrements, de la pénitence. Ainsi unis entièrement à Dieu ici-bas, et par l'esprit, et par le cœur, et par les sens, nous mériterons de lui être encore unis dans les cieux; nous obtiendrons cet unique nécessaire pour lequel nous avons été créés; et nous partagerons, avec Madeleine, l'avantage d'avoir choisi pour nous, dans le temps, cette part meilleure, qui ne pourra jamais nous être ravie, et nous rendra heureux dans l'éternité. *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Ainsi soit-il.

---





---

## VINGT-NEUVIÈME HOMÉLIE

---

### LA FEMME EN TRAVAIL

OU LES HOMMES ENFANTÉS SPIRITUELLEMENT PAR MARIE AU PIED  
DE LA CROIX

*Mulier, cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus. Cum autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum (Jo. xvi).*

Une femme, lorsqu'elle est sur le point d'enfanter, a de la tristesse, de ce que son heure est venue. Mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle oublie dès lors ses grandes douleurs, par la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde.

DE même qu'Adam, après le péché, fut condamné à vivre d'un travail pénible, de même aussi Ève fut condamnée à enfanter avec douleur (1).

Or, il est certain que Jésus-Christ s'étant mis à la place d'Adam pour expier sa faute, prit aussi sur lui toute la peine due au péché. Et, en effet, son pain qui, comme il l'a déclaré lui-même, était de faire la volonté de son Père, en accomplissant l'œuvre de notre salut (2), ce pain si dur, mais en même temps si doux et si délicieux au goût de son tendre cœur, le nouvel Adam voulut le gagner non-seulement à la sueur de son front (3), mais par une sueur de sang ruisselant de tout son corps (4).

---

(1) In dolore paries (Gen. iii).

(2) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me ut perficam opus ejus (Jo. iv).

(3) In sudore vultus tui vesceris pane tuo (Gen. iii).

(4) Factus est sudor ejus quasi guttæ sanguinis decurrentis in terram (Luc xxii).

Il est certain aussi que Marie a été appelée à prendre la place d'Ève, afin, dit saint Bernard, que les deux sexes concourussent à notre restauration, comme tous les deux avaient coopéré à notre ruine (1); et que, par conséquent, la femme, pour coopérer à l'expiation du péché d'Ève, eût aussi à en porter le châtiment qui est de n'enfanter qu'avec douleur : *In dolore paries*.

Mais quand et comment cela a-t-il pu se vérifier en Marie, s'il est certain que son fils premier-né, Jésus-Christ, de même qu'il a été conçu sans concupiscence, a aussi été enfanté sans douleur? Ah! dit saint Jean Damascène, les douleurs, les peines, que Marie ne souffrit pas à Bethléem en enfantant son fils innocent, elle eut à les souffrir mille fois plus terribles sur le Calvaire, en enfantant l'homme pécheur (2). Hélas! joies payées avec usure! douloureux échange qui se fit ainsi dans la condition de Marie! C'est ce que Jésus-Christ, d'après saint Augustin et le vénérable Bède, a voulu décrire dans la parabole de la femme qui, arrivée à l'heure de son mystérieux enfantement, est absorbée dans un océan de mortelle tristesse, et qui change son affliction en joie dès qu'elle voit un homme de plus venu au monde : *Mulier cum parit tristitiam habet!*

Pénétrons donc dans l'esprit de cette parabole et voyons-y quelle a été la rigueur du martyre de Marie dans la passion de son Fils; avec quel courage et quelle joie Marie s'est associée à l'amour du Père, et comment, grâce à cette passion et à cet amour, nous tous hommes déchus, nous avons reçu de Marie une seconde naissance, et nous sommes passés du

(1) Congruum fuit ut adesset nostræ reparationi uterque sexus, quorum corruptioni neuter defuisset (S. Bern.).

(2) Quos dolores effugit pariens, illos passionis tempore sustinuit (S. Jo. Damasc.).

monde terrestre et corporel au monde spirituel et divin, afin que pénétrés d'une pieuse reconnaissance pour cette divine Mère, nous devenions les fils de son amour, comme nous avons été les fils de sa douleur.

PREMIER POINT. Il semble étrange, au premier abord, que le Seigneur, dans la parabole de la femme en travail, parle seulement de la tristesse qu'elle éprouve, tandis qu'en pareil cas les douleurs du corps sont bien plus atroces que la tristesse du cœur. Or, quelle est donc cette femme d'une condition si différente de celle des autres, qui, dans un enfantement réel, ne souffre nullement de corps et est en même temps en proie à une nouvelle tristesse au fond de son cœur? *Tristitiam habet!* Ah! dit saint Bernard, cette femme mystérieuse en travail, c'est Marie qui, en enfantant les hommes à la vie spirituelle, eut à supporter dans son tendre cœur toutes les peines, tous les outrages, tous les tourments, toutes les douleurs que son Fils bien-aimé souffrit dans son corps (1). Et, en effet, dit ce saint docteur, une mère n'est-elle pas toujours plus sensible aux souffrances de ses enfants qu'à ses propres souffrances (2)?

Que voit donc Marie sur le Calvaire? Elle voit s'avancer son Fils bien-aimé haletant, épuisé sous le poids énorme de sa croix; elle voit son front pâle, ses yeux éteints, ses lèvres livides, ses joues adorables souillées de crachats et sillonnées de plaies; elle voit sa tête sacrée horriblement enveloppée d'une épouvantable guirlande de poignantes épines, dont les piquants ensanglantés traversant le front, les paupières, les tempes, attestent et l'affreuse barbarie avec laquelle on a dû les enfoncer, et les cruelles déchirures qu'elles ont dû causer dans les tissus les plus délicats, et les spasmes atroces que

---

(1) Quod Christus in corpore, beata Virgo in corde perpessa est (*S. Bern.*).

(2) Parentes magis torquentur in filiis quam in seipsis (*Id.*).

doivent occasionner celles qui demeurent implantées dans le crâne; elle voit enfin le sang qui en a jailli, et qui s'est coagulé en grumeaux sur le visage; en sorte que, devenu tout à fait méconnaissable, il ne reste plus en lui aucune trace de sa ravissante beauté, de ses traits divins : ce n'est plus une figure humaine (1)!

O spectacle bien capable de déchirer les cœurs les plus durs! ô scène de douleur et de pitié! Les pieuses femmes qui le suivent ne peuvent en supporter la vue; désolées et navrées, elles poussent des cris déchirants et fondent en larmes (2). Or, si telle est la compassion qu'éveille dans le cœur des autres femmes le piteux état auquel est réduit le Sauveur, quelle n'aura pas été l'impression produite sur le cœur de la plus tendre des mères?

Mais quelque chose de plus atroce encore est réservé à son regard maternel : c'est sous ses yeux que les bourreaux arrachent violemment de dessus les épaules de Jésus les vêtements déjà collés sur ses plaies; et ainsi ils ouvrent de nouveau et mettent à découvert ces plaies de la manière la plus impitoyable. Cette tendre Mère voit donc le corps adorable de son divin Fils, non-seulement de toutes parts meurtri et déchiré, mais ne présentant plus de la tête aux pieds qu'une seule plaie. Elle voit les chairs lacérées, la peau qui pend en lambeaux, les muscles brisés, les os mis à nu, et le sang qui ruisselle de toutes les parties du corps. Elle comprend toute l'horreur des ravages que la flagellation a produits sur une chair si délicate et si chère à son cœur; et, par une mystérieuse correspondance, elle en éprouve en elle-même tout le supplice. Il n'y a, dit saint Bonaventure, qu'une seule différence, c'est que dans la personne de Jésus-Christ les

---

(1) Vidimus et non erat adaspectus (*Is. LIII*).

(2) Plangebant et lamentabantur eum (*Luc XXIII*).

plaies s'étendent sur toutes les parties de son corps, au lieu que dans Marie l'amour maternel, imitant la cruauté des bourreaux, les a toutes reproduites et concentrées dans son cœur (1).

Voici cependant arrivé le moment où la divine victime, Jésus-Christ, doit être placée sur l'autel de la croix. Les bourreaux le poussent rudement vers la croix, le renversent dessus avec d'amères insultes, distendent ses membres avec des cordes, les fixent avec des clous. La mère éplorée entend de ses propres oreilles le cruel retentissement des marteaux, et le craquement des os déboîtés. Elle voit de ses propres yeux et les vêtements ensanglantés jetés à ses pieds, et les clous qui à travers les muscles déchirés s'ouvrent la voie par de larges blessures, et le sang qui jaillit et ruisselle de toute part jusque sur elle-même. Elle voit les palpitations de ses membres sacrés; elle voit retourner la croix pour river les clous; elle voit son Fils pressé, écrasé comme le raisin sous le pressoir. Et toutes ces douleurs et toutes ces horreurs, dont le Fils est victime, vont, dit saint Jérôme, par une ineffable correspondance d'amour, se reproduire et se répéter en écho funeste sur le cœur de la Mère (2).

Oh! ne nous arrêtons pas aux seules apparences; pénétrons dans la réalité des choses. Marie corporellement est seulement voisine de la croix dressée sur la cruelle montagne (3); mais spirituellement Marie, nous dit saint Augustin, est-elle-même clouée à la croix (4). En effet, Marie ne se contente pas de jeter un regard fugitif sur cette sanglante

(1) Singula vulnera per ejus corpus dispersa in uno Mariæ corde sunt unita (*S. Bonavent.*).

(2) Quot clavi, quot ictus Christi carnem rumpentes, totidem Mariæ animam verberantes (*S. Hieron.*).

(3) Stabat juxta crucem Jesu mater ejus (*Jo. xix*).

(4) Christo crucifixo crucifigebatur et mater (*S. Aug.*).

scène; mais elle la contemple immobile; elle la considère dans toutes ses parties; elle la pénètre avec toute la vivacité de son intelligence si clairvoyante, avec toute la vigueur de son imagination si pure. Elle se met en esprit à la place de son Fils; elle réalise dans sa pensée les atroces souffrances qu'éprouve cette humanité si précieuse et si chère; elle les transporte par l'imaginative en sa propre personne; elle se les représente, elle se les dépeint si vivement dans toutes les parties de son corps qu'elle éprouve en quelque sorte tout ce que Jésus-Christ éprouve dans son propre corps; et elle en ressent les mêmes spasmes que si elle y était soumise elle-même. C'est ainsi qu'elle a elle-même la tête percée d'épines; les pieds et les mains percés de clous; tous les membres disloqués par le chevalet de la croix. C'est ainsi qu'elle éprouve elle aussi l'ardeur de la soif qui le tourmente, l'amertume du fiel dont il est saturé, les avanies des hommes qui l'outragent, les rigueurs de son Père qui l'abandonne. C'est ainsi qu'avec lui elle pâlit, elle blêmit, elle se lamente, elle se trouble aux approches du dernier moment; et comme elle partage le supplice de son gibet, elle partage aussi son agonie et sa mort (1).

Que si elle ne meurt pas réellement, elle aussi, ce n'est pas un adoucissement, mais un surcroît de peine. Oh ! si une victime purement humaine pouvait suffire à la justice divine, avec quel transport cette tendre Mère aurait mille fois accepté la mort à la place de son Fils ! Mais ne pouvant mourir pour lui, elle se tourmente, elle se désole, elle aspire au moins à mourir en lui, parce que, dit saint Amédée, c'est la pire de toutes les morts que de sentir toutes les douleurs de la mort, sans pouvoir mourir (2).

---

(1) *Imo et in cruce cum filio cruciatur (S. Bern.).*

(2) *Ibi mors morte durior, ubi vita non tollitur et mortis angustia toleratur (S. Amed.).*

Saint Thomas, avec sa précision théologique, soutient que les douleurs de Marie sur le Calvaire furent plus vives et plus intenses que toutes celles qui peuvent être endurées dans la vie présente (1). Que si elle ne laissa pas de survivre, cela provint de ce que la tristesse de cette mère, dans son mystérieux enfantement, est de la même nature que la tristesse de Jésus-Christ dans le Jardin, tristesse qui, capable de causer mille fois la mort, la laissa vivre, par le même miracle qui soutint son Fils dans sa première agonie (2).

Mais comment et en quelle manière cet horrible martyre, semblable à celui d'Abraham, tout spirituel et intérieur, comment et en quelle manière cette profonde tristesse de Marie est-elle féconde? Comment et en quelle manière cette douleur est-elle la douleur de l'enfantement (3). De la même manière, selon la prédiction du prophète, que la mort de Jésus-Christ pour le péché est une mort vivifiante, une mort qui fait naître à la vie une nombreuse lignée, une innombrable descendance (4).

Oh! combien grands et profonds sont les mystères du Calvaire! Jésus-Christ sur la croix avec les spasmes atroces qu'il y souffre, avec la mort ignominieuse qu'il y endure, va détruisant le vieil homme, l'homme condamné à la réprobation et à la mort; il va effaçant de son sang versé le décret qui l'y condamne (5). Et en même temps il ranime ce vieil homme, il le vivifie, il le fait entrer dans un ordre nouveau de providence et de grâce, il l'incorpore à une nouvelle na-

(1) *Dolor Virginis fuit maximus inter dolores præsentis vitæ (S. Thom.)*

(2) *Non crediderim tantos cruciatus, quin vitam amitteret, potuisse sustinere, nisi ipse spiritus Filii sui eam confortaret (Ib.).*

(3) *Mulier cum parit tristitiam habet (Jo. xvi).*

(4) *Si dederit animam suam pro peccato videbit semen longævum (Is. LIII).*

(5) *Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est ut destruat corpus peccati (Rom. vi).*

ture, juste de sa justice, sainte de sa sainteté, glorieuse de sa gloire ; il le régénère, il accomplit une réforme, une refonte complète, et comme une nouvelle et mystérieuse création, une nouvelle vie de la nature humaine (1).

Mais qu'on observe bien que ce sang, si pur, qui répandu sur la terre y fait germer la génération nouvelle des enfants de Dieu, cette chair innocente qui sans péché représente tous les pécheurs, cet homme nouveau en qui notre vieil homme est crucifié, est détruit pour renaître à une vie nouvelle ; qu'on observe bien que ce sang, cette chair, ce corps, appartiennent à Marie, sont la propriété de Marie, parce que seule elle les a fournis de son propre corps, de sa chair, de son sang et qu'elle en est vraiment la mère ; et ainsi les mystères accomplis dans ce corps sacré sont communs à tous deux, non-seulement parce que Marie souffre en son cœur, par l'impétuosité de l'amour, tout ce qu'elle voit Jésus-Christ souffrir dans son corps, mais encore parce que Jésus-Christ, en tant qu'il est homme, n'est que la chair et le sang de Marie. La personne du Verbe est tout, quant à l'étendue du mérite, dans le grand sacrifice qui s'offre ; mais quant à l'accomplissement extérieur, c'est aussi l'humanité offerte qui est tout ; et comme cette humanité, c'est Marie qui l'a fournie, en conséquence, bien que le fruit de ce sacrifice soit tout entier dû à Jésus-Christ qui en élève le mérite, il est dû aussi en partie à Marie, qui en a fourni la victime.

Le funeste mystère du péché peut lui-même nous faire mieux comprendre le précieux mystère de bonté qui le répare. Dans le paradis terrestre, Adam pécha plus grièvement qu'Ève, et comme il prévariquait en qualité de chef et de père de l'humanité, ce fut son péché qui dut se transmettre

---

(1) *Sed nova creatura (Galat. vi). In Christo omnes vivificabuntur (I Cor. xv).*



à tous les hommes. Mais ce péché que nous recevons tous d'Adam, Adam ne le commit que sur un fruit cueilli par Ève, offert par Ève, et qu'Ève persuada à son mari de manger, contre la défense de Dieu (1). Voilà pourquoi le péché d'Adam est aussi le péché d'Ève; et bien qu'Adam soit proprement celui qui nous a donné la mort (2), pourtant cette mort nous vient aussi d'Ève, c'est-à-dire par la coopération et comme par les mains d'Ève elle-même. Pareillement sur le Calvaire où le péché reçoit sa punition, est effacé, est expié, sur le Calvaire où cette mort est réparée, est détruite, Jésus-Christ souffre plus que Marie, et comme il souffre en qualité de chef, de père, de nouvel Adam représentant de la lignée nouvelle qui doit naître de lui, c'est aussi sa propre justice qui nous est transmise par filiation. Mais cette justice que nous recevons de Jésus-Christ, il ne nous l'a obtenue que dans une chair qui lui a été fournie par le consentement libre de Marie; c'est pour cela que le sacrifice de Jésus-Christ est en même temps le sacrifice de Marie. Et bien que ce soit Jésus-Christ seul qui, à proprement parler, nous engendre et nous vivifie (3); toutefois cette vie spirituelle nous vient aussi par la coopération et par l'entremise de Marie.

Que fait donc Marie au pied de la croix? Ah! comme elle participe aux souffrances, elle participe aussi à cette mystérieuse génération des enfants de Jésus-Christ. Sa mortelle tristesse est féconde, c'est la douleur, le travail de l'enfantement (4); parce que, dit saint Bernard, dans l'immensité de sa douleur, parmi les angoisses et les agonies de la mort, elle nous enfante à la vie en Jésus-Christ et par Jésus-Christ (5).

---

(1) Tulit et dedit viro suo qui et comedit (*Gen. iii*).

(2) In Adam omnes moriuntur (*I Cor. xv*).

(3) In Christo omnes vivificabuntur (*ib.*).

(4) Mulier cum parit tristitiam habet.

(5) Erat magno dolore parturiens (*S. Bern.*).

Et comme dans cet enfantement mystérieux, ajoute saint Bernardin de Sienne, elle devint la mère de tous les hommes, elle dut à elle seule souffrir en son cœur collectivement toutes les douleurs, toutes les angoisses qu'ont jamais éprouvées chacune à part soi dans leurs entrailles les mères qui ont enfanté (1).

Ainsi, comme Adam eut une complice dans le mystère d'iniquité qui nous donna la mort, Jésus-Christ eut aussi une compagne dans le mystère de grâce qui nous a vivifiés. Le peuple nouveau, le peuple sanctifié est né directement des souffrances et de l'amour du Fils, mais il est né aussi, quoique d'une manière indirecte, des souffrances et de l'amour de la Mère ; et ce peuple fortuné trouve en Marie une mère véritable pour naître à la vie ; de même que le peuple ancien, le peuple corrompu, non-seulement est né de la désobéissance et de la sensualité d'Adam, mais encore de la sensualité et de la désobéissance d'Ève ; et cette race infortunée eut aussi dans Ève une mère, mais une mère qui lui donna la mort.

De là aussi nous devons conclure que la grande parole prononcée par Dieu contre Ève : « Tu enfanteras dans la douleur, » fut en même temps une loi et un mystère, une condamnation et une prophétie. Dès cet instant, la douleur devint une condition indispensable pour devenir mère, non-seulement dans l'ordre de la nature, mais aussi dans l'ordre de la grâce. L'avantage d'avoir des fils spirituels non moins que la consolation d'avoir des enfants selon la nature, ne put s'acheter qu'au prix des douleurs. La qualité de mère est devenue inséparable de celle de martyr : « Vous enfanterez dans la douleur. » Ainsi Ève, qui ne devint mère des fils de l'homme qu'en souffrant dans son corps des douleurs aiguës,

---

(1) *Omniū cruciatus in hanc conspiraverunt matrem, quia omnium matrum collective dolores adæquavit (S. Bernardin. Sen.).*

fut la figure prophétique de Marie qui, souffrant dans son cœur des spasmes bien autrement aigus et intenses, devint la mère des enfants de Dieu : *Mulier cum parit tristitiam habet.*

O tendre, ô généreuse Marie! devenue miraculeusement féconde au pied de la croix! Après Jésus nous lui sommes redevables de notre naissance nouvelle. Sur le Calvaire où son Fils premier-né trouve la mort et une tombe, nous, les enfants puînés, nous avons trouvé le berceau et la vie. Là où il meurt, nous renaissions, mais nous renaissions encore de lui et par elle; parce qu'elle nous y a conçus et enfantés dans ses peines, comme Jésus-Christ nous y a régénérés par son sang. Grande et déchirante a été la douleur de cet enfantement, mais grand aussi et innombrable est le peuple qui a été enfanté : c'est ce que le prophète Isate avait dit : « Tout « un peuple est-il engendré en même temps? et cependant « Sion a été en travail et elle a enfanté ses enfants en un « même temps (1).! » Or, Marie est la femme mystérieuse de l'Évangile, qui nous enfante non-seulement en partageant le supplice de son Fils, mais en s'unissant de cœur aux sévères décrets du Père; aussi, loin de gémir de ses souffrances, elle s'en réjouit, à la pensée que les hommes devront la vie à ses mortelles angoisses : *Cum autem pepererit non meminit pressuræ.* C'est ce qui nous reste encore à expliquer.

Il est vrai que Marie a pour Jésus le plus saint, le plus pur, le plus parfait amour, parce qu'il est son Dieu, et en même temps l'amour le plus tendre, le plus énergique, le plus violent, le plus intense, parce qu'il est son fils, son fils qu'elle seule a conçu de son sang le plus pur. Mais cette impétuosité de l'amour de Marie pour un fils qui est le Fils de Dieu,

---

(1) Numquid parietur gens simul? Quia parturit et peperit Sion filio suos (Is. Lvi).

se trouve combattue en elle par un autre amour non moins fort et violent pour les enfants des hommes. Ces deux amours luttent ensemble dans le cœur de cette tendre mère, comme luttaient dans le sein de Rebecca ses deux enfants jumeaux (1). Ce que l'un de ces amours demande, l'autre le repousse; ce que l'un recherche, l'autre l'abhorre! Pour satisfaire l'un, il lui faut sacrifier l'autre. Les intérêts de ces deux amours sont aussi contraires que les objets en sont divers.

Marie ne peut désirer le salut des hommes sans vouloir la mort de son Fils. Elle ne peut désirer que son Fils vive, sans consentir à l'éternelle perdition des hommes. Vouloir le salut du monde et la mort de son fils, c'est trop de douleur; vouloir que son fils échappe à la mort et que le monde périclite, c'est trop de cruauté. O guerre! ô lutte intestine de deux amours rivaux dans un même cœur! *Collidebantur in utero parvuli.* »

Mais de même que Rebecca, instruite par l'oracle d'en haut, sachant que d'après les desseins de l'élection divine l'aîné de ses enfants devait servir le plus jeune (2), donna dans son cœur la préférence à Jacob, le plus jeune des deux, de même aussi, Marie sachant que d'après le décret divin, le Fils de Dieu devait servir de victime, de prix et de rançon pour le rachat des hommes, consentit à ce que le Fils de ses entrailles fût immolé aux enfants de l'adoption. Dans son cœur contristé, combattu, déchiré, l'amour du salut du monde obtint la préférence sur le désir de voir vivre son fils, et lui fit supporter, avec une fermeté admirable, et même avec joie, cette mort à laquelle les hommes devront la vie : *Non meminit pressuræ propter gaudium!*

---

(1) *Collidebantur in utero ejus parvuli* (Gen. xxv).

(2) *Et major serviet minori* (Gen. xxv).

O mystère ! ô scène tout à la fois, de grande douleur et de grande compatissance ! Le ciel et la terre semblaient conspirer ensemble pour désoler les derniers moments de la vie de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ, du haut de la croix à laquelle il est barbaquement fixé, pousse vers le ciel le cri de sa douleur, comme pour lui demander la consolation que lui refuse la terre : Père saint, Père juste, Père aimant, ne reconnaissez-vous plus votre Fils ? D'autre part l'enfer déploie contre le crucifié toutes ses rigueurs. Scribes et Pharisiens, peuple et magistrats, Hébreux et Romains se repaissent avidement de cette scène de douleur et, dans les transports de leur haine, ils éclatent en horribles blasphèmes, en insolents défis, en dérisions cruelles, en amères insultes. Marie présente sera témoin des sanglants outrages faits à la majesté, à l'innocence d'un Dieu qui est son Fils, d'un Fils qui est son Dieu.

A travers la faible et sinistre lueur que les astres presque éteints laissent tomber sur cette terre déicide, Marie contemple ce corps couvert de plaies, percé de clous, épuisé de forces, ruisselant de sang. Elle voit les lèvres livides, les joues décolorées, les yeux éteints, appesantis par le sommeil de la mort. Elle entend les sons languissants d'une voix mourante ; les plaintives lamentations de cette sainte humanité qui va exhiler parmi les tourments une âme inondée de douleurs, accablée d'angoisses. Pourtant elle ne détourne pas son regard, elle ne peut détacher sa pensée d'un si piteux objet. Elle ne cesse pas un seul instant de boire à cette source d'amertume qui, par le canal des yeux et des oreilles, va inonder son cœur ; mais fixe et immobile de regard et d'attitude, elle est là debout, tout entière à son fils crucifié ; elle en considère une à une les plaies avec un religieux respect, elle en absorbe le sang jusqu'à la dernière goutte, et s'enivre de leur douleur ; elle les médite, elles les

contemple, elle les approuve, elle s'y complaît, elle en fait ses délices, elle y applaudit, elles les offre à Dieu comme les fontaines inépuisables, les précieuses sources, les titres authentiques du salut et de la rédemption du monde (1).

Saint Jean gémit; Madeleine fond en larmes. L'un a le cœur d'un disciple, l'autre d'une fille qui pleure son père; Marie a le cœur d'une mère tendre, mais elle est Mère de Dieu. Elle soutiendra avec honneur cette sublime dignité. Dans la force d'âme de la Mère doit éclater la divinité du Fils (2). Ainsi, dit un interprète, le miracle de ses douleurs est surpassé par le miracle de sa placidité; la gloire de sa virginal pureté se montre en elle unie au prodige de son courage surhumain. La plus pure, la plus délicate des vierges se montre la plus héroïque des femmes. Pas un signe d'impatience dans les traits, pas un mot de malédiction, ni même de plainte à la bouche. Inondée d'amertume au dedans d'elle-même, elle est impassible dans tout son extérieur. Son âme est abîmée dans la douleur, et ses yeux ne se mouillent pas de larmes. S'élançant au-dessus d'elle-même, ferme et immobile dans son attitude, elle manifeste toute l'élévation et la sublimité de son âme, qui seule dépasse l'étendue de sa douleur. Ce qui fixe toute son attention, c'est bien plus que le tragique événement qui la prive d'un Fils, l'excès de la charité divine dont l'exemple lui est offert; et avec une majestueuse contenance, une fermeté héroïque, avec une résignation parfaite, elle s'élève jusqu'à Dieu; et entre l'admiration et la douleur, la compassion et l'amour, elle demeure absorbée et comme en extase devant le grand et ineffable mystère de la bonté d'un Dieu agonisant et expirant sur la

---

(1) Spectabat piis oculis filii vulnera per quæ sciebat hominibus redemptionem futuram (*S. Ambros.*).

(2) Stabat non degeneri spectaculo mater (*Ib.*).

croix pour le salut du monde (1). Oui, elle est la femme de l'Évangile qui souffre comme si elle ne souffrait pas ; elle est dans la douleur, et elle est comme inondée de joie. Oui, la sainte joie de voir les hommes retrouver la vie dans les plaies, dans le sang, dans la mort de son Fils lui fait oublier ce qu'il lui en coûte de les enfanter : *Non meminit pressuræ*.

Mais si ses lèvres se taisent, son cœur ne se tait pas, et, dans les tourments de sa charité envers les hommes, se tournant vers le Père céleste, ah ! lui dit-elle, Père juste, Père saint, ne tenez nul compte de ma douleur ! Je suis mère, il est vrai, et vous savez quelle lutte mon amour suscite dans mon cœur ; mais n'êtes-vous pas vous-même son Père ? Il est le fruit de mes entrailles, mais n'est-il pas l'image de votre substance ? Mon sang coule dans ses veines ; mais toutes vos divines perfections ne sont-elles pas avec votre nature, reproduites en lui ? Je le chéris comme mon Fils bien-aimé ; mais n'est-il pas aussi votre unique et bien-aimé Fils ? Pourtant vous l'abandonnez ; et moi aussi je l'abandonne ! Vous ne l'épargnez pas ; je ne l'épargnerai pas non plus ! Vous le condamnez ; moi aussi je le condamne ! Oui, qu'il meure cloué à la croix, pourvu que vous soyez satisfait et que les hommes soient sauvés ! Qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié (2) !

Voilà donc que le même cri de mort contre l'innocent Jésus sort en même temps du cœur haineux et barbare des Juifs et du cœur tendre et affectueux de Marie. Seulement en eux c'est un cri de fureur, en Marie un cri de bonté compatissante. Eux, ils crient : mort à Jésus ! par haine contre

(1) *Corpore excelso, animo excelsior, spectans et admirans magnum pietatis sacramentum, Deum in cruce (S. Ambros.).*

(2) *Crucifige ! crucifige eum (Jo. xix) !*

Jésus; Marie aussi crie : mort à Jésus ! mais par amour pour les hommes. Dans les Juifs, ce cri est un nouvel attentat, le plus grand de tous les attentats, et ce cri sera leur perte; dans Marie ce cri est le comble de la miséricorde, et il nous sauvera. Grâce à l'héroïsme de cette résignation et de cette offrande, on peut dire que, si les hommes pécheurs sont redevenus les enfants de Dieu par la mort de son Fils innocent, ils le doivent aussi à Marie : *Non meminit pressuræ, quia natus est homo in mundum.*

En effet, nous sommes certainement nés de Dieu le Père (1); nous sommes nés ses vrais fils d'adoption et de grâce, non-seulement en paroles, mais encore en réalité (2). Or, en quelle manière nous a-t-il engendrés? Jésus-Christ lui-même et ses Apôtres nous l'ont révélé : c'est en aimant le monde au point de sacrifier pour lui son propre Fils, le Fils engendré de sa substance (3). C'est en n'épargnant point ce Fils saint et innocent, afin que la vie de la grâce fût rendue aux hommes pécheurs (4).

Or, il est indubitable que Marie, dont la sainteté consiste principalement dans une conformité parfaite de pensées et de volontés avec les pensées et les volontés divines, il est indubitable, dis-je avec saint Bonaventure, que Marie a partagé avec Dieu les prodiges de généreuse charité envers les hommes, et que voulant se conformer à l'acte de sublime bonté par lequel le divin Père nous a fait don de son Fils unique, et par lequel ce même Fils s'est offert et donné lui-même à nous pour notre salut, elle aussi nous l'a offert et nous l'a donné pour la même fin miséricordieuse, avec

(1) Qui ex Deo nati sunt (Jo. 1).

(2) Ut filii Dei nominemur et simus (I Jo. III).

(3) Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Jo. III).

(4) Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum (Rom. III).



une générosité et une spontanéité qui ne le cède qu'à celle de Dieu, son modèle et son exemplaire. Ainsi Marie, qui partage avec Dieu la prérogative d'avoir Jésus-Christ pour Fils, partagera aussi avec lui sa charité pour les hommes; et ainsi la conformité entre le Père qui est au ciel et la Mère qui est sur la terre deviendra sous tous les rapports entière et parfaite (1).

Donc, comme il y a eu conformité entre la fécondité de Marie et la fécondité divine, de même le cœur de Marie est conforme au cœur de Dieu par l'amour. Comme sans le concours d'un époux, Marie a engendré dans le temps le Verbe divin que le Père, sans le concours d'une mère, a engendré de toute éternité; ainsi elle l'a donné avec le même désintéressement, avec le même transport, avec le même amour. La donation qui nous est faite de Jésus-Christ par le Dieu Père est l'effet d'une charité au-dessus de laquelle on ne saurait rien imaginer; et la donation du même Verbe incarné faite par Marie est l'effet d'une charité qui ne le cède en charité qu'à Dieu seul (2).

Mais comme Dieu le Père, en nous donnant son Fils unique comme le moyen et le prix d'achat de notre naissance spirituelle, nous a engendrés nous aussi à la grâce et nous a faits ses enfants par cette renaissance, ainsi Marie, en nous donnant ce même Fils unique pour la même fin, nous a nous aussi engendrés à la grâce. Notre filiation à l'égard du Père éternel et de Marie est l'effet d'une véritable naissance, bien que toute spirituelle, toute de cœur, toute d'amour; et ainsi

(1) *Nulla modo dubitandum est quin Maria voluerit filium tradere propter salutem generis humani, ut mater per omnia conformis fieret Patri et Filio (S. Bonav.).*

(2) *Fecit et illud charitas qua majorem nemo habet, fecit et hoc charitas cui post illam similis altera non fuit (S. Bern.).*

nous sommes nés de Dieu et de Marie, aux mêmes conditions, de la même manière. Nous pouvons même dire que nous sommes nés de Marie en quelque sorte comme Jésus-Christ, puisque ce fut le même Esprit saint, l'amour personnel du Père et du Fils, qui lui donna la fécondité pour nous engendrer en sacrifiant à notre salut ce même Fils, avec la différence que Jésus-Christ naquit de son sein virginal selon la chair, et que nous ne sommes nés que spirituellement de son cœur embrasé de charité (1). En effet, selon un interprète, qui suit en cela le sentiment commun des Pères, lorsque Jésus-Christ, du haut de la croix, désigna à saint Jean Marie pour mère, et à Marie saint Jean pour Fils, il entendit désigner dans la personne de saint Jean tous les enfants de la grâce dont Marie deviendrait véritablement la Mère par l'héroïque et sublime générosité de son amour (2). Profond et consolant mystère!

Saint Augustin dit de la mère des sept Macchabées qu'elle devint une Mère plus féconde au jour où elle offrit à la mort avec tant de courage ses propres fils, qu'elle ne l'avait été quand elle les avait mis au monde; parce que par cet acte sublime de religion elle devint spirituellement la Mère de tout le peuple juif, qu'elle confirma dans la véritable religion par l'exemple d'une si grande vertu (3).

Or, cette femme fut, selon l'abbé Rupert, la figure de Marie, qui elle aussi devint une Mère plus féconde au jour où volontairement elle offrit à la mort son propre Fils et le perdit dans la douleur, que lorsqu'elle le conçut dans la sainteté et

(1) *Maria carne mater capitulis nostri; spiritu mater membrorum ejus; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia (S. Aug.).*

(2) *In Joanne intelligimus omnes quorum Maria per charitatem effecta est mater.*

(3) *Fecundior virtutibus quando filii passi sunt quam foetibus quando nati sunt (S. Aug.).*

l'enfanta dans la joie; parce que, pour un Fils dont elle fut privée, elle en acquit des multitudes. Elle fit sur le Calvaire l'abandon de son Fils unique, et par lui et en lui elle enfanta à la vie non-seulement saint Jean, mais encore tous les chrétiens dont elle devint la Mère (1).

Ainsi, par ces paroles si douces, « Femme, voilà votre Fils(2)! » Jésus prétendait dire à Marie : Femme, puisqu'en ce moment, oubliant en vous ma tendre Mère, je ne veux voir en vous que la femme forte, la femme héroïque, la femme sublime, la femme parfaite, que j'ai fait préconiser et combler de louanges dans les Écritures : *Mulier!* ô femme, voyez ici mon disciple Jean. Il est pur, il est saint; il est courageux; il ne rougit ni de mes ignominies ni de mon supplice; il est fidèle; il vit par conséquent de la vie de la grâce; or, tels sont précisément les enfants dont en ce moment vous devenez la Mère; et qui ne rougiront jamais de mon nom, de ma loi, de ma religion, de mon Évangile. Votre cœur est transpercé des mêmes clous qui ont déchiré ma chair; votre âme partage et l'amour de mon divin Père pour le monde, et les souffrances auxquelles mon corps est en proie. Donc, comme vous avez été associée à l'amour de mon Père par votre généreuse charité, comme vous avez été associée à mon supplice par votre désolation profonde, vous entrerez aussi en société avec mon Père et avec moi, pour tout un ordre nouveau de mystères, d'œuvres et de prodiges. Comme vous aimez mon Père et que vous souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec mon Père et avec moi. Les enfants qui naissent aujourd'hui de l'amour infini de mon divin Père et de mes souffrances naissent aussi de vous; et, par la même raison qu'ils

---

(1) *Suis in cruce doloribus hoc etiam promeruit, ut non solum Joannis, sed omnium credentium mater diceretur et esset (Rupert.).*

(2) *Mulier ecce filius tuus (Jo. xix).*

appartiennent à mon Père et à moi, ils vous appartiennent aussi. Vous les engendrez aussi dans votre amour et dans votre douleur : *In dolore paries!* Ces enfants ne sont pas à naître, ils sont déjà nés. Contemplez-en le type et le modèle dans mon disciple bien-aimé : *Ecce filius tuus!* Ce fils est seul, parce que toute la communauté des fidèles, l'Église ne formera qu'un seul corps, dont je suis le chef; mais, en même temps, ils seront une multitude de fils en un seul, parce que ces fils, ce seront tous ceux qui croiront en moi, voilà donc la nombreuse postérité que vous enfantez comme un seul Fils. Dieu en est le Père; moi, le Rédempteur; vous, la Mère : *Mulier, ecce filius tuus!*

O fécondes douleurs de Marie sur le Calvaire! ô enfantement de la Mère de Dieu, dont la fécondité croît en proportion des douleurs! ô transfixion de son tendre cœur, vraiment heureuse pour nous! ô cœur sacré qui devient pour nous le sein maternel! ô tabernacle du Fils de Dieu, et arche de salut pour nous, enfants des hommes, qui avons eu pour véritable mère, la mère même de Dieu! ô gloire! ô inappréciable avantage pour nous tous chrétiens! passant par ce cœur, enveloppés dans cet amour, nous renaissions du monde terrestre et corporel au monde spirituel et divin! ô supplice, ô martyr qui doivent être oubliés et réputés pour rien par cette tendre mère, à la vue de tout le bien qu'ils nous ont fait! *Jam non meminit pressuræ!*

DEUXIÈME POINT. Nous avons expliqué dans le sens allégorique la parabole de la femme qui enfante. Maintenant il s'agit de l'expliquer dans le sens mystique et moral pour l'instruction personnelle de chacun d'entre nous. Or, nous nous souviendrons qu'il est parlé dans les divines Écritures de deux conceptions et de deux enfantements spirituels. L'un de ces enfantements est celui dont nous parle David, quand il nous dit : Voici que l'homme a conçu la douleur;

et il a mis au jour l'injustice et l'iniquité (1). Également saint Jacques a dit : La concupiscence enfante le péché, et le péché consommé engendre la mort (2). L'autre conception et l'autre enfantement spirituel, c'est ce dont parlait Isaïe, quand il disait : De même que la femme qui a conçu, lorsque approche le moment de sa délivrance, pousse des cris de douleur et d'angoisse, ainsi, Seigneur, sommes-nous en votre présence, lorsque, après avoir conçu de bons désirs, il nous faut réaliser les œuvres de salut (3).

Vous comprenez parfaitement que dans ces oracles divins il est fait allusion aux œuvres des pécheurs et à celles des justes. Et, en effet, les œuvres de l'homme sont de véritables enfantements, de vrais fils spirituels, qui, d'abord, sont conçus par l'union de l'intellect et de la volonté, et qui sortent ensuite du cœur, comme les enfants du sein de leur mère (4). Mais hélas ! avec quelle différence ! Le pécheur commet le péché, avec satisfaction et avec délice ; puis à la courte ivresse du péché succède en son cœur le remords, l'inquiétude, la tristesse, le trouble, le bouleversement, l'angoisse qui le rend malheureux, par cela même où il se promettait de trouver le bonheur. L'œuvre de l'iniquité née du désordre et de l'injustice est fille du deuil et de la douleur : *concepit dolorem et peperit iniquitatem* ! Le péché, enfantement funeste de la concupiscence, enfante à son

(1) *Ecce parturit injustitiam, concepit dolorem; et peperit iniquitatem (Ps. vii).*

(2) *Concupiscentia parit peccatum; peccatum, cum consummatum fuerit, generat mortem (Jac. i).*

(3) *Sicut quæ concepit, cum appropinquaverit ad partum dolens clamat in doloribus suis; sic facti sumus a facie tua, Domine; concepimus et quasi pariturivimus et peperimus spiritum (Is. xxvi).*

(4) *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes (Matth. v).*

tour la mort temporelle de la perte de la grâce et la mort de la damnation éternelle; et il donne aussitôt la mort au père qui lui a donné le jour : *peccatum cum consummatum fuerit generat mortem.*

Au contraire, le juste, pour vaincre cette passion, pour supporter cet affront, pour endurer cette disgrâce, pour restituer ce bien, pour pardonner cette offense, pour rompre cette intrigue, pour fuir cette occasion, pour dompter la rébellion de la chair, pour s'élever au-dessus des critiques du monde, et triompher du respect humain, pour confesser cette chute et cette faute, pour enfanter, en un mot, les œuvres de la grâce et du salut éternel, doit lutter contre lui-même, renoncer à lui-même; et il ne peut y parvenir sans effort, sans agitation, sans douleur, sans tourments; il prie, il se lamente, il implore aide et secours, comme une mère dans les douleurs de l'enfantement : *sic facti sumus a facie tua, Domine, concepimus et parturivimus et peperimus spiritum.*

Mais lorsque l'œuvre sainte, l'œuvre de la grâce et du salut est réalisée, est venue au jour, quand la loi de Dieu a été observée, quand on a rendu à Dieu ce qui appartenait à Dieu, quand on a rempli son devoir, oh! alors, mes chers frères, quel calme! quelle tranquillité d'esprit! quelle joie intérieure dans le cœur! Comme tout péché trouve même dès ce monde et sans retard, son châtimement dans le remords qui toujours l'accompagne; de même aussi toute bonne action, tout acte de vertu chrétienne saintement pratiquée, trouve même dès ici-bas, et incontinent, une récompense dans la joie sainte et pure, dans le contentement céleste, qui en est la suite. Alors l'âme ne compte plus pour rien et même bénit les fatigues endurées, les efforts réalisés, les sacrifices consentis, offerts, pour opérer le bien, en regard de la joie qu'elle en éprouve; absolument de même que la joie d'avoir mis un enfant au monde fait oublier à la mère les

douleurs de l'enfantement : *non meminit pressuræ propter gaudium quia natus est homo.*

Mais cette joie, ce contentement que goûte le juste dans la pratique du bien durant la vie présente, n'est qu'un essai, n'est que l'avant-goût et les prémices de ce qu'il éprouvera lorsqu'il en recevra la récompense dans la vie future. Ah ! lorsque après avoir fermé les yeux dans le sommeil de la mort, il s'éveillera en compagnie des anges, des saints, de Marie, de Jésus-Christ, dans le sein de Dieu même ; lorsque pour quelques années, quelques mois, quelques jours de vertu, de sacrifices, d'efforts et de douleurs, il se verra introduit dans l'océan de la joie éternelle du Seigneur (1) ; lorsqu'il se verra, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, devenu homme parfait (2), heureux de cette nouvelle naissance, ou plutôt de cette nouvelle création (3) ; lorsqu'il se verra glorieux de la gloire même de Jésus-Christ, heureux de sa félicité même, oh ! alors il ne se rappellera plus que pour les bénir, les efforts qu'il lui fallut faire pour renaître à la grâce, parce qu'il se voit, avec J.-C., né de nouveau pour la gloire, homme nouveau, homme parfait, dans un monde nouveau, dans le monde des esprits, dans le monde de Dieu : *non meminit pressuræ propter gaudium.*

Courage donc, M. C. F., relevons nos cœurs ! Je l'avoue : il en coûte à la nature corrompue, il en coûte à un cœur faible, à une volonté inconstante, de se soumettre à la sévérité de la loi de Dieu. Il en coûte d'être, comme saint Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, c'est-à-dire pur de corps, fidèle de cœur, assez courageux pour ne pas rougir, assez généreux pour entrer en partage des souffrances et

(1) *Intra in gaudium Domini tui (Matth. xxv).*

(2) *In virum perfectum (Eph. iv).*

(3) *In Christo nova creatura (II Cor. v).*

des opprobres de Jésus-Christ sur le Calvaire. Mais contemplons le fruit de cet enfantement mystérieux, contemplons la récompense de ces peines passagères, adoucies par l'onction de la grâce. Nous serons alors de vrais fils, des fils chéris et bien-aimés de Marie : *Ecce filius tuus!* et nous devrons regarder Marie avec la confiance d'une véritable mère : *Ecce mater tua!* Fils de Marie et frère de Jésus-Christ, c'est tout un ; et ainsi devenus vrais fils de Dieu par l'amour et par la grâce, nous serons héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ dans l'éternité de la gloire (1). Ainsi soit-il!

---

(1) Si filii et hæredes : hæredes quidem Dei cohæredes autem Christi Rom. VIII).

---



---

## TRENTIÈME HOMÉLIE

---

### LA VÉRITABLE VIGNE

OU LA COMMUNION AVEC JÉSUS-CHRIST

*Et ipse erit expectatio gentium, ligans ad vineam pullum suum et ad vilem asinam suam. Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uxæ pallium suum* (Gen. XLIX).

Il sera l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne et à côté de lui son ânesse. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang qui découle de la grappe.

LE prophète-roi l'avait dit : L'homme qui, oubliant la noblesse de son origine, la sublimité de sa fin, les avantages de sa nature, l'excellence de sa condition, s'abandonne aux égarements de l'erreur, au désordre des passions, s'avilit, se dégrade, descend jusqu'à l'état de la brute et n'est plus qu'une stupide et vile bête de charge, sous forme humaine : *Comparatus est jumentis insipientibus* (1). Donc si aujourd'hui le Seigneur s'assied successivement sur deux montures pour parcourir la distance d'un mille, pour parcourir la distance qui sépare Béthanie de Jérusalem, ce n'est pas pour soulager la faiblesse de sa nature humaine, mais pour accomplir en figure un mystère de sa divine charité. L'ânesse assouplie au joug, dit saint Jérôme, représente le peuple juif assujetti au joug si pesant de la loi, le poulain indocile figure le peuple gentil qui vit sans loi et sans foi (2). Ainsi Jésus-Christ qui monte aujourd'hui

---

(1) Ps. XLVIII.

(2) Asina quæ subjugalis fuit, synagoga intelligitur; pullus asinæ lascivus et liber, populus gentium (S. Hieron.).

ces deux animaux et les introduit dans la Jérusalem terrestre, c'est Jésus-Christ, qui, sous le symbole de la condition à laquelle se sont réduits les Juifs et les Gentils, prend possession de ces deux peuples, les sanctifie en se les unissant, les guide et les introduit dans la céleste Jérusalem.

Voici donc à la lettre et en figure tout à la fois l'accomplissement de la magnifique prophétie que Jacob deux mille ans d'avance avait prononcée sur le Christ, lorsqu'il avait dit : Toutes les nations seront dans l'attente de sa venue. Il introduira dans son enclos et il liera à son cep de vigne l'ânesse et l'ânon. Pour les recouvrir, il aura un vêtement d'honneur et un manteau de gloire : il plongera son vêtement dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne (1).

Et, en effet, que la vigne soit la sainte Église, que le cep de vigne soit sa personne adorable, c'est ce qu'il nous a révélé lui-même par la belle allégorie de la vigne, qu'il proposa dans la dernière cène, peu d'heures avant de mourir pour nous.

Or cette sublime allégorie nous devons l'expliquer ce soir, et y reconnaître la nécessité, les avantages, la gloire qu'il y a pour nous de nous unir intimement à Jésus-Christ, de porter sur nos épaules ce fardeau béni, d'être liés à sa personne pour être recouverts de ses vêtements, lavés dans son sang adorable, et de nous voir, nous, de la condition de bêtes où nous étions descendus, passer à la dignité d'enfants de Dieu et être introduits dans la céleste Jérusalem.

PREMIER POINT. L'Ancien et le Nouveau Testament, les Prophéties et l'Évangile, qui ont été dictés par le même Esprit de Dieu, coordonnés à la même fin, savoir la gloire de Dieu et le salut des hommes, parlent à l'unisson le même

---

(1) Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum (Gen XLIX).

langage, renferment également la même doctrine, révèlent sous diverses formes les mêmes mystères, éveillent le même zèle, présentent les mêmes promesses. Oui, l'Ancien et le Nouveau Testament sont tellement à l'unisson et se correspondent si bien, que l'un sert à l'autre d'explication et de lumière.

Voulez-vous, en effet, savoir ce qu'est et ce que signifie la vigne mystérieuse qui, dans le livre des Juges, est introduite comme prenant la parole? Écoutez Jésus-Christ qui, dans l'Évangile saint Jean, se prit à dire peu d'heures avant d'aller s'immoler pour nous : « Je suis la vigne véritable (1); » et vous comprendrez ce que signifiait le langage de la vigne prophétique qui parlait ainsi d'elle-même : « Comment pourrais-je renoncer à produire mon vin qui réjouit Dieu et les hommes, pour prendre rang parmi les autres arbres (2)? » Oui, vous comprendrez que c'est Jésus-Christ qui ne se soucie nullement de n'être qu'un rédempteur temporel et d'être confondu parmi les autres rois de la terre ; et qui, malgré l'ingratitude des Juifs, ne saurait renoncer à verser son sang pour apaiser la justice de Dieu et sauver le genre humain.

La synagogue fut primitivement une vigne véritable que Dieu avait plantée (3) : « La maison d'Israël est la vigne du Dieu des armées, » disait le prophète Isaïe (4). Mais, au temps de Jésus-Christ, cette vigne était devenue une vigne infidèle (5), qui avait renoncé à produire son vin, source de sainte allégresse, pour Dieu et les hommes. Elle était devenue une vigne de tout autre nature, que Dieu ne saurait plus reconnaître pour son œuvre, une vigne sauvage qui, au lieu

(1) Ego sum vitis vera (*Jo.* xv).

(2) Numquid possum deserere vinum meum quod lætificat Deum et homines et inter ligna cætera promoveri (*Jud.* ix).

(3) Plantavi te vineam electam (*Jerem.* ii).

(4) Vineam Domini exercituum domus Israël est (*Is.* v).

(5) Quomodo ergo conversa es mihi in pravum vinea aliena (*Jérem.* ii)?

de porter des raisins choisis et suaves, n'avait produit que des épines piquantes et des fruits amers (1). C'est-à-dire qu'au temps de Jésus-Christ les Juifs, préférant les intérêts temporels aux intérêts spirituels, la domination à la religion, l'or à la vérité, César à Jésus-Christ, loin de préparer les voies pour faire connaître et proclamer la venue du Messie, conjurèrent sa perte, et trahissant leur sublime mission, descendirent par l'abjection de leurs vices jusqu'au rang de toutes les autres sectes religieuses qui déclaraient à Dieu une guerre impie, au lieu de le faire connaître, et qui perdaient les hommes au lieu de les sauver.

Or c'est précisément, dit saint Augustin, pour se distinguer et se faire discerner de cette vigne dégénérée, de cette vigne aux fruits viciés et amers, que Jésus-Christ a dit : « Pour moi, il n'en est pas ainsi. Je suis la vigne sincère et véritable : *Ego sum vitis vera* (2). » Ensuite, d'une manière plus générale, Jésus-Christ a voulu nous faire entendre qu'il possède en lui-même tous les caractères d'une véritable vigne ; qu'il est dans l'ordre spirituel et divin précisément ce que la vigne est dans l'ordre des choses humaines et matérielles.

En effet, remarquez d'abord que la vigne ne se sème pas, mais se transplante ; la vigne naît de la vigne. Et ainsi, dit saint Bernard, Jésus-Christ est consubstantiel, co-éternel au Père, qui l'a engendré ; il est Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu (3). Mais le divin

(1) Expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas... Expectavi ut faceret iudicium et ecce iniquitas, et iustitiam et ecce clamor (*Is. v*).

(2) Cum dixit : Ego sum vitis vera, ab illa se utique discernit, cui dicitur : Quomodo conversa es in amaritudinem vitis aliena? Nam quo pacto est vitio vera, quæ expectata est ut faceret uvas, fecit autem spinas (*S. Aug.*) ?

(3) Vitis primo nata de vite, est Deus genitus de Deo, filius de Patre, coæternus, consubstantialis ei de quo genitus est (*S. Bern.*).

Père, dit encore Jésus-Christ, est un industrieux agriculteur (1). Car, dit saint Augustin, de même que nous cultivons Dieu par l'adoration et la prière, il nous cultive par sa grâce, par sa parole (2). Or, ce divin agriculteur, continue saint Bernard, afin que la vigne éternelle du Verbe incréé fructifiât à notre profit, l'a transplantée du ciel dans une terre vierge, dans le sein de Marie (3). Et cette terre élue, cette terre pure, cette terre de Jacob, toute privilégiée, cette terre bénie du Seigneur, fécondée par la seule vertu de l'Esprit-Saint, nous donna la vigne véritable : le Sauveur des hommes (4).

En second lieu, la vigne doit être taillée, elle doit être déchargée de l'exubérance du feuillage; on ne doit lui laisser que le cep avec quelques rejetons; elle demeure ainsi réduite pour un temps à un état de nudité et d'appauvrissement qui fait peine à voir; mais par l'effet de la taille et de ces privations, elle acquiert une nouvelle force et une nouvelle vigueur; et au printemps, elle se développe plus riche, plus vigoureuse et plus belle. Ainsi Jésus-Christ s'est soumis à la circoncision, à la pauvreté, à la misère, à l'humiliation, à la douleur; il a été abaissé au-dessous de l'esclave, lui le Fils éternel de Dieu (5).

Mais aussi cette vigne mystique, pour s'être ainsi volontairement laissé tailler sans pitié, jusqu'à consentir à être retranchée de la terre des vivants, lorsque vint le glorieux

(1) Et Pater meus agricola est (*Jo. xv*).

(2) Colimus Deum et colit nos Deus (*S. Aug.*).

(3) Sed ut majorem faceret fructum plantatus est in terra, id est, in Virgine Maria (*S. Bern.*).

(4) Terra quidem hæc non accepit operationem humanam, ut conciperetur in ea filius Dei, sed aqua spiritus sancti irrigata fuit. Aperta est terra et genuit salvatorem (*Id.*).

(5) Exinanivit semetipsum formam servi accipiens (*Philipp. ii*).

printemps de sa résurrection, apparut dans toute sa fécondité et donna ses fruits sans mesure (1). Ses peines se changèrent en joie, sa pauvreté en richesse, sa stérilité en abondance, ses humiliations en gloire, ses plaies en trophées : Oui, pour tout cela, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom (2).

En troisième lieu, les branches de la vigne doivent être rapprochées ensemble et liées à un tronc. Et Jésus-Christ a été d'abord invisiblement lié au tronc grossier et stérile de la lignée humaine, par les liens de son amour pour nous, amour infini, gratuit, prévenant, généreux ; et ensuite à l'extérieur, il a été dans ses membres adorables, lié jusqu'à cinq fois : premièrement dans la crèche, avec des bandelettes et des langes (3) ; deuxièmement dans le jardin des Oliviers, avec des cordes (4) ; troisièmement dans le prétoire avec des chaînes, pour être flagellé (5) ; quatrièmement avec des clous, sur la croix (6) ; cinquièmement dans le sépulcre, avec des bandelettes (7). O aimant et bien aimé Jésus ! ô véritable vigne de notre humanité ! ô Dieu de la liberté et de l'innocence, tant de fois lié comme un criminel, comme un esclave ! Mais hélas !... nos liens, nos chaînes, symboles funestes de la servitude qui nous asservit au démon et au péché, auraient été éternels, si, en les prenant sur lui, il ne les avait brisés. Si le Fils de Dieu n'eût consenti à être lié, l'homme

(1) Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum (Is. LIII).

(2) Propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen quod est super omne nomen (Philipp. II).

(3) Pannis involutum (Luc II).

(4) Et ligaverunt eum... et adduxerunt eum ligatum (Jo. XVIII).

(5) Apprehendit eum Pilatus et flagellavit (Jo. XIX).

(6) Foderunt manus meas et pedes meos (Ps. XXI).

(7) Ligaverunt illum cum linteis (Jo. XIX).

n'aurait pu être affranchi (1). Ah ! qui me donnera donc de pouvoir imprimer d'affectueux, de respectueux baisers, sur ces langes, sur ces cordes, sur ces chaînes, sur ces clous, sur ces bandelettes qui ont lié les membres de mon Sauveur ! Je me prosterne, je vous adore, liens du divin amour, je vous salue et vous bénis, comme le terme ineffable de ma servitude et le prix infini de ma liberté !

En quatrième lieu, souvent le vigneron plante en terre de longs échalas, il en place d'autres en travers, au haut de ces premiers, et à ces bois ainsi disposés, il appuie la vigne, l'y attache par le cep principal et par les branches. Ainsi relevée et étalée, la vigne présente un magnifique coup d'œil avec la riche abondance de ses raisins ; et son feuillage luxuriant offre une ombre agréable, une délicieuse fraîcheur contre les rayons du soleil. Oh ! la belle figure du crucifiement ! s'écrie saint Bernard ; comme elle est fidèle, comme elle est expressive ! Et qui ne reconnaît en elle Jésus-Christ, la véritable vigne, élevé de terre dans son crucifiement, cloué par les pieds et les mains, et étendu sur les bras de la croix (2) ? O Jésus crucifié, scandale pour les Juifs obstinés, opprobre et folie pour les Gentils aveugles ; peut-on imaginer rien de plus admirable, de plus tendre, de plus émouvant, de plus délicieux que ce qui s'offre aux yeux du vrai chrétien, quand il contemple en vous la richesse inépuisable de vos mérites, l'infinie douceur de vos paroles, les transports infinis de votre tendre amour ; et que, confiant et plein d'espoir, il étend une main sûre vers le fruit copieux et abondant de la Rédemption qui dépend de vous ; qu'il se l'applique, se

---

(1) Nisi ipse teneretur, non liberaretur homo (*S. August.*).

(2) Quid convenientius ! Cancellantur ligna crucis, elevatur in illa, et brachii vitis nostra distenditur (*S. Bern.*)

l'approprie et y trouve sa vie et son salut ? Que dirai-je encore ? Dans cette vigne précieuse, je trouve non-seulement le fruit qui me nourrit, mais encore l'ombre amie qui me protège. Et en effet, Jésus-Christ, crucifié, le visage levé vers les cieux, les bras étendus pour implorer sans cesse merci en ma faveur, me protège, me met à l'abri des rayons brûlants de la justice divine provoquée par mes fautes. Justice éternelle, justice infinie, en élevant vous-même entre vous et moi cette vigne précieuse, Jésus crucifié, vous vous êtes désarmée vous-même : s'il est vrai que vous me poursuivez justement pour mes crimes, je sais aussi où je dois aller me réfugier et me cacher. Adam, le premier pécheur, lorsqu'il fuyait tremblant votre colère, attiré par un instinct prophétique, alla se cacher parmi les arbres (1). Par là il m'a enseigné où je dois moi aussi aller me cacher et trouver un asile, si j'ai le malheur de provoquer votre fureur. J'irai me réfugier auprès de la croix ; et là, avec l'humilité, avec la foi, avec le repentir, je m'approcherai le plus que je pourrai de cette vigne divine, de Jésus crucifié ; je me placerai derrière lui ; et là, vous ne sauriez m'atteindre, vous ne sauriez lancer sur moi ce feu qui va détruire l'impie. Les épaules de mon Sauveur sillonnées par les fouets, seront mon bouclier et ma défense. Sous ses bras, comme sous les ailes du plus tendre amour, je n'ai plus à craindre aucun mal, j'ai à espérer tous les biens (2). Et vous, ô aimant Jésus, vous qui nous aimez alors même que nous ne vous aimons pas, soyez pour nous tous la véritable vigne protectrice ; gardez-nous comme la prune de vos yeux ; étendez toujours vos bras sur nous, comme les deux ailes

---

(1) Abscondit se Adam in medio ligni (*Genes. 3. 10*).

(2) Scapulis suis adumbrabit tibi et sub pennis ejus sperabis (*Ps. 143*).



de votre amour, pour nous défendre, pour nous protéger, pour nous sauver (1).

Cinquièmement enfin, la vigne est de tous les arbres, le plus précieux. Il n'est pas de fruit qui, pour l'excellence de ses propriétés, puisse être comparé au sien, puisque ce fruit est le raisin, et que le raisin donne cette précieuse liqueur qui guérit plusieurs infirmités du corps, qui corrobore, fortifie, réjouit le cœur de l'homme et lui fait oublier toutes ses peines. Or, sous ce rapport encore, Jésus est la véritable vigne; il nous offre la grappe précieuse cueillie sur des plants de Chypre, dans les vignobles d'Engaddi (2); et l'épouse des cantiques, c'est-à-dire l'âme fidèle, soupire après le moment où elle la possédera, sûre d'y trouver ses délices, sa gloire, tout son bonheur. De cette grappe, que la main cruelle des Juifs a soumise au pressoir de la colonne et de la croix, a été exprimé un vin précieux, c'est-à-dire le sang que l'Homme-Dieu répandit sur le Calvaire et répand encore sur les autels; jadis dans sa passion, et à cette heure, dans l'Eucharistie; jadis de ses plaies, et à cette heure de la coupe des sacrements; et ce sang monte jusqu'au trône de Dieu; et il adoucit son courroux; et il acquitte notre dette envers lui; et il lui donne satisfaction pour nos offenses; et il change sa sévérité en amitié passionnée, en amour de père tendre et d'époux fidèle; puis, versé sur les hommes, ce sang les purifie de leurs souillures, les guérit de leurs maladies, les rachète d'esclavage, fait disparaître leurs difformités, les fortifie dans leur faiblesse, les console dans l'affliction, les rafraîchit quand ils ont soif, les rassasie quand ils ont faim; recouvre leur nudité, les relève de leur

(1) Custodi nos Domine, ut pupillam oculi; sub umbra alarum tuarum protege nos (*Ps.* iv).

(2) Botrus cypri dilectus meus mihi in vineis Engaddi (*Cant.* i).

avilissement ; et enfin, perdus sans retour, voués à la mort, les rend à l'espérance et à la vie. C'est là la coupe enivrante prédite par le prophète (1) ; la coupe des ineffables délices, du contentement céleste : Dieu et les hommes y goûtent une sainte allégresse, une joie pure. *Vinum... quod lætificat Deum et homines !*

O vigne précieuse ! vigne divine ! nous pénétrons maintenant le profond mystère, le sens de cette magnifique prophétie, dans laquelle parlant en la personne de la vigne terrestre, vous protestiez que vous ne vous confondriez jamais avec les rois d'ici-bas ; que jamais vous n'exerceriez comme eux le pouvoir, en versant le sang d'autrui ; mais que vous ne verseriez jamais d'autre sang que le vôtre. Comment, en effet, renoncer à une si noble charge, au ministère si sublime, si auguste, si divin, de médiateur entre l'homme et Dieu, de victime immolée à la gloire de Dieu, et au salut de l'homme ? La vigne répondit : « Puis-je consentir à régner parmi les autres arbres et renoncer à donner mon vin qui réjouit Dieu et les hommes (2). »

Mais pour participer à l'abondance de ces mérites et de ces bénédictions, il faut que l'ânesse obstinée, l'indocile ânon, c'est-à-dire l'homme charnel, l'homme corrompu, l'homme pécheur, se rende docile, maniable, de telle sorte que celui qui est l'attente des nations, le Sauveur, le Messie, puisse le lier à sa vigne, c'est-à-dire à lui-même, et le laver dans le vin, c'est-à-dire dans son sang, tout ainsi qu'il y a baigné ses habits, baigné son manteau : *Lavabit in vino stolam suam et in sanguine uvæ pallium suum.*

Cette doctrine, prophétisée par Jacob d'une manière si

(1) *Calix meus inebrias quam præclarus est (Ps. xxii) !*

(2) *Respondit vitis : Numquid possum deserere vinum meum quod lætificat Deum et homines, et inter cætera ligna promoveri (Jud. ix).*

mystérieuse et obscure, Jésus-Christ nous l'a répétée clairement, lorsque dans l'allégorie de la vigne, il nous a dit : « Je suis la vigne et vous en êtes les branches. Unissez-vous donc à moi et demeurez en moi ; et faites que je puisse m'unir à vous et demeurer en vous (1). »

Or, selon Théophylacte, l'homme demeure en Jésus-Christ, s'appuie sur Jésus-Christ par la profession de la véritable foi (2). Et d'autre part, Jésus-Christ demeure dans l'homme par sa grâce sanctifiante, par la charité divine, puisqu'il a dit : « Celui qui m'aime est en retour aimé de mon Père céleste ; et moi, avec mon Père, nous viendrons à lui, et nous fixerons notre demeure en lui (3). » Et, ajoute saint Cyrille d'Alexandrie, non-seulement Jésus-Christ habite d'une manière mystique en nous par le moyen de la grâce et de la charité habituelle, mais encore d'une manière réelle et corporelle, par le moyen de la communion eucharistique, puisqu'il a dit : Celui qui mange ma chair habite en moi et moi en lui (4).

Malheureux donc les hérétiques qui n'ont pas la vraie foi de Jésus-Christ ! Ils ne sont pas dans la véritable vigne qui est l'Église ; ils ne peuvent pas être liés au véritable cep de vigne qui est Jésus-Christ ; ils ne sont pas en Jésus-Christ. Vainement, dit saint Augustin, ils se glorifient du titre de chrétiens ; quiconque n'est pas dans la vigne (5), n'est pas

(1) Ego sum vitis, vos palmites. Manete in me, et ego in vobis (Jo. xv).

(2) Omnis fidelis in Christo est, quatenus credit (Theophil.).

(3) Qui diligit me, diligetur a Patre meo... et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus (Jo. xiv).

(4) Non per habitudinem solum, quæ per charitatem intelligimus, Christus in nobis est, sed etiam corporaliter communio carnis Christi eum in nobis facit habitare ; salvator enim ait : Qui manducat meam carnem in me manet et ego in vobis (S. Cyr. Alexandr.).

(5) Qui in vite non est in Christo non est ; qui non est in Christo christianus non est (S. August.).

en Jésus-Christ, n'est pas chrétien ; car ce n'est pas l'opinion, c'est la ferme croyance, ce n'est pas la foi quelconque, mais la foi pure, la foi sainte, la foi perpétuelle, la foi uniforme, la foi véritable de Jésus-Christ qui constitue le chrétien.

Mais non moins malheureux aussi les mauvais catholiques, qui n'ont nul souci de porter des fruits de vertu par l'exacte observance des divins commandements ! Qu'importe, dit Théophilacte, qu'ils soient en Jésus-Christ par la profession de la vraie foi, si Jésus-Christ n'est pas en eux par la communion de sa divine charité ? Ils demeurent unis à Jésus-Christ comme le sarment stérile est uni à la vigne, sans participer à son suc vivifiant, et n'est plus qu'un bois mort et inutile (1).

C'est pour cela que Notre-Seigneur a dit plus clairement encore : « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous... (2). » Et en effet, dit saint Augustin, alors seulement il est vrai de dire que les paroles de Jésus-Christ demeurent vraiment en nous, quand nous pratiquons ce qu'il a commandé, et quand nous aimons et désirons ce qu'il a promis (3). Il ne nous sert donc de rien de demeurer en Jésus-Christ par la foi à sa doctrine, à sa parole, si cette parole et cette doctrine demeurent seulement dans le cœur et ne se manifestent pas dans la conduite ; alors Jésus-Christ n'est pas en nous, et nous sommes en Jésus-Christ comme si nous n'y étions pas (4).

Aussi le Seigneur, non content de nous avoir ainsi révélé

(1) Quod si solam fidei confessionem habet et non per observantiam mandatorum fructum feret, mortuus palmas fit (*Theophil.*).

(2) Si manseritis in me et verba mea in vobis manserint (*Jo. xv*).

(3) Tunc verba ejus in nobis manent, quando facimus quæ præcepit et diligimus quæ promisit (*S. August.*).

(4) Quando verba ejus manent in memoria et non inveniuntur in vita, nec palmas computatur in vite (*Ib.*).

la nécessité et la manière de lui être unis, nous a encore révélé, afin que nous soyons bien avertis, la condition indispensable de cette union divine, quand il a ajouté : Mon Père aura soin de tailler les branches fécondes, afin qu'elles donnent encore des fruits plus abondants (1). Or, dit saint Jean Chrysostome, cette taille de la vigne, le divin agriculteur la pratique sur les bons chrétiens, sur les chrétiens qui sont en état de grâce, sur ceux qui sont purs et fervents, et qui, par conséquent, sont des rameaux propres à donner des fruits. Cette taille, il l'opère par les tribulations, les injustices, par les affronts non mérités auxquels il les expose, et qui semblent des châtiments, tandis que ce sont des bienfaits; qui semblent des actes de sévérité, tandis que ce sont des caresses de son amour, des moyens de sanctification et de salut; car dans ces tentations, dans ces épreuves, leur foi devient plus forte, leur espérance plus solide, leur charité plus fervente, leur prière plus assidue, le détachement du monde plus parfait; et par l'exercice de l'humilité, de la mansuétude, de la patience, la grâce s'augmente, le mérite s'accroît, et les fruits de la vie éternelle abondent de plus en plus; absolument de même qu'il y a ce semble dureté à retrancher les branches et les feuilles superflues, tandis que c'est sagesse et industrie, et que par là le cep devient plus fécond en devenant plus vigoureux (2). Dieu l'a voulu ainsi afin que nous ne soyons jamais scandalisés par le spectacle de la prospérité des impies et des tribulations des justes.

Tenons-nous donc pour avertis par cette grande parole

---

(1) *Pater meus omnem palmitem qui fert fructum purgabit eum ut fructum plus afferat (Jo. xv).*

(2) *Propter tribulationes eorum hoc dixit, ostendens quod tentationes fortiores eos faciunt, sicut circumcidere palmitem eum magis germinare facit (S. Jo. Chrys.).*

de notre Sauveur : et lorsque Dieu permet que les nations infidèles et hérétiques, les incrédules, les scandaleux, les pécheurs prospèrent dans leurs négoce, dans leurs industries ; qu'ils accroissent leurs richesses, leurs plaisirs, leur gloire, leur puissance sur la terre, reconnaissons en lui cet agriculteur qui laisse de côté, sans y faire la moindre attention, les branches stériles et infructueuses ; d'autre part, lorsque Dieu permet que les nations catholiques, les vrais fidèles, les âmes saintes et ferventes, soient pauvres, misérables, persécutées, en butte à toute sorte d'afflictions, voyons en lui l'agriculteur qui taille et semble tourmenter les rameaux les plus féconds pour les rendre encore plus fructueux : *ut fructum plus afferat*. En effet, dit saint Augustin, quel est le chrétien si pur et si parfait en cette vie, qui n'ait besoin d'être purifié de plus en plus (1) ? Soyons donc bien persuadés que les tentations, les tribulations, les croix sont la condition nécessaire de toute âme pieuse qui sert Dieu, qui est en grâce avec Dieu, chérie de Dieu, amie de Dieu et vraiment unie à Jésus-Christ. L'apôtre l'a dit : Tous ceux qui veulent vivre en Jésus-Christ selon les lois de la piété, souffriront persécution (2).

Mais après avoir vu la nécessité, le mode, la condition indispensable de notre union avec Jésus-Christ, voyons-en maintenant le mérite et le fruit.

Dans ce même évangile, le Seigneur a dit aux apôtres : Vous êtes maintenant exempts de souillure, vous êtes purs en vertu des paroles que je vous ai adressées et que vous avez écoutées (3). Voilà donc le premier résultat, le premier fruit

(1) *Quis autem in hac vita sic mundus, ut non sit magis magisque mundandus (S. Aug.)?*

(2) *Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur (II Tim. III).*

(3) *Jam vos mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis (Jd. xv).*

que procurent à l'âme fidèle son union avec Jésus-Christ par la profession de la véritable foi, et l'union de Jésus-Christ avec elle par la charité et la grâce, lorsqu'elle l'accueille avec soumission, qu'elle accomplit avec fidélité et qu'elle retient avec amour sa loi et sa parole. C'est cette parole de Dieu, cette doctrine de Dieu, cette loi de Dieu pure, immaculée, comme le Dieu de qui elle émane, qui change l'âme de la manière la plus absolue, qui la dépouille de la corruption native, contractée par son union avec le corps, par son contact avec les objets sensibles (1). Oh! sachons-le bien : la parole de l'homme ne peut être d'aucun effet sur l'homme dans l'ordre de la sainteté et du salut.

La parole même de Dieu, contenue dans les saintes Écritures, si elle est annoncée par les ministres de l'erreur, en passant par leur bouche, perd toute sa divine efficacité, s'altère, se corrompt; et c'est pour cela que la prédication des hérétiques est si stérile et si infructueuse. Oui, au lieu de convertir, elle pervertit; au lieu de purifier, elle souille; au lieu de sanctifier, elle scandalise; au lieu de sauver, elle perd les âmes volontairement aveugles et bien dignes, par conséquent, de telles prédications et de tels prédicateurs. En effet, tout ce que l'hérésie obtient par ses prédications est de raviver sans cesse dans le cœur de ses victimes la haine et l'opposition contre l'Église catholique, de réveiller et fomenter l'orgueil, principe de tous les vices; aussi, avec toutes ses théories morales, n'est-elle qu'un enseignement d'immoralité et l'école de toutes les passions.

Ce n'est pas la parole d'Arius, de Nestorius, de Photius, de Luther, de Calvin, de Zwingli, de Socin, de Fox, de Jansénius, de Saint-Simon, de Fourier, de Ronge, de Zreski, et de

---

(1) *Lex Domini immaculata convertens animas (Jo. xv).*

tels autres suppôts de l'esprit infernal, qui viennent parler en son nom et ne parlent que son orgueil ; ce n'est pas, dis-je, la parole de tous ces sectaires qui peut sanctifier les hommes ; il faut pour cela la parole de Jésus-Christ, dont l'Eglise est la dépositaire et la fidèle gardienne, et qu'elle continue de parler au monde par la bouche de ses légitimes ministres ; c'est elle seule qui, relevant l'homme de l'abjection du sensualisme et le dépouillant de la scorie de l'élément brutal de l'animalité, l'élève à la région pure des esprits et en fait un être non-seulement spirituel, mais encore divin : « Vous êtes purs en vertu de la parole que je vous ai fait entendre, *propter sermonem quem locutus sum vobis.* »

Dieu s'est réservé et s'est réservé à lui seul l'action sur le cœur de l'homme, pour l'incliner à faire le bien. La parole de l'homme ne peut rien sur l'homme dans l'ordre de la véritable vertu, dans l'ordre du salut éternel. Aussi les théories morales des philosophes, les prédications évangéliques des hérétiques sont-elles froides, stériles, infécondes ; elles laissent l'homme comme elles le trouvent. A l'école des philosophes et des hérétiques, chacun reste ce qu'il est. Quand donc l'hérésie, avec ses prédications, a-t-elle jamais fait d'un infidèle un vrai chrétien, d'un pécheur un saint ?

Je dirai plus : la parole de l'hérétique, vraiment hérétique, en tant qu'il parle comme ministre, et au nom de l'hérésie, n'est plus une parole humaine, mais une parole diabolique, puisque le démon est l'artisan, le fabricant de toutes les hérésies ; et ainsi le ministre de l'hérésie n'est, en réalité, que le ministre du démon ; il n'enseigne que sa doctrine, il ne se présente qu'en son nom, il n'exerce que son ministère ; il ne parle que sa parole, n'ayant reçu que de lui sa mission. Et en effet, en remontant dans le passé l'échelle de la succession des ministres de l'erreur qui l'ont précédé, pour



arriver jusqu'à l'auteur, jusqu'au premier inventeur de la doctrine qu'il prêche, il trouvera toujours un infâme hérésiarque plein d'orgueil et de vices, un monstre d'iniquité, l'homme de péché, c'est-à-dire l'homme qui est exclusivement dominé, animé, saturé de l'esprit du démon.

Or, la parole diabolique pervertit et ne saurait convertir; elle corrompt et ne saurait sanctifier; elle souille et ne saurait purifier l'homme; elle l'éloigne et ne saurait le rapprocher de Dieu; et de là ces effets tout contraires à leurs intentions les plus droites, qu'obtiennent avec leurs prédications les ministres de l'hérésie. Sous l'action de cette parole infernale, la foi en Jésus-Christ, au lieu de se ranimer, va toujours s'affaiblissant; l'esprit demeure toujours plus vide, le cœur toujours plus froid, parce qu'il sent le néant de cette parole, parole sans vie, parce qu'elle est sans autorité, parole dénuée de sentiment, parce qu'elle est dénuée de grâce.

C'est en vain qu'ils prêchent l'Évangile : ils reproduisent les textes de l'Évangile de la même manière que le démon dans le désert alléguait à Jésus-Christ les passages de l'Écriture; c'est-à-dire dans un sens tout contraire à celui selon lequel ils ont été inspirés par l'Esprit-Saint; c'est-à-dire pour inculquer le vice, pour fortifier l'erreur. Il y a, parmi les ministres de l'hérésie, des hommes probes, de bonne foi, plus malheureux que coupables : leurs intentions sont droites; leur zèle est pur; ils prêchent pour remplir un ministère, non pour faire un métier; ils ont le sincère désir de faire du bien; mais quel en est le résultat? L'hérésie est un insecte venimeux, qui empoisonne tout ce qu'il touche. La parole même de Dieu passant par la bouche de l'hérétique perd toute sa force, toute sa pureté; elle s'altère et se corrompt. Jésus-Christ, j'ose le redire, évangélisé par eux n'est pas cru, n'est pas aimé; ce n'est plus sa parole, ce n'est plus la parole de vie éternelle, mais

une parole de perdition, de mort et de ruine ; elle ne vivifie pas ; tout au contraire elle donne la mort. Ils ne réussissent pas à inspirer la charité, mais bien la haine contre l'Église. Ils ne sont puissants, ils ne réussissent qu'à éloigner les âmes du véritable bercail de Jésus-Christ. Le démon, par leur organe, parvient donc avec une excessive facilité à inculquer le mal aux personnes peu clairvoyantes et qui sont peu sur leurs gardes. Cette parole n'a donc qu'un effet purement négatif et contraire aux vues de Dieu.

A la seule parole de Dieu est attachée la force conservatrice, réformatrice des âmes, parce que seule elle est pure et immaculée : *Lex Domini immaculata convertens animas!* Si en ce moment, sous l'impression des paroles que je vous adresse, le pécheur a honte de son péché, l'hérétique de son erreur, le chrétien tiède et dissipé de sa tiédeur : si en ce moment vous vous sentez pénétrés, émus, contrits ; si, encore sur la terre, vous ne pensez qu'au ciel ; si, bien qu'appesantis par les sens, vous vous préoccupez des choses de l'esprit ; si en ce moment vous ne donnez accès qu'aux pensées saintes, aux pensées pures, vous êtes vous-mêmes purs et saints, vous êtes réellement chrétiens. Mais non, ne croyez pas que ce soit le fruit de ma parole, le succès de mon éloquence ; c'est parce que moi, indigne, mais légitime ministre de Jésus-Christ, je vous annonce sa doctrine, sa parole dans sa pureté, telle que je l'ai reçue de la véritable Église qui m'envoie ; c'est parce que la parole de Jésus-Christ est toujours accompagnée de sa grâce qui attire, qui réforme, qui améliore ; je n'y suis pour rien ; je n'entre pour rien dans les effets que produit en vous cette parole divine, ou bien ce n'est que pour en diminuer l'efficacité par mon impéritie et par mes péchés. Si, en l'écoutant, vous devenez plus spirituels, plus purs, c'est à Jésus-Christ qu'en revient tout le mérite, toute la gloire, parce que c'est lui qui vous parle par ma

bouche, en sorte qu'il peut encore aujourd'hui, comme autrefois, affirmer ce qu'il affirmait devant les Apôtres : « Si vous êtes purs, c'est parce que je vous ai fait entendre ma parole ; » *propter sermonem quem locutus sum vobis*.

En second lieu, le Seigneur a ajouté : De même que le sarment retranché de la vigne et abandonné sur le sol ne peut donner de fruit, vous non plus vous ne sauriez donner de fruit qu'autant que vous êtes en union avec moi ; parce que, sans moi, vous ne pouvez absolument rien faire de saint, de bon et de vertueux (1). Au contraire, celui qui demeure en moi porte des fruits abondants et exquis pour la vie éternelle (2). O grande et précieuse doctrine, s'écrie saint Augustin ! Comme elle exprime bien la nécessité, l'efficacité et la gloire de la grâce ! oh ! comme tandis qu'elle instruit les humbles, elle fait taire et confond les superbes (3) !

Apprenons de là que, comme ce ne sont pas les rejetons qui font vivre la vigne, mais la vigne qui transmet aux rejetons la vie et la fécondité ; ainsi, lorsque nous demeurons unis à Jésus-Christ, ce n'est pas lui qui reçoit de nous quelque chose, mais nous qui recevons tout de lui ; et puisque sans lui nous ne pouvons rien, donc toutes les saintes pensées qui se présentent à notre esprit, toutes les pures affections qui s'éveillent dans nos cœurs, toutes nos vertus, toutes nos bonnes œuvres sont l'effet de la sève vivifiante de sa grâce, qui descend de lui jusqu'à nous, et opère en nous, germe en nous, fructifie et vit en nous (4). Et s'il en est

(1) Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, si non manserit in vite ; sic nec vos nisi in me manseritis ; quia sine me nihil potestis facere (Jo. xv).

(2) Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum (Ib.).

(3) Magna gratiæ commendatio, quæ corda instruit humilium et obstruit ora superborum (S. August.).

(4) Ita vitis est in palmitibus ut eis vitale alimentum subministret, non sumat ab eis (Ib.).

ainsi, que peut donc, concluait saint Paul, que peut donc s'attribuer jamais à lui-même le chrétien ? De quoi peux-tu te glorifier ? En quoi peux-tu te complaire dans le peu de bien que tu fais, dans les grâces que tu conserves, dans les vertus que tu possèdes, si tu n'as rien en toi que tu n'aies reçu de Jésus-Christ, et qui ne soit l'effet de sa communion ineffable, du concours de sa grâce et de son tendre amour (1).

Mais cette même doctrine, qui est la base de l'humilité chrétienne, est le principe de la confiance chrétienne, du courage chrétien. De moi-même, je ne puis rien, je ne vaudrais rien, je ne sais rien sans Jésus-Christ. Mais uni à lui, comme la branche avec le cep, quand je suis en Jésus-Christ et Jésus-Christ en moi, alors je puis produire des fruits abondants : *Hic fert fructum multum*. Et tel est le second précieux effet que produit mon union avec Jésus-Christ. Dans cette sainte union la vue de mes péchés m'attriste, mais ne me désespère point ; la lourdeur de mes mauvaises habitudes contractées par la coutume invétérée du mal m'humilie sans me décourager ; le sentiment de ma misère, de ma corruption, de ma faiblesse, me fait trembler, mais ne saurait m'abattre. Je dois répéter, avec saint Paul, que, fortifié par le vin généreux de la céleste vigne, par le mérite du sang de Jésus-Christ, je puis tout ; je me sens capable de tout ; je suis à l'épreuve de tout ; je puis tout entreprendre et tout accomplir ; je puis tout oser et tout supporter ; je puis dompter toutes mes passions, détruire toutes mes mauvaises habitudes, triompher de tous mes vices, m'élever à la pratique de toutes les vertus (2) ; parce que dès lors je suis fort de sa force ; et le fruit que je ne puis produire de moi seul, je puis

---

(1) Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis (I Cor. iv)?

(2) Omnia possum in eo qui me confortat (Philipp. iv).

le rendre copieux et abondant en lui et par lui, puisque c'est lui qui vit et opère en moi, comme je vis et opère en lui et par lui : *Qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum.*

Enfin, le Seigneur conclut l'admirable allégorie de la vigne par ces paroles : « Si vous demeurez en moi et si je demeure en vous par mes paroles, par ma doctrine, par mes commandements, vous pourrez alors demander tout ce que vous voudrez, assurés que vous serez de tout obtenir (1). » Oh ! le magnifique et précieux effet de notre union avec Jésus-Christ ! Jésus-Christ ne refuse absolument rien à quiconque est en union avec lui. D'abord, dit saint Augustin, parce qu'il est impossible que l'âme unie par la foi et par la grâce à son Sauveur, demande rien qui puisse être étranger, rien au contraire qui ne soit utile, conforme et subordonné à son salut éternel ; et que toute prière faite dans ces dispositions doit toujours obtenir un favorable accueil (2). En second lieu, comme l'a dit saint Paul, quiconque s'unit à Dieu devient un même esprit avec Dieu (3). Si je demeure en Jésus-Christ et que Jésus-Christ demeure en moi, Jésus-Christ dès lors m'appartient tout entier et tout entier je lui appartiens. Je m'identifie, je me transforme en lui ; je deviens avec lui une seule et même chose. De même que je mets à sa disposition tout mon être, mon âme avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens ; ainsi il met lui-même à ma disposition tout son être, sa divinité avec tous ses attributs,

(1) Si in me manseritis et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis et fiet vobis (*Jo. xv*).

(2) Quid autem velle possunt manendo in salvatore nisi quod non est alienum a salute (*S. Aug.*).

(3) Qui adhæret Domino, unus spiritus est (*1 Cor. vi*).

son humanité avec tous ses mérites; et il m'encourage par ses exemples, et il me fortifie par ses sacrements; et il m'anime par ses espérances; et il me vient en aide avec ses grâces; et il m'enrichit de ses mérites; et il me purifie par son sang; et il me délivre de toutes mes souillures et il assure mon salut éternel. Or, comme je n'ai avec lui qu'une même vie, je n'ai aussi qu'une seule volonté. Comme je ne veux que ce qu'il veut, il ne voudra aussi que ce que je voudrai. Ainsi seront accomplis tous mes désirs, ainsi seront faites toutes mes volontés, ainsi seront exaucées toutes mes prières : *Omnia quæcumque volueritis petetis et fiet vobis !*

Heureux donc ces mystérieux animaux sur lesquels s'accomplira la prophétie de Jacob, et que le désiré des nations introduira dans sa vigne mystique, l'Église; et qu'il attachera au véritable cep de vigne, à sa divine personne; et qui pourront couvrir leur nudité de ses vêtements précieux, de son royal manteau trempé dans son propre sang : *Ligans ad vineam asinam suam et ad vitem pullum suum !* Oui, dans ce sang du divin Agneau, ils laveront leurs vêtements et par ce sang ils seront sauvés : Heureux, heureux ceux qui purifient leurs vêtements dans le sang de l'Agneau (1) !

DEUXIÈME POINT. A côté des plus douces espérances qui consolent, nous trouvons toujours dans l'Évangile les menaces les plus terribles qui nous remplissent d'une salutaire crainte; afin, dit saint Jérôme, que par la crainte, mais sans abattement, par l'espérance, mais sans présomption, par le moyen d'une crainte confiante, et d'une craintive espérance, nous puissions, comme l'ange avec ses ailes, nous élever jusques à Dieu.

C'est pour cela que dans la belle parabole de la vigne,

(1) *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni (Apoc. xxii).*

pendant que d'une main le Seigneur nous a peints les avantages et tout le bonheur de lui être unis par les sacrements, il a dessiné de l'autre main la profonde misère, le malheur sans bornes de ceux qui sont séparés de lui; car il a dit encore : Tout rejeton qui ne lui est pas uni, et qui demeure tout à fait stérile, mon divin Père le coupera, le retranchera et l'éloignera de lui, et il sera perdu à jamais (1). Celui donc qui ne demeure pas en moi, sera jeté dehors et loin de moi; et, comme le sarment, une fois coupé, il deviendra sec et aride, jusqu'au moment où, ramassé et jeté au feu, il s'y embrasera sans se consumer, et brûlera sans jamais être anéanti (2).

O parole! ô sentence! Nous y trouvons brièvement retracée la lamentable histoire non-seulement de beaucoup d'individus, mais aussi de beaucoup de nations! Voyez la nation juive, les peuples de l'Orient, les chrétientés de l'Occident : parce que dans le cours des siècles elles n'ont pas donné en Jésus-Christ qui se les était attachées, le fruit qu'il avait droit d'en attendre pour la vie éternelle; parce qu'elles ne se sont pas souciées de demeurer en Jésus-Christ par le moyen de l'humble foi et de la sainte charité, le divin Père les a retranchées de la vigne divine, c'est-à-dire de Jésus-Christ, comme des sarments inutiles, et il les a rejetées hors de la vigne, hors de l'Église. Et que sont devenues toutes ces nationalités? Les Juifs n'ont conservé de l'antique religion que l'idée grossière de Dieu déshonorée par de ridicules superstitions, par des fables absurdes et sous le voile de vaines observances extérieures, le culte de l'or et la morale de l'in-

(1) *Pater meus omnem palmitem in me non ferentem fructum tollit eum (Jo. xv).*

(2) *Si quis in me non manserit, mittetur foras, sicut palme, et arescet et colligent eum et in ignem mittent et ardet (Ib.).*

térêt terrestre. Comme le sarment retranché de la vigne demeure encore vert pendant quelques jours, mais finit par se dessécher complètement, ainsi les peuples protestants en particulier, ainsi que nous le voyons de nos jours et sous nos yeux, après avoir pendant quelque temps conservé un reste de foi et de moralité qu'ils avaient reçue de la véritable Église, de la véritable vigne, à laquelle ils furent attachés pendant tant de siècles, se sont à présent complètement desséchés. Plus de foi en Jésus-Christ : Le rationalisme et le socinisme qui ont envahi toutes les classes nient ouvertement sa divinité. Plus de pratique des vertus héroïques : elles ont été complètement absorbées, abolies par le plus honteux matérialisme, par l'idolâtrie de l'or et du plaisir. Plus de religion : il n'y a plus au sein de ces malheureux peuples, considérés en masse, une seule goutte de sève de l'antique grâce, de l'antique foi; tout principe vivifiant s'est desséché et a péri en eux. Divisés entre eux par une profonde et interminable discorde d'opinions sottes, ridicules, impies, ils gisent en dehors de la véritable vigne, de l'Église, épars çà et là sur le sol, branches stériles qui n'attendent plus que le feu dont elles doivent être dévorées ! O déplorable catastrophe ! ô lamentable vicissitude ! ô terrible châtiment des nations qui cessent d'être par l'Église et en l'Église unies à Jésus-Christ !

Mais le même désastre, la même décadence, le même châtiment sont aussi réservés à tout mauvais catholique qui, uni au véritable cep de vigne par la profession de la véritable foi, ne porte jamais de fruits par l'exercice des vertus chrétiennes. Le Père céleste le retranche de la vigne divine, le chasse de l'Église, parce que le pécheur ne demeurant uni au corps de l'Église qu'à l'extérieur, devient étranger à son esprit; et en effet, celui-là n'appartient plus à l'esprit de l'Église, qui n'est pas uni à Jésus-Christ par le moyen de la



grâce sanctifiante et de la divine charité (1). Hélas ! ô misère ! ô infortune de l'âme chrétienne que le péché constitue en cet état de schisme invisible par rapport à Jésus-Christ ! Elle se dessèche (2) ; elle s'en va peu à peu perdant les habitudes de vertu ; elle devient peu à peu insensible aux beautés de la foi, aux consolations de l'espérance, aux attrails de l'œuvre divine ; peu à peu elle perd l'esprit de prière, l'amour de la vertu, le goût de la dévotion, les idées d'une vie meilleure, l'intérêt de l'âme, les saintes pensées, les pieuses affections, le désir du paradis, le zèle pour son salut. Branche aride, privée de tout secours, sans jamais une pensée sainte dans l'esprit, sans jamais une affection religieuse dans le cœur, sans jamais une prière sur les lèvres, sans jamais une bonne action dans la conduite, sans mouvement, sans vie, incapable non-seulement de porter les fruits des bonnes œuvres, mais même de se revêtir de feuilles par une conduite au moins extérieurement régulière et chrétienne, dépouillée de tout, sans feuillage, n'offrant aux regards que la nudité de ses vices, de ses mauvaises habitudes, de ses scandales, elle demeure couchée à terre comme un sarment aride, méprisée de Dieu, odieuse aux hommes : *Arescet ! arescet !*

Or, si en cet état la mort vient surprendre ces chrétiens, quel sera leur sort ? Ils demeurent, dit saint Irénée, là où ils se trouvent ; ils demeurent séparés pour une éternité d'avec ce même Jésus-Christ dont ils voulurent demeurer séparés dans le temps ; ils demeurent dans cet état de schisme et de division d'avec Jésus-Christ qu'ils ont choisi durant la vie et qu'ils se sont préparé eux-mêmes (3).

(1) *Omnem palmitem non ferentem fructum, tollet eum (Jo. xv).*

(2) *Si quis in me non manserit, mittetur foras, sicut palmes, et arescet (Ib.).*

(3) *Separationem inducit quæ electa est ab eis (S. Iren.).*

Et observez à ce propos, dit saint Augustin, que le sarment est le bois le plus précieux, le plus utile quand il est uni à la vigne; et une fois qu'il en est séparé, il devient le bois le plus vil, le plus inutile, le plus impropre à tout usage, sauf à être brûlé (1). Il n'y a pas pour le sarment d'état mitoyen, entre demeurer uni à la vigne, ou être destiné à brûler; s'il ne demeure pas uni au cep, il sera jeté au feu (2). Également, point d'état mitoyen pour l'âme humaine: ou elle demeure unie à Jésus-Christ par la foi et par la grâce, et alors elle lui demeurera pour toujours unie dans la gloire, ou bien elle se sépare de lui par le péché, et elle en sera pour toujours séparée par la damnation. Les ministres de la divine justice n'ont autre chose à faire qu'à recueillir cette masse de bois sec, de sarments desséchés par les ardeurs de la concupiscence et des passions, et à les jeter dans le feu où éternellement ils brûlent (3).

Remarquez bien cette dernière expression: qu'elle est profonde! qu'elle est terrible! Il ne dit pas: il brûlera, *ardabit*; mais il brûle, parce que le présent et le futur, le passé et l'avenir sont à jamais abolis dans l'enfer, et que là tout se réduit et se concentre en un perpétuel, immobile présent: *Ardet! ardet!* Il brûle! il brûle! La mort qui altère et change, qui décompose et détruit toutes choses dans le monde visible, ne fait plus par rapport à l'âme réprouvée, dans le monde invisible, que rendre fixes, inaltérables, indestructibles toutes les choses périssables; elle met sans retour un point d'arrêt à tous les changements de la nature,

(1) *Ligna vitis tanto sunt contemptibilia, si in vite non manserint, quanto gloriosiora si manserint (S. Aug.).*

(2) *Unum e duobus palmiti congruit, aut vitis, aut ignis: si in vite non erit, in igne erit (Ib.).*

(3) *Et colligent eum, et in ignem mittent et ardet (Jo. xv.).*

à toutes les conversions de la grâce, à toutes les vicissitudes du temps. Plus d'espoir de grâce, plus de temps pour la pénitence, plus de recours au pardon. Le dernier jugement sera sans révision, la dernière sentence sans appel : *Ardet ! ardet !* Là le sarment qui brûle ne croît ni ne diminue en dimensions, et la flamme qui le dévore ne diminue ni ne croît en intensité. Le sarment réprouvé est toujours dans le même état, et il brûle toujours de la même manière, et il est soumis à une ardeur toujours uniforme, toujours constante, toujours présente : *Ardet ! ardet !*.

Quel désastre ! quelle infortune ! Et il serait vrai que quelques-uns des chrétiens qui m'entendent devront aboutir à une si cruelle destinée ? Et il serait vrai de dire que c'en est fait, que tout espoir est perdu pour eux ?

Non, non, reprenez courage, âmes que l'hérésie ou le péché tient séparées de Jésus-Christ. Le sarment, une fois retranché de la vigne, ne peut plus y être rattaché ni reprendre sa première place, ni recevoir comme autrefois la sève et la fécondité. Mais pour vous, il n'en est pas ainsi. Vous êtes encore dans le domaine du temps. Il y a pour vous encore le ministère de la réconciliation et du pardon, le ministère en vertu duquel tout ce qui se délie ou se lie sur la terre est aussi lié ou délié dans le ciel. En vertu de ce ministère vraiment sublime et divin, les successeurs des apôtres peuvent encore aller prendre les malheureux âmes liés à la porte de l'enfer par les chaînes du péché et de l'erreur, et les conduire à Jésus-Christ, et le faire asseoir dessus. En vertu de ce ministère, vous, rejets inutiles et desséchés, vous pouvez être miraculeusement greffés à la vigne sainte et divine, à Jésus-Christ, et participer à toutes ses grâces, à tout son amour.

Courage donc, tandis que votre volonté n'est pas encore irrévocablement clouée au mal, tandis que la divine miséri-

corde n'est pas épuisée, tandis que le jour de salut, le temps de propitiation n'est pas entièrement écoulé, tandis que les forces ne manquent pas, que la santé vous seconde, que la grâce est toute prête, que la voix de Dieu vous appelle, que les exemples de tant de vos frères vous soutiennent ; prenez résolument le parti de retourner à la vérité par la profession de la foi catholique, à la grâce par un repentir sincère ; faites que Jésus-Christ nous réunisse et vous et nous tous ensemble dans la véritable vigne, dans le sein de l'Église ; qu'il puisse nous attacher au véritable cep de vigne, à sa divine personne ; qu'il puisse nous revêtir du vêtement de sa grâce, des mérites de son sang ; qu'il puisse reposer sur nous, nous guider et nous conduire ; et que parmi les acclamations du peuple des justes, parmi l'*Hosanna* des anges, en compagnie des apôtres, il puisse nous introduire tous ensemble triomphants dans la Jérusalem céleste, et qu'ainsi s'accomplisse en nous tous la grande prophétie : « Il attachera à sa vigne l'ânon et l'ânesse ; il lavera dans le vin sa robe, et dans le sang du fruit de la vigne son manteau. »  
*Ligans ad vineam pullum suum et ad vitem asinam suam, lavabit in vino stalam suam et in sanguine uvæ pallium suum.*

---

---

## TRENTE-UNIÈME HOMÉLIE

---

### LE SERPENT D'AIRAIN

#### OU LE MINISTÈRE DE JÉSUS-CHRIST

*Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, sic exaltari oportet Filium Hominis; ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam (Jo. III).*

De même que Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut aussi que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais obtienne la vie éternelle.

NUL doute que le serpent d'airain, jadis élevé dans le désert sur un poteau, ne fut, dans sa vérité historique, une parabole, une figure, une prophétie de Jésus-Christ élevé sur le bois de la croix au Calvaire; et que comme la vue du serpent cloué à un arbre guérissait les corps des morsures venimeuses et rendait la vie temporelle, ainsi la foi sincère et efficace, la foi vivifiante en Jésus crucifié guérit les plaies de l'âme et assure la vie éternelle : *Exaltari oportet Filium Hominis, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

Par ces paroles Jésus-Christ nous indique lui-même quel est le véritable point de vue sous lequel nous devons toujours envisager le grand, l'incompréhensible mystère de la croix, à savoir, comme le drapeau, le moyen, le remède, le prix du salut éternel.

Et c'est là précisément le point de vue sous lequel je veux aujourd'hui proposer à votre foi, à votre piété, à votre amour le mystère de Jésus-Christ crucifié, en vous expli-

quant la parabole historique du serpent d'airain, emblème sous lequel Jésus-Christ lui-même a voulu figurer ce mystère. C'est-à-dire que je veux faire ressortir les richesses, les avantages, les secours, les consolations, les encouragements que la divine bonté nous a préparés dans le mystère de Jésus crucifié.

O croix de mon maître, en laquelle Dieu a voulu opérer le grand mystère du salut des hommes ; ô croix, qui avez partagé avec Marie l'honneur d'être dépositaire de la précieuse vie de l'Homme-Dieu, puisque, commencée dans le sein de Marie, cette vie ineffable s'est éteinte dans vos bras, recevez les humbles hommages que nous vous rendons dans cette première Église du monde, en compagnie et au nom de tout le peuple chrétien. Que le juif blasphème contre vous, que l'incrédule vous tourne en dérision, que l'hérétique vous méprise, nous, vrais enfants de l'Église, nous n'avons pas honte de nous prosterner à vos pieds pour vous adorer ; nous vous saluons avec une pieuse affection, comme notre unique espérance : *O crux ave, spes unica!* Ennoblie par le corps sacré du Fils de Dieu, vous êtes devenue le délice du ciel, la terreur de l'enfer, la consolation de la terre, le plus précieux héritage, le drapeau glorieux des vrais disciples de Jésus-Christ ! Faites-nous donc éprouver la vertu toute-puissante du sang divin, dont vous fûtes trempée en ce jour ; faites que ce sang versé par l'amour engendre l'amour ; qu'il augmente la grâce dans le cœur du juste ; qu'il efface les fautes du pécheur en les lui faisant détester : *Hoc passionis tempore, piis adauge gratiam, reisque dele crimina.* Afin que tous, oui nous tous, passant sous votre protection la vie présente, et expirant avec une foi sincère entre vos bras, nous ne périssions point, mais que nous obtenions la vie qui n'a pas de terme : *Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

PREMIER POINT. Il est raconté dans le vingt et unième chapitre du *Livre des Nombres* que le peuple d'Israël, en punition de son ingratitude et de sa révolte contre Dieu et contre Moïse dans le désert, fut livré par le Dieu de justice en proie à la fureur d'horribles serpents, qui par leurs cruelles morsures et leur brûlant venin, pour peu qu'ils vinssent à les blesser, portaient de toute part la désolation et la mort (1). Mais à peine les Israélites, épouvantés de ce fléau, et devenus sages par le châtiment, se sont-ils repentis de leur péché et ont-ils commencé à pleurer, à prier et à implorer miséricorde, pardon, et remède contre les serpents qui les blessent, contre la mort qui les dévore, que le Dieu de bonté eut compassion d'eux (2) : « Tu façonneras, dit-il à Moïse, un serpent d'airain ; tu le placeras sur un poteau élevé, comme une enseigne, en sorte qu'il puisse être vu de tous ; et quiconque fixera le regard sur ce mystérieux serpent, je lui promets qu'il se trouvera à l'instant guéri des mortelles morsures (3). » C'est ce qui arriva : quiconque, en effet, après avoir été mordu par les serpents du désert, avait soin de fixer son regard vers la représentation du serpent dressé par Moïse en face de tous, se trouvait à l'instant rendu à la santé et à la vie (4).

Or puisque Jésus-Christ a dit lui-même dans l'Évangile : « De même que Moïse éleva dans le désert la représentation du serpent, de même il est nécessaire que le Fils de l'Homme soit élevé au-dessus de terre (5) ; » et puisque saint Jean

---

(1) Quamobrem misit Dominus in populum ignitos serpentes (*Numer. xxi*).

(2) Ad quorum plagas et mortem plurimorum dixerunt : peccavimus, quia locuti sumus contra Deum (*Ib.*).

(3) Locutus est Deus ad Moysen : Fac serpentem æneum et pone illum pro signo ; et qui percussus aspexerit vivet (*Ibid.*).

(4) Quem cum percussi aspicerent sanabantur (*Ib.*).

(5) Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, sic exaltari oportet filium nominis (*Jo. III*).

l'Évangéliste, en rapportant ces mystérieuses paroles du Seigneur, ajoute que Jésus-Christ, en parlant ainsi, avait entendu faire allusion à la manière dont il serait élevé au-dessus de terre par son crucifiement (1), il est bien évident, dit saint Augustin, que la parabole historique du serpent d'airain avait été la figure, la prophétie du grand mystère qui devait s'accomplir quinze siècles plus tard, du mystère de Jésus crucifié, et qu'il n'est plus loisible à qui que ce soit d'interpréter autrement ce fait historique, après que Jésus-Christ en a donné cette interprétation (2). Saint Cyrille ajoute que, dans la parabole historique du serpent d'airain, Dieu a voulu nous représenter une vive image, un fidèle tableau de toute l'admirable économie de la rédemption et du salut éternel (3).

Et d'abord cette grande figure exprima, de la manière la plus vive et la plus sensible, que Jésus-Christ nous a été donné de Dieu comme notre justice, notre sainteté et notre rédemption (4). Et, en effet, cherchez la raison pourquoi le Seigneur a bien voulu figurer sous le serpent d'airain le mystère de Jésus crucifié : la raison nous en est clairement indiquée dans les saintes Écritures, dont nous ne pouvons en cela trop admirer le consentement, l'harmonie, le système divin, selon lequel un fait reçoit d'un autre son éclaircissement et son intelligence.

Nous trouvons dans la Genèse que ce fut un serpent qui séduisit la première femme en l'entraînant à la révolte et au

(1) Hoc autem dixit significans qua morte esset moriturus (Jo. III).

(2) Demonstratum esse ibi magnum rei futuræ sacramentum ipse Dominus testatur ut nemo possit aliud interpretari (S. Aug.).

(3) Hæc historia est in qua, velut in tabula, totius figuratæ incarnationis mysterium adumbratur (Ib.).

(4) Qui factus est nobis a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio (I Cor. I).



péché (1). Nous trouvons que c'est ce serpent infernal qui, par sa première morsure faite sur le premier homme, instilla son venin, fit passer par transfusion son esprit non-seulement dans son âme, mais encore dans celle de tous ses enfants qui, conçus dans le péché, souillés de la concupiscence du péché, durent former, comme l'a déclaré Dieu lui-même, la descendance, la famille de l'antique serpent, ennemie, rivale irréconciliable de la descendance de cette grande femme de laquelle devait naître le Messie. Dieu dit au serpent : « Je placerai une inimitié éternelle entre toi et la femme, entre ta race et sa race (2). » Que signifie cela ? C'est que tous les hommes, avant d'être incorporés et d'appartenir à la famille de Jésus-Christ par une naissance nouvelle, appartiennent à la famille du démon et la constituent, parce qu'ils sont devenus semblables par l'esprit et par le péché au même serpent qui, dans leur père, les a tous blessés, et les a fait tous devenir, eux aussi, de vrais serpents, ou, selon le langage même de l'Évangile, la race de la vipère, les fils du démon (3).

Ensuite il y a un rapport manifeste entre la figure et l'objet figuré : l'airain est un métal très-dur et incorruptible ; par conséquent, dit saint Augustin, la matière dont fut formé le serpent de Moïse, exprimait assez bien la divinité et l'éternité de Jésus-Christ en tant que Fils de Dieu (4). La forme de serpent donnée à ce métal exprimait aussi l'humanité de Jésus-Christ, en laquelle celui qui était possesseur de la nature divine s'anéantit jusqu'à prendre la nature de

(1) *Serpens decept me (Gen. III).*

(2) *Dixit serpenti : inimicitias ponam inter te et mulierem et inter semen tuum et semen illius (Ib.).*

(3) *Progenies viperarum (Matth. III). Vos ex patre diabolo estis (Jo. VIII).*

(4) *Serpens æneus significavit divinitatem Christi ; æs enim durissimum est et incorruptibile (S. Aug.).*

l'esclave, comme parle saint Paul (1). Et, en effet, Jésus-Christ n'a pas pris l'humanité telle qu'elle fut à l'origine, mais telle qu'elle était devenue par le péché; il n'a pas pris l'humanité intégrale, saine, immortelle, mais faible, infirme, mortelle, passible; il n'a pas pris la nature humaine paraissant par l'effet de la grâce sanctifiante se confondre presque avec la nature de l'ange; mais la nature humaine paraissant par l'effet du péché se confondre dans sa forme extérieure avec la nature du serpent infernal; non pas l'humanité telle qu'elle était au sortir des mains créatrices de Dieu et de son Fils; mais l'humanité telle qu'elle devint après avoir été blessée par le serpent infernal, l'humanité devenue par le péché la race du serpent (2).

Oh! comme le métal, façonné en forme de serpent, figurait donc bien le Fils de Dieu éternel, impassible, qui a pris notre nature pour représenter extérieurement, par son humanité, l'homme pécheur!

Le serpent d'airain, ainsi que l'affirme, s'appuyant sur la tradition, saint Justin, martyr, Père de l'Église de la plus haute antiquité, ne fut point placé par Moïse sur une longue perche, mais sur un pied d'arbre façonné en forme de croix (3). Et par là il voulut nous faire comprendre que, puisque l'homme séduit par le serpent infernal qui lui était apparu enlacé autour de l'arbre défendu, avait été par sa concupiscence comme crucifié à ce même arbre, il était naturel que la croix devint le supplice le plus équitable et le mieux approprié à la condition de l'homme pécheur. Le serpent d'airain, placé par Moïse sur la croix,

(1) Qui cum in forma Dei esset, semetipsum exinaniuit formam servi accipiens (*Philipp. II*).

(2) Serpentinam in similitudinem carnis peccati (*S. Aug.*).

(3) Fecit Moyses figuram crucis (*S. Justin.*).

nous prophétisait donc Jésus-Christ, qui, à chaque page de l'Évangile, se désigne lui-même par le nom de fils de l'homme, ou fils d'Adam; et qui a pris, non-seulement le nom et la nature faible, infirme et dégradée de l'homme pécheur; mais encore, selon Tertullien, l'état, la condition et le châtiment de l'homme pécheur, qui est d'être pendu à la croix et de mourir en croix (1).

Nous aussi, dit saint Paul, à la vue de Jésus-Christ crucifié, à la vue de ce corps sacré étendu violemment sur deux pièces de bois, et suspendu sur des plaies, avec tous ses membres en proie à d'horribles tortures, aux plus cruels tourments; avec tous ses muscles déchirés par le poids de son corps, avec tous ses os disloqués par l'excessive tension des membres; avec ses chairs si délicates, déchirées par la flagellation; avec ses lèvres imprégnées de l'amertume du fiel; avec sa tête sacrée, percée de cruelles épines; avec sa sainte humanité entièrement nue et exposée aux moqueries et aux insultes d'un peuple en furie; à la vue de ce Dieu couvert d'opprobres, accablé d'avanies, entendant blasphémer son nom divin, tourner en dérision ses titres et sa qualité même de Fils de Dieu; à la vue de ce condamné en butte à tant de moqueries, d'insultes et d'outrages, comme frappé de malédiction, abandonné de son Père, méprisé des hommes, portant la haine du ciel et l'exécration de la terre (2), comment ne nous reconnaitrions-nous pas tout d'abord nous-mêmes? Comment ne reconnaitrions-nous pas le vieil homme, l'homme pécheur, et partant maudit de Dieu? Comment ne nous écrierions-nous pas : « Voilà ce que nous sommes; voilà ce que nous avons mérité; voilà la peine que nous avons

---

(1) Effigies ænei serpentis suspensi Dominicæ crucis imaginem designavit (Tertull.).

(2) Factus pro nobis maledictum (Gen. III.).

encourue, le traitement qui nous était réservé ; car, si Jésus-Christ est ainsi traité, s'il est réduit à un tel état d'humiliation, s'il est en proie à de si grandes douleurs, c'est uniquement parce qu'il représente et personnifie en lui-même le vieil homme ; c'est qu'il s'est substitué en notre place en prenant sur lui pour l'anéantir, le poids excessif de nos prévarications, qui forment comme un corps horrible et monstrueux de péché (1). »

Dieu, en ordonnant à Moïse de façonner et d'élever au milieu du désert le serpent d'airain, à la vue de tout le peuple, employa une expression singulière et lui dit : « Placez ce serpent comme un signe (2). » C'est-à-dire, ainsi que l'expliquent les interprètes, comme une espèce de sacrifice permanent de réconciliation et de paix, et comme un signe de la réconciliation et de la paix qui est déjà conclue entre moi et mon peuple ; enfin, comme un signe du pardon et de la remise de la peine. Le serpent fut encore, selon saint Léon, la vraie figure de Jésus-Christ crucifié, parce qu'élevé de terre sur la croix comme sur une haute éminence, placé entre le ciel et la terre, comme sur un terrain neutre, Jésus-Christ est moins un criminel qui subit son supplice, qu'un ambassadeur qui traite, qui accomplit le grand mystère de la réconciliation du monde (3).

C'est à saint Paul que nous devons d'avoir levé le voile qui cachait aux regards des hommes ce grand mystère ; c'est lui qui en nous introduisant dans le sanctuaire de l'amour céleste nous a découvert en Jésus-Christ crucifié, pleurant et priant

---

(1) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruat corpus peccati (*Rom. vi*).

(2) Pones eum pro signo (*Numer. xxi*).

(3) Dominus crucifixi corporis elevatione sublimis reconciliationem mundi exequitur in quadam arce supplicii (*S. Leo*).

pour tous ceux qui ont coopéré à sa mort, le grand Pontife des biens futurs, plein de compassion pour nous, le Pontife saint, immaculé, séparé des pécheurs, et jusque dans cette abjection terrestre, plus noble et plus élevé que les cieux eux-mêmes; le Pontife qui, les mains élevées en haut, le visage tourné vers le ciel, prie pour la paix, pour le pardon, pour la réconciliation du monde, joignant à ses prières et à ses supplications son cri puissant et ses larmes (1); le Pontife qui fait monter jusqu'au trône de Dieu sa prière unie aux sentiments les plus humbles et les plus respectueux, comme un encens d'agréable odeur (2); qui plaide notre cause en joignant à son plaidoyer une rançon d'un prix infini, le sang dont il baigne la croix; qui négocie la paix, le pardon, la réconciliation du ciel et de la terre (3). D'autre part, l'apôtre nous montre le ciel ouvert, Dieu le Père fixant avec complaisance son regard sur cette médiation sublime d'un ambassadeur qui n'est autre que son Fils consubstantiel; Dieu le Père, qui prête l'oreille à ses puissantes prières, qui accepte le sang divin comme une satisfaction pleine et entière de toutes les offenses, de tous les péchés du monde, et qui commence à regarder d'un œil de commisération ce monde autrefois si odieux et maintenant réconcilié avec lui (4). C'est alors qu'avec une plume trempée dans le sang divin de son Fils, le Père efface le décret fatal dans lequel était écrite la condamnation de tous les hommes, tous pécheurs sans exception (5); et ce décret ainsi déchiré, il le

(1) *Preces supplicationesque... cum clamore valido et lacrymis offerens* (Hebr. v).

(2) *Elevatio manuum mearum* (Ps. cxi). *Holocaustum Domino in odorem suavissimum* (Numer. xxix).

(3) *Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt* (Col. i).

(4) *Deus erat in Christo mundam reconcilians sibi* (II Cor. v).

(5) *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis* (Col. ii).

remet à Jésus-Christ, comme au représentant de l'humanité, laquelle l'avait souscrit par le péché, et il le suspend à la croix, de la même manière que l'on rend à un débiteur le titre de l'obligation contractée, dès qu'il a acquitté sa dette (1). Voilà pourquoi le courroux divin que nous avons provoqué par nos péchés peut désormais être apaisé, après cette satisfaction d'un prix infini; et il est constaté que nos péchés nous seront sûrement remis, que le pardon ne nous en sera pas refusé, pourvu que nos larmes coulent avec celles de Jésus-Christ, et que nos prières soient unies à sa prière (2).

Ce pardon est sollicité non-seulement pour le péché d'Adam, mais encore pour les fautes actuelles de tous ses enfants, pour les fautes graves ou légères dont tous les hommes auront pu se rendre personnellement coupables jusqu'à la fin du monde. Jésus-Christ a compris dans ce pardon tous les pécheurs passés, présents et à venir; ayant prié pour tous, et par anticipation offert à Dieu pour tous une satisfaction infinie. Par cette unique oblation, dit saint Paul, Jésus-Christ a consommé, en un seul instant, en un seul acte, la réconciliation, la sanctification de tous (3). Toutes nos dettes ont été par anticipation acquittées avec un prix soldé pour nous tous sur la croix. Ce maître, plein d'amour, en présence du juge irrité, prit la défense de tous, présenta les excuses, plaida la cause, paya la dette, obtint le pardon de tous. Ainsi, lorsque le Seigneur, avant d'expirer, prononça cette grande parole : « Tout est consommé (4)! » ce fut comme s'il eût dit : Il est enfin conclu le traité de paix entre

---

(1) Affligens illud cruci (*Col. II*).

(2) Non reputans illis delicta ipsorum (*II Cor. V*).

(3) Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos (*Hebr. X*).

(4) Consummatum est (*Jo. XIX*).

l'homme et Dieu, et voici que je le souscris. Homme et Dieu tout ensemble, je le souscris; je le ratifie au nom de Dieu et de l'homme; au nom de la justice et de la miséricorde, qui sont réunies en ma personne; et par ma mort j'y mets ma sanction, j'y appose mon sceau royal (1). Or, comme en mourant il demeura toujours suspendu à la croix; comme dans le sacrifice de la messe, répétition mystique du sacrifice du Calvaire, il demeure toujours crucifié sur la terre; comme dans son corps lui-même, dans lequel il conserve toutes les cicatrices de son crucifiement, il est jusque dans le ciel en quelque sorte toujours crucifié, il reste donc avéré pour nous que le crucifiement fut la réalisation de la prophétie qui, dans le serpent élevé comme signe, montrait Jésus-Christ. Oui, il reste avéré que Jésus-Christ crucifié, soit voilé dans le sacrement, soit glorifié dans le ciel, est le signe perpétuel, impérissable, éternel, de la réconciliation de l'homme avec Dieu; qu'il est comme le drapeau blanc arboré par une armée ennemie dès que la paix est conclue. Jésus-Christ, en effet, comme le dit saint Paul, est le signe qui annonce que la condition désespérée de l'homme a pris fin; qu'il n'est plus cet être réprouvé et haï de Dieu, incapable de faire retour vers lui; qu'enfin est abrégé le chemin et comblé l'abîme qui mettait entre Dieu et le pécheur une distance infinie; que, par l'effusion de son sang divin, Dieu se trouve rapproché de l'homme, et l'homme de Dieu, en sorte que pour retrouver Dieu, l'homme même n'a pas besoin de revenir sur ses pas et de franchir une distance, il n'a, pour ainsi dire, qu'à se retourner (2). En effet, Jésus-Christ crucifié n'est pas seulement le médiateur de notre paix, mais la condition même de

---

(1) Et inclinato capite tradidit spiritum (*Ibid.*).

(2) Et vos qui eratis longe facti estis prope in sanguine ipsius (*Eph. II*).

notre paix avec Dieu (1). Il nous transforme d'êtres odieux en êtres bien-aimés, d'étrangers en héritiers, d'ennemis en amis, d'esclaves en fils, de vases de colère prédestinés au feu en vases de miséricorde, créés pour le ciel; et cela, en renversant le mur de division que le péché avait élevé entre Dieu et l'homme, et en crucifiant et faisant mourir toute inimitié entre eux par le crucifiement et la mort de sa chair adorable (2).

En sorte que toutes les voies étant aplanies, tous les obstacles étant levés, toutes les dettes acquittées, tous les droits rendus, l'homme jadis coupable peut pénétrer jusqu'au trône de Dieu (3), se présenter à lui avec confiance, se jeter de nouveau entre ses bras, l'aimer de nouveau comme un Père, en être aimé en retour comme un Fils.

Dans la guérison miraculeuse des Hébreux, opérée par un seul regard tourné vers le serpent, la nature ni la médecine n'avaient aucune part. Il est dit clairement dans le livre sacré de la Sagesse, que cette guérison n'était pas opérée par la vue du serpent matériel, qu'elle n'était pas l'effet magnétique de l'airain façonné en forme de serpent, mais que les Israélites qui fixaient sur lui leur regard étaient guéris par la vertu anticipée, par les mérites de Jésus-Christ, véritable médecin et Sauveur du monde, dont le serpent mosaïque était la figure (4); c'est-à-dire que Jésus-Christ voulut par ce grand miracle, d'après saint Augustin, prophétiser un miracle plus grand encore, celui qu'il devait opérer sur la croix, lorsque, par la vertu de son sang et de sa mort, il guérirait

---

(1) Ipse enim est pax nostra (*Ib.*).

(2) Medium parietem solvens, inimicitias in carne sua (*Ib.*).

(3) Per quem habemus accessum ad Patrem (*Ib.*).

(4) Non per hoc quod videbat sanabatur; sed per te omnium salvatorem (*Sap. xvi*).



des morsures du serpent infernal ceux qui, dans un sentiment d'humble foi et de sincère piété, le contempleraient mourant sur la croix (1); mais, combien ce miracle, ajoute saint Maxime, est propre à relever notre espérance! Car si le serpent fixé au bois fut le salut du peuple d'Israël, comment douter que Jésus-Christ crucifié ne soit le salut et la vie spirituelle des peuples chrétiens (2)? Si la seule figure d'un si grand mystère opéra un si grand prodige, que ne pourra pas opérer le type divin qui était ainsi figuré? Si le symbole fut si splendide et si efficace, que ne pourra pas la réalité (3)? Ah! dit saint Jean Chrysostome, combien est admirable la correspondance entre la prophétie et son accomplissement, entre la figure et le type! Qu'elle est sublime, délicieuse, divine! A la vue du serpent, les Hébreux échappaient à la mort temporelle; et à la vue de Jésus-Christ crucifié, l'âme qui lui est fidèle, l'âme qui l'aime, échappe à la mort éternelle (4)!

Contemplez cette grande figure : combien elle est majestueuse! Le miracle de la guérison, à la vue du serpent de bronze, était public, solennel, égal pour tous. Le pauvre et le riche, l'esclave et le maître, l'Israélite et l'étranger, y participaient également. Il n'y avait ni exclusion, ni privilège d'âge, de condition, de sexe, de naissance, de fortune. Le bienfait était offert à tous; nul n'était exclu; tous pouvaient y participer. Il suffisait, en le fixant du

(1) *Quomodo qui intuebantur serpentem æneum non peribant morsibus serpentum; sic qui fide intuentur mortem Christi sanantur morsibus peccatorum (S. Aug.).*

(2) *Si affixas serpens ligno filiis Israël contulit sanitatem, quanto magis salutem præstat populis Dominus affixus in patibulo crucis (S. Maxim.)?*

(3) *Si figura tantum profuit, quantum prodesse credimus veritatem (Ib.)?*

(4) *Vide ut figura veritati consentiat : illic mortem fugerunt, sed temporalem; hic fideles mortem fugiunt sed æternam (S. Jo. Chrys.).*

regard, d'avoir foi en Dieu, qui l'avait fait élever au milieu du désert et au Messie futur, Sauveur de tous, qui était figuré dans ce signe. Cette foi était la seule condition pour obtenir la guérison promise contre les morsures venimeuses et contre la mort qui en était la suite. N'importe que tel malheureux eût été blessé en plusieurs endroits, qu'il fût déjà gonflé de venin, voisin de la mort, il suffisait de contempler ce bronze mystérieux et le bois sur lequel il était fixé. Tourner avec foi un regard mourant vers ce signe de salut, et recouvrer la santé et la vie, c'était tout un. Les serpents véritables, les serpents animés n'avaient plus de venin pour celui qui tenait son regard fixé sur cette représentation de serpent. De l'absence ou de la présence de cet objet, de l'attention à le fixer du regard, ou de la négligence de quiconque portait ailleurs ses regards, dépendait la guérison ou la mort.

Quelle belle figure ! comme elle exprime vivement le mystère de Jésus-Christ crucifié ! La puissante efficacité du remède de la croix ! son indispensable nécessité pour éviter les morsures du serpent infernal et la mort éternelle ! La publicité avec laquelle ce remède est offert à tous ; la facilité avec laquelle tous peuvent se l'appliquer et expérimenter l'efficacité divine d'une guérison instantanée, d'une immortalité assurée ! « Quiconque croit au crucifié ne doit point périr, mais obtenir la vie éternelle (1). » Quiconque, *omnis*, nul n'est donc exclu ! *omnis*, qu'il soit juif ou gentil, mahométan ou hérétique, schismatique ou pécheur ; *omnis*, qu'il soit savant ou ignorant, riche ou pauvre, maître ou esclave, sujet ou monarque, noble ou plébéien, homme ou femme, enfant ou adulte, barbare ou civilisé ; *omnis*, quel

---

(1) Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam Jo. III).

que soit son langage, quelle que soit sa race, quels que soient sa tribu, son peuple, sa nation ; il lui suffit de croire vraiment en Jésus-Christ, de le reconnaître avec une foi vive et efficace comme maître, comme rédempteur, comme père, pour être éternellement sauvé. Aussi la foi en la croix contemplée sans cesse avec l'hommage continu et sincère de l'esprit, avec la dévotion affectueuse du cœur, avec la pratique sainte des œuvres, avec l'invocation d'une fervente prière, est-elle le fondement de l'espérance universelle. De toutes les parties de la terre, du fond des îles éparses dans les mers les plus lointaines, des continents les plus reculés, des dernières extrémités du monde, tous les regards des vrais fidèles sont fixés sur Jésus-Christ crucifié. Il est l'objet des espérances universelles, comme de l'amour de tous (1).

Dans le désert, par la vue du serpent d'airain, non-seulement les Israélites étaient sauvés de la mort, mais encore leur sang était purifié, leurs plaies étalent cicatrisées, leurs douleurs dissipées, leurs infirmités guéries ; et dès lors, exempts de tout venin, de toute souillure, de toute atteinte, ils passaient à l'état d'une santé vigoureuse et parfaite.

Or, c'était là encore une prophétie du grand miracle, du miracle permanent de Jésus-Christ crucifié. A peine avons-nous reçu avec une foi vive, avec un amour sincère, le baptême, la pénitence, l'eucharistie, en ayant soin de fixer véritablement sur Jésus-Christ le regard de l'âme, qui n'est autre que l'amour ; en nous unissant à lui et par la foi, et par l'espérance, et par la charité ; en nous plaçant au pied de la croix, en la serrant étroitement dans nos bras, en élevant vers le crucifié notre esprit et notre cœur afin qu'il daigne faire couler son sang sur nous par le canal des sacrements, qu'aussitôt nous recouvrons et la vie et une santé parfaite.

---

(1) *Spes omnium finium terræ (Ps. LXIV).*

Les blessés regardent le signe sacré et ils sont complètement guéris : *Quem cum percussi adspicerent sanabantur*. Dans ce sang divin chacun trouve les remèdes les mieux adaptés à son état et à sa condition particulière. Ce spécifique souverain réprime l'orgueil, éteint l'avarice, résiste aux désirs criminels, guérit toutes nos infirmités spirituelles, cicatrise toutes nos plaies (1). Il efface jusqu'aux vestiges des habitudes du péché; il renouvelle tout à la fois et l'esprit et le cœur; il fait naître en nous de saintes pensées, des affections pures; il fait de nous des créatures toutes nouvelles qui n'ont plus rien de commun avec le passé; il nous rend toute la vigueur de l'aigle rajeuni pour planer dans les hauteurs des cieux (2). Et ainsi nous nous trouvons pleins de santé, comblés des dons de la grâce; et non content de nous sauver de la mort éternelle, il nous fait participer à toutes les richesses de la perfection et des divines miséricordes, pour nous introduire jusque dans la gloire (3).

Le miracle du serpent d'airain ne changea rien aux conditions du désert, dans lequel les Israélites continuèrent de voyager pendant de longues années; il ne le purgea pas de serpents; et ce peuple, jusqu'à ce qu'il posât le pied dans la terre promise, vécut dans de perpétuelles alarmes, au milieu de ces monstres, exposé à leurs morsures venimeuses, à leur souffle pestilentiel et brûlant (4). Et pourquoi cela! afin que la vue de ces serpents entretint toujours vivant au milieu

(1) Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas (*Ps. cii*).

(2) Qui replet in bonis desiderium tuum, renovabitur ut aquilæ juvenus tua (*Ib.*).

(3) Qui redimit de interitu vitam tuam, qui coronat te in misericordia et miserationibus (*Ib.*).

(4) Ductor tuus fuit in solitudine magna atque terribili in qua erat serpens flammæ adurens (*Deuter. viii*).

de ce peuple le souvenir de sa rébellion et de son péché qui lui avait attiré ce terrible châtement, et qu'elle leur fît apprécier l'avantage d'y avoir échappé; mais la présence des serpents ne pouvait pas nuire au peuple voyageur, pourvu que dans le continuel danger il ne perdît jamais de vue le remède. Le prodige était permanent, pourvu que la confiance fût durable; et en fixant continuellement le signe miraculeux, les Hébreux étaient non-seulement guéris dans le cas de morsures venimeuses, mais encore maintenus en santé; et ils trouvaient non-seulement le remède contre les morsures des serpents, mais encore la force de repousser leurs attaques.

Voilà donc encore sous ce rapport, et la figure et la prédiction de toute l'économie des prévoyances et de la grâce de Jésus crucifié. Par sa mort il n'a pas expulsé du désert de ce monde les esprits mauvais et leurs satellites; ils peuvent toujours nous y atteindre de leurs morsures et nous donner la mort. Tant que nous voyageons dans le désert de cette vie, tant que nous n'avons pas encore mis le pied dans la véritable terre promise du ciel, nous sommes toujours forcés de vivre au milieu des démons et d'hommes qui se sont transformés en véritables serpents spirituels; nous sommes en péril continuel d'être mordus par eux et de devenir, nous aussi, des serpents venimeux, homicides de nous-mêmes par l'obstination de nos vices, et des autres par la contagion de nos scandales. Oui, la vie est ce vaste et horrible désert, où se trouvent d'affreux serpents au souffle brûlant et pestilentiel : *In solitudine magna atque terribili, in qua est serpens flatu adurens.*

Et pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il voulu nous laisser dans cette condition? Afin que le péril nous rappelât à chaque instant que nous étions perdus et que, par la vertu seule de la croix, nous avons été sauvés; afin que rassurés sur notre présent et oubliant notre passé, nous ne devinions ni

indolents et ingrats, ni, par la sécurité contre tous les périls, totalement oublieux de la grandeur du bienfait.

Mais aussi, depuis que Jésus-Christ a été crucifié et est mort sur la croix, ces serpents qui nous environnent ne peuvent plus nous nuire, si dans la permanence du péril nous n'oublions pas l'efficacité du remède. Ah ! si nous tenons toujours fixé sur Jésus en croix, le regard de notre foi, de notre espérance, de notre amour, si nous nous mettons sous les ailes de sa protection, si par l'exercice de la prière nous tenons fixé en lui le regard de notre cœur, si par la fréquentation des sacrements nous nous reposons en lui, nous nous unissons à lui, nous nous plaçons entre ses bras, qu'il ne tient étendus que pour nous recevoir, si nous nous cachons dans la plaie de son côté qu'il ne tient ouverte que pour nous offrir un refuge, non-seulement nous serons guéris des blessures reçues, des péchés commis, mais nous serons protégés, défendus, fortifiés suffisamment pour n'en pas commettre de nouveaux. La croix, ce symbole de faiblesse, est la source d'une force, grâce à laquelle le chrétien est à l'épreuve de tout, est supérieur à tout, triomphe de tout. L'âme qui regarde Jésus crucifié, qui met en lui son espérance, ne tombe pas, ne pèche pas ; elle peut être tentée, mais non vaincue ; surprise, mais non séduite ; combattue, mais non subjuguée. Pour le chrétien appuyé sur Jésus crucifié, le serpent, le dragon infernal, devient une bête impuissante, sa bouche est dégarnie de dents, sa bave est sans venin, sa morsure ne peut blesser, ses embûches sont sans succès, ses attaques demeurent impuissantes. Non, non, ne craignez pas, âmes fidèles, amantes de Jésus-Christ, qui vous tenez sur le Calvaire, auprès de Jésus-Christ crucifié, ne craignez pas ce dragon infernal autrefois si terrible et si redouté ; ce dragon horrible et cruel, qui exerce de si affreux ravages parmi les enfants des hommes. Pour le chrétien qui fixe continuelle-

ment son regard sur Jésus-Christ, Satan n'est pas plus à redouter que cet oiseau impuissant dont le petit enfant fait impunément son jouet. Les enfants de Jésus-Christ n'ont pas à le craindre, ils peuvent n'avoir de lui aucun souci.

Non, entendez-le bien, âmes fidèles à Jésus-Christ : ne craignez pas et vous ne pécherez point. Le monde et ses vaines pompes, la chair et ses séductions, la cupidité et ses attraites, l'orgueil et ses enivrements, toutes les tentations de quelque part qu'elles viennent, toutes les attaques les plus malicieusement conduites par les serpents humains tout remplis de l'esprit du serpent infernal, pourront vous intimider, mais non vous abattre; vous atteindre, mais non vous transpercer; vous mordre, mais non vous blesser; il n'y a pas de force qui puisse vous arracher des bras de Jésus-Christ; dans l'asile de son côté ouvert, il n'y a pas de rigueur de justice qui puisse avoir prise sur vous; de ses pieds sacrés, il n'y a pas de violence qui puisse vous arracher; entre tous ceux qui se tiennent près de Jésus-Christ crucifié, qui sont armés de sa foi, de son amour, nul ne pèche, nul ne tombe, nul ne meurt, ni même ne demeure languissant et maladif; auprès de lui la santé de l'âme est parfaite; sa constitution est inaltérable, sa force inépuisable, son immortalité assurée : *Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (1).

C'était avec un sentiment de confiance, de tendresse et de religieuse émotion que les Israélites contemplaient le serpent présenté à leurs regards par Moïse. Et pourquoi? Ce n'était

---

(1) Bien que dans le manuscrit il y eût ici un avertissement à l'usage de l'auteur, qui renvoyait ce passage à la fin du discours et le rattachait à la seconde partie, toutefois nous avons cru devoir nous contenter d'en prévenir le lecteur intelligent et nous avons préféré ne rien changer dans l'ordre que présente le manuscrit. (*Note des éditeurs italiens.*)

pas un serpent de chair, un serpent animé et vivant que l'on pût croire venimeux et funeste comme les autres, et qui, comme les autres, fût à redouter. Mais c'était une représentation en métal qui avait du serpent la forme et non le venin, qui avait la vertu miraculeuse de guérir, et non l'instinct cruel de mordre. C'est pour cela qu'on pouvait le considérer comme une vive image de la miséricorde divine et de la charité de Dieu pour son peuple; aussi, bien qu'à l'extérieur ce fût une figure laide et désagréable à la vue, elle faisait les délices et l'amour du peuple hébreu.

Quelle belle image de Jésus-Christ crucifié ! Bien qu'il ait pris notre forme, notre condition, notre nature extérieure, il n'a pourtant pas en lui notre venin, notre concupiscence, notre péché. Semblable pour l'extérieur aux hommes serpents, c'est-à-dire pécheurs, il en est séparé et distingué par sa sainteté, par sa pureté, par son amour infini, puisque, d'après saint Augustin, si les serpents du désert avaient un souffle brûlant et comparable aux ardeurs de la flamme, Jésus crucifié était tout entier embrasé du feu de son immense charité (1).

Effectivement, jetons seulement un coup d'œil sur Jésus en croix : nous verrons en lui la victime d'outrages sans défense, d'angoisses sans consolation, d'abandon sans réconfort; et avec cela il montre une patience admirable parmi les plus cruels tourments, une douceur invincible en présence des insultes les plus atroces, une persévérance constante, dans son immolation, en présence des blasphèmes sacrilèges qui imputent à faiblesse ce qui est l'excès de sa divine charité. Nous verrons qu'il entend les perfides provocations par lesquelles on voudrait le faire descendre de la

---

(1) *Serpens erat ignitus, Christus charitate succensus (S. Aug.).*



croix, sans opposer d'autre réponse que d'implorer le pardon de ceux-là même qui insultent à sa souffrance, parce qu'ils n'en pénètrent pas le mystère, et qui sont avides de sa mort, altérés de son sang. Nous verrons des larmes pieuses unies à une contrition parfaite, comme si nos péchés étaient les siens propres; une ardente soif de notre salut, une conformité parfaite avec la volonté divine, un profond respect, une soumission entière au divin vouloir; aussi est-ce par obéissance qu'il termine sur la croix une vie que par obéissance il a passée dans l'obscurité, dans la misère, dans l'ignominie et dans la douleur (1).

Qu'importe donc que nous le voyions réduit à la condition d'un vil criminel, le jouet des hommes et la risée du peuple? Qu'importe que nous le voyions, comme le dernier des hommes, mourir de l'atroce et ignominieux supplice des esclaves? Qu'importe que nous le voyions le visage meurtri de soufflets, déshonoré de crachats, défiguré par ses plaies, horriblement hérissé d'épines, couvert de sang caillé? Qu'importe qu'à l'extérieur il soit difforme, plus affreux à voir qu'un serpent, en quoi il ressemble au plus vil pécheur? Puisque nous savons quel est le cœur, quelle est l'âme qui se cache sous cette apparence du serpent, puisque nous savons qu'il fut le plus beau, le plus saint des enfants des hommes, celui qui n'a plus même l'apparence d'un homme (2), nous devons comprendre quelle était notre laideur avant que la grâce qui découle de ses lèvres vint nous embellir. Puisque nous savons qu'il a consenti à être enlaidi au point de ressembler au serpent, afin de mériter à l'humanité, à cette hideuse race du serpent, à cet objet de dégoût et d'horreur

(1) Factus obediens usque ad mortem (*Philipp.* II).

(2) Non est species ei neque decor; et vidimus eum, et non erat aspectus (*Is.* LIII).

devant Dieu, le mérite et la grâce de sa beauté divine (1); puisque nous savons que cette laideur du serpent n'est que dans l'apparence et la forme extérieure, et qu'elle est tout à la fois le voile et la preuve de la beauté intérieure de son cœur, étant l'effet d'une tendresse infinie, d'une infinie charité, nous devons comprendre que Jésus-Christ, même à présent, dans les images qui le représentent moribond sur le Calvaire, est, bien mieux que Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor, l'emblème, le monument de la charité infinie de Dieu envers l'homme, la preuve la plus sensible de tout ce qu'il a fait pour nous, et la garantie de sa fidélité à ses promesses. Jésus-Christ sous cette piteuse et horrible forme de serpent crucifié, de pécheur condamné de Dieu et exécré du monde, Jésus-Christ paraît beau au véritable peuple d'Israël, aux vrais chrétiens éclairés de sa lumière, instruits et pénétrés de son amour, qui leur fait deviner la beauté de son cœur, la pureté infinie de son âme; et eux, les vrais fidèles, ils ne se lassent pas de le méditer dans ses images, de le contempler, de lui faire leur cour, de tenir toujours fixé sur lui le regard de leur tendresse et de leur amour. Or dans cet état si humiliant et si douloureux, dans ces traits de sa face adorable si altérés, si contrefaits, dans cet extérieur si piteux, si misérable de toute sa personne, d'où l'orgueil prend sujet de le mépriser, l'incrédulité de le tourner en dérision, les vrais chrétiens aperçoivent une beauté divine qui attire l'affection, qui ravit, qui enchante (2). Aussi Jésus-Christ crucifié fait-il les délices et les amours de tout le véritable peuple d'Israël, de toute l'Église, de tous les vrais fidèles du monde entier, qui tiennent leur regard constamment fixé

---

(1) Quoniam veniebat ad fœdum fœdus factus est, ut faceret pulchrum (S. Aug.).

(2) Illud ipsum quod deridunt superbi inspicite quam pulchrum sit (S. Aug.).

sur lui et mettent en lui toute leur espérance, tout leur amour (1). Pendant les quarante années du voyage des Israélites dans le désert, jusqu'à leur entrée dans la terre promise, le serpent symbolique ne fut pas un seul jour déposé à terre, ne fut pas un seul instant caché; mais il demeura toujours exposé aux regards du peuple voyageur. Les douze tribus le suivaient dans leur ordre respectif; ayant chacune à leur tête leurs conducteurs et leurs chefs. Au milieu d'elles sur les épaules des prêtres était portée l'arche d'alliance, contenant les tables de la loi et la manne. Enfin venait le chef suprême, Moïse; mais à la tête de cette grande caravane, comme un étendard à la tête d'une armée, précédait toujours, porté par les lévites, le serpent mystérieux, en sorte qu'il pût être vu de tout le peuple: il ouvrait toujours la marche; il servait de guide et indiquait le chemin.

Quelle belle figure de la condition présente du véritable Israël, du peuple chrétien, qui durant cette vie, n'est qu'un voyageur qui chemine vers une région plus heureuse, vers une cité éternelle (2)! Divisé en douze tribus, c'est-à-dire en églises particulières fondées par les douze apôtres, et guidées par leurs successeurs, les légitimes évêques, le véritable Israël porte lui aussi l'arche véritable, savoir le dépôt de l'Écriture et des sacrements, de la vérité et de la grâce, qui ne se retrouve que dans l'Église catholique; et ce peuple nouveau est suivi et guidé par le nouveau Moïse, le souverain Pontife, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Mais à la tête de ce grand peuple voyageur marche toujours Jésus-Christ crucifié, parce que la prédication apostolique de l'Évangile qui ouvre et montre le chemin du ciel, n'est que la prédication de la

---

(1) *Cujus vultum desiderat universa terra* (III Reg. x).

(2) *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (Hebr. xiii).

croix (1). C'est à la suite de cette bannière chérie que le peuple catholique, l'Église militante aspire à devenir Église triomphante, continue son pèlerinage terrestre sur le chemin royal de la pauvreté, de l'humilité, du détachement des biens temporels, de la chasteté, de la patience, de la mansuétude, de la mortification, de la prière; chemin royal sur lequel se trouvent empreintes les traces de Jésus-Christ crucifié, qui y a passé le premier; chemin inconnu à la philosophie des gentils, au paganisme, à l'hérésie, qui, par leurs diverses croyances plus ou moins favorables aux passions, engagent les hommes dans les intérêts matériels et temporels, les courbent et les clouent à la terre. Les processions qui se font continuellement dans l'Église, dans lesquelles diverses compagnies de laïques, les diverses communautés du clergé, avec l'évêque et le prélat qui clôt la marche, portant les reliques des saints ou la divine Eucharistie, mais à la tête desquelles est toujours l'image de Jésus-Christ crucifié qui ouvre la marche et indique la voie, ne sont que la figure en petit de la grande procession de tout le peuple chrétien, de toute l'Église, à travers le monde, pour aller prendre possession de la véritable terre promise, le ciel; oui, l'Église, l'œil toujours fixé sur le crucifié, lequel n'est pas seulement vérité qui illumine, qui vivifie, mais encore voie droite qui conduit (2), calme et pleine de sécurité, sur les pas de ce guide fidèle, suit la voie unique, la voie étroite du salut éternel!

Malheur! malheur cependant aux infortunés que, soit l'incrédulité, soit la superstition, ou les erreurs, ou les vices, tiennent séparés ou du corps ou de l'esprit de la véritable

---

(1) *Prædicamus Jesum Christum et hunc crucifixum (I Cor. 1).*

(2) *Ego sum via, veritas et vita (Jo. xvi).*

Église, qui ne voyagent pas avec elle, qui ne sont pas guidés par les véritables chefs des tribus, par les légitimes évêques, sous la dépendance de Pierre ! Pour ceux-là, semblables aux caravanes étrangères au peuple élu, lesquelles, traversant le désert sans guide et sans la sauvegarde du serpent miraculeux, étaient dévorées par les serpents venimeux qui désolaient la contrée, ils sont des peuples séparés du véritable Israël, à la tête duquel seulement se trouve Jésus-Christ crucifié; étrangers qu'ils sont à son divin empire, ne pouvant fixer sur lui ni leur regard, ni leur cœur, ne pouvant jouir de sa sauvegarde, de sa direction; sans défense, sans remède, ils demeurent exposés dans le désert de la vie aux morsures et à la fureur du serpent infernal qui blesse à mort leur intelligence par l'erreur, leur cœur par les atteintes du vice. Aussi n'étant point guidés par la croix de Jésus-Christ, dont ils se déclarent les adversaires, au gré de leurs croyances erronées, ou de leurs scandaleuses habitudes, ils vont çà et là, errant hors de l'unique voie qui conduit au salut, par des sentiers qui dès leur entrée, sont des sentiers trompeurs, qui sont de plus en plus désolés à mesure que l'on avance et dont le terme conduit à une fin funeste. Ils marchent non à la victoire, mais à leur défaite; non à la royauté, mais à la servitude; non à la vie, mais à la mort; non au ciel, mais à l'enfer! *Inimicos crucis Christi, quorum finis interitus.* (Philipp. III.)

SECOND POINT. Enfin le miraculeux serpent, toujours présent au regard des Hébreux, maintenait dans les cœurs la confiance. Soutenus par ce signe toujours visible de la protection divine, ils ne sentaient ni la longueur, ni les incommodités, ni les fatigues du voyage. Cette vue leur inspirait la patience dans les privations, la constance parmi les obstacles, le courage dans les combats; cette vue leur assura la victoire sur leurs ennemis, leur facilita la conquête; et

pleins de sécurité et de joie, ils allèrent se reposer dans une terre de bénédiction, d'abondance et de paix.

C'est là une figure qui nous révèle que Jésus-Christ crucifié est aussi pour nous, voyageurs sur la terre, notre force, notre consolation, notre réconfort. Saint Paul l'a dit : Le grand mystère de la croix qui est un mystère de folle pour ceux qui veulent à bon esioient courir à leur perte, est au contraire, pour ceux qui mettent dans ce mystère toute l'espérance de leur salut, le mystère de la force et de la toute-puissance de Dieu (1). Oh ! celui qui recueille souvent dans les sacrements de l'Eglise le sang divin dont la croix fut trempée ; celui qui médite souvent ce grand arcane de l'infinie charité, un Dieu cloué à la croix pour le salut de l'homme, et qui met son espérance en Jésus-Christ crucifié, y puise une force, un courage invincible pour réprimer toutes les passions, triompher de tous les vices, offrir toutes les immolations, pratiquer toutes les vertus (2). Cette force n'est pas extérieure et corporelle, mais spirituelle et intérieure ; elle est l'écho par lequel la parole de la croix se reproduit dans le cœur avec l'onction, avec la douceur, avec la grâce de la charité divine, qui élève l'âme au-dessus d'elle-même, qui l'attache d'une manière ferme et constante à la justice, et lui fait surmonter jusqu'aux tourments après l'avoir fait triompher de la volupté ; lui donne le courage de clouer à l'autel de la douleur le monde et ses pompes, la chair et ses convoitises, l'ambition et ses délires, et qui lui fait trouver la force dans la justice.

En effet, c'est dans la méditation, dans la grâce de Jésus crucifié, que l'on voit continuellement les apôtres et les

(1) Verbum crucis pereuntibus quidem stultitia est ; iis qui salvi sunt Dei virtus est (I Cor. 1).

(2) Omnia possum in eo qui me confortat (Philipp. iv).

missionnaires puiser leur zèle, les martyrs leur force, les docteurs leur sagesse ; c'est par la méditation, par l'amour, par la grâce de Jésus-Christ crucifié que la jeune vierge s'immole, victime volontaire de la chasteté ; que le solitaire entretient sa ferveur parmi ses austérités, que le pénitent flagelle sa chair, que le pécheur trouve l'esprit de componction, que le juste persévère, que l'élu parvient à la couronne ; par la méditation, par l'amour, par la grâce de Jésus-Christ crucifié le pauvre se résigne, l'affligé se console, le pusillanime s'encourage, le faible se soutient, le grand se montre humble, le voluptueux devient pudique, l'avare triomphe de la cupidité, le vindicatif pardonne.

Que dirai-je encore ? Du tronc de la croix, emblème de douleur, transsude, selon la prophétie, une vertu secrète qui rend douce la souffrance, délicieuses les larmes, heureuse la mort même pour Jésus-Christ et en sa compagnie.

Oui, heureuse la mort même ; puisque au moment de la mort, c'est en particulier Jésus-Christ crucifié qui est notre espérance, notre consolation, notre compagnon. O moment ! ô jour ! ô heure terrible et funeste ! Quand à défaut d'une voix charitable, la gravité elle-même du mal, l'épuisement même des forces, nous répète en secret l'annonce terrible de la mort ; quand le passé, le présent, l'avenir se mettent face à face avec notre esprit pour nous troubler, nous abatre et nous désespérer ; quand tout humain secours, ou nous manque, ou devient inutile ; quand le monde sensible nous échappe et nous abandonne ; ah ! dans ce moment terrible, où sur le bord de la tombe, sur le seuil de l'éternité, l'incrédule, le païen, l'hérétique de mauvaise foi, le pécheur endurci ne trouve rien qui le calme, rien qui le fortifie ; mais qu'au contraire il ne trouve que désolation, désespoir et ruine ; le vrai chrétien tout au rebours trouve son espérance, son refuge, sa consolation, son réconfort en Jésus-Christ cru-

cifié. Aussi lorsque le prêtre lui présente Jésus-Christ crucifié, ce Dieu compatissant, ce très-doux Sauveur, ce tendre Père qui lui tend les bras, qui lui ouvre son côté, qui lui offre le pardon, qui lui porte sa grâce et le conduit à la gloire, ah ! comme les douces paroles de la charité et du zèle du ministre de Jésus-Christ, pendant qu'elles retentissent à son oreille, pénètrent bien jusqu'à son cœur, le raniment, le pénètrent de componction et d'attendrissement ! Aussi à peine la sainte image est-elle présentée aux yeux du moribond, placée entre ses mains, approchée de ses lèvres, oh ! avec quelle confiance il la contemple, avec quelle ferveur il la presse contre sa poitrine, avec quelle tendresse il la baise, avec quel amour il l'invoque, avec quelle douceur il en prononce le nom ! jusqu'à ce qu'enfin la sérénité sur le front, la joie sur les lèvres, la confiance dans le cœur, se pressant contre ce signe de salut, cet arbre de vie, il abandonne, sans crainte comme sans danger, le désert de ce monde, et que chantant l'hymne de l'espérance, il s'élance dans la terre promise de l'éternité.

O heureux le vrai chrétien, le vrai catholique, qui a toujours voyagé dans le désert de cette vie avec les yeux et le cœur fixés vers Jésus-Christ crucifié ; qui l'aime comme il veut être aimé, qui croit en lui en l'aimant et l'aime en croyant en lui ; qui reçoit avec humilité ses enseignements, accomplit avec exactitude ses lois, écoute avec docilité sa parole, médite avec attention ses mystères, reçoit fréquemment ses sacrements, imite avec fidélité ses exemples, prononce avec tendresse son nom, obéit avec une soumission parfaite à son Église, se montre zélé pour sa gloire et pour la défense de sa religion ! Oui, heureux ! parce que c'est là croire d'une manière salutaire et parfaite ; c'est croire non-seulement par l'adhésion intérieure de l'esprit, mais encore par la confession extérieure de la langue et par la protesta-



tion extérieure des œuvres (1). O heureux le vrai catholique qui regarde Jésus-Christ crucifié comme son rédempteur, son délice, sa réconciliation, son salut, son guide, son consolateur, son maître, son médecin, son avocat ! Heureux celui qui se promène et s'arrête souvent sur le Calvaire, qui fait de la croix le sujet ordinaire de ses pieux exercices, qui dans la vie se presse contre la croix par l'espérance, qui au suprême moment, en ce moment soumis à tant de chances imprévues, aura le temps, la liberté, la force de reconnaître et d'embrasser cette croix, et qui en attendant grave profondément dans son cœur le spectacle touchant qu'elle lui offre !

Oui, heureux ! parce qu'il ne reste pas trompé, confondu ; il ne périt pas ; mais après avoir coulé en paix la vie qui est mesurée par le temps, il passe à la vie glorieuse de l'éternité : *Exaltari oportet filium hominis ; ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (a).

(1) Corde enim creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem (Rom. x).

(a) Quinze ans après le carême prêché au Vatican le P. Ventura mourait à Versailles. Les témoins de sa longue agonie, les humbles disciples de saint François, qui ne le quittaient ni nuit ni jour, peuvent dire « avec quelle confiance il contemplait l'image de Jésus crucifié, avec quelle ferveur il la pressait contre sa poitrine, avec quelle tendresse il la baisait, avec quel amour il l'invoquait, avec quelle douceur il en prononçait le nom. »



---

# TRENTE-DEUXIÈME HOMÉLIE

---

## LE TEMPLE RELEVÉ

OU LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

*Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud. Ille autem dicebat de templo corporis sui (Jo. II).*

Mettez à bas ce temple, et en trois jours je le relèverai. Or il disait cela du temple de son corps.

**L**ES choses se sont en effet exactement passées comme le Seigneur les avait prédites par les paroles que vous venez d'entendre. Le temple mystique du très-saint corps du Sauveur avait été abattu, terrassé, comme détruit par la mort cruelle que lui avaient fait subir les Juifs. En le ressuscitant le troisième jour, le Sauveur l'avait comme reconstruit, relevé en un instant, orné d'une beauté nouvelle, d'une nouvelle grâce, d'une nouvelle gloire, d'une nouvelle majesté, d'une nouvelle magnificence.

O grand et éclatant prodige ! Prodige tout à fait nouveau dans l'histoire de l'humanité, par lequel le Rédempteur du monde, mort réellement par sa propre permission, par son propre vouloir, s'est par sa propre puissance ressuscité le troisième jour ! Ô prodige singulier et unique, exclusivement propre à ce seul fils de la femme, qui en même temps vrai Dieu et vrai homme, a été réellement l'homme unique et singulier dans son passage sur la terre ! *Singulariter sum ego donec transeam* (1).

---

(1) *Psalm. CXL.* L'interprétation donnée ici à ce passage du Psaume est peu conforme, il faut l'avouer, au sens du texte hébraïque (*Note du Traducteur.*)

O prodige ! ô mystère ! dont il est plus facile d'admirer la grandeur que d'en discourir, de l'adorer que de l'expliquer, de bénir Dieu à son sujet que d'en parler aux hommes !

Mais puisque pour répondre à votre piété, il faut pourtant dire quelque chose de ce mystère ; et puisque je me souviens de vous avoir autrefois indiqué les circonstances principales de la magnificence avec laquelle il fut prédit, de la gloire avec laquelle il fut accompli, de la grâce avec laquelle il fut proclamé (1), nous le considérerons aujourd'hui dans la parabole du temple abattu et relevé, sous laquelle il a plu au Seigneur de le figurer. Voyons pourquoi Jésus-Christ a appelé *temple* son corps très-pur ; et comment ce temple a été relevé dans la résurrection ; voyons aussi comment en relevant ce temple mystique de son corps le Seigneur a assuré en même temps la réédification du temple mystique de notre corps ; et à quelles conditions nous pourrions participer à ce bienfait ; afin que la mémoire d'un si grand mystère soit non-seulement un motif de sainte *exultation* pour notre foi, mais aussi une règle pour la conduite de notre vie.

PREMIER POINT. Pour quelle raison le Seigneur, la première fois qu'il prédit sa résurrection, le fit-il en enveloppant sa prophétie sous la parabole du temple qui devait être par lui relevé ? Pourquoi employer ce langage allégorique, qui au tribunal de Caïphe lui fut ensuite imputé à crime et motiva sa condamnation ? « Il a dit, prétendaient ses accusateurs, je puis détruire le temple de Dieu et après trois jours le rebâtir (2). » Et enfin lorsqu'il eut été cloué à la croix, ces paroles lui furent rejetées à la face avec des démonstrations de dérision sacrilège et d'amère insulte : « Eh ! bien ! toi qui

(1) Voy. *Conférences et Sermons*, édités en 1862.

(2) Hic dixit : Possum destruere templum De post triduum reedificare illud (*Matth. xxvi*).

détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même (1). »

Mais avant de répondre à cette question, observons que si les Juifs abusèrent de cette magnifique prophétie, ce ne fut pas parce qu'elle était obscure, mais parce que leur cœur était perfide et injuste. Et en effet, Jésus-Christ n'avait pas dit, comme le déposèrent méchamment les faux témoins : « Je puis détruire le temple de Dieu ! » mais seulement : « Mettez à bas ce temple et en trois jours je le relèverai. » Et ici il est à remarquer que le Seigneur n'employa point les paroles, *détruire* et *rebâtir*, mais bien *mettre à bas* et *relever*, ou plus littéralement encore *dissoudre* et *faire revivre* ; et par ces paroles qui signifient un corps animé et un temple vivant et allégorique, paroles accompagnées d'un geste de la main qu'il rapprocha de sa poitrine, il donna clairement à entendre, dit saint Jérôme, qu'il parlait du temple de son corps sacré (2).

Ensuite quant au motif pour lequel le Seigneur voulut prédire le grand mystère de sa résurrection sous l'allégorie du temple relevé, je dirai qu'il y fut naturellement amené par la circonstance du temps et du lieu même où la prédiction fut faite. En effet, ce fut le jour, où, pour la première fois, depuis le commencement de sa vie publique, étant entré dans le temple et voyant le marché qui s'y tenait, les usures et les profanations qui s'y commettaient, animé d'un saint zèle, un fouet à la main, il avait frappé, mis en fuite et dispersé la tourbe insolente de ces profanateurs sacrilèges : Allez, leur disait-il, sortez d'ici, hommes indignes, qui avez converti

(1) Vah ! qui destruis templum Dei et in triduo illud reedificas, salva temetipsum (*Matth. xxvi*).

(2) Dominus autem ut ostenderet vivum animal et spirans templum, non dixit : destruo et reedificabo ; sed solvite et excitabo (*S. Hieron.*).

le temple, la maison de mon Père, en une officine de trafic et en une caverne de voleurs ! Ce fut en ce moment que les prêtres, les scribes, et les docteurs juifs, se présentant à lui, vinrent lui dire : « De quelle autorité, sans en avoir la permission, ni la charge de la part du grand prêtre, vous avisez-vous de chasser ainsi les gens de l'enceinte du temple ? De quel droit osez-vous appeler votre Père, le Dieu qu'on adore dans le temple ? Quel signe nous donnez-vous pour établir que vous avez reçu du ciel le pouvoir de faire ce que vous faites et de dire ce que vous dites (1) ? » Ce fut alors que le Seigneur répondit : « Le signe que vous me demandez, le voici : Mettez à bas ce temple, et, le troisième jour, je le relèverai plus solide et plus beau (2). »

Oh ! quelle sagesse dans cette réponse ! Quelle majesté, quelle grandeur dans ces simples paroles ! Elles peuvent, d'après les saints Pères et les interprètes se traduire ainsi :

« Dans votre téméraire audace, vous prétendrez attenter à ma vie ; mais vous ne le ferez que parce que dès cette heure je vous en donne la permission. Votre volonté criminelle, votre haine homicide ne pourra prévaloir contre moi, qu'autant que je consentirai à la laisser prévaloir. Mais si, sans ma volonté vous ne pouvez me crucifier, moi au contraire, sans votre concours et en dépit de vous, je puis par ma seule puissance et de moi-même, me ressusciter. Vous me demandez donc de quel droit, de quelle autorité je punis les profanateurs du temple de Dieu ! Et moi je vous réponds : Parce que ce temple m'appartient, et qu'il est ma maison, comme il appartient à Dieu et qu'il est la maison de Dieu. Or voici quelle est la preuve que je

(1) Dixerunt ergo ei Judæi : Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis (Jo. III) ?

(2) Respondit Jesus : Solvite templum hoc, et tribus diebus excitabo illud (Ib.).

donnerai de mon origine céleste, de ma filiation divine : crucifié et mis à mort par vous, je saurai bien me ressusciter moi-même et délivrer le temple animé de mon corps d'entre vos mains ; de même qu'à présent je purge le temple inanimé de toutes vos profanations et de toutes vos scélératesses. »

Une autre fois également les Juifs ayant demandé au Seigneur un prodige en preuve de sa qualité de Messie et de vrai Sauveur du monde, il leur répondit : « Cette génération maligne et infidèle demande un prodige ; et il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas ; car de même que Jonas demeura enfermé dans le ventre de la baleine, trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'Homme demeurera trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre (1). »

La résurrection du Seigneur est donc, au jugement du Seigneur lui-même, le prodige des prodiges, la preuve des preuves, le témoignage des témoignages pour démontrer de la manière la plus incontestable, la plus authentique, la plus solennelle, la légitimité de la mission de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie, la vérité de sa doctrine, la gloire de sa divinité. Et en effet, en présence de ce grand miracle, que les Juifs en gagnant à prix d'or les gardes du sépulcre, purent bien cacher, mais nier jamais, en présence de ce grand miracle, dis-je, ils furent obligés, tout en frémissant, de reconnaître Jésus-Christ pour Dieu et Messie, bien qu'ils ne voulussent pas le croire. Ce grand miracle rendit inexcusable leur ignorance, mit à découvert leur perfidie, humilia leur orgueil, réfuta leurs blasphèmes, condamna leur obstination et confondit leur incrédulité. D'autre part ce grand

---

(1) *Generatio mala et adultera signum quærit et signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius Hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus (Matth. xii).*

miracle a fait accepter la foi, a confirmé le christianisme, a fondé l'Église, *authentiqué* l'Évangile, a été l'enseignement des simples, a converti les infidèles, a sanctifié le pécheur, a consolé le juste, a ouvert le ciel, a relevé la condition de l'humanité, a changé la face de l'univers ! Béni soit donc le temps, l'heure, le jour où ce grand miracle fut opéré !

Mais tout ceci appartient à l'interprétation littérale de la prophétie du Seigneur. Pour ce qui est ensuite de l'interprétation allégorique et spirituelle, rien de plus vrai, de plus juste, de plus raisonnable, de plus exact, et en outre rien de plus auguste, rien de plus sublime, de plus profond, et en même temps rien de plus tendre et de plus gracieux que l'idée que nous a donnée le Seigneur de son corps très-saint en l'appelant un temple : *Solvite templum hoc !*

En effet, bien que Dieu par son immensité soit partout, il se trouve néanmoins d'une manière spéciale dans le temple ; le temple est particulièrement la maison, la demeure de Dieu (1). Le temple est le lieu où, comme il l'a déclaré lui-même, il fixe particulièrement ses regards et ouvre son cœur (2). Or en Jésus-Christ conjointement avec la personne du Verbe était aussi le Père, puisqu'il l'a dit : « Je suis en mon Père, et mon Père est en moi (3). » Donc dans cette sainte humanité, selon l'expression de saint Paul, la plénitude de la Divinité habitait, non pas seulement d'une manière mystique et spirituelle, comme dans le temple de Jérusalem, mais d'une manière réelle et corporelle (4).

En second lieu, le temple est particulièrement le lieu dans lequel Dieu est reconnu par la confession de foi, invoqué

(1) Dominus in templo suo (*Psal.* x).

(2) Et permaneant oculi mei et cor meum ibi (*II Par.* viii).

(3) Ego in Patre et Pater in me est (*Jo.* xiv).

(4) In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter (*Col.* ii).



par la prière, honoré par l'adoration, apaisé par le sacrifice. Or dans le corps de Jésus-Christ son âme bénie, unie substantiellement à la personne du Verbe, ne cessa dès l'instant où il entra dans ce monde, comme s'exprime saint Paul (1), jusqu'au moment où il en sortit, d'offrir continuellement au divin Père des adorations, des sacrifices, par l'humilité de son esprit, par la charité de son cœur, par les actes d'une entière sujétion, d'une obéissance universelle, d'une conformité parfaite aux volontés du Père, d'une offrande fidèle, continue, incessante de tout lui-même jusqu'à la mort de la croix (2), en reconnaissance de la majesté suprême de Dieu, si méconnu des hommes et en qualité de victime de sa justice. Oh ! quelle n'était pas la force, l'efficacité de ces prières, de ces adorations, de ces offrandes, de ces sacrifices ! De même que le temple de Jérusalem ne fut cher à Dieu que comme figure du corps de Jésus-Christ, vrai temple, temple vivant dans lequel la divinité même devait réellement habiter ; de même aussi les offrandes, les adorations, les sacrifices qui y étaient présentés à Dieu, ne lui furent agréables qu'autant qu'ils figuraient les prières, les adorations, les sacrifices, que Dieu devait un jour recevoir de Jésus-Christ dans le temple de son corps (3). Ce corps sacré fut donc le véritable temple de Dieu, dans lequel seul Dieu a été adoré et reconnu pour le grand Dieu qu'il est ; dans lequel il a reçu un culte véritable en esprit et en vérité, un culte parfait, un culte d'une valeur, d'un mérite, d'une excellence infinie ; dans lequel il a été honoré d'une manière digne, convenable, conforme à son infinie majesté, à sa grandeur, à sa sainteté, à sa gloire infinie.

(1) *Ingređiens mundum (Hebr. x).*

(2) *Factus obediens usque ad mortem (Philipp. II).*

(3) *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam (Ib.).*

En troisième lieu, dans le temple le prêtre non-seulement rend un culte à Dieu, mais il fait descendre sa miséricorde sur les hommes. Or c'est précisément ce que Jésus-Christ ne cessa de faire en son corps sacré tant qu'il fut sur la terre. Il offrit de continuelles supplications et prières accompagnées de cris puissants et affectueux, d'actes d'humilité intérieure, de larmes sorties du cœur pour le salut des hommes (1). Prêtre saint, innocent, immaculé, séparé de la masse coupable des enfants d'Adam, il n'avait pas besoin, comme les autres prêtres, de demander grâce pour lui-même avant d'intercéder pour le peuple (2). Aussi toutes les prières et les supplications qu'il ne cessait d'adresser à son Père, dans le temple auguste de l'humanité qu'il avait prise d'au milieu de nous, étaient-elles en notre nom et pour notre utilité; et c'est bien plus par tous ces actes intérieurs de son humilité, de son obéissance, de son désir, de son immolation pour nous, que par les tortures extérieures auxquelles fut en proie ce corps divin, que nous avons été sanctifiés et sauvés (3). Ah! puisque Jésus-Christ ne pouvait ni s'humilier, ni être assujetti, ni souffrir en tant que Dieu, mais en tant qu'homme, ce fut donc dans le temple de sa chair sacrée qu'il nous obtint le pardon de Dieu, la réconciliation avec Dieu, la grâce, la liberté, la filiation divine, le droit à l'hérédité, à la gloire de Dieu, et cela à cause du profond respect avec lequel ce prêtre compatissant tout à la fois et tout-puissant supplia et s'offrit pour nous, n'ayant besoin de rien demander ni obtenir pour lui-même (4).

---

(1) Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque, cum clamore valido et lacrymis offerens (*Philipp. v*).

(2) Qui non habet necessitatem, quemadmodum sacerdotes prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi (*Id. II*).

(3) In qua voluntate sanctificati sumus (*Id. I*).

(4) Exauditus est pro sua reverentia (*Id. v*).

Oh ! que c'est donc avec justesse que Jésus-Christ a appelé son corps sacré un temple ! Non, dans la terre entière, dans le ciel entier, dans la création tout entière, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de lieu plus saint, de temple plus auguste et plus digne de Dieu que le corps sacré de Notre-Seigneur. O temple vénérable, temple pur, temple auguste, temple gracieux du corps de mon Sauveur, souffrez que je me prosterne devant vous, et qu'en union de foi et d'amour avec le véritable grand prêtre qui y exerce les fonctions divines, je reconnaisse, je confesse, j'adore mon Dieu en la manière qu'il doit être reconnu et adoré (1) !

Mais ce temple auguste, intérieurement si saint et si pur portait dans sa forme extérieure les signes de vétusté, les dévastations du vieux temple, du corps d'Adam coupable, puisque cette chair très-sainte, conçue sans péché, exempte de l'ombre même du péché, ressemblait pourtant par sa passibilité, par sa faiblesse, à la chair de l'homme pécheur (2) ; il était donc nécessaire que ce temple, par la ressemblance qu'il avait prise avec un édifice ruineux, fût abattu et mis à terre ; il était nécessaire que cette sainte humanité, afin qu'il ne restât plus de traces de l'ignoble structure du premier temple de l'homme pécheur, temple qui n'était plus qu'une officine, un lieu profane où Dieu n'était plus honoré, mais insulté, que ce temple tombât sous les coups de la mort. Et c'est précisément pour cela que Jésus-Christ, qui ne pouvait mourir sans le vouloir, a laissé faire les Juifs, a consenti à ce que son corps divin fût crucifié, fût enseveli sous terre, que ce temple fût mis à bas et ses matériaux désunis : *Solvite templum hoc !*

Mais puisque ce divin édifice n'a été renversé qu'en ce

(1) Adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo (*Psalm. v.*).

(2) In similitudinem carnis peccati (*Rom. viii.*).

qu'il avait dans ses formes extérieures de commun avec la misérable condition de l'édifice humain ; puisque Jésus-Christ n'a été crucifié, n'est mort et n'a été enseveli qu'en tant qu'il avait, quant à l'extérieur, un corps semblable à celui du vieil homme, de l'homme pécheur, nous pouvons être assurés qu'en Jésus-Christ l'édifice antique, bouleversé, profané par l'homme a été mis à bas ; nous pouvons être assurés que notre vieil homme, l'Adam pécheur, a été crucifié, abattu, humilié, afin qu'en lui fût détruit cet infâme édifice, qui ne donnait asile qu'au péché, dans lequel l'âme n'opérait que par le péché ; afin qu'il ne restât plus de trace du péché et que le pécheur fût sauvé (1).

Ceci nous amène à concevoir la véritable raison pour laquelle Dieu ne permit pas que les Juifs, nonobstant leur haine et leur fureur contre Jésus-Christ, lui fissent rompre les os sur la croix, comme ils en avaient conçu l'inferral dessein, ni que la putréfaction décomposât ses chairs dans le sépulcre. La vérité est qu'une main invisible toute-puissante arrêta la fureur des Juifs et la force des éléments, afin que deux prophéties eussent leur accomplissement, l'une d'après laquelle le véritable agneau pascal ne devait pas avoir même un seul de ses os brisé (2) ; l'autre d'après laquelle le saint de Dieu ne devait pas être sujet à la putréfaction du tombeau (3). Or comme les faits évangéliques n'ont pas eu lieu parce qu'ils avaient été prédits, mais qu'ils ont été prédits parce qu'ils devaient ainsi avoir lieu, et que la prophétie a été subordonnée à Jésus-Christ, et non pas Jésus-Christ à la prophétie, comprenons précisément pour

(1) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruat corpus peccati (*Philipp. vi*).

(2) Os non comminuetis ex eo (*Jo. xix*).

(3) Non dabis sanctum tuum videre corruptionem (*Ps. xv*).

cela que le très-saint corps de Jésus-Christ, bien qu'il fût de la même nature que le nôtre, n'était pourtant pas entièrement de la même condition que nous. Conçu du sang très-pur de Marie par la puissance de l'Esprit-Saint, et n'ayant point été formé de la même manière que les corps des autres hommes, ce corps était un temple, un tabernacle infiniment pur, infiniment saint, le chef-d'œuvre de la création (1).

Il ne convenait donc pas à la dignité, à la majesté de ce temple auguste, qu'aucune de ses colonnes fût brisée, que sa divine architecture perdît une seule de ses proportions et de ses mesures, que la main des hommes portât le désordre dans un édifice où toutes choses avaient été mises à leur place de la main même de Dieu. C'eût été le déshonorer, le dégrader, que d'en séparer, d'en briser une seule partie, ce qui aurait pu rendre douteuse son intégrité intérieure et secrète, en détruisant son intégrité extérieure et visible.

Parce que le Fils de Dieu, dans l'excès de sa charité pour l'homme, avait voulu donner sa vie pour le sauver, il était nécessaire que son âme bénie, qui était comme le prêtre du temple de son corps, en fût séparée, et qu'en ce sens ce temple auguste fût comme rendu inutile, anéanti, désagrégé, n'étant plus consacré au culte ni à aucun usage : *Solvite templum hoc!* Mais ce corps sacré sur la croix et dans le sépulcre était toujours le tabernacle de Dieu, uni substantiellement à la personne du Verbe. Ainsi, sauf la séparation violente de l'âme d'avec ce corps, il devait conserver son intégrité, il ne devait, il ne pouvait subir dans aucun de ses membres aucune perte réelle, qui eût besoin d'être réparée par une espèce de création nouvelle; il ne pouvait subir aucun changement dans sa première structure, dans

---

(1) Per amplius et perfectius tabernaculum non manu factum (*Hebr. ix*),

son premier dessein; aussi le troisième jour, lorsque ce temple dut se relever, il ne fut nullement besoin d'y rien restaurer, d'y rien renouveler, d'y rien ajouter. Il dut suffire que l'âme très-sainte du Sauveur, de retour des limbes où elle avait comblé les espérances et opéré la délivrance des âmes des justes de l'ancien temps, rentrât dans son corps. Il dut suffire que le prêtre reprit ses fonctions pour que ce temple auguste, sans réparation extérieure, sans secours extérieur, mais par la seule vertu du Verbe, qui lui était uni, se relevât en un instant plus majestueux et plus beau qu'il n'était auparavant : *Et in tribus diebus excitabo illud*.

O mon Rédempteur, ô mon Sauveur! Oh! comme le miracle de cette restauration du temple vivant de votre corps le venge bien de tous les tourments, de toutes les peines, de toutes les douleurs, de toutes les ignominies, de tous les affronts, de toutes les hontes qu'il a subies! Oh! que de grâce l'orne, que de beauté le décore, que de lumière le revêt, que de magnificence le recouvre, que de gloire l'environne!

Mais pourquoi, Seigneur, en ressuscitant conservez-vous néanmoins toutes les cicatrices de vos plaies? Quelle en est donc la signification? Il est vrai qu'elles étincellent de lumière, qu'elles enchantent par leur beauté, qu'elles ravissent d'amour. Il est vrai que ces ouvertures, qu'une main cruelle a faites au temple auguste de votre corps, loin de déparer cet édifice divin, contribuent à l'orne; loin de l'affaiblir, le rendent plus solide, plus harmonieux, plus riche de vie; mais au jour de votre triomphe et de votre gloire, pourquoi enfin avez-vous conservé dans vos mains et vos pieds ces signes d'ignominie et de douleur (1)? Ah! répond ce Sau-

---

1) Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum (Zach. XIII).

veur plein d'amour, je conserve ces marques de mes blessures dans l'intérêt de ceux qui me les ont faites (1).

Saint Paul nous a expliqué ce grand et profond mystère, non moins glorieux pour Jésus-Christ, que tendre et précieux pour nous. Souvenez-vous, nous dit-il, que dans le temple de Jérusalem, après le second voile, il y avait un lieu réservé, appelé *Sancta Sanctorum*, où nul ne pouvait pénétrer. Or dans ce *Sancta Sanctorum*, où il n'était permis à qui que ce fût d'entrer, l'Esprit-Saint a voulu figurer le ciel, fermé et inaccessible avant la venue de Jésus-Christ, même pour les hommes les plus purs et les plus saints (2). Le grand prêtre seul, une fois l'année pouvait entrer dans ce *Sancta Sanctorum*, portant dans ses mains deux coupes pleines du sang des victimes, qui avaient été immolées dans l'autre partie du temple en présence de tout le peuple. Et il offrait ce sang pour ses propres péchés et pour ceux du peuple (3). Cette nécessité où était le grand prêtre de renouveler chaque année le même sacrifice, sans que l'entrée du tabernacle devint pour cela plus accessible aux hommes, était la

(1) *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me (Zach. viii).*

*Nota.* Selon saint Augustin, Jésus-Christ a conservé les cicatrices de ses plaies pour faire reconnaître l'identité de son corps, et démontrer qu'il est ressuscité avec le même corps avec lequel il a été crucifié et pour donner ainsi à ses disciples et à nous une preuve certaine de sa résurrection.

Selon saint Ambroise, Jésus-Christ a conservé les cicatrices de ses plaies, comme un vainqueur conserve et montre à tous avec honneur les armes et les enseignes de sa victoire.

Selon saint Grégoire, pour stimuler de plus en plus notre amour et notre confiance en lui.

Selon saint Cyrille; pour humilier et confondre encore plus les réprouvés au jugement dernier, en leur fournissant dans ces plaies la preuve vivante de son amour malgré leur monstrueuse ingratitude envers lui.

(2) *Hoc significante Spiritu sancto nondum propalatam sanctorum viam (Hebr. ix).*

(3) *In secundo semel in anno solus Pontifex intrabat non sine sanguine, quem offert pro sua et populi ignorantia (Ib.).*

figure de la triste condition à laquelle étaient réduits les hommes de l'ancien temps ; et en effet, ils avaient beau prodiguer les sacrifices les plus magnifiques et les plus solennels. Ces offrandes, après tout stériles et grossières, ne pouvaient ni sanctifier l'homme, ni plaire à Dieu et l'apaiser (1).

Mais, ajoute l'Apôtre, tout est changé maintenant grâce à Jésus-Christ. Il est le pontife des biens futurs, égal à Dieu (2). Une fois entré dans le *Sancta Sanctorum*, portant avec lui l'auguste et saint tabernacle de son corps, il en a pour toujours laissé à tous l'entrée ouverte, ayant consommé l'œuvre de la Rédemption pour l'éternité (3). Inutile de dire qu'il n'entra point dans le *Sancta Sanctorum*, construit par Salomon, et simple figure du véritable *Saint des Saints* ; mais il est entré avec son corps saint et sacré dans le ciel même et voici pourquoi : Il y est entré pour être là toujours présent à son divin Père, en notre place, par l'humanité qu'il a prise de nous, pour être là toujours vivant et en état d'intercéder en notre faveur (4).

Le voilà donc dévoilé, le mystère de ces plaies que notre affectueux Sauveur a voulu conserver même après sa résurrection glorieuse : Jésus-Christ qui entre dans le ciel portant sur lui ces stigmates sacrés, est le véritable grand-prêtre, qui entrait dans le *Sancta Sanctorum*, portant dans ses mains le sang de la victime immolée ; et par le mérite de ces plaies non-seulement il ouvre le ciel à ses fidèles ; mais en les montrant

(1) Quæ parabola est instantis temporis, juxta quam munera et hostiæ offeruntur quæ non possunt juxta conscientiam perfectum facere servientem (*Hebr. ix*).

(2) Christus autem assistens Pontifex futurorum bonorum (*Ib.*)

(3) Per amplius et perfectius tabernaculum... introivit semel in sancta æterna redemptione inventa (*Ib.*).

(4) Non in manufacta sancta Jesus introivit exemplaria verorum sed in ipsum cælum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis (*Ib.*)... Semper vivens ad interpellandum pro nobis (*Ib. vii*).



à son Père il appelle continuellement sur nous miséricorde, pardon, grâce, protection et appui.

Jésus-Christ a donc porté dans le ciel le temple de son corps, mais il l'a porté avec de tels ornements, de tels embellissements, que le divin Père ne peut pas ne pas s'attendre à cette vue, et ne peut détourner autre part ni ses regards ni son cœur ; mais il doit toujours tenir et ses regards et son cœur fixés sur ce tabernacle si pur, si saint, si digne de captiver l'attention, la tendresse, et l'amour de Dieu, et d'attirer les effets de sa miséricorde et de sa bonté. Or comme il n'a pas besoin d'implorer et d'obtenir cette bonté, cette miséricorde pour lui-même, n'ayant, comme les autres prêtres, rien en lui-même qui réclame indulgence et pardon (1) ; il n'attire à lui cette miséricorde, cette bonté, ce pardon, par la vue de ses plaies, que pour les faire descendre sur nous. C'est donc pour nous qu'il présente à son Père ses plaies sacrées (2). C'est pour nous qu'il sollicite miséricorde, grâce et pardon par le mérite de ces plaies ; et de cette charge d'intercesseur et d'avocat pour nous tous il fait son éternelle occupation et sa vie dans la gloire, de même que sur la terre cette occupation et cet exercice était pour lui la vie de la grâce : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Ainsi en conservant dans sa sainte humanité, ses plaies sacrées, Jesus-Christ, selon Tertullien, se montre le prêtre catholique, le prêtre universel auprès du divin Père (3). Il continue éternellement, dans son corps adorable, comme dans son véritable temple, temple du plus grand prix, de la plus insigne beauté, de la plus haute dignité, il continue à offrir mystiquement le sacrifice de son

(1) Qui non habet necessitatem quotidie pro suis delictis offerre (*Hebr. vii*).

(2) Ut appareat vultui Dei pro nobis (*Hebr. ix*).

(3) Catholicus Patris sacerdos (*Tertull.*).

cœur et de tout lui-même, parmi les flammes de son infini amour ; et ce sacrifice toujours sera auprès de Dieu un sacrifice d'agréable odeur, un sacrifice d'un prix infini (1).

Or, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de se mettre à même de tout obtenir pour nous ; mais par la résurrection du temple de son corps, il a préparé la restauration du temple de notre corps ; car il a voulu nous appeler à partager tous ses privilèges, toutes ses grâces, et son éternel séjour (2).

Bien que Jésus-Christ ait eu un corps semblable au nôtre et de même nature que le nôtre, toutefois ce corps, tabernacle le plus parfait, le plus noble qui fut jamais, chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, produit immédiat de création divine (3), et uni substantiellement, comme son âme, à la personne divine du Verbe, était un corps divin, et par conséquent pur, saint, immaculé, exempt de tout foyer de concupiscence et de toute ombre de péché. Ce n'était pas l'indocile esclave, mais le frère, le compagnon fidèle de son âme bénie, et le ministre obéissant de toutes ses volontés, de tous ses désirs, de tous ses sacrifices, de toutes les aspirations de sa ferveur. N'ayant rien à punir, ni à expier, pour lui-même et en lui-même, il n'était pas de lui-même sujet à la mort et à la corruption. Nous au contraire, conçus du sang impur d'Adam pécheur, conçus dans le péché par la chair et la volonté de l'homme, nous n'avons qu'un corps de péché, un corps infecté jusqu'à la moelle des os par le venin de la concupiscence, source originaire du péché, un corps qui pour les hommes même les plus justes et les plus saints est l'asile et le refuge de la loi funeste de la

(1) *Præcursor pro nobis introivit Jesus secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum (Hebr. ix).*

(2) *Et ubi sum ego, illic et minister meus erit (Jo. xii).*

(3) *Per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis (Hebr. ix).*

chair, loi qui en perpétuelle opposition avec la loi de l'esprit, nous pousse au désordre du péché ; notre corps est par conséquent un corps vicieux en lui-même et corrompu, et par suite caduc et mortel. Voilà pourquoi saint Paul nous dit que lors même que notre âme est vivante de la vie de la grâce, qui la sanctifie et la vivifie, le corps est néanmoins un temple profané, destiné à la dissolution, à la mort, et comme déjà mort par suite du péché (1). Ce qui revient à dire qu'il est nécessaire que ce corps meure, que ce temple soit détruit, ruiné, mis en poudre, et cela en punition de ce qu'il a servi de réceptacle à la concupiscence et au péché ; que cet édifice de corruption, infecté, profané dans toutes ses parties par une lèpre que tous les sacrifices et tous les rites de la loi ancienne ne sauraient guérir doit nécessairement être abattu et détruit jusque dans ses fondements ; qu'il est nécessaire que l'air funeste, que le germe, que l'herbe vénéneuse qui a surgi dans les parties les plus secrètes de ses murs, dans l'intérieur de ses colonnes, et qui s'y conserve en dépit de toutes les précautions et de tous les efforts de l'âme pénitente, s'exhale et s'échappe au dehors par l'entière dissolution du tout : *Corpus quidem mortuum est*.

Mais si nous conservons la grâce sanctifiante reçue au baptême, ou que l'ayant perdue par de nouvelles fautes, nous la recouvrons par la pénitence, et qu'à l'heure de notre mort nous nous trouvons incorporés avec Jésus-Christ et vivant de son esprit, nous aurons droit de ressusciter comme est ressuscité Jésus-Christ ; le temple de notre corps se relèvera de son abjection et de la poussière en laquelle il aura été réduit par la main de la mort ; parce que l'esprit de Jésus-Christ qui aura habité dans notre âme, aura aussi

---

(1) *Corpus quidem mortuum est (Rom. viii).*

en elle et par elle habité dans notre corps (1) et comme le péché originel y avait laissé un germe vénéneux de mort, de même cet esprit divin y aura déposé un germe de résurrection et de vie qui ne peut être stérile et infructueux, qui doit en son temps se développer en nous ; et cet esprit divin aura la force de faire sortir intact des entrailles de la terre le temple de notre corps, comme un lis revêtu de candeur céleste, comme une fleur éternellement odorante et agréable aux yeux de Dieu (2).

Et ainsi s'accomplira la grande parole prononcée par Jésus-Christ dans l'Évangile : Les fils de la résurrection deviendront vrais fils de Dieu et ne pourront plus mourir (3).

O paroles pleines d'infinie douceur ! Elles signifient que Dieu le père avec la même puissance, avec le même empressement, avec le même amour qu'il montra en ressuscitant le corps sacré de son divin Fils ressuscitera aussi le nôtre en tant que le nôtre sera associé à celui de son fils par la participation du même esprit. Il nous traitera comme il a traité son fils lui-même ; il nous donnera encore cette marque de son amour paternel ; il imprimera encore en nous ce caractère de filiation divine ; en sorte qu'il ne nous manquera plus rien pour paraître et être en réalité, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, les vrais fils de Dieu (4).

Saint Paul a voulu nous faire encore mieux comprendre cette sublime et consolante doctrine, quand il a dit : Tenez pour certain qu'après que notre corps, demeure terrestre

(1) Qui suscitavit Jesum a mortuis vivificavit et mortalia corpora nostra propter inhabitantem spiritum ejus in nobis (*Rom. viii*).

(2) Justus germinabit sicut lilium et florebit in æternum ante Dominum.

(3) Neque enim ultra mori poterunt : æquales enim angelis sunt et filii sunt Dei cum sint filii resurrectionis (*Luc xx*).

(4) Qui suscitavit Jesum a mortuis vivificabit mortalia corpora nostra (*Rom. viii*). Ut filii Dei nominemur et simus (*1 Jo. iii*).

de notre âme, sera tombé en dissolution sous les coups de la mort, un jour Dieu lui-même viendra reconstruire ce misérable édifice de boue, cette tente ignoble de notre pèlerinage terrestre et en formera un temple auguste, solide, spirituel, céleste, non de fabrique humaine, mais de divine structure, qui ne devra rien à l'homme, mais qui devra à Dieu seul sa structure, ses proportions, sa beauté, sa durée éternelle (1).

Remarquez cette expression, *non manufactum*, qui ne sera pas l'œuvre de la main des hommes. C'est la même expression que le grand Apôtre a employée en parlant du corps de Jésus-Christ, qu'il appelle un tabernacle non ouvré de la main des hommes : *Tabernaculum non manufactum*. Ce qui signifie que comme le corps du Sauveur ne dut au pur sang de Marie que la matière dont il fut formé, mais qu'il reçut de Dieu, immédiatement de Dieu sa structure admirable ; de même les corps des justes ne devront à leur ancienne poussière que les matériaux de leur réédification nouvelle, mais quant à leur forme nouvelle, ils la recevront immédiatement de Dieu : *Ædificationem non manufactam*.

Ainsi lorsque Dieu façonnera de nouveau l'argile de notre corps, que la main de la mort avait jadis humiliée (2), il opérera, en quelque sorte pour ses fils adoptifs, dans cette nouvelle naissance à l'immortalité le même prodige qu'il opéra dans l'incarnation de son Fils consubstantiel ; et ainsi se vérifiera la parole de l'Évangile : qu'à la manière ineffable dont Dieu nous ressuscitera, on reconnaîtra qu'il est notre tendre Père et que nous sommes vraiment ses

---

(1) *Seimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus domum non manufactam æternam in cælis (II Cor. v).*

(2) *Reformabit corpus humilitatis nostræ (Philipp. III).*

filz bien-aimés : *Filii sunt Dei, cum sint filii resurrectionis.*

Et comment Dieu pourrait-il traiter notre corps autrement que le corps de son Fils, puisqu'il verra dans nos restes mortels l'empreinte de son Fils adorable ? Oui, puisque nous aurons participé à l'esprit de son fils, il faudra que nous puissions aussi participer à la condition glorieuse et aux privilèges de sa chair, et que compris avec lui dans l'amour du Dieu Père, nous soyons ressuscités avec le Fils et par le Fils (1).

Mais nous ne pourrions avoir part à ce grand mystère de la puissance et de l'amour d'un Dieu, qu'autant que notre corps, pendant cette misérable vie, aura été aussi un temple digne de la divinité, un temple saint (2). Voilà pourquoi saint Paul nous invite à faire en sorte par l'humilité de notre esprit, par la sincérité de notre cœur, par la ferveur de notre prière, par la générosité de notre détachement, par la sainteté de nos œuvres, par l'exercice de notre charité, par l'édification extérieure de toute notre conduite, que Dieu réside avec complaisance en nous, et que la frêle argile de notre corps devienne comme un temple portatif, temple où abondera pour nous la grâce divine, et sur lequel il daignera faire reposer sa gloire (3).

Heureux, mille fois heureux les vrais enfants de l'Église, les vrais disciples de Jésus-Christ, qui s'attachent inséparablement à sa foi, observent religieusement ses préceptes, conservent inaltérable sa doctrine, fréquentent ses sacrements, pratiquent avec courage le détachement, la pénitence et la mortification, imitent fidèlement ses exemples, se li-

1) Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem spiritum ejus in vobis (*Rom. viii*).

(2) Templum Dei sanctum est quod estis vos (*I Cor. iii*).

(3) Glorificate et portate Deum in corpore vestro (*I Cor. vi*).

vrent fréquemment à la méditation des divins mystères, à l'exercice de la prière et de la louange de Dieu ! Ils sont vraiment des Porte-Dieu. Oui, ils portent réellement Dieu dans eux-mêmes. Leur corps est un vrai temple, dans lequel Dieu réside avec complaisance, dans lequel il verse avec abondance sa grâce, dans lequel il se *délicie* avec amour ; parce que dans ce temple vivant l'âme, faisant les fonctions de prêtre, non-seulement offre à Dieu le continuel sacrifice de ses affections, de ses désirs, de ses passions, non-seulement lui offre le seul culte en esprit et en vérité qui puisse l'honorer ; mais le manifeste et le fait connaître dans ce temple sanctifié par la chasteté, orné par la modestie, embelli par la pudeur, sanctifié par la mortification, gardé par la vigilance, orné par la grâce, enrichi par le mérite de toutes les vertus, illuminé par la foi, réchauffé par la charité, sans cesse purifié par la mortification, lavé par les larmes du repentir dans le sang divin, sanctifié par l'Eucharistie. Oui, Dieu habite là comme dans un trône de gloire ; oui Dieu, j'ose le dire, par cette créature si vile, si ignoble, si misérable en elle-même, mais ennoblie par la participation au sacerdoce de Jésus-Christ, est honoré en Dieu, est glorifié en Dieu, de la seule manière qui convienne à Dieu, qui soit digne de Dieu, et qui est la sainteté (1).

Heureuses, mille fois heureuses, âmes chrétiennes ! Vous aussi vous pouvez, avec une sainte confiance, avec un noble orgueil, avec un majestueux mépris, avec une souveraine indifférence dire aux passions, aux maladies, à la mort : Conjurez ensemble l'abrégement de mes jours. Otez-moi cette misérable vie. Ramenez cet édifice de poussière à l'élément dont il est composé : *Solvite templum hoc !* Je sais

---

(1) Domum tuam decet sanctitudo ( *Psal. xcii* ).

avec certitude que ce temple, dans lequel j'ai porté Dieu, j'ai honoré Dieu, dans lequel Dieu a daigné habiter, se complaire et se glorifier, ne sera pas toujours livré à la corruption et au mépris. Ce Dieu de bonté, en l'habitant, y a déposé un germe précieux, il y a laissé l'empreinte de son esprit; et j'ose me promettre, en vertu et avec l'aide de l'esprit de Jésus-Christ, de reprendre un jour ce corps orné des mêmes qualités glorieuses que le corps très-saint de Jésus-Christ lui-même, savoir, de la subtilité, de l'agilité, de la clarté, de l'impassibilité. Moi-même, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, je relèverai ce temple, que vous aurez en vain abattu et brisé. Tout ce que vous ferez, tous les efforts de votre cruauté contre moi, seront impuissants à me détruire; les pénitences, les mortifications ne feront qu'accroître ma gloire, la félicité de mon triomphe. Les tourments, les avanies, les martyres ne sauraient empêcher qu'après avoir repris à la terre mon corps glorieux, vivant, immortel, impassible, je ne porte ce précieux tabernacle dans les cieux, pour continuer dans ce corps, au sein de la gloire et de l'amour parfait, le sacrifice intérieur, que maintenant j'offre à Dieu dans le temps pour le continuer dans l'éternité : *Solvite templum hoc!* O mort, tu ne saurais donc me faire peur! Tyrans, qui voudriez, par les tourments du corps, m'arracher du cœur la foi et l'amour de Dieu, mortifications, jeûnes, sacrifices, vous ne me faites pas peur! Là où finit votre pouvoir, là commence le mien; parce que Dieu a mis à ma disposition son esprit, et, par conséquent, sa puissance. Mon âme, sans obstacle, sans résistance, exercera son éternel sacerdoce en présence de Dieu, par une mystérieuse et continuelle inondation d'amour et ce sera sa félicité : *Solvite templum hoc... et excitabo illud!*

O magnifique théologie! ô sublime doctrine! ô profondes raisons! ô harmonies ineffables des mystères chrétiens!



SECOND POINT. Nous avons vu comment, uni au corps de Jésus-Christ, le corps du chrétien est lui aussi vraiment un édifice sacré, un temple de Dieu, un tabernacle de l'Esprit-Saint (1).

Et, en effet, de même que les temples matériels sont consacrés au culte divin par des ablutions, par l'onction du saint chrême et par l'Eucharistie ; de même aussi le temple vivant de notre corps a été consacré par le baptême, par le saint chrême et par la communion.

Ceci nous donne à comprendre que l'impureté, le péché propre en particulier du corps, qui pour l'infidèle n'est qu'un simple péché, devient, en outre, pour le chrétien, une véritable profanation, un véritable sacrilège.

Oui, le temple de notre corps a été au baptême lavé dans le sang de Jésus-Christ (2). En devenant membre de son corps, il a été élevé à l'insigne honneur d'être quelque chose de ce temple adorable. Quel crime n'est-ce donc pas, disait saint Paul en frémissant d'une sainte indignation, quelle horreur, qu'un chrétien impudique, au gré des instincts aveugles de la concupiscence, s'en aille prostituer un corps que Jésus-Christ, par son propre sang, a dédié à sa gloire, à son culte et qu'il ose profaner, non-seulement ses propres membres, mais encore les membres mêmes de Jésus-Christ, en les faisant servir à l'iniquité et en les abaissant jusqu'à devenir un même corps avec l'objet infâme de sa passion (3) !

Nous avons été consacrés par l'huile sainte et par la béné-

(1) Templum Dei sanctum est quod estis vos (I. Cor. III). Membra vestra templum sunt Spiritus sancti (Id. VI).

(2) Ipse lavit nos in sanguine suo (Apoc. I).

(3) Qui adhæret meretrici unum corpus efficitur. Tollens ergo membra Christi faciam membra meretricis (I Cor. VI).

diction du saint chrême; nous avons été marqués du sceau de la foi. L'onction sainte est descendue sur notre front. En nous imposant les mains on nous a fait comprendre que dès cet instant nous étions devenus les temples de la grâce de Jésus-Christ. Quel crime n'est-ce donc pas que d'afficher le cynisme des plus scandaleux désordres, et de ne pas respecter jusqu'au feu de l'enfer?

Enfin, n'avons-nous pas reçu encore une consécration spéciale par la communion eucharistique? Par cette communion, Jésus-Christ n'est pas seulement en nous comme il est dans le temple matériel, mais uni à nous, identifié avec nous, son sang coule dans nos veines, s'unit et se confond avec le nôtre. Quel crime n'est-ce donc pas que de faire passer le venin de la corruption et de la mort sur des lèvres qui viennent de sucer le sang du divin Agneau, et de prostituer à l'ordure et à l'iniquité une chair sanctifiée par l'attouchement de la chair virgine du Fils de Dieu? Ne frémissions-nous pas d'horreur et d'indignation si quelqu'un, en notre présence, profanait le tabernacle, le saint ciboire et le calice où réside Jésus-Christ? Or, le sang, la chair que nous avons reçus par la communion eucharistique, sont les mêmes qui avaient été contenus dans les vases sacrés, et nous-mêmes, à notre tour, nous sommes devenus d'autres vases sacrés, d'autres tabernacles. L'autel de pierre sur lequel réside Jésus-Christ, n'est certes pas plus sacré que notre corps dans lequel ce même Jésus-Christ repose. Quel crime n'est-ce donc pas, quelle horreur, quelle infamie, que de faire servir ces tabernacles, ces vases sacrés, non à notre propre table, comme fit l'impie Balthazar, mais aux dérèglements les plus indignes, les plus honteux, les plus vils?

Non-seulement donc l'impudique profane le temple de son propre corps, mais, outre qu'il en chasse le vrai Dieu, il y introduit le dieu de la volupté, le dieu de la chair, l'esprit

impur; il lui offre ses adorations et son amour, il lui immole comme victimes ses affections, son propre cœur, sa propre âme; et ainsi, selon la solide et juste pensée de Tertullien, l'impureté a avec l'idolâtrie une étroite affinité (1).

O corps du chrétien avili, dégradé jusqu'à devenir la pagode, la mosquée, le *delubrum* d'une idole infâme! ô profanation! ô sacrilège! L'homme pudique porte Dieu dans son propre corps, l'homme devenu impudique y porte le démon.

Mais, hélas! combien les menaces de Dieu contre les profanateurs de son temple inanimé, de son temple de pierre, s'accomplissent bien plus rigoureusement contre ceux qui profanent ses temples animés, leurs propres corps! « Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra (2). » Vainement l'âme que ses instincts empêchent de pouvoir se résigner à vivre sans honneur, quand elle a faibli contre le vice, cherche toujours à atténuer l'horreur du libertinage, le justifie, le canonise pour avoir le droit de l'adorer; à tel point qu'aujourd'hui on voit le profanateur des serments les plus sacrés, le violateur du sanctuaire domestique, l'adultère marcher la tête haute, le front sans pudeur. Vainement le monde, en parfaite opposition sur ce point avec l'Évangile, cherche à ennoblir ce vice par les noms de faiblesse et de galanterie, et cherche à honorer le déshonneur lui-même; en essayant d'en effacer l'infamie, il n'a pu en paralyser les tristes effets; en le rendant commun parmi les hommes, il n'a pu le rendre plus tolérable et plus innocent aux yeux de Dieu; en essayant d'en effacer l'horreur, il n'a pu en alléger les châtiments. Dieu ne le punira pas moins sévèrement parce qu'il sera devenu dans toutes les classes si universel et si éhonté; parce qu'il aura infecté les cités entières, il

(1) *Mæchia affinis idolatriæ* (Tertull.).

(2) Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus (I Cor. III).

n'en sera pas moins pour cela la grande plaie de la civilisation moderne, le gouffre sans fond où vont se perdre tant d'existences, et qui s'oppose à la naissance de tant d'autres; il n'en sera pas moins le destructeur des familles et des dynasties qui vont s'éteignant chaque jour frappées par une coupable stérilité; le grand ennemi de la santé publique et de la morale publique, le plus grand fléau de la société.

Hélas ! il n'est que trop vrai, ce vice porte avec lui dès ce monde son châtement. Les habitudes voluptueuses dégradent l'intelligence, corrompent l'imagination, plongent l'âme dans la matière, lui ôtent sa vigueur et sa fécondité. Aussi, quand la mythologie païenne nous a dépeint les impudiques divinités du paganisme changées en bêtes brutes, elle a, selon la belle remarque de Clément d'Alexandrie, dans ces horribles fictions, dans ces humiliantes métamorphoses, exprimé une vérité, hélas ! bien trop commune, c'est que l'impureté efface dans les plus grands génies les plus brillantes qualités et tout ce qu'ils avaient de noble, d'élevé et de divin. . . . .

---

## AVIS DES ÉDITEURS ITALIENS

POUR LA TRENTE-TROISIÈME HOMÉLIE

---

Nous croyons de notre devoir de rappeler à la mémoire de nos honorables lecteurs comment ce Carême, composé à la hâte et en très-peu de temps, était demeuré incomplet jusqu'à la mort de l'auteur, qui ne voulait le mettre au jour qu'après lui avoir donné de plus amples développements et l'avoir rédigé avec plus de soin. De là vient que s'il a fallu se donner beaucoup de peine pour recueillir et coordonner entre elles les feuilles éparses, il a fallu en prendre bien davantage pour mettre en ordre, et non sans crainte d'insuccès, cette dernière homélie, laquelle écrite par fragments détachés, sur des feuilles éparses, sans pagination ni numéros d'ordre, avait moins l'air d'un discours suivi que d'un ensemble de matériaux jetés çà et là pour servir à former le canevas d'une homélie destinée à devenir plus complète et

plus finie. L'imparfaite connexion des parties, et l'excessive longueur du tout, trouvent dans ce fait même leur origine, en même temps qu'elles en sont l'explication et la preuve. Toutefois, le compilateur s'est abstenu d'y ajouter rien de son cru, s'attachant uniquement à disposer les matériaux dans l'ordre qui lui a paru le plus convenable.

---

---

## TRENTE-TROISIÈME HOMÉLIE

---

### LE GRAIN DE SÉNEVÉ

#### OU L'ÉGLISE

*Simile est regnum cælorum grano sinapis... Quod minimum quidem est omnibus seminibus; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus et fit arbor; ita ut volucres cæli veniant et habitent in ramis ejus (Math. xiii).*

Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé... Cette semence est, il est vrai, la plus petite d'entre les semences; mais lorsqu'elle a pris son accroissement elle est plus haute que tous les légumes et elle devient un arbre; en sorte que les oiseaux viennent se reposer sur ses branches.

**Q**UEL est donc ce royaume des cieux dont parle Jésus-Christ dans cette parabole, et qui, semblable au grain de sénevé, n'est d'abord que la plus petite d'entre les semences, devient ensuite un grand arbre dans son développement, et sur lequel, comme sur une ramée épaisse et touffue, viennent se réfugier avec transport, se reposer avec sécurité de nombreuses tribus d'oiseaux?

Ce royaume, c'est Jésus-Christ, disent les saints Pères, saint Hilaire, saint Augustin, saint Grégoire; c'est Jésus-Christ lui-même, lequel non-seulement est la voie qui conduit au ciel, mais encore la vérité et la vie, en quoi consiste la félicité des cieux. Il a été, en effet, la plus petite des semences par l'humilité de la chair, et le plus grand des arbres par sa<sup>e</sup> résurrection, à tel point qu'il a éclipsé la grandeur, la renommée et la gloire de tous les saints, de tous les patriarches, de tous les prophètes. Sur les plus solides rameaux de ce tronc divin, c'est-à-dire sur les apôtres,

toutes les nations, cherchant comme les habitants de l'air à s'élever au-dessus de la corruption terrestre, sont venues avec empressement se reposer, chercher un solide appui dans les vrais biens du ciel et un abri contre les vents des fausses doctrines, contre les tempêtes des tentations infernales.

Or c'est la doctrine de tous les Pères, de tous les interprètes et de tous les théologiens, que, comme la vie de Jésus-Christ a été exprimée, figurée et prophétisée dans la vie des patriarches, de même aussi celle de l'Église et son histoire l'a été dans celle de Jésus-Christ. Donc dans cette parabole le Fils de Dieu, tout en nous retraçant le tableau de son existence humaine, a voulu encore nous présenter la figure la plus ressemblante et la plus gracieuse des vicissitudes et des caractères de son Église. Il les prédisait encore d'un seul mot dans l'évangile de ce jour, quand il affirmait que sous peu seraient prêchées en son nom la pénitence et la rémission des péchés parmi toutes les nations de la terre (1).

Examinons donc aujourd'hui ces vicissitudes et ces caractères de la véritable Église dans cette courte mais gracieuse parabole du grain de sénévé. Chantons dans ce dernier jour de notre prédication un hymne à la gloire de cette sainte Église catholique à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, afin que, sentant mieux le bonheur de l'avoir pour mère, nous nous affermissions toujours davantage dans la résolution prise de vivre en vrais enfants de l'Église, et que nous éprouvions toujours plus vive la pieuse et sainte allégresse que nous inspire la solennité de ce jour.

PREMIER POINT. Le grain de sénévé est effectivement

---

(1) *Oportebat Christum pati et resurgere a mortuis tertia die, et prædicari in nomine ejus penitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes (Luc xxiv).*



une des plus petites semences que nous connaissions : *Minimum est quidem omnibus seminibus*. Et c'est pour cela même, dit saint Jérôme, qu'il est une figure fidèle de la prédication évangélique, d'où est née et s'est formée l'Église. Elle aussi a été dans son principe la plus petite, la plus méprisable, la plus insignifiante de toutes les sociétés religieuses qui se sont de tout temps formées dans le monde (1).

Et, en effet, comment a-t-elle commencé? Par douze hommes obscurs de naissance, pauvres quant à leur avoir, vulgaires par leur profession, obtus d'esprit, ignorants en fait de doctrine, grossiers de manières, persécutés par l'autorité publique, odieux au peuple, sans faveur, sans protection, sans défense. Ces hommes entreprennent de prêcher le renoncement aux vices que l'on adorait comme des divinités, la pratique de vertus dont on ignorait jusqu'au nom; une vie d'humilité, de continence, de pureté, de détachement, de charité contraire à toutes les doctrines reçues, à toutes les coutumes en vigueur, à toutes les idées établies, à tous les intérêts, à tous les principes, à toutes les passions; en un mot ils se mirent à prêcher l'obligation de se repentir comme d'un crime de tout ce qui jusqu'alors avait été réputé saint, juste, légitime ou indifférent; et cela au nom d'un personnage inconnu au monde, rejeté et condamné par ses propres concitoyens, mort, comme l'esclave le plus criminel, dans un coin de la Judée, par le supplice ignominieux et barbare de la croix. Voilà l'homme au nom duquel la résipiscence devait être prêchée à toutes les nations : *Et prædicari in nomine ejus pœnitentiam*. Non, il n'est pas de plante qui plus que le sénevé ait une semence petite, méprisable, peu capable de se développer, de croître et de fructi-

---

(1) Est prædicatio evangelica quæ minima est omnibus disciplinis (S. Hieron.).

fier. Mais aussi nulle société n'a eu à son origine des principes en apparence plus contradictoires, plus insensés, plus ineptes que l'Église, ce royaume de Dieu parmi les hommes : *Simile est regnum cælorum grano sinapis*,

Et pourtant qu'est-il advenu? Les sectes philosophiques et les cultes idolâtres, semences considérables dès leur principe, répandues et déposées dans le terrain le plus favorable à des entreprises humaines, ombragées par toutes les forces du pouvoir souverain, favorisées par le souffle de toutes les passions, arrosées par la pluie de toutes les richesses et de tous les avantages temporels, embellies, cultivées par le génie de l'élégance, de la grâce, de l'éloquence et de la poésie; tandis qu'elles paraissaient devoir surgir en arbres fruitiers, vigoureux, touffus, et immortels, n'ont abouti qu'à produire de misérables arbustes, de pauvres herbes, sans substance, sans suc, sans goût, sans couleur, sans vie, qui, au premier choc du vent de la science et de la vérité, sont tombées arides et desséchées sur le sol et se sont converties en foin et en fumier. Le temps est allé détruisant ces monstrueux produits de l'orgueil, de la cupidité et de la lasciveté, qui, semblables à des météores sulfureux, après avoir brillé d'un sombre éclat, se dissolvent et disparaissent, ne laissant, comme traces de leur apparition et de leur passage, que l'horrible puanteur de leurs vices et de leurs méfaits (1).

Au contraire, l'Église, semence si chétive, plantée par des mains si faibles, si inexpérimentées, dans une saison si contraire, dans un sol si peu favorable, sous un climat pestilentiel, parmi la furie des vents de toutes les passions et de

---

(1) Sed dogmata philosophorum cum creverint nihil mordax, nihil vitale demonstrant; sed totum flaccidum et emollitum ebullit in olera quæ cito arescunt et corruunt (S. Hieron.).

toutes les erreurs, a germé, a pris les proportions d'un arbre, qui, en force, en vigueur, en grosseur, en solidité, a laissé au-dessous de lui les chênes antiques, honneur de la forêt : *Majus est omnibus oleribus et fit arbor*. Il a étendu ses majestueux rameaux au travers des contrées les plus barbares et sur les plus lointains rivages, jusqu'aux extrémités du monde; en sorte que tous les peuples, toutes les nations sont venues y chercher et y ont trouvé nourriture, abri, défense et repos : *Ita ut volucres cœli veniant et habitent in ramis suis*. Ainsi s'est vérifiée la prophétie sortie aujourd'hui de la bouche du Sauveur, savoir que sa religion, religion de pénitence et de pardon, de justice et de grâce, de sévérité et de douceur, d'esprit et de vie, serait prêchée et acceptée dans le monde entier : *Prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes*.

Voyez comme dans cette belle parabole sont bien indiqués les principaux caractères de la vraie église. Jésus-Christ dit d'abord que le petit grain de sénevé devient un arbre, *fit arbor*, l'arbre par excellence, l'arbre unique, l'arbre qui seul domine par sa hauteur au-dessus de tous les autres; tandis qu'autour de lui s'élèvent diverses plantes qui ne forment pas un arbre unique. Or voilà indiquée la grande prérogative de l'unité qui appartient à la seule Église catholique. Seuls les catholiques, dit saint Cyprien, sont le véritable arbre venu d'une petite semence et formant un tronc unique, un arbre unique, bien qu'il déploie de toute part ses rameaux en grand nombre (1).

Les peuples idolâtres qui n'ont entre eux d'autre lien

---

(1) *Ecclesia una est quæ in multitudinem latius incremento fecunditatis extenditur; quomodo rami arboris multi sed unum robur tenaci radice fundatum (S. Cypr.).*

d'affinité que le péché abominable d'adorer la créature au mépris du Créateur, sont divisés entre eux en une infinie variété de cultes honteux et cruels, superstitieux et absurdes. Les Juifs, épars sur la superficie entière du globe, tout en disant qu'ils croient à Moïse et à sa loi, sont divisés en autant d'écoles que de synagogues, parce que chacun entend cette loi à sa manière et la pratique comme il l'entend ; ils n'ont rien autre chose de commun qu'un grossier déisme, la circonscription, l'esprit d'intérêt et la haine contre Jésus-Christ. Les mahométans, bien que professant tous le culte de Mahomet et du Coran, sont eux aussi divisés en autant de sectes qu'ils ont de chefs politiques auxquels ils obéissent ; et ils ne se ressemblent entre eux que par la frénésie des plaisirs charnels et la haine contre les chrétiens.

Imitateurs des mahométans et des juifs, les peuples hérétiques et les schismatiques, qui se vantent tous de croire en Jésus-Christ, à son Évangile, n'ont pas d'autre unité, ne fraternisent point autrement entre eux que par une haine, par un mépris commun contre l'Église catholique. Du reste ils sont divisés en autant de sectes, non-seulement diverses, mais contradictoires, rivales et ennemies, qu'il y a d'États non-catholiques, de familles dans chaque État, d'individus dans chaque famille ; qu'il y a dans chaque individu de manières diverses d'opiner dans les divers états et conditions de la vie, d'après des études, des lectures, des raisonnements, des disputes diverses. Comme chacun a sa manière propre de penser, il a aussi sa religion propre ; il n'y a pas dans ces sectes deux individus qui croient de la même manière, pas plus qu'il n'y a pas deux visages égaux. Le symbole de l'hérésie que tous jurent, que tous professent et que nul ne croit, étant greffé sur la constitution de l'État, a pu conserver longtemps une espèce d'unité religieuse, mais seulement apparente, politique, extérieure, qui n'a d'autre appui que la

force, d'autre principe que l'intérêt. Le temps a fait justice de cette unité trompeuse; et comme le pouvoir ne peut plus la maintenir, le voile s'est déchiré, et l'on ne voit plus qu'un amas d'opinions discordantes, qui ne sont unies entre elles que par leur antipathie pour l'unité imposée par la force et soutenue par le pouvoir.

L'Europe du seizième siècle vivait sous l'empire de l'unité catholique. Cela ne convint pas à un moine ambitieux, qui résolut de rompre cette unité pour en constituer une autre à sa guise, sur l'Évangile, sur l'Écriture, qu'il prit pour unique pierre angulaire de son unité. Il semblait qu'il n'y eût aucun danger à placer les idées sous la sauvegarde désintéressée de la raison et de la liberté. Pourtant le monde sait ce qu'est devenue cette unité entre les mains de Luther et de ses successeurs.

Après trois siècles le monde a été invité, en 1846, à un spectacle passablement ridicule, s'il était permis de rire du blasphème et de l'aveuglement en matière de religion : un concile a été réuni par toutes les puissances protestantes, pour chercher la pierre philosophale de l'unité au moyen de la plus épouvantable anarchie. Le concile a dû se dissoudre sans avoir rien établi. Je me trompe ! Il a établi une chose, l'impossibilité pour les protestants de s'entendre et de rien constituer, et, partant, la nécessité de laisser le protestantisme courir ses destinées.

Aussi le désespoir commence-t-il à s'étendre. Dans ce siècle d'intelligence on a entendu cette terrible phrase : «La division est notre bien.» C'est-à-dire l'enfer est notre paradis le chaos notre patrie, la confusion notre félicité et notre fin dernière.

Toute unité est un lien. Tout lien est un poids. Tout poids une servitude. Toute servitude est le comble de l'infortune et le désespoir de l'orgueil.

Malheureux ! Jouissez de la situation qui vous a été faite à l'ombre de cette doctrine. Réjouissez-vous de l'unité perdue, du plaisir de commencer et de finir par vous-mêmes, de tourner en dérision vos pères et d'être à votre tour la risée de vos fils. Réjouissez-vous d'être seuls, de penser et d'agir par vous seuls, d'être tout à vous seuls, et de vous seuls, de détruire le soir les idées du matin, de vivre sans maître et sans disciples, sans ancêtres et sans postérité; d'appeler cela votre force et votre vie; de n'avoir pour tout fonds commun quel'anarchie et le doute, pour toute perspective le néant.

Esprits pulvérisés, corps avortés, rameaux brisés, en attendant que l'unité militaire armée du fouet du cosaque abandonne votre orgueil aux ignominies d'une servitude sans limite, oblige votre présomptueuse intelligence à se courber sous un dogme né dans les bureaux de police ou dans les saturnales d'un camp de prétoriens; et réduise en esclavage un peuple de sophistes devenu un peuple sans force et sans caractère, qui ne pourra plus opposer qu'une obéissance passive!...

Y a-t-il une doctrine divine et humaine de nature à fonder la société des esprits sans sacrifier la raison et la liberté? Y a-t-il un dogme public librement reconnu, accepté du riche et du pauvre, du docte et de l'ignorant? Je prête l'oreille, et du sein de ces murs, du fond de cette tombe, d'au-dessous de ce sol, j'entends résonner sous l'immense voûte, sous la coupole, œuvre la plus gigantesque de l'homme, la voix harmonieuse de l'unité, qui va se répétant, depuis dix-huit siècles, sur tous les points du monde, avec un écho merveilleux. Elle chante l'hymne de la seule société des esprits qui soit au monde; elle va répétant sans cesse la seule parole noblement consolante. Je crois en l'Église une. *Credo in unam Ecclesiam!* Et nous, fils de cette unité, ré-

pondons tous avec véritable adhésion d'esprit, affection de cœur, expansion et transport de joie : Je crois !

Cette société vit et se soutient et maintient avec la même immutabilité son dogme public.

Autre n'est pas la foi du pauvre et autre celle du sage opulent ; autre celle des mandarins, et autre celle du peuple. Tous croient et tous prient le même Dieu, avec la même obligation d'être humbles, pieux, chastes, charitables, convaincus de leur néant.

La science et l'ignorance deviennent, dans la foi commune, une différence imperceptible, couronnant l'unité sans la rompre, et rendant plus sensible son inaltérable splendeur.

Seule l'Église catholique présente le spectacle unique, majestueux, imposant, de plusieurs centaines de millions d'hommes épars, d'une infinité de peuples séparés les uns des autres par d'immenses étendues de terre et de mer, et encore plus par le caractère, les habitudes, les nuances de culture, de couleur, de race, de langage, et qui cependant professent un même symbole dans une si grande variété de langages, observent la même loi dans une si grande différence de mœurs, et dans une si grande variété de rites offrent à Dieu le même sacrifice.

Deux mille ans sont passés sur elle. Après une si longue durée, elle n'a souffert aucune altération dans ses dogmes, dans sa constitution morale, dans son culte, dans son efficacité et sa beauté. Après deux mille ans elle inculque toujours les mêmes vertus, elle inspire les mêmes sacrifices, elle provoque la même obéissance d'esprit et de cœur, elle obtient les mêmes hommages. Après deux mille ans elle engendre toujours, elle forme toujours avec la même facilité des apôtres, des martyrs, des docteurs, des confesseurs, des vierges. Son martyrologe ne se ferme jamais. La foi en Jésus-Christ est prêchée avec le même zèle, confessée avec la même

constance, pratiquée avec la même perfection, qu'aux premiers jours du christianisme naissant. Le nombre des vrais catholiques diminue dans un lieu et augmente dans un autre. Mais le catholicisme a toujours le même esprit, la même force et la même fécondité, parce que l'arbre qui le produit est toujours le même.

Seule l'Église romaine croit ce qu'elle a toujours cru : *Quod semper*. Sa foi est la seule qui remonte jusqu'aux apôtres, jusqu'à Jésus-Christ. Seule elle a des idées justes et vraies sur Dieu et sa nature, sur ses attributs et ses œuvres ; des idées justes et vraies sur le Médiateur et sa mission, sur ses mystères, ses doctrines, sa grâce, sa qualité de rédempteur ; sur l'homme et son origine, sa fin, sa décadence, sa restauration. Elle est comme les grandes archives où se conservent inaltérables les traditions du monde, les notions de Dieu, les titres authentiques de la divinité de Jésus-Christ, de l'antique noblesse de l'homme, de ses droits, de ses privilèges, de ses espérances. Elle est comme la Bulle d'or, la grande charte de l'humanité. Quiconque veut savoir quelque chose de précis et de certain touchant Dieu, Jésus-Christ, la loi, les devoirs, doit interroger l'Église.

Les sectes nées de la fange des chrétientés corrompues, comme les vers naissent au sein de la corruption, si on les interroge sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur l'homme, pourront plus facilement nous dire ce qu'elle ne croient pas que ce qu'elles croient. Vous ne trouverez pas deux seuls individus qui à la même demande fassent la même réponse. Vous n'apprendrez jamais d'elles d'une manière certaine, précise, déterminée ce qu'il faut nécessairement croire, affirmer, prêcher.

Chaque secte parut avoir dans le principe un symbole commun à tous ceux qui la formèrent. Mais à peine adopté ce symbole commença à s'altérer. Aux inventions de



l'homme il est toujours permis à l'homme d'ajouter ou ôter quelque chose. De là les variations perpétuelles des sectes hérétiques. Des hommes dressèrent les trente-neuf articles de la confession d'Augsbourg ; d'autres hommes peuvent les modifier ou même les abolir ; et c'est ce qu'ils ont fait. Il n'y a pas une seule secte qui puisse se vanter de deux jours seulement d'immutabilité et d'unité avec elle-même ; et qui soit restée deux jours seulement fidèle à la confession fabriquée par son fondateur, qui ne l'ait pas ou étendue ou restreinte, renouvelée ou abandonnée.

Où trouver encore en Allemagne ou en Angleterre un seul protestant qui croie, comme ses pères, la confession d'Augsbourg, les trente-neuf articles ? L'arbre de l'hérésie est détruit, renversé par les mêmes mains qui l'ont planté. Chacun en enlève une branche ou une feuille ; et ce droit d'élagage ne peut être contesté à qui que ce soit.

La doctrine catholique, bien différente de ces voix de mensonge faciles à promettre, impuissantes à tenir, a lancé dans le monde des idées immuables, communes, fondamentales, acceptées librement par des hommes de toute condition.

Chose merveilleuse ! nonobstant la mobilité du temps, l'instabilité de l'esprit humain, les idées catholiques n'ont jamais changé et ne changent jamais. Il y a en elles une racine de persévérance, d'immortalité ; une racine forte, dure comme le bronze et le diamant, mais qui nonobstant sa dureté obstinée, ne cesse de se mouvoir et de fleurir parmi le monde.

Depuis dix-huit siècles tous les pontifes, tous les évêques, tous les docteurs, tous les fidèles catholiques, des hommes si divers de génie, de doctrine, de condition, de naissance, de nation, de caractère, de mœurs, de langage, de passions, de préjugés ; tant de millions d'hommes ont tous et toujours cru, pensé, affirmé, prêché, écrit la même chose. Ce qu'on

dit aujourd'hui, on l'a toujours dit. Ce qui se dit en orient, se répète en occident. Ce qui se croit au septentrion, se croit au midi.

Il n'y a pas une seule éclipse à cette immutabilité (1). Trouvez-moi une page catholique où la doctrine catholique soit niée. Trouvez-moi un homme qui dès qu'il s'éloigne de cette doctrine, ne se voie aussitôt chassé de l'Église, fût-il le plus éloquent des hommes, comme Tertullien, le plus dévot des évêques, comme Nestorius, le plus puissant des princes comme un Constance, un Valens, un Henri VIII. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, le génie, la force ait servi de bouclier contre les anathèmes de l'Église, une fois que par l'hérésie il a touché à la robe sans couture de Jésus-Christ.

Doctrines immuables ! Quand tout change et se transforme, l'astronomie, la physique, la chimie, la philosophie, la politique, la jurisprudence, les modes, les systèmes, les dynasties, les empires, les formes de gouvernement, l'administration, le commerce, les arts, les manufactures, les langues ;

(1) Immutabilité et non immobilité : choses bien différentes ! L'immobilité est une immutabilité morte ; tandis que l'immutabilité est une immobilité vivante, active, féconde en œuvres.

L'immobilité est unie à une servitude inerte, l'immutabilité à une activité libre : Dieu est immuable, le néant est immobile. L'arbre fruitier est immuable, mais mobile, parce qu'il a en lui-même le mouvement, principe de la végétation ; et pourtant il est immuable parce qu'il est toujours le même. Le cadavre n'est pas immuable, puisqu'il se dissout ; mais il est immobile, parce qu'il est inerte.

Le mahométisme est immobile, parce qu'il est un point d'arrêt forcé infligé à l'esprit humain par une raison que la violence a enchaînée ; il marque à ses idées la libre acceptation de l'intelligence. Mais il n'est pas immuable : le souffle de la science le décompose ; la discussion le détruit, le dissout ; c'est comme un cadavre qui à l'ouverture du tombeau paraissait intact, et au moindre souffle d'une bouche vivante il se dissout en une poussière qui ne laisse ni trace, ni souvenir de sa forme primitive. (*Note de l'Auteur.*)

quand il ne reste plus trace de tout ce qui fut antique, usages, mœurs, lois, institutions : seule l'Église catholique avec sa doctrine est toujours la même. Elle seule ne marche pas avec le siècle, parce qu'elle est de tous les siècles et que sans changer elle sait toujours s'y adapter.

Tout change sur la terre ; et la doctrine catholique, tenue dans leurs mains par des vieillards caducs en un lieu qui se nomme le Vatican, sans défense, résiste au courant des siècles, aux rêves des sages, à la puissance des rois, à la chute des empires ; demeure toujours une, constante, identique à elle-même. C'est qu'elle vient de Dieu ; et Dieu ne change pas ; il est toujours le même. Il l'a dit : « Je suis le maître et je ne change point (1). »

Le sang ne lui fait pas peur ; le sang versé est comme la sève qui l'a toujours rajeunie. La persécution fait sa force, l'humiliation est sa gloire, la mort son immortalité.

Comment changer ? L'immutabilité est la racine de l'unité, et l'unité la racine de la durée. Le fait est impossible à expliquer et impossible à détruire.

Combien a-t-elle vu de dynasties naître et périr, d'empires se former et se détruire ; de royaumes s'agrandir et tomber en ruines ; de républiques croître et disparaître ; de peuples se former et se détruire ; de systèmes philosophiques faire grand bruit et tomber dans l'oubli ; de sectes religieuses s'étendre et se réduire à rien ! Et au milieu de tous ces débris de sceptres brisés, de couronnes effeuillées, de trônes abattus, de chaires mises en pièces, que le temps est venu entasser autour de ses flancs, elle seule demeure debout, comme la colonne de Phocas au milieu des ruines du forum romain.

Arbres inféconds, deux fois morts, morts à la vérité des

---

(1) Ego Dominus et non mutor (*Malach. III*).

croyances, morts à la sainteté des œuvres, dépourvus de toute racine (1), le luthéranisme et le calvinisme se sont complètement desséchés. L'un est venu aboutir au rationalisme, l'autre à l'épicurisme. Un docteur protestant a dit : « Je crois que difficilement on trouverait en Allemagne un seul docteur protestant irréprochable sur les articles les plus essentiels de la foi. »

Au milieu de l'irrésistible décomposition de toutes les sectes protestantes qui se pulvérisent au souffle d'un rationalisme sans frein et se dissolvent dans la fange d'un abject sensualisme, l'Église catholique montre à l'Allemagne, qui s'en émerveille et qui en frémit, le faisceau intact des dogmes éternels que rien ne peut disjoindre, que rien ne transforme, rien ne détruit, et qui résiste à toutes les épreuves de la force, de la science et du temps.

La divine unité que viennent embrasser en ce moment avec une si grande ardeur tant de nobles cœurs, tant de doctes intelligences, tant d'âmes généreuses détachées de l'hérésie anglicane, n'est pas sans effet sur les chercheurs allemands, dont les pas se sont égarés dans toutes les voies de l'erreur.

Que de mensonges accrédités par l'histoire, que de sophismes fabriqués par la philosophie, croulent à chaque instant à la seule vue des faits contemporains, et portent les esprits sages à réviser les iniques axiomes de la prévarication et de la mauvaise foi ! Y a-t-il un seul sophisme, un seul sarcasme voltairien qui puisse prévaloir dans l'esprit d'un homme sensé, en présence du spectacle de l'Irlande restée nation libre et forte, parce qu'elle est restée catholique ?

---

(1) *Arbores infructuosæ, bis mortuæ, radicalæ* (Jud. xii).

Partout où est prononcé le nom de l'Église catholique, ce nom, revêtu aujourd'hui d'une nouvelle grâce, d'une nouvelle douceur et d'une nouvelle importance, exprime et proclame la sauvegarde des nations qui y sont restées fidèles. En Espagne, il est l'ordre, l'unité, la justice; en Allemagne, il est la seule unité possible; à l'orient de l'Europe, il est la nationalité, l'existence, l'espérance; au septentrion, il est la véritable lumière, la véritable liberté, sous le joug des ténèbres et des préjugés; en Italie, il est la pierre fondamentale sur laquelle les esprits les plus distingués établissent dorénavant leurs plans de véritable régénération, abandonnent les restes des doctrines du jansénisme et de l'impiété, et les funestes théories d'un carbonarisme inconsidéré et cruel; en France, il est l'abrégé des droits essentiels du chrétien, du père de famille, du citoyen. Partout l'intérêt de la liberté de l'Église est indissolublement lié à quelque intérêt national, politique, humanitaire. La cause de l'Église est désormais la cause de l'ordre, de la justice, de l'humanité.

C'est elle qui préserve la Suisse d'une horrible anarchie. L'ordre s'est réfugié dans le cœur des catholiques de cette romantique contrée du véritable honneur, du véritable courage, du véritable patriotisme. En Espagne, à ses mains est confié l'étendard de la liberté civile et politique du peuple, tout comme jadis elle sut y porter haut et ferme celui de l'indépendance nationale. Cette liberté ne pourra s'y établir sur une solide base qu'autant que l'Église en aura sa bonne part . . . . .

Et remarquez, je le répète, cette expression de la parabole : « Elle devient un arbre, » *fit arbor*. En effet, dit saint Cyprien, cette expression signifie que tandis que toutes les autres sociétés religieuses ne sont que des rameaux arides et desséchés, des troncs pourris, misérablement dispersés çà et

là, seule l'Église, royaume de Dieu sur la terre, est un arbre à la racine solide, au tronc robuste (1). En effet, tandis que les sectes antiques détruites les unes par les autres ont disparu, et que les sectes modernes semées et développées au prix de tant d'efforts, d'entreprises, d'usurpations, de massacres, de crimes, au prix de tant de sang répandu, après s'être transformées en mille autres sectes, se sont complètement desséchées et éteintes comme institutions religieuses, et ne subsistent plus que comme institutions politiques qui menacent d'entraîner dans leur chute les gouvernements qui les ont soutenus et sur lesquels elles s'appuient ; tandis que l'arbre de la Réforme, battu en brèche par le bélier du Rationalisme, entamé de divers côtés, tombe brisé en lambeaux, et que les efforts du Piétisme dogmatique avec les conciles auxquels président des pontifes civils armés de glaives pour houlettes et du code criminel pour Évangile, ne peuvent retarder une chute imminente, l'Église catholique a soutenu dix-huit siècles de tempêtes et de chocs violents sans rien perdre de sa vigueur et de sa solidité.

A peine cet arbre surgissait-il dans Rome, et déjà quelle furieuse tempête s'élevait contre lui pour l'extirper d'un sol où dominaient les puissances infernales personnifiées dans tant de divinités infâmes, d'un sol où s'agitaient les vents de toutes les doctrines contradictoires d'une philosophie licencieuse, d'un sol que bouleversait la violence de tous les vices charriés par les courants de toutes les erreurs ! A peine cet arbre surmonté de la croix a-t-il été implanté dans ce sol, que, pendant trois siècles entiers, le fer et le feu, la calomnie et la fraude, la séduction et la cruauté se sont déchaînés, sans retenue et sans pudeur, contre l'Église. Toutes les

---

(1) *Ecclesia est unum robur, tenaci radice fundatum* (S. Cypr.).

écoles la combattent par les sophismes de leurs doctrines, tous les empereurs l'oppriment par la violence de leur pouvoir ; toutes les nations idolâtres de l'empire romain la persécutent par la fureur de leurs superstitions ; le monde entier se soulève pour former contre elle une seule et commune tempête ; et cet arbre de l'Église seul, sans aide, sans appuis, combattu par les vents furieux qui soufflent de toutes parts, semble ne pouvoir échapper à une destruction inévitable. Ses pontifes sont emprisonnés, ses prêtres dispersés, ses enfants égorgés par millions parmi des supplices atroces, aux pieds d'idoles infâmes ; et l'arbre semble avoir disparu dans un torrent de sang. Il n'y a donc plus d'Église, il n'y a plus de chrétiens, il n'y a plus de christianisme ! L'enfer est tout en liesse ; la philosophie sourit malignement ; le paganisme triomphe, et ose à un monstre couronné, souillé de tant de sang chrétien, ériger un monument, avec cette inscription fastueuse : Au divin Dioclétien, pour avoir aboli la superstition chrétienne dans le monde entier. Mais, illusions insensées ! rêves diaboliques ! oh ! comme tout cela bientôt s'évanouit !

Quel prodige ! Est-ce un songe ? Suis-je bien éveillé ? Le lieu même où je parle fut le palais de Néron. L'arbre de la croix a brisé la hache et le glaive impérial. La tiare pacifique a rompu le sceptre, effroi de l'univers. Néron a immolé Pierre et ses successeurs ; et voici Pierre et ses successeurs qui trônent dans ce temple, élevé sur les ruines du palais de Néron. Les Césars persécuteurs ont disparu du monde, et Pierre, toujours survivant dans une succession inextinguible, règne ici, près du lieu où Néron le fit crucifier.

La tempête n'a nui qu'à ceux qui la suscitérent. L'empire romain, si vaste, si puissant, a voulu abattre la plante de sénevé ; et cette plante, si faible, si exiguë, est demeurée sur

pied, et elle a fait tomber, et pour jamais disparaître du sol, le grand arbre, le chêne séculaire de l'empire romain.

Vainement aux Césars qui immolaient les corps ont succédé les hérétiques qui en veulent aux âmes; qui, ne pouvant détruire l'arbre de l'Eglise, ont tenté de le défigurer, attaquant un à un tous les dogmes de son enseignement, et ont nié Jésus-Christ et sa nature, ses sacrements et leur efficacité, la loi et ses obligations, l'Eglise avec ses droits et ses prérogatives. Au quatrième et au cinquième siècle d'abord, après mille ans dans le seizième siècle, ces erreurs trouvèrent des évêques pour les enseigner, des prêtres pour les soutenir, des moines pour les suivre, des princes pour les défendre, des empereurs pour les imposer, des peuples pour les professer. Rien ne résiste à l'erreur qui se présente avec tout l'appareil de la force, avec tous les artifices du mensonge, avec toute la fureur des passions. Dans ce double exemple, de triste mémoire, l'hérésie semblait devenue la foi universelle; et comme dans le siècle d'Arius, le monde chrétien s'étonna d'être devenu presque tout entier arien, ainsi dans le siècle de Wicleff et de Luther, qui ressuscitèrent les blasphèmes des anciens hérésiarques, l'Europe catholique s'étonna de se trouver presque tout entière luthérienne et wiclefiste.

Mais l'hérésie n'est pas plus forte contre l'Eglise que ne le fut la cruauté. Marcion, Arius, Nestorius, Eutychès, Pélage, Donat, Novatien, Wicleff, Luther, Calvin, ne furent pas plus heureux que Néron, Domitien, Caligula, Maximien, Dioclétien, Julien l'Apostat et Mahomet.

Les divers arbres de l'hérésie plantés et conduits à leur plein développement au prix de tant d'efforts, de travail, de crimes, arrosés de tant de sang, ont déjà été déracinés et sont gisants à terre. Toutes les sectes antiques détruites les unes par les autres, ont disparu. Les Orientaux qui les accueillirent expient depuis des siècles leur apostasie



par la perte de toute culture intellectuelle et morale, de toute science, de toute civilisation; et ceux à qui parut trop pesante la houlette de Pierre, sont condamnés à gémir sous le joug du croissant, à trembler sous le cimenterre musulman.

Les luttes, les tempêtes, les apostasies de peuples entiers, ont été un avantage pour l'Église, de même que de rapides et légères tempêtes, en tourmentant le feuillage d'un chêne antique, peuvent bien rompre quelques-uns des rameaux qui déshonoraient sa couronne; mais l'arbre séculaire n'en devient que plus beau et plus vivace, après avoir perdu ce bois mort qui vient pourrir à ses pieds et contribue encore à engraisser le sol où ses puissantes racines vont puiser une vigueur nouvelle. De fait, les longues et opiniâtres tempêtes de tant d'hérésies, n'ont fait que fournir l'occasion à l'arbre de l'Église de se débarrasser des branches de tant de peuples corrompus et infructueux, qu'elle a elle-même retranchés de son unité; tandis qu'elle s'est compensée de ses pertes en produisant de nouveaux rejetons, en étendant d'autres branches parmi les nouveaux peuples conquis à la foi en Asie et dans les Amériques.

Les sectes modernes aussi, après s'être transformées en mille sectes, sont mortes comme institutions religieuses. Elles ne subsistent plus que comme institutions politiques qui menacent d'entraîner dans l'abîme les gouvernements qui les ont soutenues.

Pendant trois siècles, les empereurs les plus puissants, pendant trois autres siècles, les hérétiques les plus doctes et les plus passionnés, pendant trois autres siècles, les peuples les plus féroces, pendant trois autres siècles, le mahométisme triomphant dans l'univers presque entier, et dans les trois derniers siècles, ces quatre forces diverses réunies toutes ensemble, sous le nom de protestantisme, de

philosophie, de révolution, c'est-à-dire la puissance des gouvernements, les blasphèmes de l'impiété, l'astuce de l'hérésie, la cruauté des nouveaux Vandales, l'abject sensualisme de nouveaux musulmans, ont de toutes parts attaqué l'Église avec une volonté diaboliquement déterminée et obstinée à la détruire. Eh bien ! quel en a été l'effet ? Tant de persécutions, tant d'assauts si longs, si puissants, si opiniâtres, n'ont fait que la dépouiller de quelques rameaux, et que lui assurer de nouvelles conquêtes, de nouvelles forces, de nouvelles gloires.

Voyez l'Angleterre et la Chine, les deux plus puissants empires, l'un du monde hérétique, l'autre du monde idolâtre. Tous les deux, avec la force immense qu'ils ont pu trouver dans la séduction, la cruauté, la science et l'or, se sont, pendant trois siècles, appliqués à détruire, l'un le christianisme, l'autre le catholicisme. Et Rome, en dépit de leurs lois, qui ne respiraient que cruauté, barbarie, carnage, sang, proscription, a su maintenir son culte, sa foi, sa doctrine, sa loi dans ces superbes contrées, qui, lassées enfin d'une inutile guerre séculaire contre une ennemie indestructible, cèdent devant elle disposées à traiter, et ne délibérant plus que sur les concessions qu'elles pourront lui faire.

Ce que l'adulation inspirait à un poète de Rome païenne devient une vérité historique par rapport à l'arbre de l'Église, par rapport à la Rome chrétienne. L'arbre s'est élevé plus vigoureux, après les coups redoublés de la hache ; dépouillé de feuillage, il a reparu plus touffu ; déchargé de plusieurs de ses rameaux, il est devenu fécond ; privé de sa sève, il s'est chargé de plus de fruits (1).

(1)

Per damna, per cædes ab ipso  
Ducit opes animosque ferro.

(Horat. lib. IV, carm. iv.)

A l'égal de son divin agriculteur, cet arbre est passé par toute espèce d'épreuves et de tentations : *Tentatum per omnia* (1). Lucifer ne sait plus qu'inventer pour l'abattre; dans les arsenaux de l'enfer il n'y a plus de machines qui déjà n'aient été employées pour le perdre. Tous les systèmes de destruction lui ont été appliqués; tous les efforts ont été faits, toutes les tentatives ont été expérimentées. La science et la force, la cruauté et la séduction, les scandales intérieurs et les hérésies extérieures, les sectes cachées et les schismes manifestes, les peuples et les rois se sont maintes fois évertués à le détruire.

Au milieu de tant de chocs, de tant d'assauts, on voit cet arbre prendre en Europe de continuels accroissements : la foi est plus vive, la science religieuse est plus catholique, la prière est moins négligée, les œuvres chrétiennes plus multipliées, la charité plus généreuse, le zèle plus entreprenant, le courage à se déclarer catholique plus commun, le philosophisme plus discrédité, le respect humain plus faible; l'incrédulité passe de mode, le rationalisme excite le rire, quand il ne réveille pas l'horreur, le protestantisme tombe en ruine, la réforme est en voie de décadence.

Pendant que tous les trônes tremblent, que toutes les sociétés menacent ruine, que toutes les institutions humaines sont sur le déclin, seule l'Église est ferme et constante. Ce grain de sénevé, imperceptible et dédaigné, cette plante qui paraissait si débile, que l'orgueil des politiques prenait en pitié, dont paraissaient se rire et se moquer les puissants arbres du protestantisme et du rationalisme, est aujourd'hui un arbre aux profondes racines, au tronc solide, aux rameaux étendus, à la chevelure touffue, qui promet, avec la majesté de sa force expansive, de couvrir un jour l'univers entier;

---

(1) *Hebr. iv.*

d'étouffer et de dessécher sous son ombre les arbres jadis si robustes, réduits aujourd'hui à n'être plus autour de lui que de chétives broussailles, eux qui naguère insultaient à sa faiblesse.

L'Église est toujours ce qu'elle a été. Elle est toujours sortie de ses épreuves dans toute son intégrité. Plus dans ces derniers temps elle a perdu de ses richesses, plus elle a gagné en accroissement de pouvoir.

Les évêques sont aujourd'hui plus que jamais unis à leur auguste chef. De toutes les parties du monde les peuples tendent vers Rome leurs mains suppliantes. Les rois n'ont point de sécurité sans son appui; les peuples ne peuvent se passer de sa protection. Les nations mêmes qui s'en sont séparées et qui semblent la fuir, se rapprochent de plus en plus d'elle par des voies occultes, elles la cherchent et soupirent après l'instant où elles pourront se reposer sur ses branches.

Remarquez encore cette expression : sur ses rameaux, *in ramis ejus*. Ce qui signifie que cet arbre unique de l'Église, s'étend universellement partout, se dilate de toute part par le miracle de sa fécondité, par sa force divine d'expansion que rien ne peut arrêter ni diminuer (1).

Tous les empires terrestres sont semblables aux métaux, plus ils gagnent en extension, plus ils perdent en solidité; plus ils se dilatent, plus ils s'amincissent et s'affaiblissent. Tous les liens se relâchent et finissent par se rompre par le seul effet de la distance. A mesure que le rayon se prolonge et s'éloigne du centre, il s'affaiblit; à mesure qu'un pays est plus éloigné du centre du pouvoir, la dépendance va s'amoin-drissant. A cent milles de distance on obéit; bien peu à la dis-

---

(1) *Ecclesia est quæ in multitudinem latius incremento fecunditatis extenditur.*

tance de trois cent milles, mais à celle de dix fois cent milles, plus du tout. S'il existe quelque union momentanée entre la mère patrie et la colonie, le temps vient bientôt sonner l'heure de la séparation totale. L'histoire est pleine de ces exemples; la distance donne des leçons à l'orgueil et le confond. Quel empire a jamais pu se dilater dans une grande partie du monde et prolonger sa durée? L'extension détruit la force et dévore l'unité.

Seule, l'Église catholique est en dehors de cette loi à laquelle obéissent toutes les choses humaines. Où ne s'étend pas, où n'existe pas aujourd'hui, plus que jamais, l'Église? Marais pestilentiels, îles perdues dans les mers glaciales du pôle, montagnes les plus hautes, recouvertes de neiges éternelles, sables brûlants, landes arides, forêts profondes, dans les plus lointains continents, où n'a jamais pénétré l'avarice, pourtant si entreprenante, partout se voit une croix, partout s'est formée une chrétienté; partout se sont étendus les rameaux de l'arbre catholique; partout on fait profession de dépendre de Rome, et partout il y a unité soumise, comme si l'on était aux portes de Rome.

Sans armées qui combattent pour étendre ses conquêtes et pour la défendre, sans flottes, sans marine, sans gouverneurs militaires, sans forteresses qui fassent respecter sa bannière, la croix se trouve partout avec toute l'unité de sa doctrine, de sa loi, de sa hiérarchie, de sa juridiction, de sa magistrature, de son gouvernement.

Nul pouvoir humain ne peut établir en aucun lieu son autorité, sa magistrature, sa hiérarchie sociale, sans assujettir le pays. Seule l'église catholique, sans s'assujettir politiquement les royaumes, les laissant soumis à leurs autorités sociales; sans altérer en rien les formes de leur gouvernement civil et politique, y porte non-seulement sa doctrine, mais encore sa souveraineté spirituelle. Parce que, comme

l'arbre ne détruit pas, mais couvre de ses rameaux les humbles chaumières qui sont au-dessous de lui, de même l'Église catholique ne détruit pas, mais protège et défend les sociétés humaines. Il y a en elle quelque chose d'homogène avec toutes les conditions de l'humanité; c'est un élément naturel, nécessaire, qui s'assimile et s'identifie avec toutes les sociétés, quel que soit leur degré de civilisation ou de barbarie. Ni la défiance de leur gouvernement, ni le soin jaloux de leur propre indépendance, quand elles ne sont pas aveuglées par les préjugés, ne leur inspire, vis-à-vis de l'Église, aucune appréhension, ni aucun sentiment de rivalité.

Elle s'étend, sans se diviser, dans toutes les plages de l'Océanie. La distance, l'espace, le climat, ne changent rien ni à la majesté qui commande, ni à l'humilité qui obéit. A mesure que le pouvoir pontifical est plus isolé, plus désarmé, il devient plus puissant. Le Pape est plus Pape aux yeux des catholiques mêlés parmi les infidèles et les hérétiques, là où ses bulles n'ont pas besoin d'*exequatur*.

L'Église est le seul pouvoir qui, sans l'appui de la force, reçoit une adhésion libre et qui gouverne dans l'ordre spirituel tant de nations diverses, tandis que tant de gouvernements, avec toutes les forces dont ils disposent, ont tant de peine à gouverner un seul peuple qui menace d'échapper de leurs mains.

Le pontife romain, sûr de son autorité, assuré de sa succession, plein de foi dans la force et le pouvoir qui lui viennent d'en haut, institue des évêques, envoie des missionnaires dans toute la terre. Du haut de son trône pacifique, le Pasteur et Père de 200 millions dispersés sur toute la surface du globe, élève sa voix pour condamner les erreurs et enseigner la vérité, et il est cru; il donne des ordres et il est obéi; il envoie ses vicaires et ils sont bien accueillis; il

promulgue des lois et elles sont exécutées, il règle les cérémonies et elles sont pratiquées; il accorde des dispenses et elles sont acceptées; il octroie des indulgences et elles sont reçues. Il provoque au réveil l'Orient; il pacifie l'Occident; il civilise l'Océanie, il reconquiert l'Afrique, il pénètre dans la Chine. Ses seules paroles ont écho dans l'univers entier, donnent à penser aux potentats, font naître jusque sur les trônes des sollicitudes que l'on essaye mal de cacher sous le masque d'une sécurité mensongère ou d'un dédain affecté. Seule sa juridiction est reconnue, seule sa voix est obéie, seule son action est respectée, seul son pouvoir s'étend et domine véritablement dans le monde entier.

Mais nous n'avons pas besoin de recourir aux siècles passés pour admirer cette miraculeuse force d'expansion propre à la véritable Église; il suffit de jeter les yeux sur ce qui est arrivé sous nos yeux dans le siècle présent.

A peine y a-t-il quelques années que parmi les politiques, les littérateurs, les philosophes, on se demandait, avec l'air d'un insultant dédain, ce qu'était devenue l'Église catholique? En France, elle était presque étouffée sous les efforts du philosophisme et de la révolution. En Angleterre, elle n'était la croyance que de la populace irlandaise. En Espagne, elle était tombée en dissolution. En Italie, elle était affectée d'une incurable torpeur. En Allemagne, et dans le reste de l'Europe, ici sécularisée par les doctrines jansénistes, là méconnue et vilipendée par le fanatisme protestant, ailleurs tolérée à peine, ailleurs encore persécutée et opprimée. Secte à peine visible parmi les sectes de l'Orient, germe fragile, semence imperceptible dans le vaste territoire des États-Unis; partout reléguée parmi les femmes, les enfants, les paysans, les ignorants et la plèbe; traitée comme une épouse répudiée, à qui on fait l'honneur de la retenir à la maison, mais privée d'honneur, d'influence et

d'autorité, elle ne comptait plus pour rien dans la grande famille humaine. On la regardait comme une plante desséchée, une institution ruinée, une société éteinte. Aussi, dans les dernières transactions politiques, fut-elle condamnée à un humiliant ostracisme, et on n'en tint aucun compte; on ne daigna même pas la nommer. On la regardait, au contraire, comme chose tellement faible et inepte que l'on estimait également et bassesse de l'attaquer et imbécillité de lui rendre hommage. Les chefs, les meneurs des esprits et des intelligences, les grands professeurs, les grands historiens, les grands philosophes, les grands politiques, réputaient à honneur de lui accorder quelque protection contre les insolences de leur livrée : car seule la livrée, ou la plébécule des écrivains irrégieux et corrompus, toujours audacieuse autant qu'ignorante, continuait encore à combattre l'Église, qui passait pour un arbre déjà desséché et mort.

Aujourd'hui, on chercherait vainement une puissance européenne, un coin du monde où les intérêts, les sentiments catholiques, la question de l'Église ne soit pas le principal objet des préoccupations publiques et l'élément nécessaire des transformations sociales, vers lesquelles nous marchons, le refuge de l'ordre menacé dans sa base, l'espérance dernière des justes garanties des gouvernements et des peuples, l'unique appui de la civilisation et de la société.

A la même heure, l'idée catholique, l'intérêt social ecclésiastique reparaissent en vingt pays différents et viennent prendre la première place dans les discussions de tous les intérêts, de toutes les doctrines, de toutes les passions, d'où on les avait entièrement exclus.

Les jeunes gens, devenus hommes faits, indignés de tous les mensonges dont on avait nourri et trompé leur premier âge, ont interrogé l'Église catholique; et dans cette réputation, objet de contradiction et de mépris de la part des cour-



tisans et des concubines, ils ont reconnu leur mère légitime, ils ont conçu pour elle un tendre amour; ils se sont associés, et ils ont juré de la remettre au premier rang de grandeur et d'honneur dans la maison paternelle.

En Europe, dans ce centre du doute, il faut admirer l'immense travail du sentiment religieux. Quelles luttes ne soutient pas cette Église que l'on prétendait, il y a peu d'années, éliminer définitivement du nombre des existences sérieuses d'ici-bas? L'Angleterre, la France, la Russie, les trois plus grandes puissances du monde, font leur cour au pape et ont besoin de lui. Elles craignent ce vieillard octogénaire, désarmé, plus que s'il avait à sa disposition un million de soldats. La Russie et la France, qui se traitent réciproquement avec si peu d'égards, jalouses de faire voir dans les plus petites occasions que l'une n'a pas peur de l'autre, n'ont que des sentiments de respect pour le souverain Pontife. Ce prêtre, qui n'a qu'une poignée de soldats de parade, plus pour le *decorum* que pour la défense, avec sa cour composée de prêtres et de diacres, impose et donne à penser à tel qui dispose de millions de baïonnettes et de plusieurs centaines de vaisseaux de guerre.

En Angleterre, la question la plus sérieuse qui se représente à chaque session d'un parlement, où se décident les destins du monde, est de savoir ce que l'on accordera à l'Église; en France, comment on pourra la désarmer ou la séduire; en Prusse, comment on pourra la faire entrer dans les vues et les intérêts du gouvernement, qui naguère emprisonnait ses pontifes; en Russie, on ne peut parvenir à la détruire. Oui, la question de l'Église est la première entre toutes.

En attendant, le divin Père, le divin agriculteur cultive cet arbre de prédilection; la rosée céleste le fait prospérer; ses profondes racines le fortifient; son tronc grossit; ses rameaux s'étendent; ses feuilles se multiplient; ses fruits

abondent de plus en plus. Chaque année, de son sein, où ferment toujours la divine sève du Calvaire, il pousse un plus grand nombre de rameaux dans tous ces missionnaires qui se répandent par le monde. On compte par milliers ces héros déterminés au martyre, qui commencent leurs courses là où se sont terminées celles des plus hardis navigateurs. Sans regarder ni en arrière ni en avant; sans demander d'autres secours qu'une prière, sans prendre d'autres armes qu'un crucifix, d'autre provision que la pierre nécessaire pour célébrer le saint sacrifice; assurés de mourir parmi les fatigues et les tortures, ils s'élancent dans les profondeurs de pays inconnus, de terres sauvages, de climats homicides, de peuples inhospitaliers, et ainsi s'étendent les rameaux de l'Église. Dieu, qui suscite ces merveilleux sentiments, ce courage inouï, fait descendre sur eux sa bénédiction. Le missionnaire succombe; mais il a déjà fondé une Église; et son sang ne sera pas longtemps à attendre un successeur. Aux mêmes conditions, avec la même perspective du martyre, non pas un, mais cent autres s'offrent à continuer l'œuvre commencée. Plus la cruauté est atroce, plus elle a de charmes et d'attraits (1). Le martyre attire d'autant plus puissamment qu'il est plus certain; la mort séduit d'autant mieux qu'elle est plus impitoyable. Ce qui semblerait devoir refroidir le zèle, le réchauffe; ce qui devrait arrêter l'affluence l'augmente; ce qui devrait épouvanter le courage le fortifie. Non, il n'y a rien de plus doux, de plus précieux, de plus flatteur pour le véritable apôtre chrétien, que de mourir pour Jésus-Christ après l'avoir fait connaître.

Je dirai plus encore. Chose inouïe dans les temps les plus riches en prodiges du christianisme! même les femmes, même les jeunes vierges toutes délicates se consacrent au-

---

(1) In Christianis crudelitas illecebra facta est.

jourd'hui à cet apostolat viril. Sous la conduite d'un prêtre, et souvent seules, elles abandonnent leur famille, leur patrie, leur cloître; et à travers les orageux océans, au prix de privations, de périls, de fatigues, de souffrances, de douleurs capables de briser le courage des hommes et d'épouvanter les complexions les plus robustes, elles se transportent parmi les infidèles, les idolâtres, les sauvages. Tout vaisseau qui part pour les Indes porte toujours une précieuse surcharge de ces femmes apôtres. Les naufrages ne les empêchent pas de voler au-devant des pauvres peuples idolâtres perdus au fond de l'Océanie. Les rameaux reçoivent la sève de la racine et du tronc. Jésus-Christ leur a donné son esprit et son cœur et ses transports pour le salut des âmes. Elles volent avec le zèle des apôtres, le courage des martyrs, le cœur de véritables mères. Elles n'ont pas encore vu les sauvages infidèles, et elles se sentent déjà pénétrées de la plus vive compassion, du plus tendre amour pour eux. Imaginez ensuite avec quel soin elles les instruisent, avec quelle patience elles les souffrent, avec quelles industries elles les attirent, avec quel amour elles les servent en santé et les veillent dans la maladie, et vous n'aurez pas de peine à concevoir avec quelle merveilleuse facilité elles les convertissent ! Le fruit de l'arbre de vie, la charité chrétienne, sortant d'un cœur de femme que la grâce de la chasteté a élevé au rang angélique, passant par une bouche virginale qu'a sanctifiée la communion eucharistique quotidienne, embelli par les grâces de la tendresse féminine, ennobli par la sainteté de la pudeur et de la force invincible que possède la vertu mêlée à la beauté, exerce sur les âmes un suave enchantement auquel rien ne résiste et qui triomphe de tout. C'est la voix du sage enchanteur dont parle le Psalmiste (1). Force irrésistible, enchan-

---

(1) Vox incantantis sapienter (*Psalm. LVII*).

tement suave, puissante attraction ! Des hommes qui ne conservent de l'homme que la figure ; des hommes en qui se trouvent tous les vices, tous les instincts cruels des bêtes féroces, dont ils partagent les sauvages retraites et les habitudes brutales ; des hommes accoutumés à faire de la chair humaine leur mets le plus recherché, en présence de ces êtres miraculeux, à la vue de ces figures célestes, demeurent sans force et sans hardiesse. Les armes tombent de leurs mains ; leur visage dépose sa férocité, leur cœur sa barbarie ; redevenus hommes et changés en agneaux, ils se rendent, vaincus par l'ascendant de la charité chrétienne, et par la douce persuasion de cette jeune vierge qui devait être la proie de leur voracité. Elles sont la puissante avant-garde des missionnaires : après que la femme, la jeune vierge sont passées devant, il reste peu à faire au prêtre ; il ne reste guère plus qu'à baptiser, confirmer, distribuer dans la communion, sous les accidents du pain, ce Verbe divin que déjà les prêtresses de la charité et de la chasteté leur ont administré, sous les accidents de la parole, en leur enseignant le *Credo*.

Nonobstant son désir d'étendre parmi les hommes le règne de sa lumière et de son amour, Dieu ne fait pas violence à la liberté humaine. Ceux qui viennent se reposer sur les rameaux de cet arbre divin, y viennent volontairement et demeurent toujours libres de s'en éloigner. Nul ne les force d'y venir, et nul ne les empêche de s'en aller en toute liberté : cette faculté ils l'ont toujours dans toute sa plénitude.

Nous acceptons librement par un acte d'intelligence le dogme public qui constitue notre unité. Nous ne sommes pas les fils de la violence, de la crainte et de la servitude. Un homme arrive en un pays étranger ; il a un langage qui à peine se comprend ; sans armes pour intimider, sans trésors pour séduire, sans l'appât des promesses, ni la terreur

des menaces, seul en compagnie de son crucifix, il prêche une doctrine de souffrance, d'humilité, de sacrifice, qui humilie l'orgueil, mate les sens, réprime la cupidité, met l'homme à la torture. L'arbre étend ses bras âpres et sauvages; les oiseaux le contemplent; le branchage leur paraît fort et sûr; ils viennent spontanément s'y reposer; par milliers ils suivent l'étranger et ils deviennent des anges. Luther se présente avec l'apologie des passions; Henri VIII avec la potence; Mahomet avec le glaive. La persécution éclate; elle trouve les croyants plus solides que le bronze; ils goûtent le bonheur jusque dans les cachots; après avoir appris à vivre en saints, ils apprennent à mourir en martyrs.

Y a-t-il là ombre de violence? La violence! c'est l'hérésie qui la cherche. Agenouillée devant les trônes, elle implore un lambeau du manteau royal pour recouvrir sa nudité, et l'appui du glaive pour se soutenir. L'Église, au contraire, en face des plus puissants monarques, ne demande que la liberté d'exécuter sa mission divine sur la terre. Avec la liberté, le schisme et l'hérésie n'ont à attendre que la décadence; plantes parasites, elles ont besoin d'appui. L'erreur s'attache toujours aux sommités sociales; la vérité au peuple. Les grands, les premiers au pouvoir, sont appelés les derniers à la grâce; les premiers dans le royaume terrestre, ils sont les derniers dans celui du ciel.

Observez que Jésus-Christ, sous le symbole des oiseaux, indique les hommes qui viennent se reposer sur les rameaux de l'arbre de l'Église, parce que les oiseaux descendent rarement à terre, s'y arrêtent peu, et s'envolent au moindre bruit. Leur domicile, c'est leur nid, qu'ils construisent sur la cime des arbres ou sur les hauts édifices; ils aiment les hautes régions de l'air, leur vol tend vers les cieux. Par là, le Seigneur a voulu nous faire comprendre quelle est la condition indispensable, nécessaire, absolue, pour appartenir

à l'Église, pour se reposer sur ses branches, pour y trouver la sécurité qu'elle seule procure, l'aliment de la grâce qu'elle nous prépare, et l'ombre tutélaire sous laquelle elle nous protège. Cette condition, c'est d'arracher notre cœur à ces basses régions du monde, où l'on respire l'air grossier, l'air homicide des passions; c'est de nous élever sans cesse par le détachement du monde, par la récollection intérieure, par la sublimité d'un noble élan, par la sainteté des désirs, par la pureté d'intention, par la générosité des affections, par la pratique de la prière, dans la région supérieure de l'homme spirituel, de l'homme céleste, pour y respirer l'air, le parfum de Dieu; et ainsi, comme nous y exhortait saint Paul, la préoccupation continuelle du chrétien sur la terre doit être de converser continuellement en esprit dans les cieux (1).

Oui, les quadrupèdes et les reptiles qui circulent, qui se traînent sur la terre, qui se nourrissent des produits de la terre, ou de cadavres, ou de fange, ne peuvent s'élever en haut, monter sur les arbres et habiter dans les plaines de l'air. En d'autres termes, les hommes charnels, adultères, avares, qu'un instinct vil courbe vers la terre pour y recueillir passionnément les biens terrestres ou les maigres plaisirs des sens, ne peuvent s'élever jusqu'à l'arbre de l'Église, et s'ils y sont une fois montés, ils ne s'y arrêtent pas, ils n'y font pas séjour, ils s'en éloignent repoussant la vérité et la grâce, fruits du ciel, pour se reposer dans l'erreur et le vice, misérables et douloureuses productions de la terre.

Mais pourquoi le Seigneur, entre toutes les plantes dont la semence est petite et le développement considérable, a-t-il choisi le sénevé pour terme de comparaison avec sa religion

---

(1) *Nostra autem conversatio in cœlis est (Philipp. iii).*

et son Église? Parce que, dit saint Ambroise, la doctrine de Jésus-Christ est à l'âme ce que le grain de sénevé est au corps (1). Le grain de sénevé contient un suc très-âcre et piquant, qui fait plisser le front, larmoyer les yeux et offre au palais une saveur amère et brûlante. Mais, une fois avalé, il restaure, fortifie et rend alerte; il guérit nombre de maladies et en éloigne beaucoup d'autres. Vous trouvez donc dans ce végétal clairement indiqué le caractère de la religion chrétienne, dont saint Paul a pu dire que par les obligations qu'elle impose, par les sacrifices qu'elle demande, par la vigilance qu'elle exige, par les privations qu'elle veut de nous, par l'abnégation de l'homme tout entier qu'elle réclame, elle présente les apparences d'une religion, d'une doctrine toute d'amertume, de tristesse, de larmes et de douleur; mais que pratiquée fidèlement elle produit dans l'âme la sainteté qui la comble de paix et de joie, et lui donne la santé et la vie (2).

Courage donc, mes chers Frères, prenons des ailes pour nous élever comme des oiseaux célestes au-dessus de la fange des choses de la terre (3). Préparons dans nos cœurs ces mystérieuses ascensions qui conduisent à Dieu. Reposons-nous sur l'arbre de l'Église; nourrissons-nous courageusement du sénevé mystérieux qu'elle nous offre, de l'amertume, de la tristesse apparente, inséparable de la pratique des lois de Dieu, de la vertu, de la justice, de l'édification, de la pénitence. Et nous trouverons sous cet arbre divin la sûreté contre les tempêtes de l'erreur, la défense

(1) Quod succus synapis in corpore, hoc fides Christiana operatur in anima (*S. Ambros.*).

(2) Omnis disciplina in presenti quidem videtur non esse gaudii, sed mœroris: postea autem.... fructum pacatissimum reddet justitiæ (*Hebr. xii*).

(3) Assumamus pennas, ut columbæ, ut volitare ad altiora possimus terrænaque fugientes ad cœlestia festinare (*S. Hieron.*).

contre les ouragans des tentations, l'ombre tutélaire contre les rayons du soleil de la justice divine, la brise rafraîchissante de la divine miséricorde (1). Nous y trouverons la tranquillité de l'esprit, la paix du cœur ; paix dans la vie, paix dans la mort ; paix dans le temps, paix dans l'éternité. Jésus-Christ a dit, en effet : Bienheureux ceux qui pleurent ici-bas, parce qu'ils seront consolés dans le ciel (2).

**SECOND POINT.** Arrivé, Dieu merci, au terme de notre prédication quadragésimale auprès de vous, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire pour prendre congé de vous cette année-ci que de vous adresser les paroles par lesquelles saint Paul prit congé des fidèles de Milet, après leur avoir annoncé Jésus-Christ :

Vous savez, leur disait-il, comment je me suis conduit envers vous dans l'exercice de mon ministère apostolique (3).

Vous savez que je n'ai ménagé aucun vice, flatté aucune passion, fait grâce à aucune erreur, passé sous silence aucune vérité ; que je n'ai rien omis de ce qui était utile ou nécessaire à dire dans l'intérêt de votre sanctification et de votre salut (4).

Or, comme la fin de toute prédication est non-seulement d'émouvoir, mais encore d'instruire ; non-seulement de secouer le pécheur dans l'assoupissement de ses vices, le mécréant dans ses erreurs, mais encore d'éclairer le fidèle, le juste, de la lumière de la véritable religion, et de la faire toujours de plus en plus connaître, pour la faire plus aimer ; moi aussi, en vous excitant à la véritable pénitence, à la

(1) Ad hos ramos nos fortiter tenentes et sub umbra illorum latitantes ab æternæ tempestatis procella securi, gehennæ non patiemur ardores (*S. Ambros.*).

(2) Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur (*Math. v*).

(3) Vos scitis qualiter vobiscum fuerim (*Act. xx*).

(4) Scitis quomodo nihil subtraxerim utilium quominus annuntiarem vobis (*Ib.*).



véritable ferveur en présence de Dieu, je n'ai jamais négligé de vous faire envisager la grandeur, l'importance, la vérité, les attraites de la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

Or, puisqu'il a plu à ce divin Maître de nous révéler dans son Évangile, sous le voile de paraboles, d'allégories, de figures, les plus hautes vérités, les plus importantes leçons, pour nous les rendre plus faciles, non-seulement à concevoir, mais encore à retenir et à répéter, je me suis renfermé avec l'aide de Dieu dans l'explication de ces paraboles, et j'ai tâché de n'omettre aucun des précieux mystères, des salutaires enseignements que la sagesse divine et l'amour infini de Dieu a voulu y cacher (2).

Je sais que je n'ai aucun des talents, des avantages de l'orateur profane, mais Dieu m'a donné d'annoncer sa parole avec le zèle, avec la simplicité, avec la fidélité et la conviction qui constituent le prédicateur chrétien. Aussi, quel que soit le manque de vertu dans la personne du prédicateur qui n'est pour rien dans le succès du ministère évangélique, n'ayant épargné ni étude, ni labeur, ni fatigue, ni prière, je crois pouvoir affirmer que, si quelqu'un d'entre vous est resté endurci et obstiné dans les voies de l'erreur et du vice, je pourrai gémir dans un sentiment de compassion pour lui, mais nullement éprouver un remords, comme si son malheur m'était imputable (3).

Mais il n'en est rien : si selon la mesure de la grâce que Dieu m'a départie, j'ai cherché à remplir de mon mieux mon ministère en vous annonçant la parole sainte, vous avez,

(1) Testificans in Deum pœnitentiam et fidem in Dominum nostrum Jesum Christum (*Act. xx*).

(2) Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis (*Ib.*).

(3) Quapropter contestor vos quia mundus sum a sanguine omnium (*Ib.*).

à ma grande édification, rempli le devoir d'auditeur chrétien en l'écoutant religieusement.

Que dirai-je de cet insigne chapitre, de ce vénérable clergé qui, avec tant d'assiduité, de patience, d'attention, de recueillement et de ferveur, a écouté cette sainte parole, et qui avec une unanimité de suffrages, bien remarquable dans une corporation, a comblé d'honneurs et de distinctions uniques le pauvre orateur qui l'annonçait ? Certes je me déclare profondément pénétré et touché des marques d'une si généreuse indulgence. Mais sans prétendre diminuer en rien le poids de la reconnaissance que je vous dois à cet égard, j'ose dire qu'en agissant ainsi vous vous êtes encore plus honorés vous-mêmes. Vous avez en effet applaudi à une parole sans ornement mais sincère, inculte mais pure, simple mais fidèle, qui n'a d'autre mérite que celui qu'elle tire de la doctrine évangélique, de l'exposition des Pères, du sentiment de l'Eglise, et d'une religieuse conviction. Vous avez déclaré, d'une manière publique et solennelle, que dans les prédications du temple de Saint-Pierre, indifférents à tout le reste, vous cherchez avant tout la sincère et pure doctrine de Pierre ; que vous préférez la solidité à l'apparence, la vérité qui édifie à la grâce qui plaît ; le prédicateur de Jésus-Christ au prédicateur de lui-même. Vous avez donné un témoignage public et de la sagesse de votre esprit et de la droiture ainsi que du zèle de votre cœur. Vous vous êtes montrés dignes du poste que vous occupez, du lieu où vous siégez, du temple que vous avez en garde, dépositaires que vous êtes de la véritable foi, comme des cendres de saint Pierre. Vous vous êtes attiré, croyez-le bien, les complaisances de Dieu et les applaudissements du peuple fidèle.

Et vous, mes chers auditeurs, vous avez eu aussi votre part de ce mérite et de cette gloire. Vous qui, sans être arrêtés par les difficultés matérielles que présente la prédication

dans ce temple, avez rivalisé, avec la tribu sainte, d'empressement à l'écouter, d'assiduité, de recueillement, de modestie ; vous qui sans tenir compte de l'absence des talents qui constituent l'orateur profane, êtes accourus ici pour écouter la parole de Dieu annoncée sans prétention et sans appareil par un orateur chrétien ; vous avez aussi donné une preuve de ce prodigieux instinct de foi qui est le propre des vrais chrétiens de Rome, et qui vous fait distinguer le pain céleste de la parole de Dieu d'avec la nourriture seulement apparente qu'on peut trouver dans la parole de l'homme. Vous avez ainsi rendu un public hommage à Jésus-Christ et à son Évangile, à l'Église et à sa doctrine ; vous avez édifié l'étranger, confondu le mécréant, ébranlé l'hérétique. Jésus-Christ qui est adoré dans ce temple et les anges gardiens qui y veillent, Marie et les saints qu'on y invoque sont contents de vous ; et pour moi je suis édifié, je suis ravi et tout ému.

Maintenant que puis-je faire pour vous ? si ce n'est de vous recommander à ce Dieu de bonté, à son Verbe dispensateur de la grâce et de la vérité, afin que comme il vous a donné sa grâce pour vous édifier de cette parole, il vous accorde aussi la grâce de vous sanctifier ; que comme il vous en a inspiré le goût, il vous en accorde le fruit ; et que comme vous en avez eu le mérite, il vous en donne aussi la récompense (1).

Oui, bon et clément, doux et miséricordieux Jésus, notre Sauveur, bénissez ce chapitre avec son chef et tout ce clergé. Maintenez-y la sagesse et les vertus qui le distinguent. Il s'est montré la véritable famille d'Aaron par l'humble et sainte confiance avec laquelle il a écouté votre parole ; faites-

---

(1) Et nunc commendo vos Deo et Verbo gratiæ ipsius, qui potens est ædificare et dare hæreditatem in sanctificatis omnibus (*Act. xx.*)

lui éprouver l'efficacité de votre appui et de votre protection (1).

Bénissez ce peuple, qui avec une égale humilité et confiance est venu se nourrir de votre doctrine, confirmez-le dans votre foi, dans votre grâce. Il s'est fait reconnaître pour la véritable maison d'Israël : sauvez-le donc de tous les périls de l'âme, secourez-le dans toutes les misères, dans tous les maux du corps (2).

N'oubliez pas, Seigneur, ceux qui étant hors de l'Eglise, n'appartiennent ni à la maison d'Aaron, ni à la maison d'Israël, qui ne professent pas encore la véritable foi, n'ont pas la véritable charité, mais qui pourtant sont chrétiens et vous craignent, puisqu'ils croient en vous. Eux aussi sont venus ici pour écouter le ministre de l'Eglise, avec la confiance d'être éclairés par votre parole. Ah ! ils ont conçu de bons sentiments ; ils sentent quelques remords ; ils rougissent de ne pas être de la véritable Eglise. Protégez-les contre l'obstacle de l'intérêt et du respect humain. Aidez-les à réaliser dans leur cœur ces désirs que votre grâce y a fait naître (3).

Oui, versez vos grâces sur tous ceux qui, dans le cours de cette longue station, se sont réunis ici en votre nom pour entendre votre parole ; faites que cette année-ci soit pour eux tous l'année de la conversion, de la grâce, du salut ; en sorte qu'ils puissent dire : « Le Seigneur s'est souvenu de nous dans sa miséricorde, et ils nous a tous bénis, grands et petits, laïques et clergé, catholiques et hérétiques, en

(1) Domus Aaron speravit in Domino ; adjutor et protector eorum est (*Psalms. cxiii*).

(2) Domus Israël speravit in Domino ; adjutor eorum et protector eorum est (*Ib.*).

(3) Qui timent Dominum speraverunt in Domino ; adjutor eorum et protector eorum est (*Ib.*).

les faisant passer de la crainte à la confiance de l'amour (1).

Mais, Seigneur, en ce jour ne restreignez pas à ce temple vos miséricordes et votre amour.

Je vous recommande d'abord le véritable Aaron, le chef de toutes les tribus du véritable Israël, votre auguste Vicaire sur la terre, le souverain Pontife, Chef, Pasteur, Guide, Maître, soutien et gloire de l'Église universelle. Accordez-lui le complément de ses sublimes desseins, le but de ses saints désirs, le succès de ses infatigables sollicitudes, la fin de ses dures épreuves, les consolations de ses grandes amertumes. Donnez de nouveaux accroissements à cet esprit de sagesse, de constance, de générosité, de force, dont il a donné de si grandes preuves et qui dans des temps difficiles lui est si nécessaire pour bien guider votre peuple dans les voies de la vérité, de la justice et du salut éternel. Étendez ces dons à tout l'apostolique sénat, afin que de plus en plus y resplendissent ces vertus qui font de lui l'admiration du monde et la gloire de l'Église. Comprenez-y encore tout le corps épiscopal, les missionnaires, qui avec tant d'efforts portent dans le monde entier la connaissance de votre nom et votre amour. Joignez-y tous les rangs ecclésiastiques de l'un et de l'autre clergé, de l'un et de l'autre sexe; toutes les vierges qui vous sont consacrées et qui font aussi partie de la véritable famille d'Aaron. Oui, cette famille qui se confie en vous, est bien digne de votre protection, et de votre appui : *Domus Aaron speravit in Domino*.

Je recommande ensuite Rome tout entière, d'une manière spéciale à votre miséricorde, à votre piété. Faites que cette véritable maison d'Israël que vous avez distinguée entre toutes avec tant de prédilection et tant d'amour, soit toujours

---

(1) Dominus memor fuit nostri et benedixit nobis... Benedixit omnibus qui timent Dominum, pusillis cum majoribus (Ps. cxlii).

le centre de la sainteté de la loi, comme elle l'est de la vérité de la foi. Faites fleurir les vertus chrétiennes dans toutes les familles, dans toutes les conditions, dans tous les états ; délivrez-la de tout fléau, soutenez-la, sanctifiez-la ; afin que cette cité qui ne manque pas de forces matérielles et qui espère en vous, brille toujours plus pure dans la foi et que l'odeur de ses vertus se répande au loin avec suavité : *Domus Israël speravit in Domino.*

Mais non, je ne vous oublie pas, vous tous chrétiens répandus sur la surface de la terre entière, à vous aussi je souhaite, pour vous aussi je sollicite et j'implore auprès du Dieu créateur du ciel et de la terre, paix et bénédiction ; je demande que sur vous tous et vos enfants descende la divine miséricorde, qu'il éclaire l'infidèle, qu'il ramène l'hérétique, qu'il convertisse le pécheur, qu'il console le malheureux, qu'il entretienne la ferveur du juste ; afin que Dieu qui s'est réservé le ciel pour y recevoir les adorations des anges, et qui a préparé la terre pour y recevoir les hommages de l'homme, soit de tous les hommes connu, confessé, adoré, béni, aimé (1).

Eh ! Seigneur, les infidèles ne peuvent vous louer et vous bénir ; morts qu'ils sont par l'erreur à votre foi et par le péché à votre grâce, ils courent inconsidérés sur la voie qui conduit à l'enfer. Nous seuls qui sommes dans la véritable Église, et qui avons la confiance d'être en état de grâce, nous seuls qui vivons de cette double vie divine, nous pouvons vous bénir, vous louer comme vous voulez être loué et béni (2).

(1) *Benedicti vos a Domino, qui fecit cælum et terram. Cælum cæli Domino, terram autem dedit filiis hominum (Ps. cxiii).*

(2) *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum ; sed nos qui vivimus benedicimus Domino (Ib.).*

Donc, Seigneur, faites descendre sur tous et sur nous en particulier, l'abondance de vos célestes grâces et bénédictions. Bénissez-nous dans l'âme et dans le corps, dans les biens et dans les maux, dans la vie et dans la mort, dans le temps et dans l'éternité : *Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus sancti descendat super nos et maneat semper.*

---

La publication du discours suivant et son adjonction au recueil des Homélies sur les paraboles, ne peut qu'être agréable aux lecteurs catholiques, et ne peut que rehausser l'estime dont jouit, à tant de titres, la famille qui en eut les prémices. Il ne conviendrait pas de dérober plus longtemps au public ce qui est plus qu'un magnifique monument de famille. L'Église tout entière est intéressée à la propagation de ces quelques pages qui résument si admirablement toute la philosophie et la théologie du mariage chrétien.

---





---

# LE MARIAGE CHRÉTIEN

---

## DISCOURS

PRONONCÉ LE 5 OCTOBRE 1858, DANS L'ÉGLISE SAINT-SULPICE, A  
PARIS, A L'OCCASION DU MARIAGE DE M. EUGÈNE VEUILLOT AVEC  
M<sup>lle</sup> LOUISE D'AQUIN.

**V**ous voici, mes chers enfants, sur le point d'accomplir l'acte le plus solennel et le plus important de la vie humaine ; car, ne vous y trompez pas, c'est de la manière dont vous en respecterez la dignité et dont vous en remplirez les devoirs, que va dépendre non-seulement votre bonheur pendant la vie, mais aussi votre salut après la mort.

Chrétiens sincères et fervents, vous y apportez toutes les saintes dispositions qu'il demande : je conçois l'espérance que vous remplirez avec le même zèle les grandes obligations qu'il impose.

Ce n'est pas ici un de ces tristes mariages qu'une aveugle passion ou de misérables calculs ont suggéré, que l'incrédulité profane, que la frivolité dégrade, et dont le nœud est rompu presque aussitôt qu'il est formé. C'est un mariage que d'honnêtes sympathies ont fait désirer, que la sagesse a réglé, que la piété rehausse ; et auquel, en le consacrant, la religion va apposer le cachet de sa sainteté.

En venant ici demander la bénédiction de l'Église, vous semblez vous dire l'un à l'autre ces belles paroles que le jeune

Tobie disait autrefois à son épouse : « Nous sommes les enfants des Saints, nous ne pouvons nous unir en mariage comme les païens qui ne connaissent pas Dieu (1). » Vous n'êtes nullement préoccupés des exigences de la folle vanité, qui, jusque dans la tombe ne voudrait cacher sa décomposition que sous des enveloppes de soie (2). Toutes vos pensées sont à la sainteté du sacrement que vous allez recevoir.

Cependant, il est utile que, comme vous l'avez désiré, je vous en rappelle les grandeurs et les devoirs ; car des époux chrétiens se souviendront toujours avec profit des paroles d'édification prononcées dans une pareille circonstance par le ministre de Dieu et de l'Église.

Écoutez donc avec la docilité des enfants de Dieu ce qu'au nom de Dieu je vais vous dire sur ce grave sujet, en toute simplicité, mais avec le zèle d'un prêtre et l'affection d'un père.

## PREMIÈRE PARTIE

### GRANDEUR DU MARIAGE CHRÉTIEN

L'ancienne école épicurienne n'a su attribuer qu'à un grossier instinct l'origine du mariage. Les premiers humains, nous a-t-elle dit, comme toutes les brutes, sont sortis des entrailles de la terre ; ils n'étaient alors qu'un troupeau muet et immonde ; privés de la raison et de la parole, adonnés aux vagues jouissances de la chair, ils se les disputaient par la violence, comme les autres animaux ; et comme eux

(1) *Filii Sanctorum sumus et non possumus ita conjungi sicut et gentes quæ ignorant Deum (Tob. viii).*

(2) *Quæ nisi in serico marcescere non potest (S. Jer.).*

ils ne connaissaient d'autre supériorité que la force et le meurtre (1).

Cicéron lui-même, dont quelques-uns auraient voulu de nos jours faire presque un Père de l'Église, partageait entièrement, touchant le mariage (2), l'opinion du poète qui a écrit ces lignes, et qui s'appelait lui-même « Un animal immonde du troupeau d'Épicure ; *Epicuri de grege porcum.* »

Enfin, l'école prétendue spiritualiste de nos jours ne professe pas une doctrine moins abjecte sur l'origine de la société conjugale. Par l'organe du chef qu'elle s'est donné, elle enseignera, elle aussi : Que les premiers hommes n'étaient que des bêtes fauves ne parlant pas, ne raisonnant pas, dépourvues de tout sentiment de morale et de religion ; que cependant un beau jour, ayant reconnu qu'ils avaient l'instinct de l'utile, ils inventèrent les mathématiques ; et que, bien des siècles plus tard, s'étant aperçus qu'ils avaient aussi l'instinct de juste, du beau, du surnaturel et du raisonnement, ils inventèrent la raison, la parole, les beaux-arts, la religion, la philosophie, la société, la famille, le droit et les lois du mariage (3).

C'est ainsi que cette école déshonore ce que l'Écriture appelle « la plus honorable des institutions sociales, le mariage (4). »

(1) Cum prorepserunt primis animalia terris,  
Mutum et turpe pecus.....  
Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum,  
Viribus editor cædebat, ut in grege taurus (*Hor.*).

(2) Nam fuit quoddam tempus cum in agris homines passim, *bestiarum* more, vagabantur, et sibi victu ferino vitam procurabant. Nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, nondum humani officii ratio colebatur. *Nemo nuptias viderat legitimas, non certos quisquam inspexerat liberos ; non jus æquabile, quid utilitalis haberet, acceperat.* Ita propter errorem atque inscitiam, cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum, viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus (*De Invent. I*).

(3) Voy. Cousin, *Cours sur l'Histoire de la philosophie*, XIII<sup>e</sup> leçon.

(4) Honorabile connubium (*Hebr. XIII*).

Déplorons l'aveuglement de ces esprits qui se parent du titre de rationalistes, eux qui sont les vrais détracteurs de la raison aussi bien que de la dignité humaine; écoutons **LE LIVRE** par excellence, le seul où se trouvent consignés l'origine vraie de l'homme et les titres primordiaux de sa noblesse et de sa grandeur. Il est dit dans ce livre, où tout est divin, jusqu'au style, que c'est Dieu qui, dès le commencement, créa l'homme à son image, et que de la même main dont il avait formé deux corps, il daigna bénir le premier homme et la première femme, en prononçant ces grandes paroles, où l'on sent le législateur et le maître : Croissez et multipliez, remplissez la terre et assujettissez-la à votre empire (1).

Voilà, mes frères, la véritable histoire de la première famille, voilà l'origine véritable du mariage. Oh! qu'elle est noble, magnifique et sublime! Ce n'est pas l'œuvre de l'instinct de la bête, mais de la raison divine; ce n'est pas l'invention de l'homme, mais l'institution de Dieu.

Grande et élevée parce que Dieu en est l'unique auteur, cette institution l'est encore davantage à cause des fonctions que les époux sont appelés à exercer et de la place que, d'après les desseins de Dieu, ils occupent dans la hiérarchie des êtres.

Dans l'ordre de sa providence, Dieu a établi que toute action qu'il a directement exercée lui-même à l'égard du premier homme serait continuée par des hommes à l'égard du reste des hommes. En créant le premier homme, il a été son père; en lui donnant les lois de la conservation de son espèce, il a été son roi; en lui révélant toute la religion et en lui en appliquant les rites, il a été son précepteur et son pon-

---

(1) Creavit Deus hominem ad imaginem suam, masculum et feminam creavit eos, benedixitque illis, et ait : Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam (*Genes. 1*).

tife. Mais là s'arrêta l'économie de son action *sociale* directe sur l'homme : pour la suite, il a chargé l'homme même de la perpétuer sur les autres hommes. Ainsi il nous engendre par nos parents, comme il nous conserve par les pouvoirs publics, comme il nous éclaire et nous sanctifie par le sacerdoce.

En effet, que vais-je faire tout à l'heure ? Bénissant votre union en vertu du pouvoir de bénir que j'ai reçu par mon ordination, je vais répéter à votre égard l'action de Dieu qui sanctifie ; je vais faire descendre sur vous les mêmes bénédictions qu'il prononça sur nos premiers parents : *Et benedixit eis*. Et de même, en vertu du droit dont vous allez être investis par votre mariage, vous répéterez en quelque sorte l'action de Dieu qui crée, à l'égard de ceux que Dieu voudra bien faire naître de vous. Vous les formerez à votre image, comme Dieu a formé à son image le premier homme : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam*. Et comme, bien que je sois une simple créature, je n'en exerce pas moins, par rapport à vous, la fonction du Dieu sanctificateur, vous aussi, simples créatures, vous n'en exercerez pas moins, par rapport à ceux à qui vous donnerez le jour, la fonction du Dieu créateur.

Comprenez donc, mes chers enfants, la haute dignité à laquelle vous vous trouverez élevés par l'acte que vous allez accomplir. Dès cet instant, Dieu vous communiquera une partie de cette puissance par laquelle il donne l'être à ce qui n'est pas. Car, d'après la belle pensée de saint Jean Chrysostome, nous autres prêtres, nous ne consacrons le Corps du Seigneur qu'en vertu de cette parole : « Ceci est mon corps ; faites cela en commémoration de moi : *Hoc est corpus meum, hoc facite in meam commemorationem*, » parole qui, prononcée par le Dieu rédempteur, se répète toujours avec la même puissance sur tous les autels de l'Église ; et de même

les hommes ne naissent à la vie qu'en vertu de cette parole : « Croissez et multipliez : *Crescite et multiplicamini* », parole qui, prononcée une seule fois par le Dieu créateur, résonne avec un retentissement toujours fécond dans toutes les familles des humains. C'est-à-dire que Dieu vous associe au mystère de cette union intime par laquelle, dans les profondeurs de sa nature éternelle, le Verbe naît de la substance divine, puisqu'il vous accorde le grand privilège d'engendrer, vous aussi, des fils de votre propre substance. C'est à quoi faisait allusion saint Paul en disant que toute paternité humaine n'a sa raison que dans la paternité divine (1).

Mais le mariage chrétien a encore des titres tout particuliers de grandeur et de noblesse.

Parmi les modernes hérétiques, Luther et Calvin, ces histrions sacrilèges qui, sous le nom de réformes, n'ont amoncelé sur leur passage que des crimes et des ruines; ces odieux destructeurs de tout ce qui anoblit l'homme, en le sanctifiant et en l'élevant à l'ordre surnaturel et parfait; Luther et Calvin, dis-je, ont effacé le mariage du nombre des sacrements, prétextant qu'il n'en était pas question dans la BIBLE. Et c'est à leurs écoles que se sont formés les publicistes incrédules de nos jours qui, comme eux, ont travaillé avec un zèle infernal à séculariser, à profaner le mariage, en le ravalant à la chétive condition d'un simple contrat civil, d'un arrangement purement humain.

C'est là plus qu'une erreur; c'est un impudent mensonge, un sacrilège, un blasphème! Car le mariage est, au contraire, le seul parmi les sacrements chrétiens qui, dans la Bible, soit appelé en toutes lettres UN GRAND SACREMENT puisque saint Paul a dit : Ce sacrement est vraiment

---

(1) A quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur (*Ephes. iii*).

grand, je l'affirme, vraiment grand en Jésus-Christ et en l'Église (1).

Bien plus, loin qu'on puisse dire qu'il ne soit pas un sacrement dans la loi nouvelle, le mariage l'était même dans l'ancienne loi.

D'après les plus grands théologiens anciens et modernes : Tertullien, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Léon, saint Thomas, Bellarmin et Suarez; et mieux encore, d'après les deux derniers conciles œcuméniques de Florence et de Trente, une grande partie des rites religieux de l'ancienne loi étaient des sacrements. Ce qui les distinguait des sacrements de l'Évangile, c'étaient que ces derniers produisent la grâce par eux-mêmes, *Ex opere operato*, comme s'expriment les théologiens; et que les premiers ne conféraient pas la grâce par eux-mêmes, mais ils la conféraient en tant qu'ils étaient la figure de nos sacrements, et par la foi que soit ceux qui les administraient, soit ceux qui les recevaient, avaient dans l'efficacité des mystères futurs du Messie : *Ex opere operantis*, toujours selon le langage de la théologie.

C'est que, comme l'a dit saint Augustin, il n'y a pas de vraie religion sans sacrements (2); et par conséquent, dit un illustre théologien, l'ancienne religion, ayant été certainement une religion vraie, n'a pu exister sans sacrements (3). C'étaient, il est vrai, des sacrements bien impar-

1) Sacramentum hoc magnum est, dico ego in Christo et in Ecclesia (*Ephes. v*).

(2) Nulla potest esse vera religio sine sacramentis (*Cont. Faust. xix, 11*).

(3) Ergo vera religio, qualis certe fuit in Veteri Testamento, sine sacramentis esse non potuit (ANTOINE, *Theol. univ. specul. dogmat. tom. II, tract. De sacramentis in genere*, cap. 1, art. 1).

Cette thèse, que le théologien cité a démontrée victorieusement à l'endroit indiqué ci-dessus, se trouve développée au III<sup>e</sup> vol. des CONFÉRENCES de l'auteur de ce Discours sur la *Raison philosophique et la raison catholique*, au PREMIER APPENDICE intitulé : *Les Sacrements avant le Christ*, § 2.

faits : la perfection de la religion ayant été réservée à l'Évangile. Mais, dit le même auteur, bien qu'il fût imparfait, Israël n'en était pas moins le *vrai* peuple de Dieu ; et pareillement, bien qu'ils fussent imparfaits, les sacrifices de la Loi n'en étaient pas moins de *vrais* sacrifices ; de même, enfin, bien qu'ils fussent imparfaits, les anciens sacrements n'en étaient pas moins de *vrais* sacrements.

Ainsi, un moyen de justification, a dit saint Augustin, n'a jamais manqué au monde ; et ce moyen a toujours été Jésus-Christ, dont les mérites infinis, appliqués par la foi, faisaient le salut du monde passé, comme du monde présent et du monde futur. C'est ce que saint Paul a exprimé par ces profondes paroles : Jésus-Christ a été hier ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera pour tous les siècles (1) :

La circoncision, par exemple, d'après l'opinion des Pères, justifiait dans les temps anciens ; mais, comme l'a dit saint Paul, non par elle-même, car les œuvres de la loi ne pouvaient pas justifier, mais par la foi dans les mérites du Messie futur, et par l'effet anticipé du baptême dont la circoncision était la figure (2).

Il en était de même de l'ancien rite du mariage, établi dès l'origine du monde. On ne recevait la grâce à son occasion qu'en tant qu'il était la figure du sacrement du mariage que Jésus-Christ devait instituer, et en tant qu'on s'en appliquait le mérite par la foi en la rédemption future : *Ex opere operantis*.

Jésus-Christ a prononcé dans l'Évangile ces graves paroles : « Le divorce n'existait pas au commencement. Dieu « créa l'homme mâle et femelle ; il ordonna que l'homme

(1) *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula (Hebr. xiii).*

(2) Cette thèse aussi se trouve exposée par le P. Antoine à l'endroit précité, chap. III, art. 4.



« serait attaché à sa femme de manière à ne former qu'une « seule chair avec elle. Que l'homme donc ne sépare pas ce « que Dieu a uni (1). » Il est impossible d'abord de ne pas croire, d'après une déclaration si claire, si précise et si solennelle du Fils de Dieu lui-même, que Dieu, dès l'origine du monde, a établi le mariage comme une loi de la famille et comme une *institution permanente*. Il est plus impossible encore de penser que ce même Dieu, que l'Écriture nous représente comme consacrant et bénissant lui-même, vrai Pontife, le premier mariage, n'ait pas conféré à ces premiers époux *les grâces* de leur nouvel état. Et dès lors, il est impossible, sans s'aveugler volontairement sur l'esprit et la lettre de la Bible, de ne pas voir dans ce premier mariage un vrai sacrement; car, d'après la doctrine admise même par nos frères séparés : **Tout SIGNE SENSIBLE SACRÉ INDIQUANT LA GRACE SANCTIFIANTE, ET QUE DIEU AIT INSTITUÉ D'UNE MANIÈRE PERMANENTE est un véritable sacrement (2).** Comment donc, le mariage, déjà sacrement même sous la loi de nature, ne serait-il pas un sacrement sous la loi de l'Évangile ?

Enfin un dernier titre de la grandeur du mariage chrétien, c'est qu'il est la figure de l'union de Jésus-Christ et de l'Église.

On se demande pourquoi, Dieu ayant créé l'univers et même les anges, par un mot prononcé avec une espèce d'indifférence : « Il dit et tout fut fait; il ordonna et tout fut créé (3) » ; on se demande pourquoi ce n'est qu'en créant l'homme qu'il ait appelé, en quelque sorte, sa sagesse en conseil : *Faciamus*

(1) Ab initio non fuit sic; qui fecit hominem masculum et feminam fecit eos, et dixit..... adhærebit uxori suæ et erunt duo in carne una. Quod ergo Deus conjunxit homo non separet (*Matth. xix*).

(2) Sacramentum est signum sensibile sacrum gratiæ sanctificantis, permanenter a Deo institutum.

(3) Ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt (*Ps. 148*).

*hominem*; qu'il ait pétri de sa propre main le limon dont il forma le corps d'Adam; qu'il ait paru tirer du fond de son être l'esprit dont il l'anima; tellement que l'homme est le seul être, selon l'expression de Tertullien, que Dieu ait créé non d'un commandement de maître, mais de la main caressante d'un père : *Non imperiali verbo, sed familiari manu ! Ah !* C'est, répond le même docteur, parce que, dans la formation du corps de l'homme, la pensée divine était fixée sur le Verbe éternel, qui un jour devait se faire homme : *Quidquid limo exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus.*

C'est à l'école de saint Paul que le docteur africain avait appris cette belle doctrine. Car c'est l'Apôtre qui avait appelé le premier Adam « la forme ou l'ébauche de l'Adam second (1). » Dieu, semblable à un artiste qui commence par effigier en petit et avec de la terre le modèle de la glorieuse statue que plus tard, il taillera de grande dimension dans un marbre précieux, Dieu, par la formation de l'homme, n'a fait que figurer et annoncer Jésus-Christ, préludant ainsi au grand mystère du Dieu fait homme : *Adam primus est forma futuri.*

Qu'est-ce que Jésus-Christ? C'est la personne du Verbe, substantiellement unie à la nature humaine. Mais cette nature, parfaite en Dieu, n'est pas complète (2); il lui manque

(1) *Adam primus est forma futuri (Rom. v).*

(2) De ce que l'humanité de Jésus-Christ manquait de la personnalité humaine, il ne s'ensuit pas que cette humanité fût moins parfaite que celle de tout autre homme. Au contraire, par son union intime et substantielle avec la personne du Verbe, cette humanité ne subsistant que dans cette personne et l'ayant pour sa personne propre, n'en a été qu'infinitement plus noble et plus parfaite, car elle est devenue une humanité divine; et c'est pour cela que l'âme et le corps du Seigneur sont appelés et sont effectivement *divins*, dans toute la rigueur de la lettre. De même, de ce que le corps de l'homme manque d'un être qui lui soit propre, il ne s'ensuit pas qu'il soit moins parfait que tous les autres corps. Au contraire, par son union substantielle avec l'âme, empruntant à l'âme son être, et n'étant que par l'être de l'âme, en sorte que, séparé d'elle,

la personnalité humaine qui est suppléée par la personne du Verbe. Car, en Jésus-Christ il y a duplicité de nature et de volonté, il y a unité de personne. C'est donc pour figurer d'avance cet ineffable mystère que Dieu a uni intimement dans l'homme la substance spirituelle à la substance corporelle, qu'il a créé ce corps parfait, mais non complet; car ce corps réduit à lui manque de l'*être* qui lui soit propre et soit commun à tous les autres corps; et cet être est suppléé en lui par l'être de l'âme : par conséquent, il y a dans l'homme duplicité de substance et unité d'être. Voyez donc combien les œuvres de Dieu sont admirables; voyez s'il pouvait exprimer d'une manière plus précise et plus frappante le mystère de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme en unité de personne, qu'il ne l'a fait par la création de l'homme, vrai esprit et vrai corps dans l'unité de l'être : *Adam primus est forma futuri*.

Et de même on se demande pourquoi, Dieu ayant tiré également de la terre les deux sexes de tous les animaux, il n'a tiré que du mâle, la femelle de notre espèce; l'Écriture nous apprenant que ce fut pendant l'extase d'Adam que Dieu lui enleva une côte, et, selon l'expression si remarquable de l'historien sacré, il en édifia la femme (1). C'est, répond le grand saint Thomas, d'abord afin que l'on sache combien l'homme est grand, puisqu'il est le seul principe de son espèce, comme Dieu l'est de tout l'univers (2). C'est,

il se décompose et n'a plus l'être d'un corps, le corps de l'homme n'en est, lui aussi, que plus noble et plus parfait; parce que, comme l'a remarqué Tertullien, il participe à un être d'un ordre plus élevé, à un être spirituel, et il est en quelque sorte spirituel, lui aussi, partageant les fonctions spirituelles de l'âme, tant qu'il demeure uni avec elle.

(1) Tulit unam de costis ejus et ædificavit in mulierem (*Genes. 11*).

(2) Ut dignitas primi hominis servaretur, et ipse, secundum Dei similitudinem, esset totius suæ speciei sicut Deus est principium totius universi (1 *Quæst. LXXXII*, art. 29).

en second lieu, afin que, par cette identité de la même chair, formant les deux sexes de l'homme, il fût constaté que le mariage n'est pas une union accidentelle et passagère pour la reproduction de l'espèce, comme elle l'est dans tous les animaux, mais une union indissoluble et perpétuelle de toute la vie (1).

En troisième lieu, Dieu n'a pas tiré la femme de la tête de l'homme, afin qu'il ne vînt pas à la femme la pensée de dominer l'homme; il ne l'a pas tirée de ses pieds non plus, afin que l'homme ne fût pas tenté à son tour de la mépriser comme sa servante et son esclave : mais il l'a tirée de son côté, et en quelque sorte de son cœur, afin que l'homme la regardât et la respectât comme sa compagne et son égale (2).

Mais indépendamment de ces raisons, tirées de l'ordre naturel, Dieu a eu des raisons d'un ordre plus élevé pour créer la femme comme il l'a fait.

Dans l'Évangile de cette semaine, il est dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant marier son fils, envoya ses serviteurs chercher ceux qu'il avait invités aux noces (3). Dans cette magnifique parabole, Jésus-Christ a tracé lui-même l'histoire de ses mystères et de sa religion. Ce grand roi qui donne une épouse à son unique Fils, et qui invite tant de monde à ses noces, est le Père éternel, qui a donné à son Verbe fait homme l'Église pour son

(1) Secundo, ut vir inseparabilis mulieri adhæreret, quia in specie humana mas et fœmina commanent per totam vitam; quod non contingit in aliis animalibus (1. *Quæst.* LXXXII, art. 29).

(2) Conveniens fuit mulierem formari de costa viri, ad significandum quod inter virum et mulierem debet esse socialis conjunctio; neque enim mulier debet dominari in virum, et ideo non est formata de capite; neque despici debet a viro tanquam serviliter subjecta, et ideo non est formata de pedibus (*Ib.*, art. 3).

(3) Simile est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo, et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias (*Evang. Dominic. XIX post Pent.*).

épouse; et il a envoyé ses apôtres inviter l'humanité entière à s'associer à cette Église et à solenniser, par l'exercice des vertus les plus parfaites, ce grand et mystérieux sacrement du mariage.

Ainsi donc, cette grande parole que Dieu prononça littéralement à l'égard du premier homme : « Il n'est pas bien que l'homme soit seul (1), » se rapportait aussi, en prophétie, à l'homme SECONDE dans l'ordre des temps, mais PREMIER dans la pensée divine; à l'homme par excellence, à l'homme parfait, parce qu'il est le seul homme qui soit en même temps Dieu. Jésus-Christ ne devait pas non plus être seul sur cette terre, il lui fallait un aide semblable à lui : *Faciamus ei adiutorium simile sibi*; il lui fallait une épouse, une Église; mais une Église, une épouse de sa propre chair, de ses propres os, de son propre sang, parce qu'il est le seul principe de toute justification, de toute grâce et de toute vie spirituelle. Or, c'est pour représenter en miniature ce grand sacrement, dit toujours saint Thomas, que Dieu a créé la première femme de la chair même de l'homme; qu'il a établi l'homme comme le principe premier de toute vie naturelle, et a fait d'Ève, en même temps, la fille, la sœur et l'épouse d'Adam; comme l'Église, d'après l'Écriture sainte, est en même temps la fille, la sœur, et l'épouse de Jésus-Christ (2).

Et encore, ce sublime et délicieux mystère ne devait s'accomplir que par le sang et par l'eau sortis du sein transpercé du second Adam, endormi du sommeil de la mort sur l'arbre de la croix, et c'est ce sang et cette eau qui devaient constituer les sacrements desquels est née l'Église. Dieu ne

(1) Non est bonum esse hominem solum ( *Genes.* 1 ).

(2) Alia ratio est sacramentalis; figuratur enim per hanc quod Ecclesia a Christo sumit principium ( *Ib.* ).

pouvait donc mieux présenter d'avance tout cela en figure qu'en faisant naître la première femme du sein du premier Adam, endormi aux pieds de l'arbre de la vie (1).

Il résulte de là que, comme l'homme isolé est un temple vivant, représentant et portant en lui le grand mystère du Verbe de Dieu fait homme; de même le chrétien et la chrétienne unis par le sacrement du mariage sont, eux aussi, un temple vivant, représentant et portant en eux-mêmes le mystère non moins grand de l'union de l'homme-Dieu avec l'Eglise.

Voilà l'explication de la magnifique sentence de saint Paul : Que le mariage est un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Eglise : *Sacramentum hoc magnum est, dico ego in Christo et in Ecclesia*; et voilà un petit essai sur la perpétuité, l'unité et l'harmonie des mystères de la vraie religion.

Je n'ai fait que vous indiquer à peine, mes chers enfants, les grandeurs du mariage chrétien. Et cependant n'ai-je pas le droit, après ce que vous venez d'entendre, de vous dire avec saint Léon : Reconnaissez, époux chrétiens, votre dignité, et associés à la nature même de Dieu par un acte dans lequel vous allez réaliser une institution divine, continuer des fonctions divines, recevoir un sacrement divin et représenter en vous-mêmes un mystère divin, gardez-vous bien, par une conduite indigne de vous, de tomber dans la misère et dans la dégradation du mariage païen. N'ai-je pas le droit de vous dire : Considérez-vous dès cet instant comme des êtres appartenant à l'ordre spirituel et divin, comme des personnages sacrés, et respectez-vous mutuellement comme tels (2).

(1) *Secundo propter sacramentum, quia de latere Christi dormientis in cruce, fluxura erant sacramenta, et sanguis, et aqua quibus est Ecclesia instituta (Gen., 1).*

(2) *Agnosce, christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire (Serm. de Nativ.).*

Mais comme la vraie manière de respecter son état c'est d'en accomplir les devoirs, veuillez entendre encore la courte explication que je vais vous en faire.

## DEUXIÈME PARTIE

### LES DEVOIRS DU MARIAGE CHRÉTIEN

L'amour est pour les êtres intelligents ce que l'attraction est pour les êtres physiques; comme on ne peut former un corps avec des éléments qui ne s'attirent pas, on ne peut non plus former une société entre des hommes qui ne s'aiment pas. C'est pour cela que le grand théologien du mariage chrétien, saint Paul, a résumé dans le précepte de l'amour tous les devoirs des personnes mariées, et, ce qui est encore plus remarquable, il a fondé ce précepte sur le mystère que représentent les époux chrétiens. Car lorsqu'il a dit : Époux, aimez vos épouses comme Jésus-Christ aime l'Église (1), il a évidemment voulu dire aux femmes : Épouses, aimez vos époux comme l'Église aime Jésus-Christ. Voulez-vous donc savoir, mes chers enfants, ce que sont vos devoirs réciproques ? Un mot vous le dira : Aimez-vous l'un l'autre d'un amour qui imite l'amour mutuel de Jésus-Christ et de l'Église : *Diligite sicut Christus Ecclesiam.*

Jésus-Christ et l'Église s'aiment d'un amour pur et spirituel, d'un amour généreux et dévoué, d'un amour surnaturel et divin. Ce sont là les conditions de l'amour dont vous devez vous aimer, et qui seul peut faire votre véritable bonheur.

---

(1) Viri, diligite uxores vestras sicut Christus Ecclesiam (*Ephes. v*).

D'après les idées du monde, le mariage est un état de vie sensuelle; mais d'après l'Évangile, ce n'est qu'un état de continence et de chasteté, et de là la nécessité de vous aimer d'un amour pur. D'après les idées du monde, le mariage est un état de liberté; mais d'après l'Évangile, c'est un état de dépendance, et de là la nécessité de vous aimer d'un amour généreux. D'après les idées du monde, le mariage est un état séculier et profane; mais d'après l'Évangile, c'est un état dont le dernier but n'est autre que la vie éternelle, et de là la nécessité de vous aimer d'un amour surnaturel et divin.

Revenons sur ces idées.

1° En opposition avec la race du serpent, qui se forme du sang, de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme(1); la race de la Femme par excellence, la race de Marie, type et figure de l'Église, naît de l'esprit de Dieu : *Ex Deo nati sunt*. C'est de Jésus-Christ vierge et de l'Église vierge que naît la génération des vrais chrétiens. Jésus-Christ donc et l'Église s'aiment d'un amour tout à fait étranger à la concupiscence, et c'est sa pureté même qui en forme la prodigieuse fécondité. Voilà, mes enfants, le modèle de votre amour.

Il est vrai que la Virginité, cet état sublime et parfait dans lequel l'homme inférieur à l'Ange par sa nature, devient son égal par la grâce, n'est qu'un *conseil* et non pas un précepte de l'Évangile. Mais il est vrai aussi que ce qu'on appelle « La chasteté conjugale », et qui est une espèce de virginité, est rigoureusement prescrit par l'Évangile à tous les époux chrétiens. Tout ne leur est pas permis dans le mariage. Toute action contraire à sa fin immédiate, la génération des enfants, est criminelle. Tout ce qui ne se rapporte pas, plus ou moins directement, à cette fin, ou bien à la fin secondaire qui est

---

(1) *Ex sanguinibus, ex voluntate carnis, ex voluntate viri (Joan. 1).*



d'amoindrir le feu de la concupiscence, est dérégulé; et à plus forte raison, ne chercher dans l'usage de ce sacrement que la volupté, c'est une profanation, c'est un sacrilège portant avec lui sa punition, même dans l'ordre naturel. Interprète de la tradition primitive, la sagesse païenne elle-même a dit par l'organe de Platon : « Les mariages les plus chastes sont les plus féconds ; » et la sagesse chrétienne nous avertit par l'organe de saint Thomas que, bien plus souvent qu'on ne le pense, la stérilité des époux, les avortements, la complexion malade et chétive et même la laideur et la monstruosité des enfants, ne sont que les tristes résultats des fautes commises contre la dignité du mariage.

Il ne faut pas souffrir que la chair entraîne l'esprit et que la passion éclipse la raison ; mais il faut que l'esprit domine la chair et que la raison maîtrise et dirige la passion. L'archange Raphaël adressait à Tobie ces remarquables paroles : « Ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, agissant comme s'ils étaient des animaux dépourvus d'intelligence, ceux-là sont punis à l'instant même de cet excès par l'empire que Satan acquiert sur eux (1). »

Cette terrible punition de l'oubli de tout respect et de toute pudeur dans le mariage s'accomplit sur une grande échelle dans la famille moderne, qui paraît avoir abjuré tout principe et tout sentiment chrétien. Témoin ces ménages affreux dont le nombre augmente tous les jours et chez lesquels une haine implacable vient bientôt remplacer les transports d'une aveugle affection ; car la volupté est cruelle, la pudeur seule est charitable. Témoin ces ménages

---

(1) Qui conjugium ita susceperunt ut Deum a se et a sua mente excludant, ut suæ libidini ita vacent sicut equus et mulus quibus non est intellectus, potestatem habet dæmonium super eos (Tob. vi).

dont les antipathies et les discordes domestiques, lorsqu'elles n'éclatent point par de scandaleuses divisions, ne laissent subsister une apparence d'union que par la honteuse et sacrilège liberté que les époux s'accordent mutuellement de marcher dans les voies du désordre, et dont par conséquent la paix mensongère n'est achetée qu'au prix du déshonneur. Témoin enfin ces ménages d'où le bonheur a fui en compagnie de la vertu. Or, en tout cela se révèle l'action de l'esprit immonde, qui, selon l'expression de l'Écriture, pousse ceux qui sont tombés dans la boue à s'y enfoncer encore davantage (1). Ce sont là les ravages de Satan qui, régissant en maître dans ces familles, y concentre tous les crimes et tous les malheurs de l'enfer; comme l'Esprit-Saint répand dans les familles chrétiennes où il règne en maître toutes les grâces et tous les dons du ciel.

Je ne crains rien de semblable pour vous, mes chers enfants, et si j'ai effleuré un pareil sujet, ce n'est que pour obéir à l'Église, qui nous fait un devoir d'engager, par de graves paroles, les nouveaux époux à garder inviolablement cette fidélité conjugale qu'ils se sont jurée l'un l'autre aux pieds des autels, et à garder la continence pendant le temps du jeûne, de la prière et des grandes solennités de la foi (2).

L'un de vous deux descendant, et l'autre allant devenir l'allié de la famille du grand docteur saint Thomas d'Aquin, ce génie immortel, doublement angélique et par l'élévation de son intelligence et par la virginité de ses mœurs; vous vous ferez une gloire de lui appartenir encore mieux par l'imitation de ses vertus que par les liens du sang. Vous re-

(.) Qui in sordibus est sordescat adhuc (*Apoc.* xxii).

(2) Moneat eos sacerdos sermone gravi ut sibi invicem servent fidem; orationis tempore, et præsertim jejuniorum atque solemnitaturn, casti maneant, etc. (*Miss. pro Sponso et Sponsa*).

nouvellerez les prodiges de l'esprit chrétien de la famille de sainte Paule, qui mérita d'avoir un saint Jérôme pour panégyriste. A côté de cette héroïque fille, aussi distinguée par son esprit que par son cœur, qui, renonçant aux douceurs de la maternité selon la nature, a voulu conquérir le mérite sublime de la maternité selon la charité, en adoptant pour ses filles les orphelines de son frère, et qui, nouvelle Eustochie, moissonne les fleurs de la sainte virginité : *Eustochium virginitatis flores metit*; à côté de ce grand chrétien, qui, nouveau Pammachius, rehausse l'éclat de son génie et l'ardeur de son zèle pour l'Église par les pratiques de la foi, et par toutes les vertus d'une laborieuse viduité : *Laboriosam viduitatem terit*; vous, nouveau Toxotius et nouvelle Léta, vous serez les modèles de la pureté et de la fidélité dans le mariage chrétien : *Vos castum matrimonii cubile servabitis*. Ainsi se trouvera réuni dans cette heureuse parenté le triple fruit mystérieux de la semence évangélique tombée sur une bonne terre, et figure de la sainteté que la grâce de Jésus-Christ produit, dans la proportion de cent dans les vierges, de soixante dans les veufs, de trente dans les époux vraiment catholiques (1).

2° L'amour de Jésus-Christ pour l'Église est en second lieu un amour généreux et dévoué; saint Paul ayant dit : Jésus-Christ a aimé l'Église et s'est entièrement livré pour elle (2); l'Église à son tour aime Jésus-Christ du même amour; car dans la personne des meilleurs de ses enfants, dans ses Apôtres, dans ses Docteurs, dans ses Confesseurs, dans ses Vierges, dans ses Martyrs de la charité aussi bien que dans ses Martyrs de la foi, l'Église sacrifie tout à la

---

(1) In agro terræ bonæ tres fructus legimus : centesimum, sexagesimum, tricesimum. In tribus tria Christi pramia recognosco (*Hieron. ad Pammac.*).

(2) Christus dilexit Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea (*Ephes. v.*).

gloire de son céleste Époux, tous les biens de ce monde, toutes les jouissances matérielles, toutes les affections terrestres, même son sang, même sa vie. C'est aussi, d'après saint Paul, la seconde condition de votre amour : *Diligite uxores vestras sicut Christus Ecclesiam et tradidit semetipsum pro ea.*

Le mariage, continue saint Paul, est un état de sujétion et de dépendance, car l'époux ne s'appartient pas, mais il appartient tout entier à son épouse; et celle-ci ne s'appartient pas davantage, mais elle appartient tout entière à son époux (1). C'est-à-dire que les époux se doivent entièrement l'un à l'autre; que chacun d'eux doit subordonner et sacrifier ses penchants, son humeur, ses goûts, ses désirs et ses volontés à ceux de l'autre. C'est-à-dire que l'époux doit surtout immoler à la nécessité d'édifier sa compagne ce lâche sentiment de respect humain qui éloigne un si grand nombre d'hommes des pratiques religieuses, et finit par détruire en eux toute foi. Et l'épouse doit surtout offrir en holocauste à l'économie, à la paix et aux soins de la famille, cette fureur pour les amusements, pour les spectacles, pour le luxe et pour la parure, qui font tourner la tête à tant de femmes, qui poussent à tant de désordres, qui sont une cause de ruine dans tant de familles, et de malheurs sans nombre dans l'État.

On prétexte qu'aujourd'hui la variété, le goût, l'éclat de la toilette sont des conditions nécessaires pour être bien reçu dans le monde. Pour vous, ma fille, je vous prie de ne jamais oublier que toute société qui chercherait en vous d'autres titres pour vous estimer que votre piété, votre sagesse et votre pudeur, ne serait qu'une société frivole, mon-

---

(1) Vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier; et mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir (*Ephes. v*).

daine, païenne et indigne de vous; une société qui vous ferait payer trop cher l'honneur de vous bien accueillir; une société, enfin, où vous n'auriez rien à gagner et où vous auriez tout à perdre.

Saint Paul a dit encore : L'époux doit aimer son épouse comme son propre corps; en l'aimant ainsi, il s'aime lui-même, car elle est sa propre chair; or, personne ne hait sa chair, quoique faible ou malade, mais la nourrit et la soigne; c'est ainsi que Jésus-Christ se conduit à l'égard de l'Église (1). C'est dire aux époux qu'ils doivent se pardonner mutuellement leurs défauts, comme tout homme se pardonne ses propres défauts; se supporter l'un l'autre et s'accorder une indulgence mutuelle pour la divergence des pensées et des humeurs, et pour toutes les imperfections et les faiblesses de la nature humaine.

Saint Paul a dit enfin : Je préviens ceux qui veulent se marier qu'ils auront à subir la tribulation de la chair (2); et dans cette parole si pleine de sens et de philosophie, il a renfermé les peines, les préoccupations, les soucis, les désagréments, les douleurs et les sacrifices inséparables du mariage. C'est donc dire aux époux qu'ils doivent s'aimer de manière à s'alléger mutuellement le poids de cette tribulation par la mutuelle compassion qui la fait partager et par la mutuelle patience qui la fait endurer. Mais c'est leur dire qu'ils doivent vivre l'un dans l'autre, l'un pour l'autre; que l'un doit faire du bonheur de l'autre son propre bonheur; car les philosophes définissent l'amour : « La joie qu'on éprouve de la félicité d'autrui : *Gaudium ob felicitatem alterius*. » Or tout

(1) Viri debent diligere uxores suas ut corpora sua; qui suam uxorem diligit seipsum diligit; nemo enim unquam carnem suam odio habuit, sed nutrit et fovet sicut Christus Ecclesiam (*Ephes. v*).

(2) Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi (*Id.*).

cela n'est que de la générosité de l'âme, n'est que du dévouement; car le dévouement n'est que l'épanchement d'un cœur dans un autre cœur, et le sacrifice de la vie même pour la vie d'un autre.

3<sup>e</sup> Mais ce n'est pas assez de vous aimer d'un amour pur et généreux; il faut encore que vous vous aimiez d'un amour surnaturel et divin. Le mariage chrétien est celui que l'on contracte dans la vue de suivre la volonté de Dieu qui y appelle; et comme la volonté de Dieu est la sanctification des hommes : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*, les époux chrétiens, comme l'a déclaré le concile de Trente, doivent se proposer pour but principal de leur union leur sanctification mutuelle. Et saint Augustin a dit : Chez nos femmes, la sainteté du sacrement l'emporte sur la fécondité des entrailles (1). Ce n'est ni pour contenter leur passion, ni pour des motifs d'intérêt et de vanité que des âmes vraiment chrétiennes ont recours au mariage; mais c'est pour avoir chacune d'elles une compagne qui partage avec l'autre, dans une parfaite union d'esprit et de cœur, les joies et les amertumes de la vie, qui l'aide dans l'exercice de la prière, qui l'encourage dans la pratique de la vertu, qui lui facilite l'œuvre du salut éternel et qui concoure avec elle à élever chrétiennement les enfants qu'il plaira à Dieu de leur donner. Ils doivent donc s'édifier mutuellement, éloigner l'un de l'autre toute occasion de scandale, toute pierre d'achoppement, rivaliser de zèle pour les œuvres de la gloire de Dieu et du salut de l'âme. Ils doivent se considérer comme mutuellement solidaires à cet égard; ils doivent vivre de telle manière sur cette terre qu'un jour ils puissent se rencontrer aussi dans le ciel.

---

(1) In nostrarum nuptiis plus valet sanctitas sacramenti quam fecunditas uteri (*De bono Conj.*).

Mais le moyen de s'aimer de cet amour surnaturel sans la pratique de la religion ? L'homme n'est et ne peut être un objet d'estime et d'amour pour l'homme qu'autant que Dieu laisse tomber sur lui un rayon de son visage et l'enveloppe de l'ombre de son être divin. On ne peut aimer l'homme sans aimer Dieu : les hommes ne s'aiment comme frères que lorsqu'ils aiment Dieu comme leur père. Tout amour qui n'a qu'un sentiment purement charnel pour appui ne peut être durable ; le temps et les infirmités, qui en affaiblissent les charmes et les attraits, en minent sourdement l'existence ; il n'y a d'amour stable que celui qui a le devoir, c'est-à-dire la loi et la grâce de Dieu pour base. Or, ce n'est pas dans les livres des philosophes, mais dans les enseignements de l'Église qu'on apprend le devoir ; et ce n'est point par des considérations humaines, mais c'est par la grâce divine qu'on l'accomplit. De là la nécessité pour les époux chrétiens de l'instruction catholique, de la pratique de la prière et de l'usage des sacrements, sources intarissables de grâce, d'honnêteté, de vertu, de bonheur.

Quant à vous, mes chers enfants, vous avez une raison toute particulière de vous exciter mutuellement à la pratique de la religion ; c'est la reconnaissance envers Dieu. Sur cent mariages qui se font de nos jours, dans les classes qu'on appelle *éclairées*, en trouverait-on plusieurs, où l'époux soit sincèrement croyant et pratiquant sa foi ? Quelle gratitude ne devez-vous donc pas au Seigneur, ma fille, de vous donner un époux chrétien, dans ces jours malheureux où de tels époux sont, hélas, devenus si rares ! Et vous aussi, à votre tour, mon fils, quelle gratitude ne devez-vous pas à Dieu, quand il daigne, dans un temps où les femmes vraiment sages et pieuses sont si difficiles à rencontrer, vous unir à une de ces femmes presque introuvables dont l'Écriture a tracé le portrait ; à une épouse qui ne cherche pour son prin-

cipal ornement que la pudeur, qui se fait une gloire de l'étude de la sainteté, qui est la grâce surajoutée à la grâce, trésor inestimable, car rien ne vaut la chasteté de l'âme (1); à une épouse qui saura faire prospérer votre maison par sa sagesse dans un temps où tant d'épouses légères et insensées détruisent de leurs mains les maisons le plus solidement assises (2); à une épouse enfin qui, vraiment BONNE dans le sens des Livres saints, est le plus bel héritage et la plus riche récompense que l'homme de bien puisse recevoir ici-bas pour ses actions vertueuses, et qui, en reflétant sur vous sa bonté, vous fera meilleur et plus heureux, et doublera les jours de votre vie (3).

Je n'ai pas besoin, mes chers enfants, de vous dire que c'est avec le plus vif transport de mon âme que j'appelle sur vous l'accomplissement de ces divines promesses; c'est donc dans cette intention que je ferai descendre les bénédictions de la foi et de la grâce, qui, en vous rendant heureux dans le temps, vous assureront la conquête du bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) Gratia super gratia mulier sancta et pudorata; omnis ponderatio non est digna continentis animæ (*Eccl. xxvi*).

(2) Sapiens mulier ædificat domum suam; insipiens extructam quoque manibus suis destruet (*Prov. xviii*).

(3) Pars bona mulier bona; dabitur viro pro factis bonis. Mulieris bonæ beatus vir, numerus annorum illius duplex (*Eccl. xxvi*).

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



# TABLE DES HOMÉLIES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

---

|                                                                                                           | Pages.     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>18. Les Loups ravisseurs sous des peaux de brebis, ou les Professeurs de fausses doctrines.....</b>    | <b>1</b>   |
| <b>19. Le Serviteur prudent et fidèle, ou la Grandeur de saint Joseph.....</b>                            | <b>23</b>  |
| <b>20. Le Débiteur insolvable, ou les Ames du Purgatoire.....</b>                                         | <b>55</b>  |
| <b>21. La Maison de prière devenue une caverne de larrons, ou Respect et profanation des temples.....</b> | <b>83</b>  |
| <b>22. Les Serviteurs vigilants, ou la Vigilance chrétienne.....</b>                                      | <b>109</b> |
| <b>23. La Perle de grand prix, ou le Mystère de l'Incarnation.....</b>                                    | <b>133</b> |
| <b>24. Le Samaritain, ou l'Amour de Dieu pour l'humanité.....</b>                                         | <b>153</b> |
| <b>25. Le Bon Pasteur.....</b>                                                                            | <b>177</b> |
| <b>26. La Semence, ou la Parole de Dieu.....</b>                                                          | <b>197</b> |
| <b>27. La Parabole du Levain, ou la Grâce.....</b>                                                        | <b>223</b> |

|                                                                                                       | Pages.     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>28. L'Unique Nécessaire, ou l'Union de l'homme avec Dieu.....</b>                                  | <b>245</b> |
| <b>29. La Femme en travail, ou les Hommes enfantés spirituellement par Marie au pied de la Croix.</b> | <b>273</b> |
| <b>30. La Véritable Vigne, ou la Communion avec Jésus-Christ.....</b>                                 | <b>297</b> |
| <b>31. Le Serpent d'airain, ou le Ministère de Jésus-Christ.....</b>                                  | <b>325</b> |
| <b>32. Le Temple relevé, ou la Résurrection de Notre-Seigneur.....</b>                                | <b>355</b> |
| <b>33. Le Grain de sénévé, ou l'Eglise.....</b>                                                       | <b>383</b> |
| <b>Le Mariage chrétien, Discours.....</b>                                                             | <b>425</b> |

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.



710.049



